





éditions g. p. 80, rue saint-lazare, paris 9.

Michel Carrouges

**Charles
de
Foucauld**

explorateur mystique

Illustrations de Raoul Auger

Printed in France

© 1954 - Editions du Cerf



Conformément aux Constitutions d'Urbain VIII, nous déclarons que si nous avons employé dans cet ouvrage les termes de vénération et de sainteté, ce n'est que dans le sens autorisé par l'Église aux décisions de laquelle nous sommes filialement soumis et sans vouloir en préjuger.

La sainteté ne se décerne pas comme un prix de vertu. Elle est d'abord un mystère. Dieu seul en est juge. Et seule l'Église, corps mystique du Verbe, a autorité pour proclamer au nom de Dieu la *sainteté* d'un homme.

NIHIL OBSTAT
Paris, 18 fév. 1954
A.-G. MARTIMORT

IMPRIMATUR :
Paris, 3 mai 1954
M. POTEVIN
vic. gén.

AVANT-PROPOS

Je ne puis livrer ces pages à l'impression sans exprimer d'abord ma profonde reconnaissance au P. Voillaume qui m'inspira de les écrire après l'album de Fêtes et Saisons, qui m'emmena en pèlerinage avec lui, voici plus de trois ans, jusqu'aux ermitages de Beni-Abbès, de Tamanrasset et de l'Asekrem, et m'aida maintes fois de ses conseils et de ses critiques dans la préparation de cet ouvrage.

Il est de toute justice aussi que j'adresse mes plus cordiaux remerciements à tous ceux qui furent nos compagnons de route ou nos hôtes pendant ce voyage, que ce soient les Petits Frères et les Petites Sœurs, leurs amis français d'Afrique du Nord et aussi bien les Arabes et les Touareg qui ont bien voulu nous guider et nous recevoir en amis dans le désert. C'est à eux tous que je dois d'avoir mieux compris ce que furent la vie et l'amitié de Frère Charles de Jésus et de Moussa Ag Amastane.

M. C.

PRÉFACE

Devant le désarroi du monde actuel et la faiblesse apparente des forces spirituelles, nos cœurs de chrétiens ont plus que jamais besoin d'être affermis dans la foi à la puissance d'action des vertus évangéliques.

C'est pourquoi au vingtième siècle, comme à toute autre époque, Dieu ajoute aux affirmations du Sermon sur la Montagne l'exemple vivant de certains hommes choisis par lui pour être des évangiles vivants.

Parmi les apôtres de notre temps, la figure de l'humble Charles de Jésus ne cesse de grandir, à cause de la violence incomparable avec laquelle il s'est donné à la vie évangélique.

Pourtant, loin de se séparer du monde, il s'y est engagé à fond. Il est sorti de la Trappe, il s'est si bien fait Targui parmi les Touareg qu'on a pu se demander si son exemple était valable hors du Hoggar, ou au moins hors du désert d'Afrique. De même, on a si souvent souligné quel rôle avaient joué dans sa vie ses origines familiales, sa formation militaire et la grande expansion coloniale de l'époque qu'on a pu croire que son idéal était indissociable d'un temps passé et révolu.

Aussi l'intérêt essentiel de cette biographie écrite par

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Michel Carrouges est-il de dégager nettement ce que fut la vraie vocation du Père de Foucauld, au-dessus de toutes les circonstances locales et temporelles de sa vie.

Elle montre par les faits comment Frère Charles de Jésus fut avant tout « un homme de Dieu » aux yeux de tous les gens du désert qui l'ont vu vivre et comment il fut réellement « le petit frère universel » qu'il voulait être, parce qu'il a vécu avec toute la simplicité de l'amour la vie sans frontières de l'Évangile. C'est par là que son exemple garde une valeur permanente et universelle.

Frère Charles de Jésus nous apprend d'abord avec quel sens du réel, quel désir de connaissance respectueuse nous devons aimer les hommes de toutes les classes et de toutes les races, comment nous devons retrouver le sens de la personne humaine à une époque où chacun de nous est en passe de n'être plus qu'un numéro dans une masse anonyme. Il nous a montré par toute sa vie à quel point l'amitié ainsi conçue, à la lumière de la vraie charité, ne se contente pas de bons sentiments, mais exige autant de dur travail que de courage.

Frère Charles nous rappelle aussi, et avec quelle exigence, la nécessité absolue de l'oubli de soi. Sans la rigueur d'un dépouillement complet selon l'Évangile, nul ne pourra être un véritable artisan d'unité parmi les hommes. Ce n'est qu'à travers la pauvreté voulue, à travers l'humilité, le détachement de nos valeurs propres, même culturelles ou nationales, que nous atteindrons à une capacité universelle de comprendre avec sympathie et d'aimer sans feinte et sans lassitude des hommes différents de nous.

Frère Charles de Jésus nous enseigne, enfin, à reprendre

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

confiance en la force constructive des commandements et des conseils de Jésus. Il nous rappelle admirablement que l'humanité d'aujourd'hui a plus que jamais besoin de pauvreté volontaire, de courage héroïque dans la prière, d'humilité et de douceur dans l'action, en un mot de l'Évangile vécu dans sa plénitude.

C'est en ce sens qu'il nous a laissé une de ses plus caractéristiques maximes :

« La faiblesse des moyens humains est une cause de force. Jésus est le Maître de l'Impossible. »

Trichinopoly, 4 mai 1954

Fr. R. VOILLAUME

Prieur des Petits Frères de Jésus



CHAPITRE PREMIER

LES DÉLICES DE LA CHAMBRE 82

SAUMUR, 2 octobre 1878. A l'École de Cavalerie, c'est la rentrée. Une centaine d'élèves officiers montent vers les grilles du Quartier. Demain commence le cycle des ordres du jour : équitation, conférences, manœuvres, exercices de tir, cavalcades.

Le même jour, Morès et Foucauld débarquent du

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

train de Paris. Tous deux sortent de Saint-Cyr et viennent faire leur année de Saumur. Dès la gare, ils découvrent la Loire illuminée par le soleil couchant. Morès enthousiasmé veut cheminer à pied pour savourer la beauté du soir. Foucauld proteste : il y aura bien assez d'exercices à faire dans les jours qui viennent. D'avance il se sent fatigué et commande un fiacre.

De taille moyenne (1,67 m), Foucauld est gras et lourd. A l'entrée de Saint-Cyr, il a failli être refusé pour obésité. Il n'avait que dix-huit ans, mais abusait déjà de la bonne chère et des vins fins. Il dédaignait de plus en plus le travail. Reçu 82^e sur 412 à Saint-Cyr, il en est sorti 333^e sur 386. Morès, grand et mince, a été un des plus brillants saint-cyriens de sa promotion, malgré son goût pour les frasques. Tous deux, riches et titrés, sont passionnés de luxe et d'indiscipline.

A Saumur, ils partagent la même chambre qui porte le numéro 82 et vont s'entendre comme larrons en foire pour qu'elle devienne la chambre la plus scandaleuse de l'École.

Dès les premiers jours, Morès court tailleurs et bottiers pour soigner son élégance. Foucauld ne sera pas longtemps en reste sur ce point, mais il commence par faire ample provision de beaux livres, de victuailles, de vieilles bouteilles, d'un fauteuil et même d'une chaise longue. Le tout s'engouffre dans la chambre 82. Il choisit le plus chic salon de coiffure qui existe en ville, mais le trouve un peu éloigné et décide de faire venir à domicile le garçon coiffeur pour s'épargner une fatigue superflue. On l'approuvera de prendre tant de précautions, car Morès et lui ne vont pas tarder à collectionner les arrêts de rigueur pour indiscipline.

« Qui n'a vu Foucauld dans sa chambre, en pyjama

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

de flanelle blanche à brandebourgs, confortablement installé sur sa chaise longue ou dans un excellent fauteuil, dégustant un savoureux pâté de foie gras, arrosé d'excellent vin de Champagne, en lisant Aristophane dans une jolie édition, à la reliure élégante, raconte son camarade, le futur général d'Urbal, ne peut se faire une idée de ce qu'est un homme heureux de vivre. »

Le vicomte Charles de Foucauld de Pontbriand appartient à une riche famille d'origine aristocratique et périgourdine. Il a droit au vieux blason qui s'orne d'un « lion de gueules » (c'est-à-dire peint en rouge) et d'un pont à deux arches d'argent (rébus héraldique qui signifie en effet pont brillant). « Jamais arrière », déclare fièrement la devise de ses ancêtres. Il est en train de l'illustrer à rebours.

La tradition de sa famille compte nombre d'anciennes gloires : Bertrand de Foucauld, tué à Mansourah, aux côtés du roi Saint Louis, pendant la septième croisade ; Jean de Foucauld, chambellan du dauphin, debout dans le chœur de Reims, non loin de Jeanne d'Arc, pour le sacre de Charles VII ; Armand de Foucauld, mort en martyr dans la prison des Carmes à Paris, lors des massacres de septembre 1792.

Son père Edouard de Foucauld, inspecteur des Eaux et Forêts, est fils et petit-fils d'officiers. Sa mère, née Elisabeth de Morlet, appartient aussi à une famille d'officiers. Charles est né à Strasbourg, 9, place de Broglie, sous le règne de Napoléon III, le 15 septembre 1858, l'année des apparitions de Lourdes, un an avant la mort du saint curé d'Ars. Trois ans plus tard, il eut une petite sœur qui fut appelée Marie.

Ce que fut leur enfance, il n'est pas difficile de l'imaginer en relisant les ouvrages de la Bibliothèque Rose où la

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

comtesse de Ségur évoque avec tant de talent et de naïve sincérité la vie des familles fortunées de son temps. On nous a conservé de cette époque une ravissante photographie qui représente Charles et Marie costumés pour une fête enfantine : elle en cantinière, lui en chasseur tyrolien, les deux mains croisées sur le canon d'un fusil-joujou.

L'enfance de Charles de Foucauld ne paraît avoir fourni aucune pieuse histoire susceptible d'en faire d'avance un petit saint. On sait seulement que sa mère était très pieuse, qu'elle le fit baptiser deux jours après sa naissance et mit tout son cœur à développer en lui le sens religieux.

Après ce début paisible, le malheur éclate tout d'un coup. Durant l'été de 1863, alors que Charles n'a pas cinq ans, son père tombe gravement malade de la poitrine. Il donne sa démission, devient sombre et tourmenté. Incapable de tenir en place, il s'en va résider 42, rue d'Anjou, chez sa sœur, la belle Inès, peinte par Ingres et devenue la femme de M. Moitessier, un gros importateur de tabac.

Pendant ce temps, Elisabeth de Foucauld avec ses deux enfants va s'abriter chez son père, M. de Morlet, colonel d'artillerie en retraite, remarié en secondes noces avec une demoiselle de Latouche. Il habite aussi Strasbourg, dans un vieil hôtel de la rue des Échasses. Sa femme et lui accueillent tendrement Elisabeth et ses deux petits enfants. Mais Mme de Foucauld, enceinte, rongée par l'angoisse et le bouleversement de sa vie, meurt d'une fausse couche, le 13 mars 1864. Face à la mort, elle ne se révolte pas. Elle redit la prière du Christ au Jardin des Oliviers : « SEIGNEUR, QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE ET NON LA MIENNE. »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Cinq mois plus tard, Edouard de Foucauld meurt à Paris. Durant de longues semaines, Charles a senti autour de lui les allées et venues des médecins et garde-malades, les chuchotements des grandes personnes, le climat des secrets qu'on essaie de cacher aux enfants, le changement de visage de sa mère, les larmes de ses grands-parents.

Devenus orphelins, sa sœur et lui restèrent chez M. de Morlet. À soixante-sept ans, avec sa seconde femme, il se chargea entièrement des enfants. Il débordait de tendresse pour eux, surtout pour Charles : « Quand il pleure, disait le colonel, il me rappelle ma fille. » Et Charles avait un profond amour pour son grand-père.

À huit ans, il entre au collège diocésain de Strasbourg, d'où il partit quelques années plus tard pour le lycée. Ses professeurs ont exprimé sur lui des opinions variées. Les uns le trouvèrent nonchalant ; les autres, trop vif de caractère. Rien n'empêche, d'ailleurs, d'admettre à la fois ces deux avis. Tous s'accordaient, au surplus, à le trouver intelligent et studieux.

L'été qui suivit la sixième, à onze ans, Charles passa une partie de ses vacances chez sa tante Moitessier, au château de la Louye, dans l'Eure. Tante Inès lui paraissait assez redoutable. Elle était encore belle, mais très autoritaire. L'oncle était débonnaire et racontait d'excitantes histoires à dormir debout : comment il avait vu un nègre dévoré vivant par les moustiques à la Vera-Cruz, ou comment il s'était victorieusement défendu, à coups de parapluie, contre un sauvage armé jusqu'aux dents. Leurs deux filles, Catherine et Marie, étaient jolies et charmantes. Catherine, l'aînée, était déjà mariée avec un jeune diplomate, le comte de Flavigny. Marie, la cadette, fêtait alors ses dix-neuf ans. À ses yeux, Charles

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

était encore un enfant, un petit cousin orphelin. Elle lui témoigna la plus douce affection. Charles se sentait seul. Son grand-père était loin, sa sœur Marie n'ayant que sept ans lui semblait une toute petite fille. Avec sa grande cousine, il put parler à cœur ouvert et se sentit merveilleusement compris.



L'année suivante, éclate la guerre de 70. Le vieux colonel emmène sa femme et ses petits-enfants se réfugier en Suisse. Quelques jours plus tard, Strasbourg est bombardé. Napoléon III, parti plein d'illusions, est battu à Sedan. La République est proclamée. Les troupes allemandes courent assiéger Paris. Après la reddition de Bazaine et l'échec des armées de secours, Paris affamé capitule. C'est la défaite, puis la guerre civile entre Versailles et la Commune.

Les deux enfants sont à l'abri en pays neutre, mais

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

leur grand-père lit les nouvelles chaque jour plus amères, et Charles sent de nouveau peser autour de lui des heures lourdes.

Victorieuse, l'Allemagne annexe l'Alsace-Lorraine. Pour le colonel de Morlet, il n'est pas question de rentrer à Strasbourg. A grand-peine, il décide de se fixer à Nancy, encore occupé par les troupes allemandes. Il vient habiter rue du Manège, et Charles entre en troisième au lycée. A quatorze ans, le jeune Strasbourgeois, chassé de sa ville natale, bombardée et annexée, voit l'armée des vainqueurs parader sur la place Stanislas. Pour lui et ses camarades, c'est une expérience ineffaçable, comme le fut au début du même siècle, pour la jeunesse allemande, l'occupation napoléonienne. Il verra les vainqueurs à Nancy pendant un an.

Dans l'intervalle, la vie quotidienne continue. En 72, Charles fait sa communion solennelle et reçoit la confirmation. Il dira plus tard qu'il fut très fervent pour cette fête. Mais dès l'année suivante, quand il entre en rhétorique, tout change. Il a seize ans, il est bon élève, mais ne se contente plus du savoir borné qui satisfait les forts en thème, il a soif de goûter la culture, de connaître tout ce qui passionne les hommes. En quelques mois, il se débarrasse de la foi.

1873. L'irréligion bat son plein. C'est le temps de Berthelot, Renan, Taine, Anatole France, celui de Nietzsche, Marx et Rimbaud. Incrédules bourgeois et prophètes du prométhéisme athée combattent la religion sur tous les fronts. L'un prétend qu'il n'y a plus de mystères, l'autre s'attache à ruiner l'Évangile mot par mot, un autre assure que vices et vertus ne sont que produits physiologiques, tel autre ne voit dans la religion qu'un fantôme sécrété par une mauvaise organisation

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

sociale... Foucauld n'a sans doute rien lu de cette littérature, mais les idées qu'elle agite sont dans l'air. Elles imprègnent les conversations. Foucauld se délecte surtout des vieux sceptiques, Horace, Aristophane, Montaigne. Il vit dans le climat qui forme les petits-maîtres du jour : Bourget, Barrès, Loti et leurs pareils, peintres délicats des mondaines de tout poil. Il ne rêve que de mener la même vie. Restée enfantine, sa foi s'est effondrée sans résistance devant l'esprit du siècle.

L'année suivante, le 11 avril, sa cousine Marie épouse le vicomte Olivier de Bondy. Il n'est pas nécessaire de prêter à Charles une âme romantique pour penser que ce jour provoque en lui une profonde rupture. Marie était sans doute le lien le plus fort, humainement, qui l'unissait à tout ce qu'il croyait naguère. Que vaut, en face d'un jeune mari, un petit cousin gentiment et charitablement affectionné ? Marie s'éloigne et Charles se détourne de tout ce qu'elle lui faisait aimer.

« Pendant douze ans, écrira-t-il plus tard, j'ai vécu sans aucune foi ; rien ne me paraissait assez prouvé ; la foi égale avec laquelle on suit des religions si diverses me semblait la condamnation de toutes. »

Reçu bachelier de rhétorique à la fin de 1874, Charles devient pensionnaire chez les Jésuites de la rue des Postes, à Paris, pour faire sa philosophie. L'internat lui est odieux ; il supplie son grand-père de le reprendre à Nancy ; le vieil homme résiste, mais à grand-peine. A la fin de l'année, le collégien est reçu bachelier de philosophie.

Ancien officier d'artillerie, le colonel de Morlet voudrait que son petit-fils prépare Polytechnique pour suivre la même voie. Charles refuse tout net. Il préfère Saint-Cyr, parce que c'est plus facile. Il ne s'en cache pas. Mais il

est exaspéré à l'idée de retourner encore à la rue des Postes pour l'année de préparation à Saint-Cyr.

« A dix-sept ans, dira-t-il bien plus tard, j'étais tout égoïsme, tout vanité, tout impiété, tout désir du mal. J'étais comme affolé. »

Tous les deux jours, il écrit à son grand-père des lettres qui comptent parfois jusqu'à quarante pages, pour le supplier de revenir à Nancy. Il finit par se faire renvoyer pour paresse et indiscipline. De retour chez le colonel de Morlet, il travaille d'ailleurs si bien avec des répétiteurs qu'il est classé 82^e sur 412 admissibles à Saint-Cyr.

Il arrive à l'École en octobre 1876. Les souvenirs de 70 sont tout frais et Saint-Cyr est animé d'un ardent esprit militaire. Les promotions de cette époque ont préparé bon nombre de futurs généraux et maréchaux des grandes expéditions d'outre-mer et de la guerre de 14 : Gallieni, Pétain, Lyautey, Laperrine et bien d'autres. Le chef de dortoir de Foucauld est le futur colonel Driant, dont les livres d'anticipation vont exalter dans la jeunesse l'esprit de revanche et l'épopée coloniale.

Pendant les premiers mois de Saint-Cyr, Foucauld est porté à l'enthousiasme. Il a beau être soumis à la discipline militaire, il est fier de coiffer le célèbre képi orné de plumes de casoar, de n'être plus traité en petit garçon mais en homme, et d'être délivré des directeurs de conscience. Il écrit de joyeuses lettres à sa sœur et à ses grands-parents. Mais il déborde encore plus de joie chaque fois qu'il peut partir en permission à Nancy. Il aime tendrement son grand-père et compte bien vivre auprès de lui :

« Je me réjouis plus que tu ne saurais te l'imaginer, écrit-il au colonel, de visiter :

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« 1^o ton rancio,
« 2^o ton vin de Corse,
« 3^o ton ténériffe.

« Ces trois vins m'ont laissé le meilleur souvenir ; à la rue d'Anjou, il y a toujours cet infect tokay qui pue le bouchon et n'est *pas buvable* ; mais il n'est là que pour la montre et il y a toujours une bouteille de sauternes devant Olivier et devant Emmanuel ; de sorte que, comme je suis toujours à côté de l'un d'eux, je ne bois que de cela ; ce qui est très bon. (A table, ma place est à côté d'Olivier, entre lui et sa femme) : voilà comment on est placé :

Mlle Kiener

Catherine
mon oncle
Marie

Emmanuel
ma tante
Olivier

moi. »

Le séjour à Saint-Cyr est moins confortable. En deux ans, Foucauld n'y récolte pas moins de quarante-cinq punitions pour négligence, paresse et indiscipline. Il travaille de moins en moins et compte sur sa vive intelligence et la facilité de sa mémoire pour ne pas échouer aux examens.

Pendant que Charles fait sa dernière année de Saint-Cyr, son grand-père meurt, à quatre-vingts ans, le 3 février 1878. Le vieil homme qui l'a recueilli tout petit et qui lui a prodigué soutien et amour n'est plus. Charles éprouve un immense chagrin.

Quelques mois plus tard, le 15 septembre, pour son vingtième anniversaire, il entre en possession de son héritage de famille. Il est libre de disposer d'une grosse fortune et compte mener la vie à grandes guides. Il

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

vient d'être reçu dans les derniers à l'examen de sortie à Saint-Cyr. Il est sur le point d'entrer à Saumur. Bien que son grand-père ne soit plus là pour le pousser, il lui plaît de devenir officier de cavalerie ; il aime le panache, mais n'a pas l'intention de se fatiguer. Nonchalance et frasques ne l'ont pas empêché de franchir vaille que



vaille les épreuves de Saint-Cyr. Il va redoubler de virtuosité en ce genre à Saumur.

C'est ainsi que dans l'enceinte du Quartier de Cavalerie, avec le concours de Morès, Foucauld s'arrange pour mener la vie d'épicurien.

« La chambre qu'ils occupaient à eux deux, raconte Laperrine, devint célèbre par les excellents dîners et les longues parties de cartes qu'on y faisait pour tenir compagnie au « puni », car il était bien rare que l'un des deux occupants ne fût pas aux arrêts. »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Durant cette année de Saumur, Foucauld s'est offert vingt et un jours d'arrêts simples et quarante-cinq jours d'arrêts de rigueur. Morès rivalise avec lui sur ce point. Mais comme ils ne manquent pas de ressources et de gentillesse, ils invitent largement les camarades à profiter de leurs fines réserves et trouvent aisément des âmes compatissantes pour leur tenir compagnie. Leur camarade Bersaucourt n'en perdra jamais le souvenir :

« Morès, l'œil en feu, les bras s'agitant en ailes de moulin à vent, parcourait la chambre à grands pas nerveux, maudissant la discipline qui le privait de sa liberté. Foucauld, au contraire, étendu à l'américaine sur un canapé, suivait d'un œil indolent les volutes d'un cigare parfumé, et semblait prendre en pitié son camarade d'infortune qui ne comprenait rien aux délices du nirvana. »

Les jours où ils pouvaient sortir, ils ne manquaient pas d'aller dîner chez Budan, le plus fameux traiteur de la ville. Ils y festoyaient en salon particulier et commandaient toujours un menu raffiné et soigneusement arrosé. Souvent ils invitaient des camarades. L'on sait ainsi que le plat préféré de Foucauld était le perdreau froid sur canapé, escorté d'une ou plusieurs bouteilles d'alicante.

Foucauld poussait si loin le souci du confort qu'il confiait un jour à son camarade Haillot :

« Vois-tu, mon cher ami, après un bon dîner, il n'y a qu'un bon cigare, et pour vous ramener chez vous, un bon petit coupé bien bas, afin de n'avoir pas la peine de devoir lever le pied beaucoup, pour s'installer dans sa voiture. »

Il avait vingt ans.

Quelquefois, il rendait visite à des parents qu'il avait

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

à Saumur. Il y était fort mal considéré, même parmi les enfants :

« J'avais environ dix ans, rapporte son cousin, le général Gamelin, lorsque Foucauld était à Saumur... On me le citait comme un exemple à ne pas suivre. Je n'avais aucune peine à croire mes parents : quand nous nous trouvions réunis en famille, nous avions toujours peur de voir Charles s'approcher de la table des enfants, car en quelques secondes il engloutissait tous les gâteaux qui nous étaient réservés. »

D'autres fois, Morès et Foucauld faisaient venir de Paris, à grands frais, un essaim de demi-mondaines. Le froissement soyeux de leurs robes, leurs petits rires, les excitantes lumières des salons intimes où elles s'engouffraient, poussées par de fringants cavaliers, faisaient frémir toute la petite ville. Traiteurs et domestiques étaient portés à plus d'indulgence, car dépenses et pourboires étaient somptueux. C'était exactement le genre d'histoires que peignait Barrès quand il racontait avec sa cruelle niaiserie les aventures de Bougie-Rose et de Petite-Secousse.

Foucauld ne sait quoi inventer pour s'amuser. Vers la fin de son temps de Saumur, en septembre, alors qu'il est une fois de plus en train de purger des arrêts de rigueur, il apprend qu'une fête va être donnée à Tours. Il ne veut pas la manquer, emprunte une blouse et une casquette d'ouvrier, camoufle son visage avec une fausse barbe, passe sans encombre devant le corps de garde et prend le train. Arrivé à Tours, il commence par dîner dans un petit restaurant. Le patron lui trouve une allure insolite. Soudain la fausse barbe se décroche. Sûr qu'il est en présence d'un bandit, voire d'un anarchiste, le patron alerte discrètement la police. Quelques minutes plus

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

tard, deux agents viennent appréhender le suspect. Arrivé au poste, il a la bonne fortune de faire rire le commissaire en lui avouant son histoire et il sort en riant lui aussi.

A ce moment, dans la rue, son regard se croise avec celui du général L'Hotte, commandant du Quartier de Saumur.

Il en récolte trente jours d'arrêts de rigueur qui vinrent clore son temps à l'École de Cavalerie, et une virulente épître de la tante Inès, outrée de penser que les Tourangeaux avaient pu voir son neveu « entre deux gendarmes ». Le coupable n'en fut que plus révolté. Il purgeait ses arrêts de rigueur et trouvait que ça suffisait. Sa cousine Marie lui écrivit elle aussi et il sentit qu'il avait beaucoup peiné une profonde et fidèle affection. Pendant plusieurs jours, il en fut vivement ému, puis il retourna au cours ordinaire de ses amusements.

En fin d'année scolaire, il sort de Saumur, 87^e sur 87, avec cette note de l'inspecteur général :

« A de la distinction, a été bien élevé. Mais la tête légère et ne pense qu'à s'amuser. Privé de congé pour sa conduite et ses nombreuses punitions. »





CHAPITRE II

BOU AMAMA PRÊCHE LA GUERRE SAINTE

SORTI de Saumur en octobre 1879, Foucauld est nommé sous-lieutenant au 4^e Hussards à Sézanne. Il s'y ennue affreusement et se fait muter à Pont-à-Mousson qui lui semble un peu moins intolérable. La garçonnière qu'il y installe ne lui suffit pas, d'ailleurs ; il en loue une autre, à Paris, rue La Boétie, pour ses permissions.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Il est plus gros que jamais. Sur sa photographie de hussard, il a le visage épais, la bouche gourmande, le regard d'un parfait viveur et un accroche-cœur bien pommadé. Il est aimable, généreux, amusant et sait se faire bien voir de tous. Il a dû se séparer de Morès, devenu cuirassier à Maubeuge, mais se lie avec de nouveaux camarades, surtout avec le duc de Fitz-James, sous-lieutenant de hussards, lui aussi, à Pont-à-Mousson.

C'était « un bon gros réjoui, raconte Fitz-James à propos de Foucauld, et nous nous liâmes vite d'une amitié à laquelle sa mort seule mit fin. Du reste comment ne pas aimer et estimer ce si bon camarade? Avec un tact parfait, une délicatesse exquise, Foucauld nous faisait profiter de sa bourse ; parfois, jouant les consommations, s'il gagnait trop, je l'ai vu faire très adroitement exprès de perdre.

« Très gourmet, il aimait nous régaler, tantôt l'un, tantôt l'autre, par petits groupes. Il nous invitait parfois aussi à déguster, dans son petit mais confortable logement, des sandwiches au foie gras arrosés d'excellent cherry. Il avait un domestique, une charrette anglaise et un cheval. Il invitait toujours à monter à côté de lui, dans sa voiture, un camarade, mais ce n'était pas souvent le même. Il ne montrait son attelage ni au Quartier ni devant sa porte. Jamais il n'éblouissait de son luxe. Son peloton l'aimait autant qu'il le respectait. Il avait la pièce facile, mais discrète. »

En compagnie de ses camarades, il continue la vie de plaisirs et d'amusements qu'il avait menée à Saumur, mais en plus grand. On n'en finirait pas de raconter toutes les histoires vraies ou légendaires qu'on a colportées sur cette période. Elles ne dépassent d'ailleurs pas le cadre de ce qu'on appelle très bourgeoisement la bonne

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

vie. C'est le temps où il se lie avec une certaine Mimi, aussi spirituelle que peu vertueuse, dont Ludovic Halévy, dit-on, a retracé ailleurs l'aventureuse carrière.

Ce qu'il cache au plus profond de son cœur, il ne l'avouerait à personne :

« Je faisais le mal, mais ne l'approuvais ni ne l'aimais. Vous me faisiez sentir, dira-t-il des années plus tard devant la croix du Christ, un vide douloureux, une tristesse que je n'ai jamais éprouvée qu'alors ; elle me revenait chaque soir lorsque je me trouvais seul dans mon appartement. »

Une année entière se passe de la sorte.

En décembre 1880, le 4^e Hussards est appelé à tenir garnison à Sétif, en Algérie, où il prendra le nom de 4^e Chasseurs d'Afrique. Foucauld est prêt à partir, mais non à changer de vie. Il emmène Mimi.

Celle-ci part quelques jours avant le convoi et arrive la première en Algérie. Munie de la recommandation de Foucauld, elle est reçue à Bône et à Sétif comme si elle était sa femme. Elle joue fort bien son rôle et toutes les notabilités françaises l'accueillent avec empressement.

Quand le colonel et les officiers arrivent, ensuite, avec leurs épouses, et tout le régiment, le scandale est sans précédent.

Le colonel fait de vives remontrances à son sous-lieutenant. Mais celui-ci n'a nullement l'intention de céder. Il s'affiche de plus belle aux côtés de Mimi, pendant que le tollé redouble. Assailli de protestations, le colonel somme le sous-lieutenant de choisir : ou Mimi ou le régiment. Foucauld n'hésite pas : il ne chassera pas son amie.

Le colonel en réfère à Paris. Quelques jours plus tard, le 20 mars 1881, par décision ministérielle, le sous-lieute-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

nant de Foucauld est mis en non-activité, par retrait d'emploi, pour indiscipline et inconduite notoire.

Charles prend gaiement congé de ses camarades et part pour Évian avec Mimi. Il a vingt-deux ans.

Quand ces nouvelles parviennent aux Moitessier, on peut imaginer leur consternation : Charles a brisé sa carrière. Il est aux mains d'une aventurière. Tout est perdu.

Trois mois plus tard, en juin, Foucauld ouvre un journal, pour tuer le temps. Il a plutôt envie de bâiller. Tout d'un coup, des mots éclatent et brûlent comme le feu :

SUD ORANAIS. INSURRECTION DES OULED SIDI CHEIKH LE 4^e CHASSEURS EST JETÉ EN PLEIN COMBAT

En une seconde, le ciel d'Afrique incendie Évian. Foucauld lit et relit. Le silence du désert étouffe toutes les voix. Cavaliers au grand galop. Coups de feu. Arabes et chasseurs d'Afrique. Visages des camarades courant au combat. Les camarades sont tous au combat et Foucauld est à Évian.

Impossible.

En une seconde, Mimi n'est plus rien. Foucauld lui a sacrifié sa carrière, il ne lui sacrifiera pas sa fierté d'homme. Tout de suite, il rentre à Paris, court au ministère, demande sa réintégration immédiate. On hésite ; il déclare qu'il est prêt à s'engager comme simple spahi. A n'importe quel prix, il *rejoindra*. On lui rend son poste. Il s'embarque immédiatement pour l'Afrique.

Pendant que Foucauld se prélassait à Évian, son destin se forgeait de l'autre côté de la mer.

Cinquante ans plus tôt, un corps expéditionnaire de

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

30.000 hommes, envoyé par Charles X, avait débarqué à Alger. Progressivement les troupes françaises avaient occupé les côtes et pénétré à l'intérieur. Mais, en 1881, l'Algérie française n'est encore qu'une grande péninsule de colonisation aux frontières souvent indécises, battues



par les flots des nomades, sur les confins du Maroc, du Sahara et du Sud de la Tunisie.

L'année a commencé tragiquement.

Parti explorer le cœur du Sahara avec quelques officiers français et 86 tirailleurs indigènes, le colonel Flatters est surpris, le 18 février, en plein Hoggar, près du puits de Gharama, par 300 Touareg Kel Ahaggar. Dès les premiers coups de feu, le colonel et les officiers sont abattus. Les tirailleurs sont presque tous massacrés,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

sauf quelques fuyards qui parviennent à s'échapper. Cette catastrophe a aussitôt un immense retentissement dans toute l'Afrique du Nord. Les Français en sont si impressionnés qu'ils jugent folle toute tentative de pénétrer au Hoggar. Du côté arabe, les velléités de révolte sont violemment exaltées.

La situation est d'autant plus épineuse qu'au même moment les garnisons françaises d'Algérie sont presque toutes parties en campagne contre les Kroumirs, tribu montagnarde semi-indépendante, dans l'Aurès, en Tunisie. Vivement menée, l'expédition est victorieuse et aboutit, le 12 mai 1881, au Traité du Bardo qui assujettit la Tunisie au protectorat français. Ça et là, cependant, la résistance continue et les troupes sont encore occupées pendant plusieurs mois à prendre d'assaut Gabès, Kairouan et Sousse.

Dans la même période, le Sud oranais entre en pleine effervescence. Le projet de continuer la voie ferrée jusqu'à Tiout et d'y installer un nouveau poste militaire est en train de se réaliser et inquiète vivement les nomades de la région. Cette contrée est surtout le domaine des Ouled Sidi Cheikh, une grande confédération de familles maraboutiques (sorte de noblesse héréditaire et religieuse). Les tombeaux de ses patriarches concentrés à El Abiodh-Sidi-Cheikh, près de Géryville, ont fait de cette oasis, en quelque sorte, la Mecque de l'Algérie, selon l'expression de Lyautey. Les Ouled Sidi Cheikh s'étaient déjà révoltés contre la France, en 1864, et leur insurrection avait été brutalement réprimée. On fit sauter à la dynamite les plus vénérables tombeaux du pèlerinage et on rasa une grande partie de la palmeraie.

Quelques années plus tard, le marabout Mohammed ben El Arbi ben Bou Hafç, surnommé Bou Amama,

fondait à Moghrar, dans le Sud oranais, une zaouïa¹ senoussiste qui fit rapidement une active propagande et prépara un nouveau soulèvement.

Dès 1880, certains Français ont vent de ce qui se prépare. Un cousin de Foucauld, le lieutenant de Castries, gendre de Lamoricière et officier des Affaires indigènes, est chargé d'arrêter Bou Amama, dont il a signalé l'activité croissante. Mais le marabout s'est réfugié à Moghrar, tout près de la frontière marocaine.

Albert Grévy, alors gouverneur général de l'Algérie, s'oppose à un coup de main contre Moghrar car il craint des complications avec le Maroc et vient d'affirmer dans un discours retentissant qu'en Algérie l'ère des soulèvements est close.

Apprenant presque à la fois l'écrasement de la mission Flatters et l'exode des garnisons algériennes vers la Tunisie, voyant les hésitations des Français et l'agitation générale dans le Sud oranais, Bou Amama juge l'occasion favorable : en avril, il lève l'étendard de la guerre sainte. Les Ouled Sidi Cheikh courent aux armes.

Alerté par Si Ahmed Ould Cadli, le bachaga² de Fremda, le général qui commande la région de Géryville tente d'étouffer dans l'œuf l'insurrection. En vain. Le lieutenant Weinbrenner est tué au moment où il essaie d'arrêter deux émissaires de Bou Amama. En mai, quatre escadrons du 4^e Chasseurs — le régiment de Foucauld — partent en expédition sous les ordres du colonel Innocenti. Attaquée par surprise, la colonne subit de lourdes pertes et se replie non sans peine, en abandonnant tout le convoi aux assaillants. Grisée par

(1) Siège local d'une confrérie religieuse musulmane. Fondée vers 1840 à la Mecque par Ben Snoussi, la confrérie des Senoussistes, violemment puritaine et « intégriste », s'établit en Tripolitaine, d'où elle exerça une grande influence anti-européenne en Afrique du Nord.

(2) Chef des caïds locaux.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

ce succès, l'insurrection des Ouled Sidi Cheikh s'étend de plus en plus. Sitôt débarqué, Foucauld est jeté en plein baroud. Sa brusque métamorphose stupéfie Laperrière, son ancien camarade de Saint-Cyr, qui est devenu lui aussi sous-lieutenant au 4^e Chasseurs d'Afrique :

« Au milieu des dangers et des privations des colonnes expéditionnaires, raconte-t-il, ce lettré fêtard se révèle un soldat et un chef, supportant gaiement les plus dures épreuves, payant constamment de sa personne, s'occupant avec dévouement de ses hommes ; il faisait l'admiration des vieux mexicains¹ du régiment, des connaisseurs. »

« Du Foucauld de Saumur et de Pont-à-Mousson, il ne restait plus qu'une mignonne édition d'Aristophane qui ne le quittait pas et un tout petit reste de snobisme qui l'amena à ne plus fumer le jour où il ne lui fut plus possible de se procurer des cigares de sa marque préférée. »

Les soldats placés sous les ordres de Foucauld l'appréciaient beaucoup. Laperrière n'est pas seul à le dire. Un simple chasseur a raconté comment après une épuisante étape sous le soleil d'Afrique, au moment où les hommes n'ont pour boire que l'eau d'un puits saumâtre, le sous-lieutenant leur donna une bouteille de rhum pour agrémenter le breuvage.

« Il savait se faire aimer », déclara le chasseur...

Avec ses camarades, Foucauld lutte pour vaincre les Ouled Sidi Cheikh, mais, loin de mépriser l'adversaire, il en admire le courage et la foi religieuse. Déjà, lors de son premier voyage en Afrique, dans les loisirs que lui laissait son appétit d'amusements, le monde arabe l'avait beaucoup impressionné. Maintenant, pendant les mois de campagne militaire, cette sensation devient de plus en plus pénétrante :

(1) Les anciens de la campagne du Mexique sous Napoléon III.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« L'Islam, dira-t-il, a produit en moi un profond bouleversement... La vue de cette foi, de ces âmes vivant dans la continuelle présence de Dieu, m'a fait entrevoir quelque chose de plus grand et de plus vrai que les occupations mondaines. »

Plus âgé que Foucauld, son cousin le lieutenant de Castries a déjà vu maintes fois dans le désert les cavaliers arabes mettre pied à terre et interrompre toute activité terrestre pour adorer le Très-Haut. Chaque fois il a éprouvé le même tourment :

« Je m'éloignai, raconte Castries ; j'aurais voulu rentrer sous terre ! Je voyais les amples burnous s'incliner à la fois dans un geste superbe aux prostrations rituelles ; j'entendais, revenant sur un ton plus élevé, l'invocation « Allah Akbar ! » Dieu est le plus grand !... J'étais en proie à un malaise indicible, fait de honte et de colère... J'aurais voulu leur crier que, moi aussi, je croyais, que je savais prier, que je savais adorer. »

Fils de chrétiens, baptisé, devenu incroyant, Foucauld contemple à son tour le même spectacle. Il éprouve la même réaction. A seize ans, sur la foi des livres, il a jugé que la contradiction entre les religions est leur condamnation à toutes. Aujourd'hui, à l'orée du désert, il voit prier les croyants de l'Islam et il bout d'admiration jalouse.

Lorsque le 4^e Chasseurs quitte le baroud et reprend la vie de garnison, Foucauld ne peut s'y résoudre. Il a déjà noué ou renoué connaissance avec Lyautey, Laperrine et Motylinski, alors jeunes officiers comme lui et passionnés par l'Afrique musulmane. Il partage la même passion et ne rêve plus que de se plonger en plein cœur du monde arabe. Il demande un congé pour faire un voyage d'études ; il se heurte à un refus. Ses

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

supérieurs le considèrent comme une girouette. Aussitôt il donne sa démission.

Le 28 janvier 1882, il quitte l'armée pour la seconde fois. Mais ce n'est plus pour une femme. C'est pour l'Afrique du Nord. Il a vingt-trois ans.





CHAPITRE III

LE MAROC INCONNU

AUSSITÔT après sa démission, Foucauld se rend à Alger. Il va y résider momentanément au numéro 58 de la rampe Vallée.

La contrariété qu'il vient d'éprouver ne l'ancre que davantage dans ses projets. On lui refuse un congé pour un voyage d'études dans le Sud de l'Algérie presque

entièrement soumise. Soit ! Il jette alors son dévolu sur un voyage d'exploration dans le Maroc, alors indépendant et farouche.

A quel moment cette idée est-elle née en lui ? On ne peut le préciser. Peut-être Bou Amama y est-il encore pour quelque chose : après la fin de l'insurrection, il a cherché refuge dans les régions frontières du Maroc, aux portes de l'Algérie, entre Oujda et Figuig, dans ce domaine où le Gouvernement n'avait déjà pas permis qu'on le poursuivît.

A l'extrême-occident de l'Afrique du Nord, chevauchant les montagnes de l'Atlas, le Maroc est alors la grande forteresse de la civilisation musulmane à l'entrée de l'Atlantique. Avec ses villes merveilleuses, pleines de marchés multicolores, de ruelles obscures et de jardins secrets derrière les remparts médiévaux, belles comme la Bagdad des Mille et Une Nuits, avec ses vertes campagnes, ses forêts, ses montagnes sauvages et ses cavaliers nomades dans les déserts, le Maroc est encore une grande île des temps disparus, un gigantesque quartier des temps primitifs et du Moyen Age, au milieu du XIX^e siècle.

Mais cet empire, qui fut si grand et si brillant par les arts, la philosophie, la mystique et la poésie, est en pleine décadence.

« Nos cartes et nos manuels de géographie, écrivait l'explorateur Duveyrier, nous montrent bien un vaste territoire qu'ils attribuent comme domaine au sultan du Maroc. Les géographes européens ont cherché ainsi l'explication la plus simple pour rendre un état de choses incertain, variable, embrouillé ; sans s'en douter, ils sont depuis cent et tant d'années les complices d'une fiction. Car le sultan du Maghreb, cet empereur d'Occident

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

des musulmans, n'est pas à beaucoup près le souverain temporel de tout le pays marqué à sa couleur sur nos atlas...

« Mais le Maroc d'aujourd'hui n'est plus, à beaucoup près, celui d'il y a deux cent cinquante ans, alors que (de 1590 à 1660 environ) le souverain de Fez envoyait ses armées et dictait sa loi jusque sur les rives du Niger... Cette ère-là s'est évanouie et quiconque connaît bien la situation actuelle du Maroc ne comprendra pas le rêve de son Gouvernement qui songerait maintenant à faire valoir ses droits périmés sur Tombouctou... Sa Majesté chérifienne est parfois forcée de faire parler la poudre quand Elle veut prélever l'impôt, et cela jusque dans des cantons qui sont visibles, sans télescope, de l'une quelconque de ses capitales.

« A côté de provinces ou de banlieues, réellement soumises à l'administration du sultan, quelquefois même enclavées dans ces provinces qui forment le *bled el maghzen*,¹ ou pays des bureaux, on trouve des territoires aussi sevrés des bienfaits de la bureaucratie marocaine que le sont le Transvaal ou la République d'Andorre.

« Dans un État comme celui-là, inutile de parler d'ordre et de sécurité. »

Le Maroc est alors gouverné par Mouley Hassan, un sultan énergique et remarquablement intelligent. Les voyageurs qui ont pu le voir le décrivent magnifique, revêtu d'un burnous blanc, le visage voilé de mousseline, chevauchant un cheval blanc, caparaçonné de velours vert à broderies d'or, tandis que des esclaves l'ombragent d'un immense parasol rouge et agitent autour de lui des chasse-mouches. Alentour se presse la foule multi-

(1) Le *bled el maghzen*, partie du Maroc soumise au sultan, s'oppose alors au *bled es siba*, ensemble des territoires dissidents et insoumis. Ainsi que dans la France du Moyen Âge, le domaine royal n'était qu'un îlot entouré par des fiefs frondeurs ou indépendants.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

colore des hauts dignitaires, des porteurs d'étendards, musiciens et gardes vêtus de rouge. Plus loin, la masse des sujets en burnous gris qu'on écarte à coups de bâtons et, au-delà, sur les remparts, les innombrables têtes voilées des femmes.

Le sultan est sans cesse en voyage. Parfois, il séjourne dans un des palais impériaux des vieilles capitales : Fez, Rabat, Meknès, Marrakech. Plus souvent, il nomadise pour percevoir les impôts et soumettre les tribus indépendantes. Sur son passage, le sol fleurit de milliers de tentes. Celles du sultan sont au centre, signalées par des boules d'or. Son camp est un monde : la garde, le harem, le marché nomade, l'armée régulière et les contingents réquisitionnés dans les tribus soumises de la région.

En 1881, tandis que Foucauld se battait contre Bou Amama, Mouley Hassan faisait un grand raid dans le sud du Maroc contre les tribus berbères du Tadla : les Beni Moussa et les Beni Amir. Leurs voisins, les Zaïans, se soumirent sans combat, grâce à la médiation de Sidi ben Daoud El Cherkaoui, le célèbre marabout de Boujad. En 82, le sultan fait une autre expédition dans le Sous, et en 83, dans le Smahla, mais sans grand succès.

Le résultat de telles campagnes n'est généralement que temporaire. Sitôt le sultan reparti, tout ce qu'il a péniblement organisé se disloque peu à peu. Le Maroc est à la fois le pays du despotisme illimité et de l'anarchie non moins illimitée. Pas de routes, pas de ponts, mais la concussion et l'arbitraire fleurissent partout.

Rares sont les Européens qui ont pu voir de leurs yeux à cette époque la sauvage et grandiose beauté de ce pays. Farouchement indépendant, xénophobe, il est doublement barricadé par les décisions légales et par

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

les vastes zones d'insoumission qui le cernent de tous côtés.

La seule ville vraiment ouverte aux Européens est le port de Tanger, vieille cité déjà connue des Grecs et des Romains et qui fut longtemps occupée par le Portugal et l'Angleterre. Elle en a gardé un régime de faveur qui permet aux Marocains de commercer avec le reste du monde et aux marchands européens de s'y installer tranquillement.

Le droit d'entrer plus loin dans le Maroc n'appartient guère qu'à quelques représentants diplomatiques dûment accrédités et qui sont autorisés à rejoindre le sultan dans l'une de ses quatre capitales. Ce fut le cas de M. Tissot, en 1874, des lieutenants de vaisseau Des Portes et François en 1877, ainsi que du D^r Décugis la même année. Ils étaient d'ailleurs solidement escortés, aussi bien pour les protéger que pour les surveiller. Il n'était pas question, bien entendu, de les conduire dans le bled es siba, le pays de l'insoumission.

Les autres Européens qui prétendaient pénétrer dans le Maroc, pour l'explorer, ne pouvaient le faire qu'en se cachant et au péril de leur vie. C'est ainsi que René Caillé, en 1828, s'était déguisé en étudiant musulman et les Anglais Burton et Vambéry, en derviches. Si leur véritable qualité de « chrétien » avait été découverte, ils eussent été impitoyablement massacrés.

« Cette intolérance extrême, dira Foucauld, n'est pas causée par le fanatisme religieux, elle a sa source dans un autre sentiment commun à tous les indigènes : pour eux, un Européen voyageant dans leur pays ne peut être qu'un émissaire envoyé pour le reconnaître ; il vient étudier le terrain en vue d'une invasion ; c'est un espion. On le tue comme tel, non comme infidèle. Sans doute la

vieille antipathie de race, la superstition, y trouvent aussi leur compte ; mais ces sentiments ne viennent qu'en seconde ligne. On craint le conquérant bien plus qu'on ne hait le chrétien. »

Le résultat est qu'à cette époque les voyageurs européens n'ont guère reconnu que 2 millions d'hectares sur les 56 que compte le Maroc.

Mais il n'est rien de tel que les pays xénophobes et fermés pour exciter l'audace des explorateurs. En cette fin du XIX^e siècle, ils parcourent de tous côtés les régions les plus dures et les plus secrètes de l'Afrique. Le Maroc ne fait pas exception. C'est là que Foucauld rêve de pénétrer, en secret.

Il s'y prépare minutieusement. Depuis sa campagne contre Bou Amama, sa paresse et son insouciance se sont anéanties. Il travaille l'arabe, étudie les cartes, la géographie humaine et physique du Maroc, ou du moins ce qu'on en sait à cette époque. Il apprend à fond ce qu'il avait distraitement étudié à Saint-Cyr : l'art d'établir des cartes et des relevés topographiques. Il ne part pas en aventurier, mais en explorateur scientifique, sachant calculer altitudes, longitudes et latitudes.

Son principal laboratoire alors est la bibliothèque de la ville d'Alger. Installée dans le vieux palais mauresque de Mustapha Pacha qui le fit construire au XVIII^e siècle avec un merveilleux patio orné de boiseries de cèdre, elle contient une vaste documentation sur le monde nord-africain. Oscar Mac Carthy, le bibliothécaire en chef, est un passionné de l'Afrique. Il n'a jamais pu réaliser son rêve de partir à Tombouctou, mais il connaît tous les douars algériens et a recueilli des milliers de notes sur le pays. Lorsque Foucauld vient lui parler de son projet, le vieux bibliothécaire est tout de suite

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

conquis. Il communique tous les livres dont le jeune homme a besoin. Il lui donne sans compter cet irremplaçable enseignement oral et pratique sans lequel toute science demeure livresque et faussée. Il lui procure toutes les recommandations utiles.



En France, pendant le même temps, les événements suivaient une tout autre tournure.

La démission de Charles avait porté à leur comble l'inquiétude et l'indignation de la tante Inès. En moins de quatre ans, d'ailleurs, depuis qu'il disposait de son patrimoine, le jeune homme avait dépensé 110.000 francs, somme énorme pour l'époque. Maintenant, il caressait l'effarante chimère d'un voyage au Maroc. Il fallait à tout prix lui passer une bride.

Arguant le fait que son neveu dilapidait sa fortune en folles prodigalités, la tante Inès et son mari intro-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

duisirent devant le tribunal civil de Nancy (Charles restant domicilié à la maison de son grand-père) une instance fondée sur l'article 315 du Code Civil, pour lui imposer un conseil judiciaire.

Charles était en train de travailler d'arrache-pied à la bibliothèque d'Alger lorsqu'il reçut une convocation du tribunal l'invitant à présenter des explications pour sa défense. Il répondit qu'il était le premier à reconnaître qu'il avait commis beaucoup de sottises et géré sa fortune de façon déplorable.

Le 12 juin 1882, le tribunal jugea Foucauld prodigue et lui imposa comme conseil judiciaire M. de Latouche, un cousin plus âgé qui habitait Nancy. A partir de cette date, Charles pouvait continuer à jouir de ses revenus, mais ne disposait plus de ses capitaux sans l'autorisation de M. de Latouche.

Qualifié d'écervelé, avec son propre consentement, à une époque où il menait une vie exemplaire, Charles se soumit de bonne grâce à ces humiliantes mesures. M. de Latouche et lui firent chacun tout leur possible pour être agréables l'un à l'autre. Latouche s'efforça même de se faire en outre le conseiller moral du jeune homme. Ce projet, pour digne qu'il fût de la Bibliothèque Rose, réussit fort bien.

« Charles fut étonné de se sentir dirigé par une volonté ferme, prodigue à la fois d'amitié et de résistance : loin de se raidir, écrit Latouche, il se laissa guider et m'accorda toute son affection. »

Cependant le bon conseiller échoue complètement lorsqu'il prétend dissuader Charles de poursuivre son projet d'exploration. La tante Inès, Marie de Foucauld et les deux cousines sont terriblement inquiètes de cette histoire. Latouche veut tenter quelque chose. Il convoque

Charles à Nancy, essaie de le persuader que cette aventure peut lui coûter la vie. Foucauld le sait, mais il est intraitable. C'est au contraire Latouche qui est ébranlé. Il comprend qu'une nouvelle passion a conquis le cœur de Charles. Ne vaut-il pas mieux l'aider et l'encourager dans cette voie si risquée soit-elle, plutôt que de le laisser retomber dans l'oisiveté? Charles n'en demande pas davantage. Il rentre à Alger et bûche avec une constance dont personne ne l'eût cru capable. Il se contente d'une pension mensuelle de 350 francs (alors que naguère il gaspillait 4.000 francs par mois). Latouche n'en revient pas. D'autant moins qu'il considère la nouvelle existence de Charles comme « une vie d'étudiant pauvre ». Il l'écrit candidement à Mac Carthy, qui est bibliothécaire en chef, marié, père de famille, et ne gagne pas cette somme. Sait-il qu'un ouvrier de cette époque ne gagne pas 100 francs par mois? Charles est-il moins aveugle? Il a quitté la vie à grandes guides, il en est à cette médiocrité dorée dont son cher Horace faisait l'éloge, il est encore bien loin de découvrir la pauvreté.

Par contre, il a redécouvert le travail et un grand but dans la vie. Le seul luxe pour lequel il demande et obtient des crédits supplémentaires, c'est l'achat d'instruments scientifiques en vue de son exploration : sextant, chronomètre, théodolite, etc. Il apprend à les manœuvrer sur un navire de guerre qui stationne dans la rade d'Alger et que commande un officier de sa famille.

Pendant cette année 83, le hasard lui fait rencontrer Fitz-James, son ancien compagnon de plaisirs à Pont-à-Mousson.

Celui-ci n'est pas moins stupéfait que Latouche :

« Il était bien changé, mon gros Foucauld. Il était

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

devenu maigre. Et, plus de fêtes, plus de dames, plus de bons dîners. Tout à son étude. »

Restait à régler la question capitale : trouver un guide capable et sûr. Foucauld avait d'abord failli se faire rouler par un soi-disant prince arabe qui voulait seulement lui extorquer de coûteux cadeaux. Défiant, Latouche coupa les crédits destinés à ce personnage et celui-ci disparut aussitôt. Mais où trouver un homme de confiance pour un voyage secret ?

Soudain apparut un étrange personnage.

« Au mois de février 1883, raconte Foucauld, j'étais à la bibliothèque d'Alger, causant avec le conservateur, M. Mac Carthy, lorsque nous vîmes entrer un Juif de cinquante à soixante ans, grand, fort, mais voûté et marchant avec l'hésitation de ceux qui ont mauvaise vue. Quand il fut près, je vis qu'il avait les yeux rouges et malades, il portait une longue barbe noire, mêlée de poils blancs ; sa figure respirait plutôt la bonhomie et la paix qu'autre chose. Il était vêtu à la mode syrienne : un caftan serré par une ceinture lui tombait jusqu'aux pieds ; par-dessus pendait un manteau de drap bleu de même longueur ; il était coiffé d'une calotte rouge entourée d'un turban noir ; à sa main était une tabatière où il puisait constamment ; ses habits, autrefois riches, étaient vieux et malpropres, et toute sa personne révélait un homme pauvre et négligent. »

C'était le rabbin Mardochée Abi Serour. Très excité par quelques indications que Mac Carthy lui chuchote à l'oreille, Foucauld noue connaissance avec le nouveau venu et va passer des heures dans l'obscur maison du quartier juif où le vieux rabbin habite avec sa femme et ses quatre enfants.

L'histoire de Mardochée est à elle seule un roman



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

d'aventure. Né vers 1830, au sud du Maroc, dans le Sous, il a passé toute sa jeunesse dans le Chérif. Après avoir étudié la Thora, c'est-à-dire la Loi et le rituel juifs dans le Pentateuque, il s'est embarqué pour Jérusalem où il est devenu rabbin. Parti à Tombouctou, avec l'idée de faire fortune, il y devint un des gros négociants de la fameuse cité noire et organisa maintes profitables caravanes entre Maroc et Soudan. Cette prospérité même le perdit. Car elle éveilla la cupidité du despote local qui confisqua sans façon les biens de son sujet. Encore Mardochée eut-il la chance de pouvoir s'enfuir et d'emporter quelques débris de ses économies. Cependant, sur la route du Maroc, une bande de pillards l'arrête et lui arrache les derniers restes de sa prospérité. Peu s'en faut qu'on ne lui prenne la vie, du même coup. Arrivé dans son pays natal, il apprend que ses parents sont morts et que ses frères ont déjà partagé tout l'héritage sans se soucier de lui. De guerre lasse, il abandonne tout et va se réfugier à Mogador avec la femme qu'il venait d'épouser la veille de sa ruine. Il végète misérablement jusqu'à ce que le consul de France à Mogador le charge de quelques missions d'exploration au Maroc et même à Tombouctou, pour le compte de la Société de Géographie. Il ne donne que médiocrement satisfaction, et la Société renonce à lui demander de nouveaux services. Elle consent seulement à le recommander et lui fait obtenir un poste de rabbin instituteur à Oran, puis à Alger.

Mardochée accepte de servir de guide au jeune explorateur, mais il exige un prix exorbitant. Il faut de longs palabres pour arriver à un accord. En avril 83, Foucauld pense que tout est réglé de ce côté et fait un court voyage à Paris, pour faire ses adieux à sa famille et rendre

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

visite à M. Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie, de la part de Mac Carthy, pour lui demander conseils et appuis.

Quand il rentre à Alger, les difficultés rebondissent. Mardochée n'est plus d'accord sur le prix et réclame une forte augmentation. Impatienté, Foucauld songe à se rabattre sur le « prince » arabe qui intrigue de nouveau. Finalement Mac Carthy se charge de toutes les négociations et parvient à un nouvel accord avec Mardochée. Foucauld écrit aussitôt à M. de Latouche pour lui demander les fonds nécessaires.

Celui-ci s'inquiète de savoir si Charles est vraiment prêt pour cette équipée et si l'on peut sérieusement compter sur le guide choisi.

« Ce rabbin Mardochée, écrit-il à Mac Carthy, est-il bien le même que celui qui a été à Tombouctou? Est-il, ainsi que je le suppose, incapable d'attirer un voyageur dans un guet-apens ou de l'abandonner dans le péril? Est-il assez intelligent pour suppléer à l'inexpérience de Charles qui est un *rêveur*, manquant complètement de ce sens pratique qui fait un homme d'aventure? »

Cette cocasse remarque n'empêche pas Mac Carthy de répondre une nouvelle fois avec le plus grand sérieux. Il est parfaitement placé, en tout cas, pour comprendre les inquiétudes de la famille et s'emploie à obtenir de M. Tirman, gouverneur général de l'Algérie, une lettre officielle permettant au jeune explorateur de faire appel à tout représentant de la France au Maroc et même aux autorités du Maroc, en cas de nécessité absolue, et dans la mesure où une telle lettre peut être efficace.

Le 5 juin, enfin, le rabbin et Foucauld, celui-ci autorisé par son conseil judiciaire, signent le projet de contrat préparé par Mac Carthy. Le texte précise l'itinéraire

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

projeté d'Oujda jusqu'à l'oued Draa (au sud), avec retour par Tanger. Il prévoit une durée de six à sept mois pour le voyage. Pendant tout ce temps, Mardochée s'engage à être le guide, l'interprète et le compagnon inséparable de l'explorateur qu'il doit présenter de la façon la plus favorable aux indigènes. En échange, Foucauld s'engage à régler 270 francs d'appointments par mois à Mardochée. Le total en sera payé seulement au retour, après déduction de quelques avances versées chaque mois à la femme du rabbin. Le projet d'exploration sera camouflé sous les dehors d'une randonnée commerciale. Foucauld paiera tous les frais du voyage et s'en réserve tout l'intérêt scientifique, mais promet d'abandonner à son guide tout bénéfice commercial. En cas de rupture, si le rabbin abandonne l'explorateur en cours de route, il perd droit à toute créance. Enfin, pendant tout le temps du voyage, la femme et les enfants de Mardochée demeureront à Alger.

Mac Carthy avait tout prévu.

En outre, dans le plus grand secret, de la part de Marie de Foucauld, il avertit le rabbin que si celui-ci ramène Charles sain et sauf, il recevra une gratification supplémentaire de 800 francs.

Trois jours plus tard, Foucauld reçoit le sauf-conduit du gouverneur. Au bout de dix-huit mois de préparation, tout est prêt. L'explorateur décide de partir dès le lendemain.



CHAPITRE IV

LES CITÉS INTERDITES

A 5 heures du matin, le 10 juin 1883, Charles de Foucauld s'engage dans le quartier juif d'Alger. Nul ne le verra ressortir.

Dans la maison de Mardochée s'opère une curieuse métamorphose. Foucauld abandonne ses habits européens contre un équipement de Juif mi-syrien, mi-algérien :

chemise à manches flottantes, pantalon coupé au genou, gilet turc en drap foncé, robe de laine à capuchon et vastes manches, calotte rouge et turban de soie noire. Ce n'est pas un déguisement pour rire. Le voyage risque d'être sans retour. Mais quel homérique éclat de rire pousserait l'élégant marquis de Morès, maniaque de l'antisémitisme, s'il voyait son ami ainsi costumé !

Foucauld va s'appeler le rabbin Joseph Aleman.

Cet accoutrement et cette appellation sont les dernières inventions de Mardochée. Bien entendu, le costume européen est impossible, Foucauld ne pourrait même pas entrer au Maroc. Le costume musulman est dangereux. Le nouvel explorateur est trop novice et se trahirait vite par son mauvais arabe et son ignorance de l'Islam. Passant pour Juif, et costumé comme tel, il bénéficiera de l'appui de Mardochée auprès des autres Juifs et les musulmans dédaigneront de faire attention à lui. Pour que les Juifs eux-mêmes ne soient pas trop intrigués par l'allure étrangère de Foucauld, Mardochée imagine de le faire passer pour un rabbin moscovite chassé par les derniers pogroms. Tous deux sont censés venir de Jérusalem et voyager pieusement à l'aventure.

Les bagages sont légers, mais contiennent l'indispensable. On a fourré dans un grand sac une couverture et un costume de rechange pour chaque voyageur, plus quelques provisions et ustensiles de cuisine. On emporte en outre deux boîtes métalliques. L'une renferme une pharmacie de première nécessité, précaution indispensable ; l'autre est des moins recommandables ; c'est l'arsenal de l'explorateur : sextant, boussoles, thermomètres, baromètres, cartes. Pour finir, le « Moscovite » cache dans ses vêtements 3.000 francs sous forme d'or et de corail.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Ainsi équipés, les deux voyageurs prennent le train pour Oran. Ils y arrivent le soir et couchent dans un hôtel pour Juifs. Foucauld a eu beau voyager en troisième classe, avec les indigènes, et s'appliquer à parler en mauvais français pour se mettre dans la peau de son personnage, il ne peut s'empêcher d'être gêné quand le valet de l'hôtel le tutoie comme les autres clients.

Le lendemain, halte forcée. C'est le sabbat de la Pentecôte et nul Israélite qui se respecte ne se permettrait de travailler, ni même de voyager, en cet anniversaire du jour où Moïse reçut les Tables de la Loi sur le Sinaï. Foucauld reste enfermé toute la journée dans sa chambre d'hôtel.

« Mardochée va à la synagogue et en revient la nuit avec un de ses coreligionnaires. Ils se mettent à causer ; j'apprends que mon compagnon se livre à la recherche de la pierre philosophale, l'autre Juif est un compère alchimiste, longtemps je les vois discuter, faiblement éclairés par une bougie, leurs ombres dessinant sur les murs d'énormes silhouettes ; je m'endors sur ma paillasse, bercé par ces étranges discours. »

Le dimanche après-midi, les deux rabbins gagnent Tlemcen. Le Maroc est tout proche. Reste à trouver des Juifs habitant le Rif, région marocaine limitrophe de la frontière nord-algérienne, pour s'y faire conduire. Les deux rabbins passent la matinée du lendemain à cette recherche, mais sans succès. Vers midi, ils achètent du pain et des olives, s'assoient par terre sur une place de Tlemcen et déjeunent.

Juste alors passent à cheval une bande d'officiers des chasseurs d'Afrique. Presque tous connaissent Foucauld, l'aperçoivent et ne le reconnaissent pas.

« L'un d'eux, avec un ricanement, raconte le capitaine

de Segonzac, fit remarquer à ses camarades que ce petit Juif accroupi, en train de manger des olives, avait l'air d'un singe. »

Dans la soirée, les deux voyageurs participent à un interminable discours avec une dizaine de vieux Juifs à barbe blanche, assis par terre, à la lueur d'une bougie, tout en buvant de l'anisette à la ronde dans un unique verre. Mardochée n'en finit pas de broder sur ses aventures et sur le passé imaginaire qu'il prête à son ami moscovite beaucoup plus silencieux. En fin de compte, ils décident simplement de continuer leur voyage jusqu'à Lalla-Marnia où ils partent le lendemain en diligence, et arrivent à 6 heures du soir.

« Nous nous installons pour la nuit dans la synagogue, écrit Foucauld ; elle présente l'image de tous les temples juifs que je verrai au Maroc ; c'est une salle rectangulaire, avec une sorte de pupitre au milieu, et, dans le mur, un placard. Le pupitre sert à appuyer le livre de la Loi aux lectures publiques qu'on en fait deux fois par semaine ; dans les communautés riches, il est sur une estrade et parfois avec un dais ; dans les villages pauvres, il consiste en une pièce de bois horizontale soutenue par deux poteaux. Le placard contient un ou plusieurs exemplaires de la Loi (Sifer Toura), écrits sur parchemin et roulés sur des cylindres de bois (comme les volumes romains, avec cette différence qu'ils sont roulés sur deux cylindres au lieu d'un) ; ces doubles rouleaux ont 50 centimètres de haut et sont couverts de trois ou quatre enveloppes superposées des plus riches étoffes. Telle est la synagogue ; un banc appuyé au mur en fait le tour et la complète. Nous finissons d'y dîner, lorsque entrent, les uns après les autres, trente ou quarante hommes ; ils s'asseyent sur les bancs et causent à voix basse ; ce sont les Israélites

du lieu, qui viennent faire en commun la prière du soir ; à un signal tous se dressent, se tournent vers l'Orient, et commencent leur prière, bas ou à mi-voix ; embarrassé, je les regarde pour faire comme eux, et, les imitant, je me balance en mesure comme un écolier qui récite sa leçon, tantôt muet, tantôt faisant entendre un bourdonnement nasillard. Au bout de huit ou dix minutes, chacun fait en même temps un grand salut. C'est la fin. »

Le 15 juin, les deux compagnons arrivent à Nemours, le dernier port algérien. Comme les jours précédents, Mardochée n'en finit pas de raconter fable sur fable et de quêter des subsides, si bien que Foucauld impatienté le prie de se taire. D'autre part, les Juifs de la ville déclarent qu'il est impossible de se risquer dans le Rif sans la coûteuse protection d'un puissant cheikh marocain. Mais celui-ci ne viendra pas avant quinze jours, peut-être un mois, voire même davantage. Première mauvaise surprise. Ce n'est pas la seule.

« Je suis très content de Mardochée, écrit Foucauld ; il n'a qu'un défaut, c'est une prudence excessive ; il a évidemment besoin d'être très secoué : je le secouerai. A la vérité, il est un peu excusable d'aimer la lenteur, car son état physique est vraiment déplorable : il est à peu près complètement aveugle et passablement sourd, et ne marche qu'avec peine... »

Étrange état pour le guide d'un explorateur. Du moins Foucauld reconnaît que Mardochée se montre plus crâne qu'il ne pensait avec les indigènes et très délicat dans les questions d'argent, maintenant que les discussions sont terminées sur ce chapitre. Par contre, la question de l'itinéraire ne va pas cesser de provoquer des conflits entre les deux compagnons de route. Mardochée connaît bien le Sud du Maroc et quelques-unes des grandes

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

cités chérifiennes de l'Ouest, mais fort mal le reste du pays.

« Je lui avais détaillé les lieux que je voulais visiter, raconte encore l'explorateur, mais, comme il ne connaissait même pas les noms de la plupart, cette énumération



n'éveilla aucune idée dans son esprit. Au reste, il se disait sans doute qu'une fois au Maroc il ferait ce qu'il voudrait d'un compagnon si jeune¹, et modifierait à son gré mes projets. Or, la route se trouva pleine de périls, et il ne put rien changer à mes desseins. Il y eut là une double déconvenue pour lui : les conditions du voyage furent en fait très différentes de ce qu'il les avait pensées. Il ne s'y résigna pas sans lutte ; de là nos démêlés. »

Ils ne font que commencer. Dès le départ, Foucauld est contraint de renoncer à l'itinéraire prévu, sous peine

(1) Foucauld a vingt-quatre ans.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

de gaspiller on ne sait combien de temps à Nemours. Il décide alors de prendre la voie de mer. Mardochée s'attarderait volontiers à Nemours : il y est en sécurité et ne perd nullement son temps, puisque ses appointements ont commencé à courir. Il faut une vive discussion pour le décider à partir sur le nouveau trajet.

Le 20 juin, après une brève escale à Gibraltar, Foucauld débarque à Tanger. Pour la première fois, il met le pied sur le sol marocain. Il entre dans le grand port aux mille maisons blanches couronnées d'oliviers, de palmiers et de hauts minarets couverts de mosaïques multicolores, s'engage dans les innombrables ruelles, étroites et tortueuses, qui grimpent durement de la mer vers la citadelle. Autour de lui grouille un monde fantastique : crieurs publics, cavaliers drapés dans leurs burnous, charmeurs de serpents, vendeurs d'eau qui agitent leurs clochettes en promenant des bourriques chargées de barils, mendiants qui se lamentent à tue-tête, femmes voilées qui vendent par terre des dattes, des poteries, des volailles et des herbes de toutes sortes, conteurs en plein vent, chanteurs et musiciens qui jouent aux carrefours, passants de toutes les races : Européens, Juifs, Arabes, Berbères et esclaves noirs.

Foucauld s'émerveille, mais ne s'attarde pas. La lettre de M. Tirman lui procure le meilleur accueil chez M. Ordéga, ministre de France à Tanger. Il en sort avec des lettres de recommandation pour les représentants de la France à Fez et à Tétouan. Mais la plus précieuse est celle qu'on lui obtient de la main de Mouley Abd es Selam, chérif¹ d'Ouezzan.

Ce chérif est alors un des plus grands et des plus singuliers personnages du Maroc. Grand Maître de l'Ordre

(1) Titre de noblesse religieuse porté par les descendants de Mahomet.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

des Taïbyas fondé au XVIII^e siècle par un prince impérial et qui rayonne en maintes régions nord-africaines, Mouley Abd es Selam exerce dans son pays une influence morale et politique qui n'est pas sans analogie avec ce que fut celle des Abbés de Saint-Denis dans la France du Moyen Age. Ce chef d'une grande confrérie religieuse n'en est pas moins marié avec une Anglaise, et c'est un franco-phile notoire. Dès l'année qui suivra le passage de Foucauld à Tanger, Mouley Abd es Selam enverra un de ses fils comme boursier au lycée d'Alger. Lui-même obtiendra en 1884 le titre de protégé français.

Juchés sur des mules de location, les rabbins Joseph et Mardochée pénètrent sans encombre en territoire marocain et s'en vont d'abord à Tétouan. Là ils sont hébergés dans le quartier juif, chez M. Jacob Danan, pour lequel ils ont un mot de recommandation de son frère Menahem, Juif algérien.

Tous deux sont aimablement reçus, mais se font les plus discrets possible. Ils choisissent la plus petite chambre, mais elle est au premier étage, près de la terrasse. Ils se contentent de matelas plutôt que de lits et demandent qu'on leur permette simplement de faire leur cuisine eux-mêmes dans leur chambre sur un petit fourneau qu'on leur prête. Le penchant de Mardochée à l'affabulation est alors en nette régression. Il se contente de présenter son compagnon sous le nom de rabbin Couvaud, sans ajouter de détails superflus. La famille Danan se montre fort hospitalière ; elle est quand même intriguée. Juda, le fils aîné, remarque que les deux voyageurs, dans leur chambre, s'entretiennent en français et que le plus jeune des deux a des manières particulièrement distinguées. Juda qui avait appris le français on ne sait où, peut-être avec son oncle Menahem, se plaît beaucoup

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

à parler avec le rabbin Couvaud et à lui rendre de menus services :

« Le rabbin Couvaud me demandait à prendre un bain chaud tous les matins. Je le lui préparais moi-même dans un baquet, car nous n'avions pas de baignoire, et chaque fois il me donnait pour ce travail 0,25 cts espagnols, ce qui était alors une grosse somme pour moi.

« Dès les premiers jours, je disais à ma famille que l'individu que nous avions comme hôte, et à qui je préparais le bain tous les matins, ne me paraissait pas un rabbin, d'autant qu'il ne parlait ni l'hébreu ni l'arabe.

« Il passait la nuit sans dormir, sur la terrasse de ma maison, à faire des observations météorologiques. Ma mère croyait que nous avions dans la maison un fou, et elle avait pris peur à cause de ses enfants qui étaient tous en bas âge.

« Un beau jour, je vois arriver chez moi M. Abdellatif, agent consulaire de France à Tétouan, se mettant par ordre du ministre français à Tanger à la disposition de nos hôtes. On prépara alors un voyage de pénétration et d'études à Chechaouen, ville sainte arabe, où aucun Européen n'avait jusqu'alors mis le pied. On prit des provisions pour douze jours et, accompagnés de quatre soldats du pacha de Tétouan, nos deux rabbins prirent le chemin de Chechaouen. »

Les deux voyageurs ne tardent pas à revenir quelque peu déconfits. En route, des Arabes ont aperçu les appareils scientifiques du rabbin Couvaud, flairé l'explorateur et tenté de l'assassiner. La petite troupe a dû rentrer au triple galop.

Foucauld commence à sentir qu'il est bien au Maroc. Mardochée aussi.

De nouveau, ils discutent sans fin, puisque l'itinéraire

prévu est mort-né et qu'il faut décider du chemin à suivre. Le but le plus rapproché est la grande cité de Fez. La région qui les en sépare est théoriquement soumise au sultan, mais elle est loin d'être sûre. Même la recommandation du chérif d'Ouezzan est impuissante à les protéger sur le chemin qui passe par Chechaouen. S'ils en doutaient, ils viennent de le vérifier. Le pays est, d'ailleurs, plein de maraudeurs armés qui rôdent partout et rançonnent les cultivateurs, leur prenant le peu que leur laissent les razzias du fisc impérial. Aussi, le sol a beau être riche, les paysans sont pauvres et s'ingénient à paraître aussi miséreux que possible. Plus loin, à l'est, la piste est impraticable. C'est l'autre bord du Rif, livré à l'anarchie et au pillage par les tribus insoumises.

En fin de compte, une seule voie reste ouverte en direction de Fez : la piste que suivent toutes les ambassades et qui passe, à l'ouest, par El Ksar-el-Kébir (que les Espagnols appellent Alcazarquivir). Cela ne signifie pas qu'on y circule en toute sécurité. Les agents diplomatiques ont eux-mêmes besoin d'une solide escorte officielle. Quant aux simples voyageurs, ils doivent recruter à prix d'or quelques gardes particuliers dans les tribus dont ils traversent les territoires :

« Dans toutes les tribus indépendantes du Maroc, ainsi que dans celles qui sont imparfaitement soumises, raconte Foucauld, la manière de voyager est la même. On demande à un membre de la tribu de vous accorder son *anaïa*, « protection », et de vous faire parvenir en sûreté à tel endroit que l'on désigne : il s'y engage moyennant un prix que l'on débat avec lui, « *zetata* » ; la somme fixée, il vous conduit ou vous fait conduire par un ou plusieurs hommes jusqu'au lieu convenu ; là, on ne vous laisse

qu'en mains sûres, chez des amis auxquels on vous recommande. Ceux-ci vous mèneront ou vous feront mener plus loin dans les mêmes conditions : nouvelle anaïa, nouvelle zetata, et ainsi de suite. On passe, de la sorte, de main en main jusqu'à l'arrivée au terme du voyage. Ceux qui composent l'escorte sont appelés zetats. Leur nombre est extrêmement variable. »

Tel est le système qui va maintenant régir presque tout le voyage de Foucauld et de Mardochée à l'intérieur du Maroc. Bien entendu, ce n'est que le principe ; l'application est plus aléatoire. A chaque partie du trajet, il faut d'abord trouver quelqu'un qui consente à donner sa protection, à convoier les voyageurs et à les défendre, discuter sans fin le prix de ses bons offices, se renseigner dans la mesure du possible pour savoir si ce protecteur est sûr. Après quoi, on se met en route au risque de rencontrer quelque troupe de pillards plus forts qui dévaliseront voyageurs et zetats. Le danger est d'autant plus grand pour Foucauld et Mardochée qu'en qualité de « Juifs » ils sont mal vus, supposés riches et bons à détrousser.

Déjà sur le chemin de Chechaouen, malgré la présence des soldats du pacha, le rabbin Couvaud a maintes fois entendu les passants le saluer de cette aimable façon :

« Que Dieu fasse brûler éternellement le père qui t'a engendré, Juif ! »

Quoi qu'il en soit, il veut aller de l'avant. Mardochée rechigne à poursuivre et Foucauld s'impatiente :

« Je ne suis pas content de Mardochée, écrit-il. Il est paresseux et poltron, il n'est bon que pour la cuisine. »

Enfin, le jeune homme brusque la décision de son guide et tous deux partent pour Fez, accompagnés d'un zetata, et de nouveau perchés sur des mules.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Malgré les mille inquiétudes de cette route, Foucauld ne cesse de noter sur un minuscule carnet une foule d'observations scientifiques et d'admirer la splendeur du pays. Plus tard, dans son livre *Reconnaissance au Maroc*, il décrira, jour par jour, les aspects des montagnes,



les cultures, les costumes, les mœurs des habitants. Le récit est empreint d'une sorte de grande sécheresse lyrique, puis tout à coup, largement, le côté somptueux du paysage s'étale devant les yeux. Cela commence dès le 2 juillet, au moment où les voyageurs pénètrent dans les premières montagnes du Maroc :

« Le Djebel Beni-Hassan présente maintenant un aspect enchanteur : des champs de blé s'étagent en amphithéâtre sur son flanc et, depuis les roches qui le couronnent jusqu'au fond de la vallée, le couvrent d'un tapis d'or ; au milieu des blés brille une multitude de

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

villages entourés de jardins ; ce n'est que vie, richesse, fraîcheur. Des sources jaillissent de toutes parts ; elles coulent en cascades parmi les fougères, les lauriers, les figuiers et la vigne qui poussent d'eux-mêmes sur leurs bords. Nulle part, je n'ai vu de paysages plus riants, nulle part un tel air de prospérité, nulle part une terre aussi généreuse, ni des habitants plus laborieux. »

Dans ce moment où le ton de Foucauld prend un accent virgilien, il traverse, entre Tanger et Fez, une région semée d'innombrables ruines romaines.

Le travail d'explorateur n'est pas facile. Sans cesse il doit se dissimuler pour prendre ses notes et faire ses observations. Car Foucauld ne se contente pas d'écouter et de regarder, il veut rapporter à la Société de Géographie une véritable moisson de renseignements scientifiques.

« Tout mon itinéraire, écrit-il, a été relevé à la boussole et au baromètre. En marche, j'avais sans cesse un cahier de cinq centimètres carrés caché dans le creux de la main gauche : d'un crayon long de deux centimètres, qui ne quittait pas l'autre main, je consignais ce que le chemin présentait de remarquable, ce qu'on voyait à droite et à gauche, je notais les changements de direction, accompagnés de visées à la boussole, les accidents de terrain avec la hauteur barométrique, l'heure et la minute de chaque observation, les arrêts, les degrés de vitesse de la marche, etc. J'écrivais ainsi presque tout le temps de la route, tout le temps dans les régions accidentées. Jamais personne ne s'en aperçut, même dans les caravanes les plus nombreuses ; je prenais la précaution de marcher en avant ou en arrière de mes compagnons, afin que, l'ampleur de mes vêtements aidant, ils ne distinguassent point le léger mouvement de mes mains ; le mépris qu'inspire le Juif favorisait

mon isolement. La description et le levé de l'itinéraire emplissaient ainsi un certain nombre de petits cahiers ; dès que j'arrivais en un village où je pouvais avoir une chambre à part, je les complétais et je les recopiais sur des calepins qui formaient mon journal de voyage. Je consacrais les nuits à cette occupation ; le jour, on était sans cesse entouré de Juifs : écrire longuement devant eux leur eût inspiré des soupçons. La nuit ramenait la solitude et le travail.

« Faire des observations astronomiques fut plus malaisé que de relever la route. Le sextant ne se dissimule pas comme la boussole. Il faut du temps pour s'en servir. La plupart de mes hauteurs de soleil et d'étoiles ont été prises dans des villages. Le jour, j'épiais le moment où personne n'était sur la terrasse de la maison ; j'y transportais mes instruments enveloppés de vêtements que je disais vouloir mettre à l'abri. Le rabbin Mardochée restait en faction dans l'escalier, avec mission d'arrêter par des histoires interminables quiconque essaierait de me rejoindre. Je commençais mon observation, choisissant l'instant où personne ne regardait des terrasses voisines ; souvent, il fallait s'interrompre ; c'était très long. Quelquefois, il ne me fut pas possible d'être seul. Quels contes n'inventait-on pas pour expliquer l'exhibition du sextant ? Tantôt il servait à voir l'avenir dans le ciel, tantôt à donner des nouvelles des absents. A Taza, c'était un préventif contre le choléra ; dans le Tadla il révélait les péchés des Juifs ; ailleurs il me disait l'heure, le temps qu'il ferait, m'avertissait des dangers de la route, que sais-je ? La nuit, j'opérais plus facilement...

« Pour tracer des profils de montagnes, faire des croquis topographiques, il fallait plus de mystères encore. Le sextant était une énigme qui ne révélait rien ; l'écriture

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

française gardait son secret ; le moindre dessin m'eût trahi. Sur les terrasses comme dans la campagne, je ne travaillais que seul, le papier caché et prêt à disparaître sous les plis du burnous. »

En dépit de ces conditions de travail, Foucauld est arrivé à joncher son livre d'une multitude de croquis très exacts et admirablement dessinés, donnant sur les sites qu'il traversait toutes les indications nécessaires aux géographes. A Saint-Cyr et à Saumur, il avait assez bien accepté de travailler la topographie et il aimait beaucoup dessiner de petits croquis sur des carnets.

Cette partie du trajet dans le bled el maghzen est d'ailleurs paisible. Pas de mauvaises rencontres. Chemin faisant, la petite troupe s'augmente d'un paysan qui porte à la main une cage contenant six canaris. Il va les vendre à Fez et désire profiter lui aussi du zetat. Un peu plus loin, une Marocaine, voilée comme les autres, se joint à la caravane avec une petite fille.

Tandis qu'on chemine, on cause ; la Marocaine et l'homme aux canaris font route l'un à côté de l'autre, se plaisent et décident de se marier. Ils n'attendent pas d'être arrivés à Fez pour vendre les canaris afin de payer les frais de la noce.

Enfin, le 11 juillet, au-dessus d'une vaste campagne verdoyante, les voyageurs aperçoivent les créneaux de longues murailles rouges en terre battue, d'épaisses tours, d'innombrables terrasses blanches, des toits de faïence verte et de hauts minarets couverts de mosaïques qui resplendissent devant les cimes de l'Atlas. Voilà Fez dans toute sa beauté.

C'est une des quatre capitales du sultan, la plus grande ville sainte du Maroc, une extraordinaire cité musulmane dont l'apogée remonte aux XIII^e et XIV^e siècles. Sa



vieille université islamique, la Karaouïne, conserve encore mille documents de la sagesse et de la science arabes : manuscrits du philosophe Avicenne, du géographe Ibn Khaldoun, des mystiques et alchimistes du Moyen Age qui ont tous exercé une influence considérable sur l'évolution de la pensée occidentale.

Pour se rendre au quartier réservé des Juifs, le mellah, il faut traverser un grand terrain vague empuanti d'ordures entassées et de dépouilles de bêtes mortes. C'est le dépôt de toute la ville, aimablement centralisé à cet endroit. Heureux encore que la courtoisie des chacals vienne un peu le nettoyer chaque nuit. Les ruelles du mellah sont aussi labyrinthiques, obscures et populeuses que celles de la médina, la cité musulmane. Les voyageurs cherchent la rue Derb-el-Fouqi. C'est là que demeure M. Samuel ben Simhoun pour lequel Foucauld possède une lettre de recommandation de M. Ordéga. Dans ce pays où ses coreligionnaires sont si durement méprisés, M. Ben Simhoun est un des rares heureux à posséder une situation respectée. Gros négociant international, francophile de longue date, il a pu obtenir le titre de protégé français, ce qui lui donne d'utiles garanties. Il est en relations avec de hauts personnages ; il a même, dit-on, l'oreille du sultan. Aussi bien, pendant que Samuel réside à Fez, son frère Messaoud ne cesse de voyager entre Paris et Londres pour affaires. Tous deux ont des antennes assez puissantes pour leur valoir quelque considération.

Non sans peine, Foucauld et Mardochée trouvent la rue Derb-el-Fouqi. Après un passage couvert, ils frappent à une porte basse placée dans la pénombre, traversent un couloir complètement noir et, soudain, les voilà dans une cour dallée de mosaïques d'où, en levant la tête, on voit sous une verrière centrale fixée au toit deux

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

étages de balcons ajourés, une sorte de puits revêtu de céramique verte ornée d'arabesques. Par des escaliers à pic, noirs et tortueux, ils gagnent de hautes pièces claires, dallées et parées d'ornements muraux. Ils sont chez M. Ben Simhoun.

Le maître de maison arrive tout de suite. C'est un homme charmant, d'une parfaite éducation, désireux de tout faire pour être agréable aux voyageurs. Bien entendu, il sait exactement qui est Foucauld, et cela ne contribue pas peu à enflammer son zèle. Malgré toutes les affaires qui l'occupent, il donne son temps sans compter et emploie toutes ses relations pour faciliter la suite du voyage. Il n'acceptera d'ailleurs aucune rémunération. Le jeune explorateur, qui se montre plus d'une fois sévère sur la moralité des Juifs marocains, malgré l'excuse de leur situation précaire et avilissante, ne tarit pas d'éloges sur Ben Simhoun. Son hôte le loge dans une fraîche petite chambre, minuscule palais de céramique, qui se trouve juste au-dessus du passage couvert. Par une menue fenêtre grillagée, Foucauld peut observer tout ce qui se passe dans la ruelle. Il a en outre accès immédiat aux terrasses. De là on découvre tout le panorama de la ville et même la haute silhouette du palais impérial. L'explorateur y fera maintes observations, non sans prudence.

Il ne compte d'ailleurs pas s'attarder à Fez, ville déjà bien connue des diplomates officiels ; il a hâte de s'enfoncer dans le sud. Il veut d'abord gagner le Tadla, grande région sauvage et presque ignorée, située dans les montagnes aux alentours du Moyen Atlas. Boujad (ou Bou-el-Djad), cité du marabout Sidi ben Daoud, en est la capitale.

Ben Simhoun l'avertit que le voyage ne sera pas facile.

Tout ira bien, sans doute, jusqu'à Meknès, la prochaine grande ville du sultan, encore située dans le bled el maghzen, mais sitôt après il faudra pénétrer dans le bled es siba, le pays insoumis. Avant d'arriver au Tadla, il faudra traverser le domaine des Zaïans et des Zemmours Chellahas. Ces tribus ont si mauvaise réputation que les citadins musulmans eux-mêmes n'osent guère s'y aventurer, car il n'est pas commode d'y trouver des zetats sûrs. Cependant Ben Simhoun met tout en œuvre pour réaliser le projet de Foucauld. A force de chercher, il apprend qu'un de ses amis de Meknès connaît un puissant chérif qui doit précisément se rendre à Boujad. Pressenti, ce chérif, nommé Sidi Omar, accepte d'emmener les deux rabbins avec sa caravane et se fait fort de les faire passer sans encombre. Un seul ennui : le Ramadan va commencer. Il n'est pas question qu'un pieux chérif voyage pendant ce mois consacré au jeûne et à la prière. Le départ ne pourra donc avoir lieu avant le milieu d'août. Foucauld bout d'impatience. D'autant plus que Mardochée, très alarmé par ces histoires, tente désespérément de s'opposer au voyage de Boujad. De violentes querelles opposent les deux compagnons.

Pour ne pas perdre son temps, Foucauld décide de pousser une pointe jusqu'à Taza, petite cité placée aux confins du Rif où il n'a pu jusqu'ici pénétrer. Là encore il faut un zetat et ce n'est pas sans peine qu'on en trouve. Le 29 juillet seulement, Foucauld peut partir pour Taza. Mardochée le suit sans le moindre enthousiasme. Trois jours plus tard, ils arrivent à destination. L'explorateur admire beaucoup la petite cité juchée sur une haute falaise de roches noires, mais sitôt qu'il y entre, il n'entend parler que de malheurs. La puissante tribu kabyle des Riata qui séjourne dans le Rif ne cesse

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

de rôder aux abords de Taza. Souvent ses bandes armées s'introduisent dans les rues, pillent et molestent les habitants, sans que personne soit en mesure de se protéger.

« Il est difficile d'exprimer la terreur dans laquelle vit la population, déclare Foucauld ; aussi ne rêve-t-elle qu'une chose : la venue des Français. Que de fois ai-je entendu les musulmans s'écrier : « Quand les Français viendront-ils ? Quand nous débarrasseront-ils enfin des Riata ? Quand vivrons-nous en paix comme les gens de Tlemcen ? »

« Et de faire des vœux pour que ce jour soit proche : l'arrivée n'en fait point de doute pour eux ; ils partagent à cet égard l'opinion d'une grande partie du Maroc oriental, et de presque toute la haute classe de l'Empire. »

Le 6 août, les deux rabbins quittent Taza, pour rentrer à Fez. Ils sont sous la protection de deux cavaliers Riata qui leur servent de zetats. Tout va bien jusqu'à la zaouïa du chérif Mouley Abd Er Rahmane. Là, on sort du territoire des Riata. Les deux cavaliers se retirent. Le chérif accompagné de deux domestiques les remplace. Il n'y en a pas pour longtemps.

A peine est-on en route que le chérif s'arrête. Il exige que Mardochée paye sur-le-champ le prix convenu pour le voyage, soit deux réaux. Mardochée paye. Le chérif réclame encore deux autres réaux. Mardochée indigné veut protester. Le chérif lui impose brutalement silence. Mardochée paye encore.

« — A présent, dit le chérif, un de mes hommes va te conduire... »

« — Comment, s'exclame Mardochée, après tout ce qu'on t'a donné, tu ne nous conduis pas toi-même ? »

« — Accompanyer de vilains Juifs comme vous ! A ta mère ! »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« A ces mots, il fait demi-tour, et nous nous estimons heureux qu'en nous abandonnant il nous ait laissé un de ses serviteurs ; celui-ci, du moins, nous est fidèle... »

Après cette excursion, les deux voyageurs se reposent une dizaine de jours à Fez. Foucauld en profite pour se défaire de sa boîte à médicaments qui appâtait trop les curiosités, et pour prendre un costume semblable à celui des rabbins du Maroc, avec calotte noire et babouches noires. Sa calotte rouge d'Oriental attirait trop l'attention. Il laisse même pousser de longues mèches de cheveux pour être tout à fait dans le style local. Dans quelques semaines, elles lui descendront jusqu'aux épaules. Enfin, il achète deux mules qui les porteront, lui et Mardochée, jusqu'à la fin du voyage.

Pendant ce temps, Ben Simhoun cherche de nouvelles protections pour le jeune Français. Il obtient d'un haut personnage de Fez, le hadj Tib Qçouç¹, une lettre de recommandation pour le célèbre Sidi ben Daoud, chef spirituel de Boujad et de tous les musulmans du Tadla.

Il se charge aussi de faire porter à Marie de Foucauld et à Mac Carthy deux lettres où le jeune explorateur leur donne de rassurantes nouvelles, mais leur trace un peu édifiant tableau du bled el maghzen :

« C'est, leur dit-il, une triste région où le Gouvernement fait payer cher au peuple une sécurité qu'il ne lui donne pas ; où, entre les voleurs et le caïd, riches et pauvres n'ont point de répit ; où l'autorité ne protège personne, menace les biens de tous ; où l'État encaisse toujours sans jamais faire de dépense pour le bien du pays ; où la justice se vend, où l'injustice s'achète, où le travail ne profite pas ; ajoutez à cela l'usure et la prison pour dettes, tel est le bled el maghzen. On travaille le jour,

(1) Hadj : appellation pieusement honorifique que portent les pèlerins de la Mecque.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

il faut veiller la nuit. Ferme-t-on l'œil un instant, les maraudeurs enlèvent bestiaux et récoltes ; tant que l'obscurité dure, ils tiennent la campagne ; il faut placer des gardiens ; on n'ose sortir du village, ou du cercle des tentes : toujours sur le qui-vive. A force de fatigues et de soins, a-t-on sauvé les moissons, les a-t-on rentrées, il reste encore à les dérober au caïd : on se hâte de les enfouir, on crie misère, on se plaint de sa récolte. Mais des émissaires veillent, ils ont vu que vous alliez au marché sans acheter de grains : donc vous en avez ; vous voilà signalé : un beau jour, une vingtaine de mokhaznis¹ arrivent : on fouille la maison, on enlève le blé et le reste ; avez-vous des bestiaux, des esclaves, on les emmène en même temps ; vous étiez riche le matin, vous êtes pauvre le soir. Cependant, il faut vivre, il faut ensemençer l'année prochaine, il n'y a qu'une ressource, le Juif. Si c'est un honnête homme, il vous prête à 60 %, sinon à bien davantage ; alors, c'est fini : à la première année de sécheresse, viennent la saisie des terres et la prison ; la ruine est consommée. Telle est l'histoire qu'on écoute à chaque pas ; en quelque maison que l'on entre, on vous la répète. Tout se ligue, tout se soutient pour qu'on ne puisse échapper. Le caïd protège le Juif qui le soudoie ; le sultan maintient le caïd qui apporte chaque année un tribut monstrueux, qui envoie sans cesse de riches présents et qui enfin n'amasse que pour son seigneur, car tôt ou tard ce qu'il possède sera confisqué, ou de son vivant, ou à sa mort. Aussi règne-t-il dans la population entière une tristesse et un découragement profonds, on hait et on craint les caïds ; parle-t-on du sultan, *tema bezzef*, « il est très cupide », vous répond-on : c'est tout ce qu'on en dit

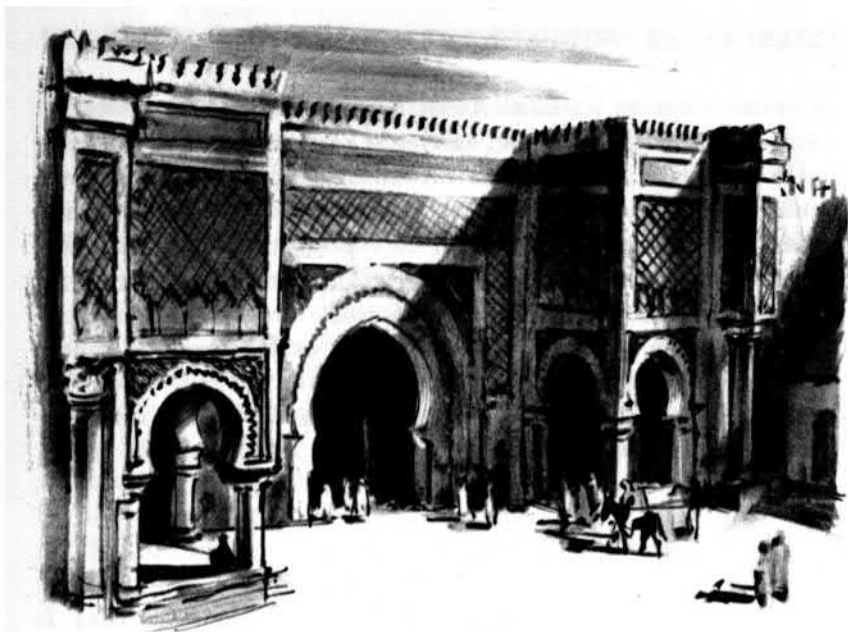
(1) Gendarmes du sultan.

et tout ce qu'on en sait. Aussi combien ai-je vu de Marocains, revenant d'Algérie, envier le sort de leurs voisins... »

Ce tableau, Mardochée le connaît bien. Si sombre soit-il, il s'en est accommodé tant bien que mal. Mais l'idée de partir au Tadla lui fait pousser les hauts cris. Peu s'en faut qu'il refuse catégoriquement de poursuivre le voyage, au risque de perdre tout droit à indemnité. Mais le jeune homme est intraitable et Mardochée, maugréant, se résigne à le suivre.

Le 23 août, ils font leurs adieux à l'aimable Ben Simhoun, enfourchent leurs mules et partent pour Meknès.





CHAPITRE V

A TRAVERS LE PAYS INSOUMIS

ARRIVÉS à Meknès, les deux voyageurs vont trouver Sidi Omar. Le chérif n'est pas tout à fait prêt à partir. Le bled es siba commence aux portes de la ville ; le chérif lui-même ne peut s'y aventurer sans zétats et les pourparlers ne sont pas terminés.

Le 27 août, enfin, le chérif donne le signal du départ.

Il emmène toute une caravane : outre les deux rabbins, sept ou huit musulmans miséreux qui se rendent au Tadla, deux Juifs de Boujad qui regagnent leur ville et une cinquantaine de marchands qui se rendent au marché voisin, situé à une journée de marche.

Dès le premier jour, les incidents commencent. Cinq fois en deux heures, des guerriers Zemmours barrent la piste et réclament un droit de passage. Le lendemain, on laisse les cinquante marchands rallier un vaste marché en plein vent où s'accumulent des monceaux de fruits : oranges, dattes, olives et piments rouges. Le surlendemain, le chérif se préoccupe de renforcer l'escorte car on entre dans une région moins tranquille, si l'on peut dire. Mardochée gémit de plus belle. Foucauld le rabroue vertement. La devise de ses ancêtres, « Jamais arrière », est vraiment devenue la sienne ; et, après tant d'efforts, il est décidé à marcher de l'avant, coûte que coûte.

On traverse ainsi une région de forêts et de montagnes où circulent plusieurs tribus, les Zemmours, les Zaïans, les Zaer et les Amrani. Le chef de ces derniers est assez ami avec le sultan dont il a épousé une fille. Il n'en est pas moins jaloux de son indépendance. En route, un seul incident : les zetats s'arrêtent au beau milieu d'une forêt et exigent un supplément de paye, sous menace de lâcher immédiatement la caravane.

En route, le soir, on couche à la belle étoile, ou bien on reçoit l'hospitalité chez des Juifs ou des musulmans. L'hospitalité est gratuite, mais il serait grossier de ne pas remercier par un cadeau proportionné : sucre, thé, corail ou mouton. Les gens du pays sont aussi aimablement hospitaliers que détrousseurs de grand chemin. Tout dépend du moment où on les rencontre et, parfois, des recommandations qu'on possède.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Le Tadla approché. C'est une immense plaine de pierres nues et blanches qui s'étend jusqu'au pied du Moyen Atlas. Il appartient à neuf puissantes tribus qui sont toutes nomades. Elles ne reconnaissent qu'une seule autorité, celle de Sidi ben Daoud.

Le 5 septembre, la caravane parvient à l'entrée du Tadla.

« Je ne suis ici qu'à trois heures de marche de Boujad, poursuit Foucauld, pourtant je suis loin d'être arrivé. Il y a autant de danger dans le peu de chemin qu'il me reste à faire qu'il y en avait dans toute la route que j'ai franchie jusqu'à ce jour. Ici, plus d'anaïa, plus de zetat : tout ce qui passe est pillé... Les caravanes, même de cinquante fusils, n'osent s'y hasarder. Cependant, au milieu de tant de périls, il est une voie de salut : ceux qui ne respectent rien respectent Sidi ben Daoud ; là où les armes ne préservent point de l'attaque, le pacifique parasol d'un membre de la famille sainte suffit à écarter tout danger. Ainsi, qu'un voyageur isolé, qu'un nombreux convoi veuillent aller à Boujad, ils n'ont qu'un moyen : prier Sidi ben Daoud de les faire chercher par un de ses amis ou petits-fils : cela coûte plus ou moins cher suivant le nombre de voyageurs et la composition de la caravane. Hâtons-nous de dire que les çalihs (saints) de la zaouïa sont loin d'être exigeants : ils profitent avec une extrême modération de leur monopole et déplorent l'état de choses qui le leur assure. Leur influence, quelque grande qu'elle soit, a été impuissante à le faire cesser ; ils ne peuvent rien contre cet antique usage de la razzia, partout en honneur chez les nomades.

« Je dépêche donc à Sidi ben Daoud la lettre de recommandation que j'ai pour lui avec prière de m'envoyer chercher. Un messager fait cette commission : il ne

part qu'après s'être dépouillé de presque tous ses habits, seul moyen de passer en sûreté.»

Sidi ben Daoud est un très grand personnage. Il a beau n'être ni chérif, ni chef d'une confrérie religieuse, il est descendant d'Omar (le compagnon de Mahomet



et second calife de l'Islam), c'est un patriarche, « le chef d'une grande et sainte famille, le rejeton d'une longue lignée de bienheureux, objet des grâces spéciales du ciel accordées aux prières de ses ancêtres. On honore en lui un sang sacré ; on a foi en sa bénédiction qui en ce monde fertilise la terre et fait prospérer les troupeaux, et, dans l'autre vie, ouvre aux hommes les portes du paradis... »

Foucauld a bien de la chance d'être recommandé auprès d'un homme si puissant et si bienveillant. Mais

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

il faut attendre sa réponse et, pendant ce temps, on passe la nuit dans un ksar¹.

Le lendemain, vers 10 heures et demie, grande émotion dans la caravane : le messenger revient. Il est accompagné par un beau jeune homme qui chevauche une mule et tient un parasol, suivi par un seul esclave. C'est un des petits-fils de Sidi ben Daoud qui vient chercher les voyageurs. Tout le monde se rassemble en hâte et monte à Boujad avec lui. On y arrive, sans encombre, au début de l'après-midi. La ville est petite. Elle ne compte que 1.700 habitants, dont 200 Juifs. Mais elle est riche et possède plusieurs mosquées, de belles demeures pour les çalihs et de nombreuses qoubbas où reposent les anciens patriarches de la famille.

Dès l'arrivée, Sidi ben Daoud accorde audience aux deux rabbins que lui a recommandés son ami le hadj Tib Qçouç, mais il les questionne séparément. Le maître de Boujad a près de quatre-vingt-dix ans. « Malgré son grand âge, il jouit de la plénitude de ses facultés ; c'est un beau vieillard, au visage pâle, à la longue barbe blanche ; ses traits ont une rare expression de douceur et de bonté. » C'est un grand lettré, comme tous les membres de sa famille ; il est généreux, très aimé et vénéré, pas du tout fanatique ni intolérant.

Foucauld et Mardochée se présentent tous deux comme des rabbins de Jérusalem qui viennent de passer sept ans à Alger. Sidi ben Daoud écoute avec bienveillance, mais son œil perçant les examine de très près.

En sortant, les deux voyageurs sont appelés par Sidi Omar², un des fils de Sidi ben Daoud, qui les invite à passer l'après-midi chez lui et pose mille questions sur

(1) Village fortifié.

(2) Simple homonyme du chérif venu de Meknès.

l'Algérie. Pendant ce temps, son père reçoit les notables juifs de la ville et désigne l'un d'eux, Siméon Alloun, pour donner l'hospitalité aux deux nouveaux venus. Il réclame qu'on leur fasse le meilleur accueil.

« Ces deux audiences, tant de soin de notre installation, étaient des faveurs extraordinaires, remarque Foucauld.

« Le lendemain de mon arrivée, je reçois la visite d'un fils de Sidi Omar, Sidi El Hadj Edris ; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, très beau, bien que mulâtre ; il est grand, bien pris, ses mouvements sont souples et gracieux, sa figure intelligente, vive et gaie ; le titre de hadj, de l'esprit, de l'instruction, une belle mine, ont fait de lui un des marabouts les plus considérés de la famille de Sidi ben Daoud. Il vient voir, me dit-il, si nous ne manquons de rien ; trois ou quatre musulmans l'accompagnent, on cause une demi-heure de choses et d'autres, nos visiteurs montrant une affabilité extrême ; en nous quittant, Sidi Edris demande si nous avons vu les rabbins de Boujad. « Pas encore. — Qu'ils viennent ou ne viennent pas, que vous restiez ici plusieurs jours ou plusieurs mois, soyez les bienvenus mille fois ! » Que signifient de telles prévenances, sans exemple pour des Juifs ? Je ne tardai pas à le comprendre. Deux choses furent remarquables pendant les quatre jours suivants : d'une part les fréquentes visites, l'excessive amabilité des parents de Sidi ben Daoud, qui s'efforçaient de me mettre en confiance et de me faire parler ; de l'autre, un espionnage ouvert des Juifs qui surveillaient mes moindres démarches, mettaient le nez sur mon calepin dès que je voulais écrire, se jetaient sur mon thermomètre aussitôt que je le touchais, étaient grossiers et insupportables... Ces deux procédés étaient trop accentués pour que la cause ne s'en devinât pas ; quelque indice

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

avait dû faire soupçonner à Sidi ben Daoud, ou à son fils Sidi Omar, ma qualité de chrétien ; pour s'éclairer, les marabouts avaient résolu de me faire espionner par les Juifs et, en même temps, de m'examiner eux-mêmes ; il était évident que depuis trois ou quatre jours on poursuivait cette recherche. »

Foucauld est sur les charbons ardents. Jamais il n'a vu une situation aussi ambiguë. Que faire ? Que va-t-il se passer ?

Sidi Edris redouble d'amabilité. Le 11 septembre, il invite les deux rabbins à une collation dans une maison de la zaouïa : « thé, pâtisseries, beurre, œufs, café, amandes, raisins, figues, sont placés sur des plateaux éblouissants, écrit Foucauld. Sidi Edris m'offre de la limonade et s'excuse de n'avoir ni couteaux ni fourchettes ; il mange avec nous, ce qui est une faveur inouïe, et, faisant beaucoup de frais, nous raconte qu'il connaît Tunis, Alger, Bône, Bougie, Philippeville, Oran, qu'il a visitées en revenant de la Mecque. »

Le surlendemain, même scène. Pendant le déjeuner, Foucauld rappelle qu'il doit songer à repartir. Sidi Edris, qui, d'ordinaire, ne se dérange que pour convoier des caravanes d'au moins deux ou trois cents chameaux, déclare qu'il escortera lui-même les deux rabbins. Après le repas, on se met à la fenêtre qui donne sur l'Atlas. Sidi Edris donne mille détails sur la région. Il pousse la complaisance jusqu'à faire apporter une lunette d'approche pour que le jeune rabbin puisse mieux voir. Foucauld est de plus en plus déconcerté. Où veut-on en venir ?

Le jour suivant, nouvelle invitation. Dîner sur la terrasse. Sidi Edris déclare qu'il aimerait beaucoup voyager en France. Cette fois, le jeu paraît se corser.

« Rien n'est plus facile, répond Foucauld, le ministre de France le fera parvenir à Alger où je serai tout à son service. Et lui-même — risque l'explorateur — amènerait-il un chrétien à Boujad? — Il ne demanderait pas mieux pourvu que le chrétien fût déguisé en musulman ou en Juif, et que le sultan ne sût rien ; il faudrait que la chose se négociât en secret entre lui et le ministre de France. — En ce cas, ajoute Mardochée, les autorités françaises lui feront le meilleur accueil, car elles seront bien aises d'envoyer des Français reconnaître Boujad que n'a jamais vue aucun chrétien. Sidi Edris répond en souriant que des chrétiens l'ont visitée.

« — Sous le costume musulman?

« — Non, sous le costume juif, on ignorait qui ils étaient, mais nous les avons reconnus. »

L'allusion et le sourire sont si clairs qu'aucun doute n'est possible. La discrétion observée est rassurante. Pourtant le jeune explorateur conserve un reste de défiance. Rien d'autre n'est dit. Rien de fâcheux ne survient. Au contraire. Les jours suivants, Foucauld est reçu de la plus aimable façon par Sidi ben Daoud en personne, et par Sidi Omar. Quant à Sidi Edris, non seulement il se montre toujours amical, mais encore il impose aux rabbins de Boujad, cependant défiants, de signer des lettres de recommandation en faveur de Foucauld et Mardochée pour toutes les communautés juives de la région. Enfin, c'est un comble, il écrit au ministre de France à Tanger une lettre ainsi conçue :

« A l'ambassadeur du Gouvernement français : je t'apprends que deux hommes de ton pays sont venus auprès de moi et que, pour l'amour de toi, je leur ai fait le meilleur accueil et les ai conduits où ils ont voulu ; je recevrai de même tous ceux qui viendront de ta part ;

les porteurs de cette lettre te donneront des informations plus complètes. Si tu veux me voir, fais-le-moi savoir par le consul de France à Dar-Beïda, je me rendrai aussitôt à Tanger. »

Il signe, cache le pli en y apposant son sceau et remet la lettre à Foucauld en lui recommandant le secret le plus absolu. Il ajoute qu'il le conduira lui-même jusqu'à la sortie du Tadla. En attendant, il ne veut pas laisser son ami une minute de plus chez les rabbins ; il fait quérir par ses domestiques les bagages et les mules de Foucauld et le prend immédiatement comme hôte dans sa maison.

Cette fois Foucauld ne peut plus résister.

« Je lui rendis confiance pour confiance, et, comme il s'était mis entre mes mains, je me mis entre les siennes. Je lui dis sans restriction qui j'étais, qui était Mardochée, ce que je venais faire. Sa fidélité en augmenta. Il se confondit en regrets de n'avoir pas su la vérité plus tôt ; j'eusse logé chez lui dès le premier jour : j'y aurais travaillé, dessiné, fait mes observations à mon aise ; si je voulais retarder mon départ, il me conduirait visiter les goubbas, les mosquées, mettrait à ma disposition la bibliothèque de la zaouïa, qui est riche en ouvrages historiques, me promènerait dans les environs... Que ne ferait-il pas?... »

Sidi Edris alla jusqu'à confier que son père et son grand-père étaient pleinement d'accord avec lui.

Dans ce Boujad que Mardochée redoutait si fort, Charles de Foucauld est en train de passer des heures merveilleuses de franche amitié. Il ne l'oubliera jamais. Il se garde pourtant d'avertir Mardochée ; celui-ci eût été épouvanté qu'on pût se fier ainsi à un musulman.

Il n'est malheureusement pas possible de s'attarder

davantage. De Tanger à Boujad, c'est à peine si l'explorateur a traversé la moitié nord du Maroc. Il y a trois mois qu'il est parti d'Alger et il reste un immense parcours à faire dans le sud.

Le 17 septembre, Foucauld quitte Boujad en compagnie de Sidi Edris et de Mardochée. Le jeune musulman ne cesse pas ses prévenances. Pendant toute la traversée du Tadla sud, il donne mille explications sur les lieux qu'on traverse, choisit les chemins les plus intéressants, signale toutes les curiosités, s'arrête chaque fois que Foucauld désire faire des croquis. Il pousse la complaisance jusqu'à dissimuler sextant ou baromètre sous son burnous dès que besoin s'en fait sentir.

Pendant ce trajet, Foucauld recueille une foule de renseignements sur le bled es siba. Il serait trop facile de croire en effet que le pays de l'insoumission se réduit à cette unique formule négative. C'est un monde très complexe. Dans le grand Atlas, chaque tribu est indépendante et se gouverne selon les coutumes immémoriales de la démocratie primitive où le pouvoir appartient au conseil des chefs de famille. Au sud, dans le petit Atlas, les tribus sont régies par un système quasi féodal de seigneuries et de vasselages. Tandis que les habitants de la première région sont pour la plupart des nomades vivant sous la tente, les autres sont groupés autour de kasbahs, c'est-à-dire de châteaux forts primitifs dont les murs de terre rouge, trapus et crénelés, se dressent abrupts et splendides, au milieu des rocs, des neiges et des verdure de la montagne.

Le 23 septembre, les voyageurs quittent Sidi Edris, non sans vif regret, et repartent sur leurs mules, accompagnés par des zetats.

Ils s'engagent alors par Ouaouizert dans le grand

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Atlas. La piste serpente sous l'ombrage des forêts, entre des cimes couvertes de neige. Le matin et le soir, il fait très frais et Foucauld s'emmitoufle dans un grand burnous noir à lune jaune qu'il avait acheté à Fez.

Franchi le col de Tizi n'Telouet, tout change, plus de verdure, plus de fraîcheur, sauf la nuit. Un vent brûlant monte du Sahara et dessèche tout. C'est la haute vallée du Draa, jonchée de pierres noires, un monde calciné, une des entrées du désert. Pendant plusieurs semaines, le voyage se déroule paisiblement.

Fin octobre, on arrive à Tikirt, à mi-chemin entre le grand et le petit Atlas. Aussitôt les incidents recommencent. Chaque fois qu'on rencontre une caravane, on s'arrête, on prend le thé vert à la menthe et on cause, comme c'est l'usage. Mais le chef de l'une d'elles a bien envie de piller les deux rabbins. Il s'en ouvre tout crûment aux zetats.

« Mes hommes, qui avaient des préjugés, repoussèrent sa demande. Aucun terme ne lui parut trop fort pour exprimer combien il les trouvait ridicules. »

Ce mauvais moment passé, Foucauld traverse le petit Atlas et descend les pentes en direction de Tisint. Là se découvre un immense horizon plat : les solitudes pierreuses de la Hamada, au-delà de l'oued Draa. On n'y rencontre que de maigres buissons épineux, parfois des gommiers. Les seuls lieux verts sont les oasis remplies de palmiers, de jardins et de champs minuscules. Parmi les habitants, beaucoup de Harratins cultivateurs, descendants d'anciens esclaves venus d'Afrique noire.

Tisint est une des plus belles oasis du Sahara marocain. Les dattes font sa fortune. Elle compte cinq ksour, c'est dire son étendue et sa richesse. Les habitants se nourrissent surtout de lait fermenté, de dattes, de bouillies et galettes

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

d'orge. On boit comme partout, en abondance, le thé vert très sucré et parfumé de menthe fraîche. La vie est calme. Une justice équitable est rendue par les Anciens sous les palmes. Dès qu'il arrive, Foucauld est assailli par les visites des hadjs, les anciens pèlerins de la Mecque.



Ils ont vu maints pays lointains et sont avides de nouvelles du monde extérieur.

« Par le seul fait que je venais d'Algérie, où ils avaient été bien reçus, tous me firent le meilleur accueil. Plusieurs — je le sus depuis — se doutèrent que j'étais chrétien ; ils n'en dirent mot, comprenant mieux que moi, peut-être, les dangers où leurs discours pourraient me jeter. »

Foucauld ne s'attarde pas longtemps à Tisint : deux jours seulement, les 14 et 15 novembre. Il a hâte d'effectuer un dernier bond, d'une centaine de kilomètres, pour atteindre Mader-Sultan, petite bourgade située sur le

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

cours moyen de l'oued Draa. Ce sera l'extrême pointe de sa randonnée vers le sud. Pour une fois, Mardochée est disposé à presser le départ : l'oasis d'Akka, où il est né, est tout près de Mader et il a grande envie d'y faire un tour.

On remonte donc sur les mules, en prenant congé des hadjs. L'un d'eux, Bou Rhim, un des notables de Tisint, manifeste la plus vive amitié pour Foucauld et le conjure de repasser par Tisint au retour.

Ce dernier trajet vers le sud s'accomplit sans mésaventure. Mais les Ida ou Blal, dont on traverse le territoire, s'informent auprès des voyageurs sur les Français.

« Ils les considèrent plutôt comme des sortes de génies, de magiciens, que comme des hommes ordinaires. Ils les croient très peu nombreux, disséminés dans quelques îles du nord et doués d'un pouvoir surnaturel : les uns me demandent s'il était vrai qu'ils labourassent la mer, d'autres si les Français étaient aussi nombreux que les Ida ou Blal. Cette dernière question est excusable. Ils savent une seule chose : depuis trois ans les gens de Figuig, une poignée de Chellahas et de Harratins, nous font impunément la guerre sainte. Eussent-ils osé s'attaquer à une tribu comme la leur ? Les Harratins de Tisint entreraient-ils en lutte avec les Ida ou Blal ? Jamais. On juge notre puissance d'après notre conduite à Figuig ; on n'en saurait avoir une haute idée. Notre réputation est telle dans le Sahara marocain, du Sahel à l'oued Ziz. On n'y admet pas que notre patience à Figuig soit respect pour Mouley Hassan. Il n'est pas le maître de Figuig. Qu'existe-t-il de commun entre lui et cette oasis ? Il n'y a guère plus d'ignorance, en effet, à mettre au même rang la France et les Ida ou Blal qu'à croire Figuig soumise au sultan de Fez. »

En attendant, Foucauld arrive à Mader-Sultan. Devant lui les plaines qui bordent l'oued Draa s'étendent à perte de vue. Foucauld peut jubiler. Il a atteint le but extrême de sa randonnée. A vingt-cinq ans il a réalisé ce rêve : la traversée du Maroc interdit. Mardochée lui-même est heureux : il a retrouvé son pays natal et passe quelques jours de fêtes avec les gens de sa famille.

Cependant il faut se hâter. Il y a plus de six mois que les voyageurs ont quitté Alger. Les ressources de leur trésor s'épuisent. Foucauld décide de rentrer par un nouvel itinéraire pour voir d'autres régions plus à l'est du premier parcours et, sans tarder, il donne le signal du départ.

Avec Mardochée, il repasse d'abord à Tisint, où le hadj Bou Rhim leur prodigue la plus cordiale hospitalité. Le dernier soir que l'explorateur passe à Tisint est le 25 décembre. Il songe aux Noël's d'autrefois, à Nancy, et il a le cœur serré de solitude.

Cependant le hadj Bou Rhim est un homme exquis. Non content de procurer trois zetats Ida ou Blal aux voyageurs, il les accompagne lui aussi jusqu'à Mrimima, première étape de leur voyage de retour. De là Foucauld espère traverser rapidement le Maroc oriental et monter droit vers l'Algérie.

A Mrimima, Bou Rhim place les voyageurs sous la protection de Si Abd Allah, chef d'une importante zaouïa. Foucauld, Mardochée, le hadj et les trois zetats sont invités dans la petite maison qui reçoit les hôtes de passage. Sidi Oumbarek et ses quatre frères, fils de Si Abd Allah, entrent dans la maison, étendent une natte par terre, pour les musulmans, offrent des dattes à tout le monde, apportent une théière, des verres et un brasero, laissant aux rabbins le soin d'offrir le thé et les pains de

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

sucre qu'on casse avec un petit marteau. Tout paraît en bonne voie. Mais à peine installé pour déguster le thé avec ses hôtes, Sidi Oumbarek entame une longue diatribe contre les Ida ou Blal qu'il qualifie de grossiers, avares et impies. Les trois zetats, intimidés, font triste mine devant cette avalanche de reproches et n'osent guère protester. Foucauld s'en amuse in petto, puis remet sur le tapis la question de son départ. Sidi Oumbarek promet de l'accompagner, mais se montre fort exigeant. Il ne faut pas moins de deux heures de discussion serrée pour se mettre d'accord sur le prix que Foucauld doit payer d'avance. Le départ est fixé au surlendemain, 27 décembre.

Les Ida ou Blal rentrent chez eux, mais réclament aussi de l'argent. Nouvelle discussion à n'en plus finir. Le hadj Bou Rhim, pensant tout réglé, vient faire ses adieux. Lui ne demande rien. C'est au contraire l'explorateur qui a toutes les peines du monde à lui faire accepter un cadeau. Tous deux se séparent à grand regret.

L'après-midi du même jour, apparaît Si Abd Allah, grand vieillard, très brun, porteur d'une magnifique barbe blanche. Il commence par déclarer qu'il n'aime pas les Juifs, mais que, les rabbins étant ses hôtes, il les traitera avec tous les égards qui leur sont dus en cette qualité. Il ajoute que la moindre des politesses est de lui faire un cadeau personnel digne de lui, en sus du prix des zetats. Naturellement il faut acquiescer et Foucauld se prétend trop heureux qu'un si grand saint daigne accepter un peu de thé, des cotonnades et deux pains de sucre. Si Abd Allah se retire avec ses provisions en ajoutant qu'il est en pourparlers avec des Ouled Iahia qui doivent servir de zetats aux deux rabbins.

Qu'est-ce que cela veut dire? Sidi Oumbarek avait

promis de convoyer lui-même les voyageurs et s'était fait payer en conséquence.

Au jour fixé pour le départ, personne ne bouge. Foucauld s'inquiète. Il flaire mille dangers. A tout hasard, il exhibe la lettre de recommandation de Mouley Abd es Selam, le chérif d'Ouezzan. Jusqu'ici il ne s'en est pas servi, ne croyant pas qu'elle puisse avoir une influence sérieuse si loin dans le sud. Par chance, au contraire, le nom de Mouley Abd es Selam est très connu et très vénéré à Mrimima. La lettre fait si grand effet qu'on la lit solennellement dans la mosquée. Si Abd Allah vient tous les jours rendre visite aux deux rabbins. Chaque soir, il charge deux de ses fils de passer la nuit dans la chambre où couchent Foucauld et Mardochée. C'est beaucoup d'honneur et de sécurité. Cependant le départ est continuellement ajourné pour d'insaisissables raisons. Trois jours se passent ainsi. Après quoi Abd Allah redevient invisible, tandis que Sidi Oumbarek ne paraît pas davantage et fait dire qu'il est malade. Les deux voyageurs se rongent d'inquiétude.

Le lundi seulement, Sidi Oumbarek se décide à paraître. Mais c'est pour révéler que la situation est plutôt ennuyeuse. Le bruit court dans tout le pays que le rabbin Joseph est chrétien et porteur d'un trésor. Deux bandes concurrentes de pillards, des Arib et des Beraber, rôdent déjà aux alentours de Mrimima et n'attendent que la sortie de Foucauld pour lui sauter à la gorge. Sidi Oumbarek laisse voir tout son embarras devant cette situation. Il conseille de patienter, comptant que les pillards se lasseront d'attendre.

Pour être un Premier de l'An, le mardi 1^{er} janvier 1884 n'est pas plus joyeux. Si Abd Allah daigne paraître, conseille la patience et profère avec onction :

« Ayez confiance en moi ; je vous ferai partir en sûreté avec mon fils, quand tous ceux qui voudraient vous manger seront partis ou vous auront oubliés. Mrimima est un ventre de hyène, rendez-vous de tout ce qu'il y a de mauvais. Mais patience, vous en sortirez, s'il plaît à Dieu. »

Deux jours se passent. On apprend que les Arib sont partis, mais qu'une trentaine d'Aïn Seddrât ont pris la faction à leur place. Ils n'avaient fait le voyage de Mrimima qu'avec l'innocente pensée d'y acheter des dattes, mais la nouvelle qu'un pseudo-rabbin s'y trouve avec un trésor leur aiguise bien plus l'appétit.

Le 3, la situation devient plus inquiétante que jamais. Les Aïn Seddrât envoient une députation à Si Abd Allah et l'invitent à leur confier la protection du voyageur. Le vieux marabout est rapace, mais il n'est ni ingénu ni foncièrement malhonnête. Il refuse tout net. Furieux, les Aïn Seddrât déclarent qu'ils enlèveront de force le pseudo-rabbin avec son trésor. Du coup, Si Abd Allah poste en permanence deux hommes de garde devant la maison de ses hôtes et deux de ses fils à l'intérieur, côte à côte avec Foucauld.

Les nuits sont particulièrement mauvaises, car les murs de la maison ne sont qu'en terre battue ; il serait facile d'y percer un trou, sans bruit, et de surprendre quelqu'un pendant son sommeil. Aussi tout le monde ne dort que d'un œil.

Le 4, nouvelle députation des Aïn Seddrât. Nouveau refus de Si Abd Allah. Finalement le vieux marabout déclare à Foucauld qu'il est impossible de continuer le voyage comme prévu. La seule solution est d'attendre une huitaine de jours pour rentrer à Tisint avec toute la zaouïa qui doit s'y rendre en pèlerinage sur le tombeau

d'un grand marabout. Les Aïn Seddrât n'oseront pas attaquer le cortège.

Foucauld bout d'impatience. En désespoir de cause, il fait porter un message à son ami le hadj Bou Rhim et lui demande son appui. Il passe une nuit pleine d'angoisse, bien que la garde ait encore été renforcée.



Soudain, le lendemain matin, à 7 heures, grand branle-bas dans le village. Une trentaine de guerriers se précipitent en trombe dans Mrimima et vont droit à la maison des hôtes. Le hadj Bou Rhim est à leur tête. Sitôt reçu le message, il a mobilisé le ban et l'arrière-ban de sa famille et de ses voisins pour courir au secours de son ami.

Une demi-heure plus tard, les deux rabbins avec le hadj et toute l'escorte reprennent le chemin de Tisint. Les marabouts poussent un vif soupir de soulagement.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Quant aux Aïn Seddrât, ils trouvent les raisins trop verts et s'éclipsent définitivement.

Pour la troisième fois, Foucauld se trouve dans l'hospitallière demeure de Bou Rhim.

Alors se pose un nouveau problème. Retards et mésaventures ont presque mis à sec le fameux trésor. Il n'y a plus de quoi regagner l'Algérie. Fort heureusement, sur la côte sud du Maroc, le petit port de Mogador possède un consulat français. Tisint n'en est pas trop éloigné. Le voyage aller et retour sur les pistes représente quand même plus de cinq cents kilomètres. Mais Bou Rhim est prêt à conduire Foucauld et à l'aider par tous les moyens.

Le 9 janvier, ils partent tous les deux, accompagnés d'un garde du corps et d'un esclave, tandis que Mardochée se calfeutre à Tisint. En route, le garde du corps manque être victime d'une vendetta. C'est le seul incident du trajet, et le 28 la petite troupe arrive à Mogador. Au consulat, le jeune homme présente ses lettres d'introduction et obtient l'appui nécessaire. Il fait adresser par voie de mer une lettre à sa sœur pour la rassurer et lui demander qu'elle fasse passer un ordre de paiement sur une banque de Mogador pour lui donner de quoi poursuivre son voyage. Il pourrait rentrer directement en France par bateau, mais s'en garde bien, car il veut achever sa tournée marocaine.

Il ne reste plus qu'à patienter une fois de plus, en attendant la réponse, car le courrier ne va pas vite. Durant l'intervalle, Foucauld prend pension dans un petit hôtel pour Juifs et travaille des heures entières, du matin au soir, à mettre au point ses notes de voyage. Après six mois de vie nomade et périlleuse, il s'installe tout de suite à une table de travail et ne la quitte plus.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Les seules visites qu'il reçoit sont celles du hadj qui loge ailleurs, avec des musulmans. Il ne sort que pour déjeuner chez M. Montel, le chancelier du consulat, et passer quelques soirées chez un missionnaire anglican : on y fait de la musique et une amie de la maison chante des airs sentimentaux, notamment *Le Lac* et *L'Envoi de fleurs*, qui ravissent l'explorateur.

L'arrivée des réponses et de l'argent se fait attendre plus d'un mois. Le 14 mars seulement, Foucauld et le hadj repartent pour Tisint.

Pour la quatrième fois, l'explorateur revoit la petite bourgade où habite Bou Rhim. Il y a presque six mois qu'il y fit sa première entrée. Mais s'il y a perdu beaucoup de temps, l'amitié du hadj n'a fait que croître et celui-ci voudrait se charger encore d'accompagner Foucauld jusqu'à la frontière algérienne. Seul un obstacle insurmontable, survenu en dernière heure et que Foucauld ne précise pas, rendit ce projet impossible.

Le 6 avril, à minuit, Foucauld et Mardochée quittent enfin Tisint pour la dernière fois. Le hadj les escorte un long moment sur la piste et ne les quitte qu'après de grandes effusions d'amitié.

« Je ne puis dire, déclare Foucauld, combien j'eus à me louer de lui, ni quelle reconnaissance je lui dois : il fut pour moi l'ami le plus sûr, le plus dévoué : en deux occasions, il risqua sa vie pour protéger la mienne. Il avait deviné au bout de peu de temps que j'étais chrétien : je le lui déclarai moi-même... cette preuve de confiance ne fit qu'augmenter son attachement. »

Les deux voyageurs continuent leur chemin directement vers le nord-ouest. Cette fois, ils évitent Mrimima et se dirigent vers la zaouïa d'un certain Abd Allah pour lequel ils ont une lettre de recommandation signée par

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Si Abd Er Rahman, un important marabout de Tisint.

Le lendemain, ils arrivent chez Abd Allah, franchissent le seuil de sa demeure et aperçoivent le maître de céans. Ils lui présentent la lettre et il les reçoit fort aimablement. Au cours de la conversation, il les félicite d'ailleurs de ne pas l'avoir rencontré en chemin, avant d'être entré dans sa maison, car il n'eût pas hésité à les dévaliser. Tels sont les usages. Mais puisque les deux voyageurs sont devenus des hôtes, Abd Allah en prend bien soin et les conduit lui-même jusqu'à El Aïn, l'étape suivante.

Au-delà, il leur laisse un de ses esclaves qui leur servira de zetat. On continue le voyage. Soudain, à quelque détour de la piste, plusieurs guerriers surgissent, arrêtent les trois voyageurs et leur réclament un droit de passage. Ce sont des Zenagas. Leur cheikh impassible regarde paisiblement la bousculade. Pendant l'altercation, il croit entendre que les deux rabbins sont sujets du sultan. Aussitôt il crie :

« Des sujets du sultan! La bonne aubaine! Trois Zenagas sont en prison dans le bled el maghzen. Voici des otages qui nous arrivent à propos. Qu'on les emmène et qu'on les mette aux fers. Ils y resteront jusqu'à ce que Mouley El Hassan nous ait rendu nos sujets. »

Heureusement Si Abd Er Rahman a plus de poids que le sultan dans la contrée, et son esclave proteste hautement que les voyageurs sont sous la protection de la zaouïa. Aussitôt volte-face du cheikh. Il ne saurait être question de molester les voyageurs et l'on ne réclame même plus de droit de passage.

On repart. Foucauld accélère le plus possible. Il accumule toujours les observations scientifiques, mais ne s'arrête nulle part. Il longe l'oued Ziz, à l'est de l'Atlas. C'est une des grandes régions où circulent les

nomades Beraber. Cependant nul incident. Il est vrai qu'en cours de route l'explorateur est assisté par des amis de Ben Simhoun. Ensuite, il descend le long de la Moulouya, grande rivière pleine d'eaux abondantes et rapides. L'Algérie n'est pas loin.

Les voyageurs passent à gué la Moulouya et parviennent à El Outat. Là, en présence du Juif Joseph El Asri, ils obtiennent la protection de trois zetats des Ouled El Hadj. La somme convenue est déposée entre les mains de Ioseph qui la remettra seulement au retour des zetats contre présentation d'une lettre du fils de Ioseph qui fait ses études rabbiniques à Debdou et qui devra attester que les voyageurs sont bien arrivés sains et saufs dans cette oasis.

Le 12 mai, à 4 heures du matin, la petite troupe part d'El Outat. La matinée se passe tranquillement. Vers midi et demi, Foucauld voyage seul, en tête de la caravane, occupé à prendre des notes. Soudain, il est violemment tiré en arrière et jeté en bas de sa mule. En un clin d'œil, on rabat sur sa figure le capuchon de son burnous et on le maintient solidement. C'est un des zetats qui s'est jeté sur lui. Un autre en profite pour le fouiller. Tous deux pensaient Foucauld porteur d'un trésor et n'avaient proposé leurs services que pour le détrousser. Plus heureux que les Aïn Seddrât, ils sont arrivés à leurs fins. Mardochée, courageusement, veut s'interposer, mais il est âgé, à moitié aveugle, et l'un des détrousseurs l'écarte sans peine, en lui faisant sentir la pointe de son sabre.

Par une chance inespérée, Bel Kacem, le troisième zetat, n'est pas du complot. Honnête, indigné, il accourt en brandissant son fusil et menace ses camarades. Il déclare qu'il prend la vie du voyageur sous sa protection personnelle. Il fait libérer Foucauld, mais ne peut arrêter

le pillage. Les détrousseurs visitent à fond les bagages, ils considèrent avec dédain les notes et les instruments d'observation, ils sont fort déçus de ne pas trouver le trésor escompté, mais font main basse sur l'argent qui reste, sur un revolver, les vivres et les vêtements de rechange.

Sur ce, la caravane repart. L'allure générale est mélancolique. Les deux rabbins sont furieux et inquiets. Les détrousseurs ne sont pas du tout satisfaits de leur maigre butin. Ils se repentent de n'avoir pas encore pris la mule de l'explorateur et d'avoir laissé la vie à leur victime qui peut se venger quelque jour. Aussi reprochent-ils amèrement à Bel Kacem son intervention. Toute la journée, pendant la marche, ils discutent avec lui, pour le mettre de leur parti. Des heures durant, Foucauld écoute cette discussion. Il enrage d'autant plus qu'il est maintenant tout près de l'Algérie. Va-t-il être stupidement assassiné au moment d'arriver? Il est désarmé, surveillé. Il ne peut rien. Son sort est entre les mains de Bel Kacem.

Les deux voleurs n'en finissent pas de renouveler leurs instances auprès de leur compatriote. Ils lui promettent une grosse part du butin s'il accepte qu'ils assassinent Foucauld. Mais Bel Kacem est inébranlable. Il a pris le voyageur sous sa protection. Il répète qu'il se battra jusqu'à la mort pour le défendre. Il discute, d'ailleurs, avec la plus grande habileté. Il fait remarquer aux deux complices que s'ils tuent le voyageur, ils ne pourront obtenir la lettre qu'on doit leur remettre à Debdou et ne pourront donc toucher la somme convenue. Il ajoute que Ioseph El Asri se plaindra auprès d'un de leurs puissants ennemis personnels, un cheikh des Ouled El Hadj qui leur fera payer cher la violation de l'anaïa.

Pendant ce temps, la caravane avance. Elle arrive à proximité d'un village. A ce moment, les voleurs, déjà ébranlés par la discussion, craignent l'arrivée de témoins gênants. Ils acceptent un compromis : ils garderont le butin, conduiront les rabbins jusqu'en vue de Debdou. Avant d'y entrer, ils feront signer par Foucauld un papier déclarant qu'il arrive sain et sauf, que les zetats se sont parfaitement comportés et qu'il prie le fils de Ioseph de remettre immédiatement aux zetats la lettre exigée. Bien entendu, les zetats prendront aussitôt les devants pour se faire remettre l'attestation qu'ils doivent recevoir à Debdou. Les rabbins devront attendre que l'opération soit faite avant d'y aller eux-mêmes.

Ce qui fut dit fut fait. Ainsi seulement, grâce à Bel Kacem, Foucauld eut la vie sauve. Les deux rabbins n'en firent pas moins une piteuse entrée à Debdou. Ils étaient affamés et dépouillés de tout. Un des Juifs de l'oasis, David ben Akkou Morciano, les recueillit et les réconforta avec une grande cordialité.

Neuf jours plus tard, le 23 mai 1884, après un an de voyage, Foucauld rentrait en Algérie, à Lalla-Marnia.





CHAPITRE VI

LA DIVINE RÉVOLTE

RENTRÉ du Maroc, Mardochée Abi Serour toucha son salaire et une prime qu'il avait loyalement gagnée. Il en consacra une bonne partie à sa vieille passion, l'alchimie, et mourut quelques mois plus tard, empoisonné par les vapeurs du mercure.

Autre fut le destin de son compagnon de voyage.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Le 26 mai 1884, Charles de Foucauld est de retour à Alger. Il se précipite chez Mac Carthy qui l'accueille avec enthousiasme et publie dans les journaux des bulletins de victoire.

En un an, Foucauld a beaucoup changé. Le visage est maigre et dur. Les yeux brûlent de volonté. Il s'en faut cependant qu'il ait changé du tout au tout. Charles ne passe alors que douze jours à Alger, mais confessera plus tard que ce bref séjour fut rempli de mal. En jetant sa défroque de Juif errant, il a retrouvé son ancienne frénésie de plaisirs, le « vieil homme » dont parle saint Paul.

Le 7 juin, il s'embarque pour la France. Arrivé à Paris, il remet à M. Maunoir, secrétaire de la Société de Géographie, une brève communication sur son voyage. Celui-ci le félicite chaleureusement et l'introduit auprès du vice-président, M. Duveyrier, qui habite Sèvres, en banlieue. Ce dernier n'est pas moins enthousiaste que Mac Carthy et Maunoir. A la première séance de la Société de Géographie qui va suivre, le vice-président déclare que « le voyage de M. de Foucauld a toute l'importance d'un voyage de découverte en Afrique. L'intérieur du Maroc est presque inconnu... C'est une véritable conquête pour la géographie. »

Duveyrier était maître en la matière. Injustement oublié aujourd'hui, il ne fut pas moins célèbre que Barth, Livingstone ou René Caillé, dans les milieux scientifiques de cette époque. Il fut un des tout premiers pionniers du Sahara et du monde targui. Mac Carthy l'avait connu intimement et en avait maintes fois parlé avec Foucauld avant le voyage au Maroc.

Né en 1840, fils d'un saint-simonien, appartenant à une vieille famille aristocratique, il avait fui la France

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

à la suite d'un désespoir d'amour. Il se confia à Mac Carthy et s'en alla tout seul, à dix-huit ans, sur les pistes sahariennes. Il partit du Mزاب et comptait descendre à In Salah. Mais, en septembre 1859, à El Goléa, malgré la douteuse protection de Sidi Hamza, chef des Ouled Sidi Cheikh, il faillit être assassiné. Il remonta vers le Mزاب et prépara aussitôt une nouvelle expédition. A cette époque, la colonisation française était en plein développement au Soudan et en Algérie, mais les deux pays étaient séparés par le Sahara alors presque infranchissable. Duveyrier fut chargé de la mission d'ouvrir si possible une voie commerciale entre les deux colonies. Quoique non musulman, il est admis dans la confrérie religieuse des Tidjanyas et bénéficie de leur protection. Il se lie d'amitié en outre avec deux chefs touareg de l'Ajjer et part avec eux en direction du sud de la Tripolitaine. Grâce à eux, il visite Rhat et Rhadamès, brave victorieusement tous les périls, et rentre en France après avoir amassé une abondante documentation sur les Touareg de l'Ajjer, dans la région de la Tripolitaine sud, ainsi que sur les confréries religieuses musulmanes, notamment sur les Senoussis.

Mais ces deux ans de voyage l'ont épuisé. Il rentre gravement malade et, pendant des mois, il a perdu la mémoire. Le Dr Warnier qui le soigne et lui fait obtenir la Légion d'honneur se charge de recueillir ses notes et de les publier sous le titre : « Les Touareg du Nord », en 1864. Cet incident lui laisse une grande amertume. Il acquiert cependant une gloire mondiale. Vient la guerre de 70. Il est fait prisonnier. Libéré, il rentre à Paris et devient, tout jeune, vice-président de la Société de Géographie. Mais même alors, après tant d'épreuves et de succès, il n'obtient pas d'épouser celle dont il

n'a pas cessé de rêver : Félicité, la fille du célèbre Père Enfantin. Il s'obstine à espérer. En 83, Félicité meurt et le laisse pour toujours inconsolable. Et, comme si ce n'était pas assez, sa gloire elle-même est une source d'amertume. On a beau admirer son courage et sa science, on ne croit guère ce qu'il affirme de ses amis touareg. Il les considère comme des guerriers nobles et chevaleresques. Il veut qu'on traite avec eux dans le même esprit. Mais leur réputation de bandits de grands chemins, cruels et vindicatifs, est trop bien ancrée. Il proteste qu'il les connaît de plus près que les géographes en chambre et les prudents hommes d'affaires. On sourit de son romantisme. Mais lorsqu'on apprend en 1876 le massacre de plusieurs Pères Blancs, près d'El Goléa, et, en 1881, l'anéantissement de la mission Flatters, c'est une explosion de sarcasmes et de reproches contre le naïf explorateur.

Pour Duveyrier, la visite de Foucauld est un baume délicieux. Ils parlent de Mac Carthy, leur vieux et cher mentor à tous deux. Duveyrier croit revivre sa propre jeunesse lorsqu'il écoute Foucauld narrer les dramatiques péripéties de son équipée marocaine. Il exulte. Celui qui vient de rencontrer Sidi Edris, Bou Rhim, Bel Kacem, est de taille à comprendre quelles amitiés il a pu nouer avec des chefs touareg. Foucauld se passionne à son tour des récits de Duveyrier sur le mystérieux peuple du Hoggar et de l'Ajjer.

Dans la villa de Sèvres, ce jour-là, une grande image d'homme voilé se grave au fond du cœur de Foucauld. Elle demeure muette et immobile. Le destin est là, mais il garde son secret. La route du Hoggar n'est pas la ligne droite.

Le lendemain de cette visite, Charles quitte Paris

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

et se rend au Tuquet, en Gironde, pour revoir sa sœur et les Moitessier. Il va y passer les vacances. On le reçoit avec tendresse et fierté, sans souffler mot du passé. Charles renoue de longues conversations avec sa cousine Marie.

« Vous avez été si bienveillante au Tuquet, lui écrira-t-il plus tard, que je me suis repris à voir et à respecter le bien oublié depuis dix ans. »

On voudrait savoir quels mots prononça la jeune femme. Comme si les mots seuls pouvaient suffire en ce domaine. Ceux que Charles emploie dans sa correspondance avec sa cousine germaine sont les mots banals de la piété de son temps. Ceux de Marie n'étaient pas différents. Le vrai mystère est que, tout d'un coup, après le voyage au Maroc, ils ont repris vie. Aux temps de Nancy, de Saumur ou de Pont-à-Mousson, ils étaient couverts de buée et de poussière. Maintenant, ils reprennent leur transparence originelle et Charles commence à *voir* quel monde de vie humaine et divine ils signifient. Il n'a pas la foi, mais il sent que tout change.

Dans les premiers jours d'octobre, il rentre à Alger pour rédiger son ouvrage sur le Maroc. C'est un gros travail qui l'occupe tout le temps et il mène une vie fort sérieuse.

Il noue alors connaissance avec Mlle Titre, fille d'un géographe. Née protestante, elle s'est convertie au catholicisme, malgré quelques oppositions familiales. Elle a de grands yeux de velours et son visage s'orne, si l'on peut dire, de trois grosses mouches, hommage à l'élégance du temps. Foucauld lui-même n'a plus rien de maigre et de dépenaillé. Il a repris de l'embonpoint, soigne sa tenue, porte une moustache à la dernière mode et son œil redevient velouté. Il plaît beaucoup à

Mlle Titre, qui rêve de le convertir. Lui-même se sent le cœur conquis. Un projet de mariage s'ébauche.

Mais la tante Inès est hostile à ce mariage et Marie de Bondy en dissuade aussi son cousin. C'est peut-être beaucoup d'imprudence. Il a des réactions brusques et imprévisibles. Il vient de montrer de quelle force de caractère il était capable. Pourtant il cède sans grande résistance. Sans doute n'était-il pas aussi épris qu'il le croyait. Il ne sait trop où le conduit son nouveau chemin, mais il est sûr que Marie lui désigne la vraie voie.

« J'avais besoin d'être sauvé de ce mariage, lui écrira-t-il un jour, et vous m'avez sauvé. »

A ce moment, Marie de Bondy joue dans la vie de Charles de Foucauld un rôle aussi décisif que Bou Amama.

Fin décembre, Charles rentre en France pour le mariage de sa sœur avec M. Raymond de Blic. Il en profite pour revoir Duveyrier. Celui-ci est à la veille de partir au Maroc où il rêve de pousser une pointe jusque dans le Rif pour compléter les renseignements recueillis par Foucauld.

Le 9 janvier 1885, grande séance à la Société de Géographie. M. Maunoir annonce qu'une médaille d'or est décernée au jeune explorateur.

« M. de Foucauld était là, tout à l'heure, dit-il, il est sans doute allé, par modestie, se dissimuler dans quelque coin, mais je vous demande de l'applaudir, car c'est un voyageur de très grand avenir. »

Le 24 avril, séance solennelle de la Société, sous la présidence de Ferdinand de Lesseps, le constructeur du canal de Suez. Duveyrier n'est plus là. Il se trouve quelque part sur la piste de Fez. Mais il a laissé un chaleureux rapport qu'on lit devant l'assemblée.

« Avant M. de Foucauld, déclare ce compte rendu,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE



les cartographes avaient à leur disposition 12.208 km d'itinéraires jalonnés de bien rares déterminations de latitude et de déterminations de longitude plus rares encore ; on n'avait fait de géographie astronomique que sur une vingtaine de points dans l'intérieur de l'Empire...

« En onze mois, du 20 juin 1883 au 23 mai 1884, un seul homme, M. le vicomte de Foucauld, a doublé pour le moins la longueur des itinéraires soigneusement levés au Maroc. Il a repris, en les perfectionnant, 689 km des travaux de ses devanciers, et il y a ajouté 2.250 km nouveaux. Pour ce qui est de la géographie astronomique, il a déterminé 45 longitudes et 40 latitudes, et là où nous ne possédions que des altitudes se chiffrant par quelques dizaines, il nous en apporte 3.000. C'est vraiment, vous le comprenez, une ère nouvelle qui s'ouvre, grâce à M. de Foucauld, dans la connaissance géographique du Maroc... »

Mais, comme Duveyrier, Foucauld est absent à cette mémorable séance. Il est déjà reparti pour Alger où il se replonge dans la rédaction de son ouvrage.

Tombé malade d'une fièvre muqueuse, il retourne au Tuquet où il mène pendant l'été 1885 une vie de convalescent. Il ne peut guère travailler, ni sortir. A longueur de journée, il demeure face à face avec lui-même. Il est consigné par la fièvre. Comme jadis la chambre 82 à Saumur, sa chambre du Tuquet recèle de secrètes merveilles. Ce ne sont pas les mêmes. Au milieu des calmes vignobles de la Gironde où l'on circule sans zetats, sous les paupières de Foucauld brûle le soleil africain. Comme le bruit de la mer dans les coquillages, il entend ses oreilles bourdonner, dans le silence, du bruissement des palmes sur Boujad et Tisint. Il revoit le noble visage de Sidi ben Daoud, beau comme un patriarche du temps



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

d'Abraham. Il revoit ses adieux avec Sidi Edris et Bou Rhim. Ces hommes, cinq fois chaque jour, aux heures rituelles, suspendent tout souci de la vie terre à terre et se prosternent devant le Très-Haut.

ALLAHOU AKBAR DIEU EST LE PLUS GRAND

disent-ils. Et Charles de Foucauld frémit. Non loin de lui, dans l'église du village, Marie sa cousine est en prière. Ils sont africains et musulmans ; elle est française et catholique. Naguère Foucauld pensait que l'opposition des religions ne signifie que leur commune négation. C'était avant son voyage. Maintenant qu'il a vu prier les croyants, des deux côtés de la mer, il ne pense plus de même. Des pèlerins de la Mecque et d'une petite paroissienne du Bordelais monte d'abord un seul cri de foi et de louange vers le Seigneur Unique, le Très-Haut, le Dieu d'Abraham.

Pourtant Foucauld n'est pas près de se rendre. Il voit ce qu'il ne voyait plus. Là où il n'apercevait plus que la cendre d'un feu mort, il entrevoit le buisson ardent. Mais il résiste. Quel chemin prendre ? Il voit que tout change autour de lui, mais comment changer lui-même ? Comment comprendre cette tragique communauté et opposition de la foi des croyants ?

Il est peut-être exagéré de dire qu'au Maroc, devant la foi des musulmans, il a été tenté par l'Islam. Pourtant, au milieu des nuits marocaines, auprès de ses amis, disciples de Mahomet, il a écouté de très près ce que chuchotaient leurs cœurs.

« On comprend, écrit-il, dans le recueillement de nuits semblables cette croyance des Arabes à une nuit mysté-

rieuse, leïla elqedr, dans laquelle le ciel s'entrouvre, les anges descendent sur la terre, les eaux de la mer deviennent douces, et tout ce qu'il y a d'inanimé dans la nature s'incline pour adorer son Créateur. »

Il n'était pas nécessaire d'être musulman pour éprouver cette secrète présence de l'Incréé dans la Création, le mystère que chante le psaume : Les cieux racontent la gloire de Dieu. Même à l'époque de son adolescence, quand il avait abandonné le christianisme, il connaissait la silencieuse musique de l'univers :

« Cette douceur de la solitude, je l'ai éprouvée depuis l'âge de vingt ans, chaque fois que j'en ai joui. Même sans être chrétien, j'aimais la solitude en face de la belle nature, avec des livres, à plus forte raison quand le monde est invisible et si doux que dans la solitude, on n'est jamais seul. »

Musiques de la nuit et du silence éclipsent de loin le vacarme et l'illumination des rues, mais, si elles sont une voie, elles ne sont pas le but ; si elles sont une question, elles ne sont pas la réponse. Au-delà sont la lumière et la parole de la Révélation. Au-delà de la solitude sans réponse, est le dialogue avec Dieu. C'est là ce que les musulmans amis de Foucauld lui ont rappelé dans la langue des Prophètes et que Marie lui réitère dans la langue du Verbe.

Des heures durant, dans la paisible chambre du Tuquet, en Gironde, Foucauld médite. Devant lui, les mondes de la foi et de la vertu émergent de l'abîme, comme naguère celui de l'Afrique, mais il n'est pas disposé à rentrer dans le christianisme.

Il souhaite s'en tenir à une vertu qu'il nomme païenne. Il se replonge dans les vieux auteurs grecs et latins qu'il affectionnait. Il n'y trouve pas le repos d'âme qu'il

désire, mais « le vide et le dégoût ». Il reprend les livres chrétiens, sans doute les *Élévations sur les Mystères* de Bossuet, et tente d'y puiser une nourriture spirituelle sans accepter le joug de l'Église. Il retrouve rapidement le sens mystique de la vie, mais il hésite devant la foi en Dieu et plus encore au Fils de Dieu.

Pour un chrétien, ces dissociations sont étranges. Mais c'est qu'un chrétien adhère à tout en même temps : la foi en Dieu et la foi au Christ. Il n'en va pas nécessairement de même pour un converti, fût-il de naissance un baptisé. Il a fallu deux mille ans de foi au Seigneur Unique, d'Abraham à Jean-Baptiste, avant qu'Israël reçoive la visite du Fils de Dieu. Et la masse des Juifs a rejeté le Messie. En cette fin du XIX^e siècle, le grand raz de marée de l'athéisme qui paraît recouvrir une immense part des vieilles chrétientés est si agressif, si spectaculaire qu'il en dissimule un autre non moins important : l'appel de toutes les religions non chrétiennes. Comme Foucauld, Lyautey, Castries, Barrès, Loti et beaucoup de leurs amis ont éprouvé profondément la puissance de la foi musulmane. Et combien d'autres ont connu la séduction de l'Inde ! Ce sont d'immenses labyrinthes où l'on se perd voluptueusement et d'où l'on ne sort pas facilement.

En un seul jour, les coups de feu de Bou Amama ont appelé Foucauld à rejoindre ses camarades au combat. Il s'en faut de beaucoup qu'il retrouve la foi chrétienne en un seul jour.

Au mois de septembre, il repart pour Alger. Il y passe peu de temps, car il désire faire une nouvelle randonnée. Sa sœur s'en inquiète. Il la rassure ; il veut seulement parcourir les régions récemment soumises à la France. C'est ainsi qu'il visite le Mزاب où il revoit son ami le lieutenant

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Motyliniski, El Goléa où Duveyrier faillit être assassiné vingt-cinq ans plus tôt ; il remonte vers la Tunisie dont il visite les chotts et la région de Gabès. De là il se rembarque pour la France, en janvier 1886.

Après avoir passé quelques jours près de Marie de



Blic à Nice, il va s'installer 50, rue de Miromesnil, à Paris, tout près de chez les Moitessier. Il a fini de mettre au point son ouvrage *Reconnaissance au Maroc* et le porte à l'éditeur Challamel.

A cette époque, il fréquente assidûment la maison de la tante Inès. Celle-ci est âgée, mais intelligente, active et fortunée ; elle tient un salon qui exerce une certaine influence dans une partie du monde politique. Foucauld y est reçu à bras ouverts. Les plus brillantes perspectives s'offrent à lui. Elles ne paraissent guère le séduire. Dans son nouvel appartement de la rue de Miromesnil, le

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

décor montre quelle nostalgie il garde du Maroc. Entre les portraits de famille, il a placé sur les murs des croquis de paysages marocains. Il a une jolie bibliothèque bourrée de belles éditions, mais pas de lit. Il couche en burnous, sur le tapis, comme chez Sidi Edris. Ascétisme de luxe, si l'on veut, c'est tout de même un signe qu'il a changé. Il a un valet de chambre et mène encore une vie « mondaine », mais, en lui, le « vieil homme » a soif de mourir.

Chez tante Inès, il revoit constamment sa cousine Marie. Il la considère comme un « ange terrestre ». On peut rire lorsqu'on trouve ce genre de métaphore sous la plume d'une pieuse romancière. Mais Foucauld n'est pas une pieuse romancière. Il rentre du Maroc interdit. Marie n'est pas un pur esprit, mais elle est pour lui la messagère qui le conduit vers Dieu. Dans la même méditation où il l'appelle de la sorte, il dit le plus clairement du monde ce que Marie lui a donné :

« Une belle âme Vous secondait, mais par son silence, sa douceur, sa bonté, sa perfection ; elle se laissait voir, elle était bonne et répandait son parfum attirant, mais elle n'agissait pas ! Vous, mon Jésus, mon Sauveur, Vous faisiez tout au-dedans comme au-dehors ! Vous m'avez attiré à la vertu par la beauté d'une âme en qui la vertu m'avait paru si belle, qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur. Vous m'attirâtes à la vérité par la beauté de cette même âme. »

C'est avec dérision depuis Hegel qu'on parle des belles âmes. Mais Hegel n'en décrit que les caricatures : celles qui se refusent à leur destin, se noient dans une vague subjectivité et dont la fallacieuse lumière s'évanouit « comme une vapeur sans forme qui se dissout dans l'air », tandis que Foucauld en découvre la présence et le pouvoir. On peut sourire de ce que Marie est une

jeune femme. Comme si le voyageur du Maroc ne savait pas discerner ce qu'est Marie pour lui. Lui qui a traversé pendant des années « la bonne vie » et les « bonnes fortunes », il désigne en toute clarté d'où vient le pouvoir de Marie sur lui. Elle est la pure et vivante image de la vertu. Il n'y a nulle commune mesure entre une passion et son admiration pour Marie. Il ne l'admire tant que parce que, précisément, elle lui inspire d'emblée ce sentiment d'absolue pureté qu'il ne connaissait pas.

Dans cette maison de la rue d'Anjou, la tante Inès et la cousine Marie lui font faire connaissance avec l'abbé Huvelin. C'est le vicaire de leur paroisse Saint-Augustin. Ancien normalien devenu prêtre, il n'a pas la cinquantaine, mais en paraît bien davantage. Les fatigues et les maladies ont raviné ses traits. Souvent, dans l'église, il donne des conférences auxquelles affluent les gens du monde. Il n'a pourtant rien d'un abbé mondain. Il ne prêche pas la Vérité par la ruse, ni la vertu par les complaisances. Il ne propose même pas la pacotille des bons sentiments qu'on débite dans les Uniprix de la piété. Foucauld l'admire, mais ne pense pas pouvoir le rejoindre. L'abbé Huvelin est un croyant et un prêtre, ce n'est pas un magicien. Pas plus que Marie de Bondy, il n'a le pouvoir d'imposer la foi. La foi est ce qui ne s'impose pas. Deux ou trois ans plus tôt, le vicaire de Saint-Augustin a reçu la visite de Lyautey qui perdait la foi au Christ et comptait sur ce prêtre pour le délivrer du doute. Cette tentative n'aboutit qu'à un échec. Le pas décisif n'est jamais franchi que dans le secret de l'âme, de l'autre côté d'un seuil voilé.

Tout est prêt pour que Foucauld franchisse ce seuil, mais il ne le passe pas.

Pourtant, il s'en approche chaque jour davantage.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Non seulement il relit Bossuet et le comprend davantage, mais encore il éprouve une soif de solitude et de recueillement. Il entre à Saint-Augustin et dans le silence, de temps à autre, il murmure tout bas cette prière :

Mon Dieu, si vous existez, faites-le-moi connaître !

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », répondait déjà Pascal, au nom du Christ. Et cependant, long et hasardeux est souvent le chemin sur cette voie. Il n'est pas si aisé à l'homme de reconnaître ce qui l'inspire. Il est rare que la foi soit un saut brusque. Il est rare qu'elle frappe comme la foudre céleste jetant l'apôtre Paul sur le sol devant Damas. Elle est plutôt un long cheminement, car elle ne tient pas tout entière dans ce seul mot : oui, qui vient la sceller au dernier instant du drame. Elle n'est pas l'adhésion à une théorie tout à coup démontrée, mais une immense région secrète au fond de l'être qui tout d'un coup émerge et respire. Elle est une vie qui change la vie et qu'il est toujours possible de refuser, comme on refuse l'amour d'une personne vivante. Foucauld sait bien que la foi est là, tout près de lui, que déjà elle rayonne sur sa vie. Sinon comment élèverait-il une telle prière ? Mais rien ne sera fait s'il ne prononce enfin le oui de l'amour.

Les mois passent. En apparence, rien ne change. Foucauld s'attarde.

A la mi-septembre, il repart pour un bref voyage en Tunisie. Il aura vu toute l'Afrique du Nord, de Tanger à Tunis. Dans cette vieille capitale des beys, songe-t-il qu'il est à deux pas des ruines de Carthage, la patrie de saint Augustin, le grand converti du IV^e siècle auquel est dédiée la jeune église de sa paroisse.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Vers le milieu d'octobre 86, il est déjà de retour à Paris et converse avec sa cousine.

« — Il paraît que l'abbé Huvelin ne reprendra pas ses conférences ; je le regrette bien, lui dit Marie.

« — Moi aussi, réplique-t-il, car je comptais bien les suivre. »

Quelques jours plus tard, il lui confie :

« — Vous êtes bien heureuse de croire ; je cherche la lumière et je ne la trouve pas. »

A la fin du même mois, entre le 27 et le 30 octobre, il se rend de bonne heure à Saint-Augustin. Il n'a pas encore mangé. Il n'a aucun dessein ferme, mais tout se passe comme s'il était mû par un désir qu'il ne s'avoue pas tout à fait. Il va trouver l'abbé Huvelin qui est à son confessionnal. Il ne s'agenouille pas, mais lui demande de l'instruire de la religion. L'abbé répond seulement :

« — Mettez-vous à genoux, confessez-vous à Dieu ; vous croirez.

« — Mais, proteste Foucauld, je ne suis pas venu pour cela.

« — Confessez-vous, répète le prêtre. »

Foucauld est libre. Il peut repartir. Il n'en fait rien. Il s'agenouille et confesse toute sa vie. Quand il se relève, il sait qu'il n'a pas seulement reçu la rémission des péchés par le sang du Christ, il a retrouvé la foi, aussi sûre, aussi forte que s'il ne l'avait jamais perdue. A ce moment, le prêtre lui demande : « Êtes-vous à jeun ? » Et sur la réponse affirmative, l'abbé Huvelin l'envoie aussitôt communier.



CHAPITRE VII

LES RUES DE NAZARETH

A vingt-neuf ans, Charles de Foucauld vient d'accomplir le pas décisif : il a franchi le seuil des rites. La veille, il ne comprenait pas comment il lui serait possible, un jour, peut-être, d'y parvenir. Mais aujourd'hui, comprend-il comment la veille encore il pouvait rôder autour de Saint-Augustin, brûlant de désir et d'incerti-

tude? La joie qu'il découvre est si forte qu'elle éclipse tout le reste. Une seule amertume subsiste : comment a-t-il pu vivre si longtemps loin de Dieu?

En un seul jour, sa vie est bouleversée. Lui qui depuis dix ans ne participait plus aux sacrements, il vient chaque jour à la messe de l'abbé Huvelin. Il se confesse chaque semaine et communie presque tous les jours. Peut-être n'oserait-il pas le faire de lui-même, mais le prêtre l'y appelle avec instance et joyeusement il accepte.

Sur la terre, depuis deux mille ans, la célébration des mystères continue dans le secret du plein jour les actes du Christ vivant. Chaque jour, Foucauld vient leur demander la libération de lui-même et l'initiation à la vie divine

Il y puise une paix inconnue. Mais rien qui ressemble au confort spirituel. Je ne sais qui peut sérieusement croire que la foi est un repos alors que tout ce qu'elle donne demeure tragique et caché. Il est vrai que la monstrueuse puissance de l'habitude pousse sans cesse les chrétiens à la somnolence. Mais loin que ce soit l'effet de leur foi, c'est la mesure de leur manque de foi. La vraie foi brûle comme le buisson ardent et la vie de tous les saints en est la preuve incandescente.

Foucauld vient de se convertir. Ce n'est pas la fin de son drame religieux. Tout au contraire. Sa conversion est vraiment une révolte de tout son être. Après une longue évolution, elle est le tournant décisif d'une révolution permanente qui ne s'achèvera que par le retournement absolu de sa vie. Après douze ans d'incrédulité, après deux ans et demi de voyages terrestres et mystiques, il a franchi victorieusement le seuil de Saint-Augustin. Il lui faudra plus de trois ans de nouvelles pérégrinations du corps et de l'âme pour découvrir la voie qui le rappro-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

chera toujours davantage du Christ. Et même quand il l'aura trouvée, il ne se lassera pas de monter indéfiniment sur les lacets de la montagne invisible. De loin, les curieux peuvent croire qu'il est changeant, irrésolu, capricieux ; mais nulle montagne ne se gravit en ligne droite et en une seule étape. Les sentiers serpentent de tous côtés. Les jours passent en étranges allées et venues, qui de loin ressemblent à des piétinements, mais le montagnard sait ce qu'il veut et avance toujours vers le sommet.

Dès cette fin d'octobre 1886, Foucauld est entièrement conquis.

« Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi. »

Ce que sera cette vocation, il n'en sait rien encore. Il lui faudra des années pour le découvrir. Mais sa décision est immédiate : Dieu est Tout. Il lui donnera tout. Il se jette de toutes ses forces dans une grande exploration mystique comme il s'est jeté au cœur de l'Afrique du Nord. Il ne lui faudra pas moins de longues préparations, d'obéissances et de hardiesses, de bon sens et d'enthousiasme. C'est d'abord l'amour qui commande, mais l'amour ne peut rien s'il ne rassemble autour de lui toutes les forces de l'être pour accomplir son dessein.

Le jour de la conversion, une grande lumière secrète illumine l'âme de Foucauld, mais elle n'anéantit point le passé. Aussi, loin de ralentir la marche de Foucauld, elle le presse d'écarter les mille obstacles qui voudraient encore le retarder ou même lui faire rebrousser chemin.

« Dans les commencements, dit-il, la foi eut bien des obstacles à vaincre ; moi qui avais tant douté, je ne crus

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pas tout en un seul jour : tantôt les miracles de l'Évangile me paraissaient incroyables, tantôt je voulais entremêler les passages du Coran dans mes prières. Mais la grâce divine et les conseils de mon confesseur dissipèrent ces nuages... Je désirais être religieux, ne vivre que pour Dieu, et faire ce qui était le plus parfait, quoi que ce fût... Mon confesseur me fit attendre trois ans ; moi-même, tout en désirant « m'exhaler devant Dieu en pure perte de moi », comme dit Bossuet, je ne savais quel ordre choisir : l'Évangile me montra que « le premier commandement est d'aimer Dieu de tout son cœur, et qu'il fallait tout enfermer dans l'amour... »

L'amour divin, ce mot atrocement souillé par les mensonges, brûle de tous ses feux dans le cœur de Charles de Foucauld et ne lui laisse plus de repos. Lorsqu'il entend l'abbé Huvelin, à l'église Saint-Augustin, prononcer cette phrase :

NOTRE-SEIGNEUR A TELLEMENT PRIS LA DERNIÈRE PLACE QUE PERSONNE N'A PU LA LUI RAVIR,

Foucauld est bouleversé jusqu'au fond de l'âme. Cette parole devient le maître mot de sa vie. Il ne veut plus que chercher à son tour la dernière place parmi les hommes de son temps, parce que c'est là seulement qu'il pourra se tenir le plus près du Christ. D'autres qui ont entendu la même phrase au même sermon ont été benoîtement émus quelques instants et sont retournés sans trop d'alarme à leurs occupations habituelles. Mais pour Foucauld, cette phrase est le glaive de l'Esprit-Saint qui tranche, les uns après les autres, les liens qui l'attachent au monde. Dieu est le Très-Haut, mais le Fils de Dieu s'est fait le dernier des hommes. Entre ces deux pôles de la Révélation tient le plus grand paradoxe

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

du christianisme. Le Très-Haut a aimé l'humanité d'un tel désir qu'il a effacé toute trace de sa gloire pour se faire homme, jusqu'à la mort dans le supplice et la dérision, afin de conquérir l'amour des hommes. Cette folie incompréhensible, les saints l'ont comprise ; elle a soulevé en eux un ouragan de désir. Voilà ce que Charles de Foucauld découvre à son tour.

Pendant que commence ce drame intérieur, ses amis ne peuvent guère deviner ce qui se passe en lui. Il demeure l'élégant parisien qui fréquente le salon de Mme Moitessier et qui dispose d'un valet de chambre. De longs mois passent pendant lesquels Foucauld s'occupe de corriger les épreuves de son ouvrage et d'en compléter cartes et croquis. Le temps nécessaire pour éditer son livre est beaucoup plus long qu'il n'avait imaginé. C'est seulement dans les premiers jours de février 1888, soit quatre ans après son retour d'exploration, que paraît *Reconnaissance au Maroc*.

L'ouvrage connaît un grand succès dans tous les milieux de géographes, officiers et pionniers qui se passionnent pour l'Afrique du Nord. Plus que jamais, l'auteur peut briguer ce qu'on appelle le plus brillant avenir, mais il a soif de tout autre chose.

Durant cette même période, la vie de sa famille est singulièrement troublée. Après la naissance d'un petit garçon, Charles de Blic, au foyer de sa sœur qui le choisit comme parrain, il voit mourir successivement son cousin germain, Emmanuel de Flavigny, sa « grand-mère », Mme de Morlet, et son oncle Moitessier. Charles ne souffre pas seulement de sa peine et de celle qui serre le cœur des êtres qui lui sont les plus chers, il se sent face à face avec cette abrupte vérité que tout le monde sait et se cache : cette vie n'est qu'un passage. Rien

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

n'est indestructible qui ne se fonde sur la certitude de la résurrection.

Il rend alors de fréquentes visites à Duveyrier. C'est la seule amitié intime qu'il ait nouée pendant cette longue attente à Paris. Duveyrier est rentré du Maroc, plus



malade et plus amer que jamais. Trompé, abandonné par ses guides, il a failli être assassiné dans le Rif. Bien moins heureux que Foucauld dans son exploration, il ne nourrit pas de jalousie contre son jeune rival, il se console au contraire en parlant longuement avec lui du Maroc et des Touareg. Leur commune passion pour le monde africain resserre étroitement leurs liens.

Foucauld ne livre pourtant pas à son ami la part la plus secrète de sa vie. Il ne lui annonce pas sa conversion. D'abord par pudeur. Même dans sa famille, Foucauld s'est gardé de faire montre de sa nouvelle ferveur. C'est

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

aussi par discrétion. Duveyrier n'est pas chrétien et Foucauld ne veut absolument pas lui imposer sans motif le récit de sa conversion.

Si bien qu'un soir, en février 1888, après un après-midi de travaux scientifiques, dans la villa de Sèvres, Duveyrier offre innocemment du thé et des gâteaux à son ami. Pour les gâteaux, l'ami s'excuse à cause du carême ; Duveyrier n'en revient pas de stupeur, mais s'incline aimablement. Ils sont amis tous deux et l'amitié passe avant tout. Duveyrier ne se privera cependant pas de quelque humour. Comme ils doivent dîner tous deux dans quelques jours chez Maunoir, Duveyrier expédie le soir même à ce dernier un message le priant de ne pas composer le repas « exclusivement des mets défendus en carême ».

« J'éprouve, ajoute-t-il, une sincère affection à l'endroit de M. de Foucauld ; c'est une nature d'élite et, je le crains, un homme attaqué d'une maladie définitive, ou bien profondément atteint dans ses affections. Je me permets donc de vous écrire, trop longuement hélas ! ce qui intéresse vous et lui pour le 25, car il mérite d'être ménagé. »

Tendre et douloureux Duveyrier ! Dans quatre ans, à bout de souffrances physiques et morales, il se tuera d'un coup de revolver dans le jardin de sa villa.

Durant ces mêmes jours, si Foucauld se souvenait de l'Afrique, l'Afrique se souvenait de lui. Déjà il avait correspondu avec Ben Simhoun pour lequel il avait obtenu les Palmes académiques, mais il allait recevoir une visite fort imprévue. Un matin, le valet de chambre avertit Monsieur qu'un jeune homme bizarre qui n'a point de carte de visite et se prétend de la famille de Monsieur demande à le voir. Légèrement intrigué,

Foucauld se rend au salon. Il aperçoit un jeune homme, en uniforme de collégien, qui le dévore des yeux. Mais il ne peut mettre aucun nom sur sa figure.

« — Monsieur le vicomte, fixez-vous bien sur moi ! » dit le jeune homme.

Foucauld, amusé, regarde, mais ne devine pas.

C'était Juda, le fils de Jacob Danan, chez qui Foucauld avait logé à Tétouan, dans la petite chambre sous la terrasse. Juda qui préparait les bains dans le baquet pour 0,25 cts. Foucauld est si ravi de la rencontre qu'il embrasse le jeune homme et le presse de questions. Comment Juda a-t-il pu le retrouver ? C'est que Juda est venu à Paris suivre les cours de l'École Normale Orientale. Dans la bibliothèque, il a lu *Reconnaissance au Maroc*. Bien sûr, l'auteur n'a inscrit aucun des noms de ceux qui l'ont reçu et aidé pendant le voyage. Ils risqueraient de payer de leur vie la moindre indiscretion de leur hôte. Mais le récit du voyage, les dates qui figurent dans le livre, le nom que Mardochee prêtait au voyageur, rabbin Couvaud, et qui ressemble bizarrement au nom de l'auteur, tous ces indices ont enflammé la curiosité de Juda. Il a voulu voir si vraiment il allait revoir le mystérieux hôte de sa famille, celui qui effrayait tant sa mère.

Foucauld se réjouit beaucoup de cette histoire, cause longtemps avec le jeune homme et l'invite à revenir le voir. Juda Danan ne s'en fit pas faute, jusqu'au jour où il trouva l'appartement désert.

Durant l'été 1888, pendant un séjour dans l'Indre, au château des Bondy, Marie conseilla à Charles de visiter la Trappe voisine de Fontgombault.

Sitôt qu'il en franchit le seuil, il voit, clair comme le jour, qu'il est entré dans un domaine sacré. Drapés dans

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

leurs longs vêtements de laine blanche, les moines vont et viennent en silence. Tout est mystérieusement limpide. Un marteau frappe une enclume, les oiseaux chantent dans les arbres, les eaux bruissent dans les fontaines, une pioche frappe la terre à coups sourds. Au loin meugle une vache dans la campagne. Seule se tait la voix humaine et ce silence absolu des moines suffit à tout transfigurer. Il marque ce coin de campagne française de la majesté du désert. Seul le chant des Trappistes vient le rompre aux heures rituelles de la prière.

Mais ce qui fascine plus que tout le cœur de Foucauld, c'est le misérable vêtement d'un frère, une tunique de travail sale et rapiécée. Celui-là, pense-t-il, a trouvé ici la dernière place et son vêtement est le plus beau du monde. Lui qui a tant raffiné sur l'élégance, il a porté, pour la fierté d'être explorateur au Maroc, un aussi misérable costume. A Mogador et à Lalla-Marnia, il avait une allure si lamentable qu'il s'est d'abord fait brutalement éconduire quand il a demandé à voir le consul ou les officiers.

Il ne sera pas dit qu'il aura consenti à moins de pauvreté et d'humiliation pour suivre le Christ jusqu'à la dernière place.

S'il se trompait quand même? La Trappe est-elle suffisante pour assouvir son désir? Y aurait-il quelque part un autre lieu où il puisse être plus bas, plus dénué, pour être plus près de Jésus? L'abbé Huvelin, auquel il confie tout, lui conseille de faire le pèlerinage de la Terre sainte. Là, il demandera à Dieu de décider. Foucauld ne songeait point à ce voyage, mais il obéit docilement.

Il s'embarque en novembre et, le 25 décembre, entre dans Jérusalem couverte de neige. Le cœur débordant du souvenir de l'Évangile, il met ses pas dans les pas

de Jésus. Il suit la « voie douloureuse » et monte au Calvaire, il entre au Saint-Sépulcre et parcourt le jardin de la Résurrection. Pendant la nuit de Noël, il entend la messe et communie à Bethléem. Il visite Béthanie, le village de Marie et de Lazare, Cana où Jésus changea l'eau en vin pour un festin de mariage, le mont Thabor où Pierre, Jacques et Jean virent le Christ brûlant de gloire céleste, Emmaüs où Jésus ressuscité d'entre les morts se fit reconnaître par la fraction du pain.

A Nazareth, il revient par deux fois et s'attarde longuement. C'est là qu'il médite mieux que nulle part ailleurs la parole de l'abbé Huvelin. Foucauld ne se sent pas appelé à suivre Jésus dans la vie publique. Mais Nazareth le touche au fond du cœur. C'est là que Jésus a vécu trente années dans le silence, la prière et le travail manuel auprès de la Vierge et de Joseph le charpentier.

Foucauld ne rêve plus que de mener la même vie.

De retour en France, il fait plusieurs retraits, à Solesmes, chez les Bénédictins, à la Trappe de Soligny, à celle de Notre-Dame-des-Neiges, à Clamart auprès des Jésuites. Son désir ne cesse de s'affermir. Il ne souhaite entrer dans aucun ordre qui le conduise à la vie intellectuelle ou à la prédication.

Ce qu'il désire, il l'écrit très nettement à sa cousine Marie :

« C'est être enseveli en Notre-Seigneur, avec saint Paul, c'est-à-dire *elegi abjectus esse*⁽¹⁾ parce que Notre-Seigneur l'a été, c'est suivre l'exemple des solitaires qui se sont percé des grottes dans la montagne où Notre-Seigneur a jeûné, pour jeûner toute leur vie à ses pieds. »

La vie qu'il désire, il pense la trouver chez les Trappistes. Il compte se présenter à Notre-Dame-des-Neiges qui lui

(1) J'ai choisi d'être méprisé.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

a paru le plus pauvre des monastères trappistes. Il sait de plus que cette Trappe vient de fonder un nouveau monastère en Syrie, près d'Alexandrette, et suppose que cette nouvelle Trappe est plus pauvre encore ; il espère bien être de ceux qu'on enverra là-bas en renfort.

Il a soumis tous ses désirs à l'abbé Huvelin et celui-ci l'approuve entièrement. Alors seulement, tout est décidé.

Dans l'intervalle, en janvier 89, le tribunal de Nancy lui a donné mainlevée de son conseil judiciaire et lui a rendu la libre disposition de sa fortune.

Il est pourtant plus « prodigue » que jamais. Avant la fin de l'année, il donne tous ses biens à sa sœur.

Après une dernière tournée auprès de la famille intime, à Paris, Dijon et Nancy, il décide de partir immédiatement. Le 15 janvier 90, Marie de Bondy et Charles de Foucauld vont communier dans Saint-Augustin à la messe de l'abbé Huvelin. L'après-midi, Charles passe rue d'Anjou, embrasse les siens et s'en va seul vers la gare de Lyon.

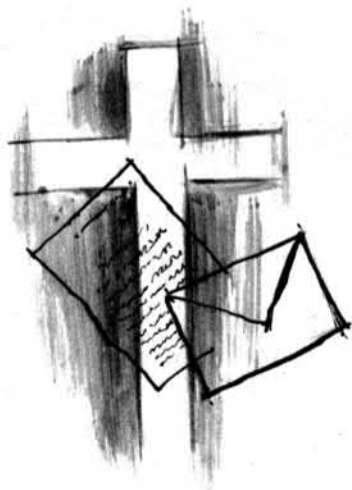
Voilà des mois que s'approchait le dénouement. Pendant les vacances, Charles a passé un mois auprès des Bondy dans l'Indre. C'était pour la dernière fois. Maintenant tout est fini. Mais tout commence. C'est l'aube d'une autre vie. Une joie immense lui dilate le cœur, plus grande qu'aucun bonheur qu'il ait jamais connu. Il est libre de tout pour suivre le chemin de Dieu. Mais cette joie ne le rend ni sourd ni aveugle, ni insensible. Devant elle, comme la mer battant une falaise, il ressent pour toujours l'amère douleur de la séparation.

« Sacrifice qui m'a coûté toutes mes larmes, semble-t-il, car depuis ce temps, depuis ce jour, je ne pleure plus, il semble que je n'ai plus de larmes... si ce n'est toutefois en y pensant..., va-t-il écrire du monastère à sa cou-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

sine. La blessure du 15 janvier est toujours la même...
Le sacrifice d'alors reste le sacrifice de toute heure. »

Parce qu'il fut orphelin, elle fut pour lui ce que sainte Monique fut pour saint Augustin. Pendant des années, elle a veillé sur lui, proche ou lointaine, dans le silence et le pur amour. Quand il l'a accepté, elle lui a transmis le message qu'elle devait lui confier. Alors de nouveau elle disparaît. Celle qui porte le message s'efface devant lui pour qu'il s'accomplisse.





CHAPITRE VIII

LE MONASTÈRE DE GRANIT BLANC

CHARLES DE FOUCAULD chemine à travers une forêt de hêtres et de sapins. Le vent souffle avec violence. C'est le 16 janvier 1890. Soudain, en face du voyageur, à flanc de colline, ses yeux aperçoivent un grand monastère de granit blanc, la Trappe de Notre-Dame-des-Neiges, monde solitaire dans les monts du Vivarais.

Foucauld a trente-deux ans. Lui qui a parcouru l'Afrique du Nord pendant de longs mois et voyagé jusqu'à Jérusalem, il vient demander la faveur d'être enfermé à l'intérieur d'une clôture. Saumur, Évian, Fez, Boujad, Paris, tout s'engloutit derrière un rempart de silence. Les lumières des grands boulevards, les nuits marocaines, les étés au Tuquet ou dans l'Indre, tout est révolu.

Le voyageur s'approche de la demeure du silence. Il fait tinter la cloche d'entrée. Quel son pur et considérable, ce tintement qu'il pense ne plus jamais faire frémir!

Le Père hôtelier ouvre la porte et conduit l'arrivant au Père abbé, Dom Martin. Celui-ci l'attendait. Foucauld avait déjà demandé et obtenu son admission, mais il réitère sa demande et le Père abbé lui pose les questions d'usage.

— Que savez-vous faire? lui dit Dom Martin, en terminant.

— Pas grand-chose.

C'est vrai. Que sait Foucauld de ce qui sert à former un moine? Il a tout à apprendre. Mais il est prêt à tout.

Pour commencer, le Père abbé lui confie un balai. Quelle merveille! Plutôt être le premier dans son village que le second à Rome, disait César. Plutôt être le dernier, là où Dieu le veut, réplique Foucauld.

Sa première soirée est libre. Il est encore en habits laïques et loge dans une chambre de l'hôtellerie. Après le repas du soir, il écrit une longue lettre à Marie de Bondy.

« A 9 heures du matin, à 4 heures, maintenant, toujours, je me sens si près de vous, et mes yeux ne verront plus jamais les vôtres... »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Tandis que la nuit d'hiver baigne le monastère, dans la chambre des hôtes, la lampe reste longtemps allumée. Foucauld veille. Il songe à Marie, à Catherine, à sa sœur, à sa tante, à tous ceux qui lui sont les plus chers et qui, eux aussi, veillent très loin dans la nuit infranchissable. Toute sa vie, il y songera et inscrira leurs noms sur un petit carnet où il mentionne pour chacun les dates capitales de leurs vies. Mais sa cousine Marie lui manque plus que tous les autres.

Rien ne fera disparaître en lui cette dualité de l'appel divin et de la vie terrestre, cet amour passionné du Christ qui l'entraîne dans la solitude et la douleur toujours vibrante d'être loin de ceux qu'il aime.

« Avoir toujours autour de soi les âmes qu'on aime, c'est ce qui est si doux, écrit-il encore à Marie... Pourquoi m'en suis-je allé si loin, me direz-vous, si je sens si vivement ce bonheur? Je n'ai nullement cherché la joie, j'ai cherché à suivre, « à l'odeur de ses parfums », ce Jésus qui nous a tant aimés... et si j'ai trouvé des délices à le suivre, c'est sans les avoir cherchées. Mais ces délices ne m'empêchent pas de sentir profondément la douleur d'être séparé de tous ceux que j'aime. »

Pour les moines du Moyen Age, les cisterciens comme saint Bernard et Guillaume de Saint-Thierry qui furent les ancêtres des Trappistes, le monastère est un *paradisum claustralis* : un paradis clos et caché. Mais ce n'est ni l'Éden, ni la Jérusalem future, débordante de jubilation et de liberté, c'est l'écuse mystique qui retient en surabondance l'eau des quatre fleuves paradisiaques et lentement achemine ses pèlerins vers le monde divin. En vérité, ce n'est que la lisière du Paradis, car c'est un lieu de combat. Depuis les Pères du désert jusqu'à saint Jean de la Croix et sainte Thérèse de Lisieux qui veille

en ces mêmes heures derrière les grilles de son Carmel, tous les mystiques ont dépeint quel duel tragique de nuit et de lumière déchire l'âme des reclus. Plus le Seigneur est proche, plus la créature est dévorée par son propre néant. L'extase dans la vie des saints n'est qu'un instant, aussi rare que dans l'Évangile la splendeur du Thabor. Le monastère est d'abord le royaume de la Règle, le sévère garde-fou qu'il faut suivre pour gravir la montagne des Béatitudes. De cette rigueur même ruisselle la joie, comme du roc la fontaine. Joie et rigueur sont inséparables et n'abolissent nulle souffrance.

« Car si une partie de moi est dans le ciel toujours pur qui domine les nuages, écrit Foucauld, si je suis dans une région toujours illuminée par le soleil et au-dessus de celle où se forment les nuages, de l'autre j'aime, je dois aimer, c'est mon impérieux devoir d'aimer passionnément les hommes... »

Ce qu'il demande au cloître, c'est Dieu, par-dessus tout, c'est donc le dénuement de tous les plaisirs et de toutes les distractions du monde, mais non pas l'insensibilité. C'est en cela que le moine chrétien est aux antipodes du yogi comme du stoïcien. Le Christ est venu prendre la dernière place au milieu du peuple juif pour partager la plus extrême simplicité de la joie et de la souffrance humaines. Comment Foucauld voudrait-il suivre une autre voie?

Cette volonté serait-elle une illusion? Foucauld s'est posé la question. Sa vie est la réponse : peut-il vraiment trouver à la Trappe la plus basse condition humaine pour imiter dans le monde moderne le mystère de l'abaissement et de l'amour du Christ? C'est tout le drame de sa vie de Trappiste.

En tout cas, dès le premier temps de sa vie de moine,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

le maître mot de sa vocation, c'est à Duveyrier qu'il le livre lorsqu'il l'avertit de son départ :

POURQUOI SUIS-JE ENTRÉ A LA TRAPPE? PAR AMOUR,
PAR PUR AMOUR.

Le 27 janvier, il entre en communauté comme postulant. Dix jours après, il prend l'habit des novices de chœur. Son nom de religieux est Frère Marie-Albéric : Marie, comme la Vierge de Nazareth, et comme celle qui fut son inspiratrice ; Albéric, comme l'un des saints qui fondèrent l'Ordre cistercien.

Frère Albéric, comme on l'appelle plus brièvement, porte désormais, comme les autres novices, les grands vêtements de laine flottante, le scapulaire et la coule. Il n'a même pas de cellule, car les Trappistes couchent en dortoir. Où sont les chambres d'autrefois, dans les maisons de famille, les garçonnières, les masures du Maroc et les nuits à la belle étoile de l'explorateur dans la chambre infinie des constellations! On pourrait évoquer la vie de Foucauld rien qu'en évoquant ses demeures : celles du passé et celles de l'avenir dont il ne sait rien, sauf qu'elles seront demeures d'obéissance.

A Notre-Dame-des-Neiges, il n'a plus du tout de chambre. Et il n'est pas près de se griser de milliers de kilomètres comme en Afrique. Il a le dortoir pour le sommeil, et l'enceinte de la clôture pour la veille. Mais ce monde étroit est vaste comme le désert. Comme Élie et Jean-Baptiste, Jésus s'est retiré dans le désert durant les Quarante Jours qui séparent la vie de Nazareth et la vie publique. C'est dans le désert que se sont enfermés les premiers moines, en Égypte, en Palestine et en Arabie. C'est ce qu'ont fait saint Benoît et saint Bernard, en plantant au milieu des campagnes d'Occident des clôtures

de silence. C'est ce que Foucauld est venu chercher à leur suite dans la Trappe du Vivarais afin de jeûner, de veiller et de prier comme le Christ.

Il commence son noviciat sous la direction du Père Eugène, maître des novices. Les premiers livres qu'on lui donne sont l'Écriture et les écrits de saint Bernard, le fondateur de Clairvaux.

Qu'il balaye le réfectoire, travaille à la sacristie, apprenne à chanter au chœur, ou médite, tantôt en lisant, tantôt en reprenant toutes choses dans le fond de son âme, il ne s'adonne qu'à une seule œuvre : le service du Seigneur.

Dès les premiers jours, il a trouvé l'un des plus grands secrets, celui qu'il écrivait à Marie : si je reçois des délices, c'est sans les avoir cherchées. Quand Pierre, Jacques et Jean montèrent sur le Thabor avec Jésus, ils ne savaient pas quel instant de bonheur allait resplendir. Mais Simon le Cyrénéen savait où montait Jésus quand les soldats lui commandèrent d'aider le roi couronné d'épines. Les soldats pouvaient le contraindre à marcher ; il lui restait une liberté indestructible : celle de l'amour.

« Dans ce triste monde, écrit Frère Albéric, nous avons au fond un bonheur que n'ont ni les saints ni les anges, celui de souffrir avec notre Bien-Aimé, pour notre Bien-Aimé. »

La conversion de Foucauld, le jour où il s'est confessé à Saint-Augustin, n'est pas une de ces demi-conversions qui ramènent à un christianisme modéré, où l'on fait vaille que vaille un compromis entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, c'est une révolte de tout son être qui ne peut s'apaiser tant qu'il ne parviendra pas à une conversion totale : l'adhésion absolue à l'Absolu.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Maintes fois, il demandera qu'on prie encore pour sa conversion, des années après son entrée dans la vie monastique. On peut croire alors qu'il est fou, scrupuleux à l'extrême, voire même qu'il fait bizarrement parade d'un excès d'humilité. Mais il est sincère et vrai. Car, plus il s'approche du Christ, plus il voit combien il en est loin encore. Le fondement de sa vie est cette parole maîtresse du Pater :

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE
COMME AU CIEL.

Cette parole que nous récitons sans y penser, il en fait une flamme ardente qui transfigure tous ses actes. C'est la voie royale.

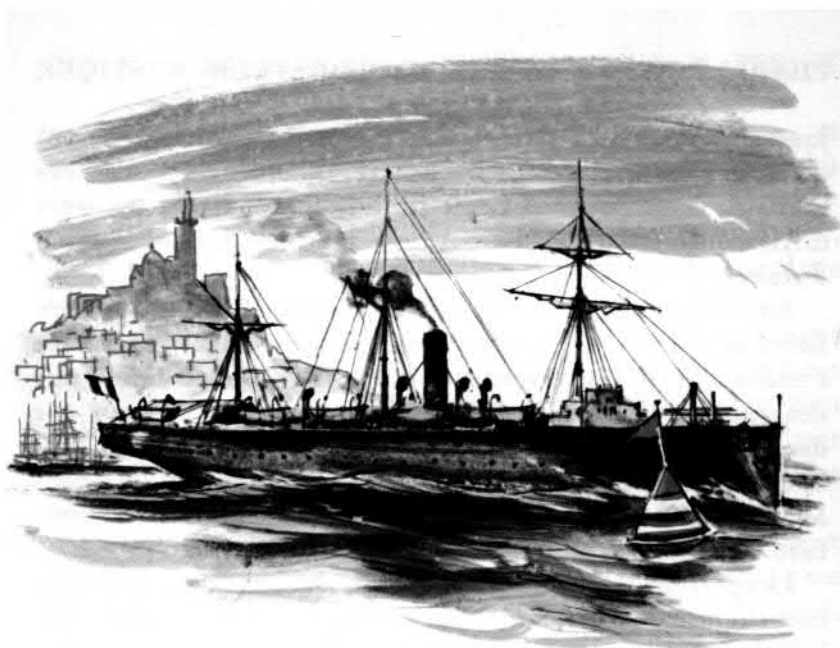
Jusqu'à Pâques, il a tenu secrète pour tous (sauf l'abbé Huvelin et sa proche famille) son entrée à la Trappe. C'est alors seulement, après la fête de la Résurrection, qu'il révèle à Duveyrier pour quel nouveau monde il est parti :

« Les Trappistes ne voyagent jamais, lui écrit-il, mais ils donnent l'hospitalité à tous... La porte est ouverte jour et nuit et deux moines se prosternent devant l'hôte arrivant, adorant en sa personne l'hôte envoyé de Dieu... Puissé-je me prosterner ainsi devant vous. »

Bouleversé de ne plus revoir un de ses rares amis et de le savoir devenu moine, Duveyrier lui répond tout de suite et lui rappelle cependant qu'il ne partage pas cette foi.

Frère Albéric lui répond à son tour :

« Comment ne comprendrais-je pas que vous pensiez différemment de moi, bien cher ami, moi qui, il y a quatre ans, pensais comme vous. »



CHAPITRE IX

UNE FERME A LA JULES VERNE

FRÈRE ALBÉRIC ne passe que six mois à Notre-Dame-des-Neiges. En juin 90, il la quitte pour une autre Trappe : celle de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, en Syrie. Il la désirait parce qu'elle était plus pauvre que la première. Les Trappistes ne lui ont pas refusé ce désir.

De Marseille où il s'embarque, il en a pour douze

jours de traversée. Il n'en fait pas des vacances. Autant qu'il est possible, à bord du navire, il continue d'observer la Règle monastique. Le 9 juillet, il débarque au port d'Alexandrette. La chaleur est torride. C'est le soleil d'Asie.

Au débarcadère, le novice est accueilli par le Père Étienne qui vient à sa rencontre. Les deux Trappistes s'enfoncent à l'intérieur du pays. Ils sont montés sur des mules, escortés par des gendarmes turcs, puis par des guerriers kurdes. N'était le costume de Trappiste au lieu de rabbin, Frère Albéric se croirait une fois de plus au Maroc. La sûreté est aussi précaire sous le régime turc que dans le Chérif.

Longtemps la route monte en lacets à travers les montagnes de l'Amanus. Elle est taillée à même le roc sur des flancs abrupts et ne comporte nul parapet. En chemin, on croise piétons, cavaliers, caravanes et troupeaux. Hors de la route, la montagne est infestée de brigands. De temps à autre se profilent de hautes silhouettes : donjons et ruines de châteaux forts. La route passe par le col de Beilan qui vit passer toutes les armées d'invasions : Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Arabes, Croisés, Turcs, déferlant vers la grande plaine d'Antioche.

De l'autre côté, les Trappistes redescendent, quittent la route et bifurquent sur une piste à travers bois qui les conduit d'abord à la petite ville d'Akbès, puis s'engouffre dans un ravin.

Au second soir d'une chevauchée qui a duré deux jours, les Trappistes débouchent hors du ravin et découvrent une large vallée, située à huit cents mètres d'altitude et entourée de cimes sauvages. Ils sont arrivés.

« Nos montagnes, raconte Foucauld, sont entièrement boisées de grands pins parasols au-dessous desquels

poussent des chênes verts, des oliviers sauvages, et au milieu desquels se dressent, par place, de grandes masses de rochers gris percés de quelques cavernes : cela fourmille de perdrix, de daims ; en hiver, les loups, les panthères, les ours, les sangliers, très nombreux dans le voisinage, s'y aventurent. »

La vallée, au contraire, ressemble à celles des Vosges que voyait Foucauld enfant. Elle est féconde en céréales et en fruits, tapissée de prairies pour les bestiaux. Son pourtour, jusqu'à la lisière de la forêt, est protégé par une clôture de piquets et d'épines dressée contre les bêtes féroces.

Quant au monastère, il est loin de ressembler aux grands édifices de Notre-Dame-des-Neiges. C'est un « ensemble de maisonnettes en planches et en pisé, couvertes de chaume, installation à la Jules Verne, fouillis de granges, de bestiaux, de maisonnettes très serrées les unes contre les autres par crainte des incursions et des voleurs ; c'est ombragé de grands arbres et arrosé par une source qui sort du rocher... »

Au milieu de ces montagnes vouées aux fauves et aux brigands, l'enclos du monastère est une île de virgillienne douceur.

Il ne serait pas né sans une tragédie.

« Il y a trente ans, raconte Frère Albéric, ce lieu était habité et la contrée, déserte à présent, était peuplée ; à la suite d'insurrections, les Turcs en ont fait un désert ; ils ne se doutaient pas que c'est à nous qu'ils préparaient la place. »

En 1882, les Trappistes de Notre-Dame-des-Neiges, sachant qu'ils étaient menacés d'expulsion hors de France, cherchèrent ailleurs un refuge. Ils le trouvèrent chez les Turcs, dans cette vallée dévastée. Ils y fondèrent

une filiale dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Le Père Louis de Gonzague, le propre frère de Dom Martin, en fut le premier prieur.

Ainsi commença, moins de huit ans avant l'arrivée de Frère Albéric, un dur travail de pionniers. Avant que la vallée pût produire en abondance l'orge, le froment, les légumes, le coton et les raisins, il fallut des années de labeur sans relâche. Ce fut l'œuvre des moines aidés de quelques Kurdes qui descendirent des montagnes et quittèrent au moins provisoirement le brigandage pour se faire ouvriers agricoles.

Même en 90, le labeur quotidien continue à être très lourd. Les Trappistes de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur n'ont pas le loisir ni les moyens de se construire un beau monastère. Le temps des pionniers n'est pas celui des grandes architectures. Leur abbaye ressemble à une installation de squatters au Far-West des temps héroïques. Tout se trouve côte à côte sous de frustes abris. L'été, les moines dorment au-dessus des étables, dans un grenier, où par le plancher mal joint montent l'odeur et le bruit des bêtes. En hiver, ils couchent dans un autre grenier, au-dessus du réfectoire, juste sous le toit de tôle où s'amassent les couches de neige.

Dans ce médiocre confort, il y a de quoi ravir Frère Albéric. Sur cette terre d'Asie, non loin des déserts jadis habités par les premiers ermites chrétiens, il peut se croire tout d'un coup ramené à cette simplicité des temps primitifs qui faisait déjà la nostalgie de Guillaume de Saint-Thierry, l'ami de saint Bernard :

« Que ceux qui, sur la montagne de la Contemplation, voient ce que doit être la vraie beauté de la maison de Dieu, la construisent pour leur usage... Qu'ils bâtissent, pour eux, de leurs mains, selon l'idéal de la pauvreté,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

selon la sainte et gracieuse simplicité, selon les lignes sobres qu'ils ont héritées de leurs pères. L'habileté des artisans ne fera jamais aussi bien que leur maladresse.»

Pour Frère Albéric, tout se résume d'un mot : il se rapproche davantage de Nazareth :



« Tu me demandes des nouvelles de mon couvent, nos occupations, écrit-il à sa sœur : nous sommes une vingtaine de Trappistes, novices compris. Nous sommes installés, tu le vois, d'après les photographies, dans d'assez vastes baraquements. Il y a des bestiaux : bœufs, chèvres, chevaux, ânes, tout ce qu'il faut pour un grand train de culture. Sous nos baraquements, logent aussi de quinze à vingt orphelins catholiques, entre cinq et quinze ans ; il y a au moins dix ou quinze ouvriers laïques qui sont aussi abrités par nous ; enfin les hôtes dont le nombre varie : tu sais que les moines sont essentiellement

hospitaliers. Tu auras assez bien une idée de notre vie en lisant les *Moines d'Occident* de Montalembert. Cependant il y a une différence : les moines dont il parle étudiaient plus que nous, s'occupaient plus que nous de certains travaux, tels que la copie des manuscrits. Nous, notre grand travail, c'est le travail des champs ; en hiver, de scier du bois ; au printemps, de piocher la vigne ; en été, de récolter le foin, de moissonner. Avant-hier a fini la moisson. C'est le travail des paysans, travail infiniment salubre pour l'âme, le pouvoir de prier et de méditer. Puis, ce travail, plus pénible qu'on ne pense quand on ne l'a jamais fait, donne une telle compassion pour les pauvres, une telle charité pour les ouvriers, les laboureurs ! On sent si bien le prix d'un morceau de pain, quand on voit par soi-même combien il en coûte de peine pour le produire ! On a tant pitié pour tout ce qui travaille, quand on partage ces travaux ! »

Il n'y a peut-être pas de lettre de Frère Albéric qui montre mieux à quel point, au moment où il s'ajuste le plus docilement du monde à l'immémoriale tradition des moines, il est, par le fait même, le grand précurseur de ce qui se passe aujourd'hui. Du religieux-paysan au religieux-ouvrier, ce n'est pas la tradition qui change, mais le monde. Le plus étonnant est que ce qu'on prend pour une bizarre innovation, à cause seulement d'un changement de décor, est au contraire le plus strict retour aux sources, car Jésus ne fut pas paysan, mais ouvrier ; il ne vécut pas dans un cloître, mais dans une ordinaire maison de village.

Une fois de plus, le destin futur de Charles de Foucauld passe devant lui, énigmatiquement, sans qu'il puisse le discerner. Car le temps n'est pas encore venu. Il faut qu'il achève d'abord l'apprentissage de la Trappe.

« Tu veux, ajoute-t-il à sa sœur, que je te décrive un de nos jours : lever à 2 heures du matin, on court à l'église où on reste deux heures à réciter des psaumes à haute voix dans le chœur, puis, pendant une heure ou une heure et demie, on est libre, on lit, on prie, les prêtres disent leur messe. Vers 5 heures et demie, on retourne au chœur, on récite encore des psaumes, c'est l'office de prime et on entend la messe de communauté ; de là on va au chapitre, on y dit quelques prières, le supérieur commente un passage de la Règle, et si l'on a fait quelque faute, on s'en accuse à ce moment, en public, et on reçoit une pénitence (elles ne sont d'ordinaire pas dures, bien loin de là). Nouveau temps libre de trois quarts d'heure pour lire ou prier ; on dit encore au chœur un petit office, tierce ; puis, vers 7 heures, commence le travail : le supérieur le distribue à chacun en sortant de tierce. On y reste jusque vers 11 heures, on dit alors sexte, et on va au réfectoire à 11 heures et demie.

« Après déjeuner (dîner en style monastique), on monte au dortoir, où l'on dort jusqu'à 1 heure et demie. Office de none à 1 heure et demie. Intervalle de trois quarts d'heure pour les prières particulières, ou la lecture. A 2 heures et demie, vêpres. Après vêpres, travail jusqu'à 6 heures moins un quart. A 6 heures, oraison ; à 6 heures un quart, souper ; un peu de temps libre ; à 7 heures un quart, lecture pour toute la communauté au chapitre ; puis complies, chant du *Salve* et coucher. On se couche à 8 heures. »

Travail et louange, voilà toute la vie du moine. Mais le travail lui-même redevient une œuvre sacrée. Tandis que les bras manient la pioche ou la faux, pendant les heures régulières, le cœur se tient en contemplation.

« Mon âme est dans une paix profonde qui n'a pas

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

cessé depuis mon arrivée ici, qui s'affermir chaque jour, écrit Frère Albéric, bien que je sente combien peu elle est de moi, combien elle est un pur don de Dieu. »

La seule chose dont il désire s'alléger, ce sont les derniers biens qui lui restent. Ce que contenait son appartement de la rue de Miromesnil, en janvier 91 il le donne à sa sœur. Il avait encore le grade d'officier de réserve ; en juillet 91, il donne sa démission. Une de plus.

« Cette démarche me fait plaisir, écrit-il à Marie de Blic, j'ai quitté tout ce qui m'était un bien, mais il restait en arrière ces misérables embarras, le grade, la petite fortune, et cela me fait plaisir de les jeter par la fenêtre. »

Le Trappiste n'est pas moins joyeusement prodigue que le hussard.

Le 2 février 1892, en la fête de la Chandeleur, Frère Marie-Albéric fait sa profession religieuse. Il fait vœu de pauvreté, chasteté et obéissance dans l'Ordre des Cisterciens réformés, les Trappistes.

« Et voici que je ne m'appartiens plus en quoi que ce soit. Je suis dans un état que je n'ai jamais éprouvé, si ce n'est à mon retour de Jérusalem. C'est un besoin de recueillement, de silence, d'être aux pieds du Bon Dieu et de le regarder presque en silence. »

Les mots que profère une bouche d'homme risquent toujours d'être trompeurs. Il est facile de se duper soi-même. Mais s'il est besoin de confirmation, elle ne manque pas. Parmi les moines qui entourent Frère Albéric, qui tous mènent la même vie et ne sont pas spécialement enclins à s'admirer les uns les autres, son passage rayonne de transparence.

« Notre Frère Marie-Albéric paraît comme un ange au milieu de nous », écrivait Dom Martin, le prieur de Notre-Dame-des-Neiges.



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Dom Louis de Gonzague, prieur de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, n'est pas d'un autre avis :

« Vous savez, Madame, écrit-il à Marie de Blic, quel saint compagnon de notre voyage vers le ciel nous nous sommes adjoint... Son directeur spirituel, notre vénéré Père Dom Polycarpe, qui a bientôt cinquante ans de profession religieuse et plus de trente ans de supériorat, m'assure qu'il n'a point encore rencontré dans sa longue vie une âme si entièrement à Dieu. »

Seraient-ce des fleurs de rhétorique? Mais Dom Louis de Gonzague ajoute ce trait : il voudrait que Frère Albéric fît ses études de théologie pour devenir prêtre, mais « je prévois, dit-il, que j'aurai une lutte sérieuse à soutenir contre son humilité ».

De même Dom Martin, venu en visite canonique dans sa filiale syrienne, déclare que Frère Albéric serait un des mieux désignés pour devenir, un jour, prieur du monastère. Là, encore plus, la lutte risque d'être chaude. S'il est des moines qui nourrissent de *saintes ambitions*, légitimes ou non, Frère Albéric n'en a qu'une, toujours la même : la dernière place. Il se juge indigne du sacerdoce et de toute dignité même religieuse. Toute idée contraire, il l'écarte comme une tentation, comme un danger de s'éloigner de l'abjection dans laquelle il souhaite seulement rejoindre le Christ. Car il n'ignore pas ce qui se trame et d'avance il se prépare une échappatoire :

« Si on me parle d'études, j'exposerai que j'ai un goût très vif pour demeurer jusqu'au cou dans le blé et le bois et une répugnance extrême pour tout ce qui tendrait à m'éloigner de cette *dernière place* que je suis venu chercher, de cette abjection dans laquelle je désire *m'enfoncer toujours* plus à la suite de Notre-Seigneur... »

Mais aussitôt, songeant que la parfaite obéissance

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

est plus pure même que la plus pure intention personnelle, il coupe court et se reprend :

« ... et puis, en fin de compte, j'obéirai... »

Pendant quelque temps, le danger, si l'on peut dire, est écarté. En juillet 92, Frère Albéric est chargé de raccommoder les vêtements des orphelins recueillis à la Trappe. Cette tâche aussi peu exaltante pour une « belle âme » que pour un « bel esprit » est ce qui ressemble de plus près à l'un des travaux quotidiens de Nazareth. Cela suffit pour que Frère Albéric exulte. Éphémère bonheur : dès le mois d'août, il reçoit l'ordre de commencer des études théologiques. Il allègue qu'il ne pense pas en avoir la vocation. C'est chose décidée, répond le prier. Frère Albéric ne proteste plus.

Deux fois par semaine, avec un autre Trappiste, il fait à pied le trajet d'Akbès. C'est là qu'il va étudier sous la direction du Père Destino, supérieur de la mission des Lazaristes, ancien professeur de théologie à Montpellier et fils d'un ancien ministre du roi de Naples.

On croira sans peine que Frère Albéric est bon élève. « Les études m'intéressent », dit-il. Ce n'est quand même pas un ton de passionné. En tant qu'elle est science de Dieu, la théologie conduit vers Dieu et il l'aime. En tant qu'elle est un savoir, et non pas directement un acte de vie et d'amour, il ne s'y engage pas avec cette passion qui l'emporte vers le silence, le non-savoir et le sacrifice.

« Ces études ne valent pas la pratique de la pauvreté, de l'abjection, de la mortification, de l'imitation de Notre-Seigneur enfin, que donne le travail manuel. Pourtant, puisque je les fais par obéissance, ayant résisté autant que je le devais, c'est évidemment ce que le Bon Dieu veut de moi en ce moment. »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

C'est dans la mesure où elle est, pour lui, un sacrifice par obéissance qu'elle se transmue en acte d'amour.

Lors de cette même période, il apprend avec grande tristesse le suicide de Duveyrier.

« Loin de moi de juger sévèrement, écrit-il à Maunoir, celui que j'ai si tendrement aimé! Je n'en ai pas le droit : Ne jugez pas, pour n'être pas jugé, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. »





CHAPITRE X

LA MAISON DE L'OUVRIER

CHARLES DE FOUCAULD n'est-il pas maintenant comblé? Il a dilapidé sa fortune, définitivement, et démissionné de son grade, pour Dieu cette fois. Il a voulu devenir Trappiste, c'est fait. Il a trouvé une Trappe telle qu'il la désirait : dure et pauvre comme celles des temps anciens.

Cependant il n'est pas tout à fait à l'aise dans la peau de Frère Albéric.

La Trappe n'est pas aussi sévère qu'il souhaiterait. Lui qui refuse de juger Duveyrier, se permettrait encore moins de juger les moines qui l'entourent. Il n'a pas sujet de prétendre qu'ils se soient relâchés des antiques exigences. Il les admire et les aime tous ; il se considère comme le dernier d'entre eux, à tous égards. Mais cette vie qu'il mène avec eux lui paraît si douce, si facile qu'il s'en inquiète.

« Plus on donne au Bon Dieu, plus il rend, écrit-il : j'ai cru tout donner en quittant le monde et en entrant à la Trappe, j'ai reçu plus que je n'avais donné. »

Il s'alarme par-dessus tout de ce que la Trappe le fait monter dans « une vie d'études honorée ».

« Je suis obligé, dira-t-il une autre fois, de supprimer toute lecture et de passer moins de temps à l'église, hélas ! pour travailler de toutes mes forces à la théologie... elle m'intéresse beaucoup, c'est admirable... Mais saint Joseph en savait-il beaucoup ? Tant qu'on me la fera étudier, je l'étudierai avec joie et extrême intérêt, et avec amour... mais quand on me la fera quitter, je la quitterai, je crois, avec plus de joie et d'amour encore, pour ne plus regarder que l'établi de Notre-Seigneur. »

Le royaume de Dieu n'est pas un fantôme, il engage corps et âme dans la vie quotidienne. L'adoration de Dieu n'est pas un rêve pendant une sieste à genoux, elle s'enracine dans l'être tout entier par le don des veilles, du jeûne, de la pauvreté, du labeur et de la vraie charité.

« Aimons Dieu, disait saint Vincent de Paul, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. »

Charles de Foucauld est hanté par le même appel.

Si en août 92, deux ans après son arrivée en Syrie, Frère Albéric s'inquiète des saints honneurs qu'on lui prépare sur la voie de l'étude, l'année suivante, en avril 93, il s'alarme bien davantage. Un bref du Souverain Pontife autorise les Trappistes à utiliser l'huile et le beurre comme assaisonnement de leur régime végétarien. En fait, cette autorisation est une recommandation. Le Pape souhaite que les Trappistes ménagent mieux leurs santés. La Trappe de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur se conforme à ce désir. Frère Albéric s'en console difficilement.

« Depuis quelques semaines, écrit-il à Marie de Bondy, nous n'avons plus notre chère cuisine au sel et à l'eau, on nous met je ne sais quoi de gras dans notre nourriture... vous comprenez que je le regrette... Un peu moins de mortification, c'est un peu moins donné au Bon Dieu, c'est un peu moins donné aux pauvres... »

Le mois suivant, ses regrets s'apaisent un peu, mais pas absolument :

« Nous avons reçu un fort volume in-octavo contenant nos nouveaux Us et nos nouvelles Constitutions... Ce n'est pas comme je le craignais une mitigation, au contraire, malgré ces malheureux « huile et beurre », cela est une réforme... c'est très pieux, très austère, très bien de toute manière, et pourtant, soit dit entre vous et moi, ce n'est pas toute la pauvreté que je voudrais, ce n'est pas l'abjection que j'aurais rêvée... »

Tant de chagrin pour un peu d'huile et de beurre prête à sourire. Mais c'est nous qui regardons tout à l'envers. Ce que regrette Frère Albéric, c'est la joie secrète cachée derrière la privation, la divine douceur du dénuement. C'est là qu'on mesure à quel point l'ordonnateur de soupers fins a retourné sa vie de fond en comble. La vraie conversion est une subversion de tous

les désirs. N'était la sainte obéissance, Frère Albéric rendrait joyeusement l'huile et le beurre qu'on lui donne. De la même façon, il sera prêt sans un murmure à donner son sang quand sonnera l'heure.

Frère Albéric ne peut regretter d'être entré à la Trappe. Il n'y est venu qu'en obéissant à son directeur spirituel ; il n'a pas cessé d'obéir à ses prieurs, et la Trappe lui a donné la formation monastique. Pour le passé, il ne peut rien regretter, il a suivi la voie que Dieu lui assignait.

Mais pour l'avenir ? Une dramatique interrogation grandit alors dans son cœur : peut-il, doit-il s'attarder davantage chez les Trappistes ? Il a le droit le plus absolu de se poser la question : il n'a prononcé que des vœux temporaires. Mais ce droit ne supprime pas l'angoisse. Il était permis aussi à Charles de Foucauld de rester dans le monde, de continuer une vie d'explorateur célèbre, ou de fonder une famille. Il n'a pas cru devoir user de ces droits. Doit-il user maintenant du droit de quitter la Trappe ?

On se doute que, cette fois encore, il n'en décidera pas de sa seule autorité. Il redemande conseil à son directeur et à ses supérieurs.

Ainsi est né, durant l'été 1893, le grand projet de Frère Albéric :

« Voyant qu'il n'était pas possible à la Trappe de mener la vie de pauvreté, d'abjection, de détachement effectif, d'humilité et je dirai même de recueillement de Notre-Seigneur à Nazareth, je me suis demandé si Notre-Seigneur m'avait donné si vivement tous ces désirs uniquement pour que je les sacrifiasse ou bien si, puisque aucune congrégation dans l'Église ne donne aujourd'hui la possibilité de mener avec lui cette vie qu'il a menée en

ce monde, il n'y avait pas lieu de chercher quelques âmes avec lesquelles on pût former un commencement de petite congrégation de ce genre : le but serait de mener aussi exactement que possible la vie de Notre-Seigneur, vivant uniquement du travail des mains, sans accepter aucun don spontané, ni quêté, et suivant à la lettre tous ses conseils, ne possédant rien, donnant à quiconque demande, ne réclamant rien, se privant le plus possible, d'abord pour être plus conforme à Notre-Seigneur ; puis, et presque autant, pour Lui donner le plus possible dans la personne des pauvres. Ajouter à ce travail beaucoup de prières, sans office au chœur, ce qui est un obstacle pour les étrangers et ce qui aide peu à la sanctification des ignorants. Ne former que de petits groupes, de petits colombiers comme les Carmels (les monastères nombreux prennent presque nécessairement une importance matérielle ennemie de l'abjection et de l'humilité) ; se répandre partout, surtout dans les pays infidèles si abandonnés et où il serait si doux d'augmenter l'amour et les serviteurs de Notre-Seigneur Jésus. »

L'humilité n'est pas la timidité, la sainte obéissance n'est pas la veulerie. Ce moine docile qui ne désire que s'effacer, se soustraire aux honneurs d'un Ordre qu'il aime et admire, prend conscience que sa vocation ne coïncide pas tout à fait avec celle de cet Ordre. Il pense que, même, nulle part dans l'Église de son époque, n'existe de communauté semblable à son désir. Une âme de fondateur est en train de naître en lui.

Lui qui a rêvé d'entrer à la Trappe, il rêve d'en sortir. Lui qui a souhaité rester le dernier de tous les Trappistes, il rêve de devenir un conducteur d'hommes.

Serait-ce de l'ambition ? Certes pas au sens de l'ambition ordinaire dans le monde. On voit au contraire

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

comment il multiplie les précautions pour être sûr de parvenir cette fois à la dernière place : vivre avec les plus pauvres, les étrangers, les ignorants, au milieu des infidèles. Se priver jusqu'à l'extrême limite des biens matériels et même des beaux offices qui font la splendeur



des grands monastères. Cette fois, l'idéal de Nazareth sera la règle souveraine de sa vie.

Se glisserait-il quelque orgueil spirituel dans ce projet? Sous couleur de chercher la dernière place, Frère Albéric ne se croit-il pas plus sage que ses supérieurs? Et n'est-ce pas aussi de l'inconstance? l'orgueil et l'esprit de vaine aventure ont-ils pris le masque de l'humilité?

La vérité est que Frère Albéric n'a fait que mieux découvrir quel était le sens profond de sa vocation. La façon même dont il se dirige vers cette nouvelle étape de sa vie en atteste :

« C'est à la suite de la visite régulière de l'hiver dernier

que les premières idées en ont germé, continue-t-il. Mais cela ne venait que de loin en loin ; à la suite de l'étude de nos nouvelles Constitutions, il y a deux mois et demi, les pensées sont devenues beaucoup plus fréquentes et ont pris une forme plus arrêtée ; puis cela est devenu un désir assez fort pour que je me sois cru obligé, il y a environ trois semaines, d'en parler à mon confesseur, le Père Polycarpe, lui demandant si cela venait du Bon Dieu, du démon ou de mon imagination.

« Il m'a dit de ne plus y penser pour le moment et d'attendre une occasion que le Bon Dieu, si cela venait de Lui, saurait bien faire naître. Cela m'a paru admirablement sage et c'est ce que je fais. J'ai fait cadeau de mes désirs au Bon Dieu et je Le prie de ne plus m'y faire penser qu'autant que ce sera pour Sa plus grande gloire. »

C'est là qu'est la pierre de touche. Si saint et si ambitieux à la fois que puisse être le projet de fonder une nouvelle congrégation religieuse, l'humilité avec laquelle Frère Albéric le poursuit est la preuve de la pureté de son désir. Il faut dire qu'il engage une lutte avec la Trappe, puisque, après lui avoir demandé la clôture, il lui demande la liberté. Mais cette lutte est franche. Il dit clairement à son confesseur et bientôt à son prier, comme à l'abbé Huvelin, quel nouveau projet il rumine et quelles en sont les raisons. Surtout, cette lutte ne ressemble pas à ces combats naturels dans lesquels deux volontés adverses cherchent mutuellement à se faire plier, par le défi et par la force. Ce n'est qu'en suivant la voie de l'obéissance qu'il demande la liberté. Il ne prétend en remontrer à personne, il ne manifeste aucune impatience. Il exprime son désir et se soumet à l'épreuve qu'on lui propose. C'est dans le même esprit que Dom Polycarpe répond. Nul doute que le désir du vieux moine

serait de voir Frère Albéric demeurer dans l'Ordre. L'un comme l'autre agissent selon leurs vocations, sans arrière-pensée. Et tous deux décident d'attendre que Dieu donne le signal. L'homme propose et Dieu dispose est un proverbe usé, mais Frère Albéric et Dom Polycarpe le prennent à la lettre. C'est Dieu qui les départagera.

Averti de ces événements par une lettre de Frère Albéric, l'abbé Huvelin réagit plus vivement. Il craint les excès de zèle d'un converti. Il s'alarme de ce projet de fondation et adjure Frère Albéric de poursuivre encore sa route à la Trappe :

« Continuer vos études de théologie, au moins jusqu'au diaconat ; vous appliquer aux vertus intérieures et surtout à l'anéantissement ; pour les vertus extérieures, les pratiquer dans la perfection de l'obéissance à la Règle et à vos supérieurs... pour le reste, on verra plus tard. Au surplus, vous n'êtes pas fait, *pas du tout fait*, pour conduire les autres. »

Visiblement, il craint un coup de tête. Il laisse bien ouverte quelque future possibilité, mais on sent qu'il l'ajourne aux calendes grecques.

Frère Albéric ne s'indigne pas de cette réponse. Il patiente, mais cette patience le dévore. L'image de Nazareth ne cesse plus de le hanter. Nocturne et cachée, elle brille pour lui plus fortement que le soleil sur les meules et les vignes de la Trappe.

Durant cette période, deux nouveaux incidents agitent la vie des Trappistes : Dom Louis de Gonzague s'en va pour devenir prieur de la Trappe de Staouëli, près d'Alger. Il est remplacé par Dom Etienne. D'autre part, le chapitre général des Trappistes a décidé de nouveaux adoucissements à la vie des moines. « Je crois bien qu'il y aura deux repas toute l'année! » écrit Frère Albéric bouleversé.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Cependant les mois passent et rien ne change. Dieu n'envoie aucun signe.

Au mois d'avril 1894, Frère Albéric est chargé d'aller prier au hameau voisin, près de la dépouille d'un ouvrier arabe catholique qui vient de mourir. Foucauld entre dans la mesure du défunt et, tout d'un coup, il est saisi jusqu'au fond de l'être. A deux pas de la Trappe, il découvre une pauvreté si terrible qu'elle fait pâlir celle des moines. Les Trappistes ont renoncé au monde, ils vivent durement, mais l'homme qui vient de mourir a vécu plus durement encore. Les moines ont une grande propriété ; ils forment une nombreuse communauté où ils se soutiennent les uns les autres. Cet homme était seul comme saint Joseph pour faire vivre son foyer. Il ne possédait nul domaine et n'a pu subsister qu'en vendant chaque jour, misérablement, la force de ses bras.

« Quelle différence entre cette maison et nos habitations, s'écrie Frère Albéric. Je soupire après Nazareth ! »

Une image ineffaçable se grave en traits de feu dans son âme. Et pourtant un an passe encore. Le désir et la patience tiennent son cœur dans un étau.

Au début de 95, pendant que la mort frappe de nouveau dans sa famille et emporte Olivier de Bondy, le mari de sa cousine Marie, de nouveau il écrit à l'abbé Huvelin. Celui-ci prodigue les conseils de patience, mais il sent bien que chez Frère Albéric l'appel de Nazareth monte comme un raz de marée prêt à tout submerger. Le vicaire s'effraie et se sent impuissant.

Il est d'autant plus débordé qu'un peu plus tard, en novembre, de tragiques événements éclatent tout autour de la Trappe syrienne.

« Ce ne sont pas les Kurdes qui se remuent, ce sont

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

les chrétiens d'Arménie, et les Turcs en profitent pour en faire des massacres épouvantables, et pour faire autant de mal qu'ils peuvent, non seulement aux Arméniens, mais à tous les chrétiens, catholiques ou autres, qui sont encore si nombreux dans ces contrées... Autour



de nous, il y a eu des horreurs, une foule de massacres, d'incendies et de pillages. Beaucoup de chrétiens ont été réellement martyrs, car ils sont morts volontairement, sans se défendre, plutôt que de renier leur foi... Par ordre du sultan, on a massacré près de 140.000 chrétiens depuis quelques mois... Dans la ville la plus proche d'ici, à Marache, la garnison a tué 4.500 chrétiens en deux jours. Nous, Akbès et tous les chrétiens à deux journées à la ronde, nous aurions dû périr. Je n'en ai pas été digne... Priez pour que je me convertisse, et que je ne sois plus repoussé, une autre fois, malgré ma misère, de la porte du ciel qui s'était déjà entrouverte.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« Les Européens sont protégés par le Gouvernement turc, de sorte que nous sommes en sûreté : on a même mis un poste de soldats à notre porte, pour empêcher qu'on nous fasse le moindre mal. C'est douloureux d'être si bien avec ceux qui égorgent nos frères, il vaudrait mieux souffrir avec eux que d'être protégés par les persécuteurs... C'est honteux pour l'Europe : d'un mot, elle aurait pu empêcher ces horreurs et elle ne l'a pas fait. Il est vrai que le monde a si peu connu ce qui se passait ici, le Gouvernement turc ayant acheté la presse, ayant donné des sommes énormes à certains journaux, pour ne publier que les dépêches émanant de lui. Mais les gouvernements savent toute la vérité par les ambassades et les consulats. Quels châtimens de Dieu ne se préparent pas par de telles ignominies! »

Cette grande tragédie attise encore davantage le désir de Frère Albéric. Il lui est encore plus dur de se sentir protégé par une grande communauté, de ne pas partager intégralement la misère et la tragédie populaires.

S'il n'élevait l'obéissance à la hauteur d'une règle mystique, on ne comprendrait absolument plus comment il peut encore demeurer à la Trappe. Et pourtant, il va si loin contre ses propres désirs qu'en février 96, alors que depuis trois ans il songe à quitter la Trappe, il y renouvelle pour trois ans ses vœux temporaires.

La même année 1895, il apprend la mort de son vieil ami de Saumur, Morès, devenu explorateur du Sahara et tué sur les traces de Duveyrier, par les Touareg, à El Ouatia, le 5 juin.

Encore un appel qui passe. En vain, peut-être.

Pendant ce temps de brûlante patience, Frère Albéric continue à mûrir ce projet dont il ignore s'il pourra jamais le réaliser. Le mois même où meurt Morès, il

donne à ces colombiers dont il rêve le nom de Congrégation des Petits Frères de Jésus et il en rédige les règles jusque dans le plus petit détail.

Leurs communautés, prévoit-il dans ce premier projet, daté de 1896, seront établies dans les petites villes ou dans les faubourgs, en tout cas « là où habitent les plus pauvres », elles loueront de petits logements semblables aux plus pauvres maisons du pays, masures ou baraques ; elles comprendront chacune trois pièces : une chapelle, une chambre pour les hôtes et une chambre pour les Frères. En guise de sièges et de lits, les Frères se contenteront de banquettes en maçonnerie le long du mur. Autour de chaque maison, il y aura un petit jardin produisant quelques fruits et légumes ; on y laissera une place libre pour enterrer les Frères défunts.

La clôture sera excessivement sévère. Aucune femme n'entrera jamais. Les Frères ne sortiront qu'en cas de nécessité absolue, et deux par deux. A l'intérieur régnera un silence perpétuel, sauf pour les obligations du travail et de la prière, lesquels occuperont toute la journée.

Le travail se fera sur place dans la communauté. Ce sera un travail manuel, le plus simple, pour faire le même labeur que les gens les plus ignorants et les plus faibles et pour que l'esprit reste libre de méditer. Il ne rapportera aucun bénéfice, mais seulement le salaire le plus bas.

L'habillement sera celui des pauvres du pays.

Pour la nourriture, on pourrait supposer que Frère Albéric est disposé à de grandes concessions, puisqu'il admet deux repas. Mais l'un n'est composé que de bouillies de céréales, cuites au sel et à l'eau, et l'autre, d'une demi-livre de pain. Le dimanche, toutefois, pour fêter le Jour du Seigneur, les Frères pourront prendre un peu de lait, de miel, de beurre et des fruits.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Les seuls pour lesquels toute libéralité sera admise et recommandée à cet égard, ce sont les malades. Il faudra, écrit Frère Albéric, qu'ils soient dans les délices.

D'un mot, les Frères seront des *salariés* et des *locataires* de la dernière catégorie. Mais ils seront en même temps des moines cloîtrés.

Même la prière sera *pauvre*. Pas d'office canonique qui puisse écarter ceux qui ne savent pas le latin. Mais la messe, l'adoration du Saint Sacrement, l'angélus, le chemin de la croix, le rosaire, tout ce que pourra suivre le plus simple des Frères.

Nulle légende ne raconte que Frère Albéric ait rencontré Dame Pauvreté sur un coin de route, comme saint François d'Assise. Et pourtant quelle passion incroyable pour le dénuement ! En cette demeure, rien qui puisse éblouir la rétine. Elle fascine pourtant Charles de Foucauld hors de toute mesure. C'est la misérable demeure de l'ouvrier arabe mort dans le voisinage de la Trappe, mais transfigurée par la lumière de l'adoration.

Voilà le nouveau Nazareth dont il rêve, le plus semblable possible à celui de Jésus, mais le plus semblable aussi à la misère des pauvres de notre temps : la vie du locataire et du salarié de dernière catégorie.

Vingt ans plus tard, au lendemain de la première guerre mondiale, Franz Kafka rêvera aussi d'une communauté ouvrière de non-possédants volontaires. A l'opposé de la Congrégation des Petits Frères, elle n'est en rien une communauté religieuse, du moins au sens confessionnel de ce mot. Mais Kafka rêve aussi d'hommes qui décident de ne rien posséder, sinon l'habillement le plus simple, leurs outils, des livres et quelques vivres, de n'assurer leur existence que par le travail, au prix du salaire minimum, et de ne manger que le strict néces-

saire, la nourriture des plus pauvres. Ces hommes donneront tous leurs biens pour la construction d'asiles et d'hôpitaux ; ils se feront éducateurs « dans des régions reculées, dans les maisons des pauvres, là où l'on peut aider ».

L'âme de Kafka, brûlante d'une grande mystique humaine et anonyme, a vu le même idéal : partager la misère présente des masses. Il n'a pu le réaliser.

Frère Albéric, pris dans les liens de la Trappe, pourrait-il jamais réaliser, au nom de Dieu, le même rêve ?

Il envoie copie de son projet à l'abbé Huvelin et celui-ci s'effraie plus que jamais :

« Votre règle est absolument impraticable. A la règle franciscaine, le Pape hésitait à donner son approbation ; il la trouvait trop sévère, mais à ce règlement ! A vous dire vrai, il m'a effrayé ! Vivez à la porte d'une communauté, dans l'abjection que vous souhaitez, mais ne tracez pas de règle, je vous en supplie ! »

Ainsi l'abbé Huvelin s'oppose à la fondation, mais ne refuse plus à Frère Albéric le droit de quitter la Trappe pour vivre, seul, comme « un fou de Dieu », à la porte d'un monastère.

Cette fois, Frère Albéric n'attend plus. Il renouvelle ses demandes auprès de Dom Polycarpe, du Père Etienne, son prieur direct, et de Dom Martin. Ceux-ci ne repoussent pas sa supplication, mais lui demandent encore un délai pour solliciter l'autorisation de Dom Sébastien, supérieur général des Trappistes, à Rome.

Le 10 septembre, arrive la réponse de Dom Sébastien : Frère Albéric est invité à partir pour la Trappe de Staouëli où il recevra de nouvelles instructions.



CHAPITRE XI

TROIS MONDES EN SIX MOIS

UN navire quitte l'Asie. Frère Albéric est à bord. La grande ferme des Trappistes environnée de montagnes n'est plus qu'un souvenir englouti derrière les vagues.

Il y a juste dix ans que Charles de Foucauld a vu l'Afrique pour la dernière fois ; c'était en septembre 86,

lors de son rapide voyage à Tunis. En septembre 96, l'Afrique réapparaît à ses yeux.

D'Alger où il débarque, il se rend directement à Staouéli. C'est là, sur un grand plateau jadis désert, que les Trappistes ont fondé un monastère, en 1843, à 17 kilomètres d'Alger. C'est une grande colonie agricole en pleine prospérité, en même temps qu'un foyer de prière ininterrompue.

L'ancien prier de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, Dom Louis de Gonzague, placé à la tête de Staouéli, accueille fraternellement son ancien novice et lui communique les dernières instructions du supérieur général : comme ultime épreuve, Frère Albéric devra faire deux ans de théologie à Rome.

Deux ans ! D'étude et non de travail manuel. De résidence dans la capitale de l'Église et non dans un lieu obscur. Alors que Frère Albéric a trente-huit ans et patiente depuis trois ans déjà.

Ce qu'il en pense, il l'écrit tout net à l'abbé Huvelin :

« Vous sentez que mes désirs ne sont nullement changés, ils sont plus fermes que jamais ; mais j'obéis avec simplicité, avec une extrême reconnaissance et avec confiance qu'à la suite de cette longue épreuve la volonté de Dieu se manifesterait bien clairement, pour nous tous qui n'avons qu'un seul désir, connaître la volonté de Dieu pour la faire quelle qu'elle soit, et nous y jeter de tout notre cœur et de toutes nos forces. »

C'est là toujours qu'est le secret de Foucauld, la preuve qu'il ne cherche pas à accomplir sa volonté propre, mais vraiment celle de Dieu, puisqu'il voit dans les obstacles à son désir la volonté de Dieu autant qu'en son propre désir. Tout ce que Dieu veut, le cœur de Frère Albéric le transmue en son propre désir.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Comme ceux de Notre-Dame-des-Neiges et de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, les Trappistes de Notre-Dame de Staouëli le regardent avec admiration :

« A l'église, déclare l'un d'eux, ses yeux étaient toujours fixés sur le Saint Sacrement. Il ne croyait pas, il voyait. Il vivait de rien, se contentant de manger les légumes qu'il voyait sur sa soupe, sans toucher à sa soupe elle-même, ni à rien autre chose ; et cela seulement une fois par jour, à midi. Il ne dormait que deux heures. Il veillait jusqu'à minuit, dans une petite chapelle d'infirmerie d'où l'on pouvait apercevoir le Saint Sacrement. A minuit, il allait prendre un peu de repos, et à 2 heures, il était au chœur avec la communauté. »

Le 30 octobre, il quitte l'Afrique pour se rendre à Rome. Là il loge à la Maison généralice des Cisterciens réformés, près de Saint-Jean-de-Latran. Il profite de cette nouvelle résidence pour aller en pèlerinage aux grands lieux saints de la cité de saint Pierre. Il commence à suivre les cours de l'Université Grégorienne et il écrit à un Trappiste de Staouëli :

« Le travail manuel est nécessairement mis au second plan en ce moment, parce que vous êtes, comme moi, dans la période d'enfance ; nous ne sommes pas encore d'âge à travailler avec saint Joseph ; nous apprenons encore à lire avec Jésus petit enfant... »

Admirable image qui eût enchanté les vieux sages de la Chine et qui fait resplendir la liberté de son désir de vie parfaite. Mais dans le même instant, il n'exalte pas moins ce qui retarde l'accomplissement de ce désir :

« Obéir, c'est aimer, c'est l'acte d'amour le plus pur, le plus parfait, le plus élevé, le plus désintéressé, le plus *adoratif*. »

C'est le plus grand, le plus pur de tous les dons qu'un

homme puisse faire à Dieu, parce que c'est le plus grand don que Dieu ait jamais fait à l'homme : la liberté, le pouvoir de se révolter, de refuser la loi de Dieu, de faire échec à sa toute-puissance. Parce que Dieu nous a donné la liberté, nous pouvons lui donner l'obéissance. C'est l'adorer en acte et non en rêve. L'homme qui livre sa volonté humaine à l'amour du Seigneur entre dans la liberté divine. Mais c'est un mystère qui ne s'opère que dans la nuit de la foi ; il exige un amour porté jusqu'à l'héroïsme.

L'attitude de Frère Albéric est d'autant plus extraordinaire qu'en se prolongeant la situation risque d'aboutir à d'insolubles complications : le 2 février 1897, il y aura cinq ans qu'il aura fait ses premiers vœux de Trappiste.

Aux termes des Constitutions, il devra ou quitter l'Ordre ou prononcer des vœux perpétuels.

En janvier, Dom Sébastien, le supérieur général, rentre d'un long voyage et s'occupe de la question. Il réunit son Conseil et prend tout de suite la décision définitive : les deux ans d'épreuve et de théologie sont supprimés. Frère Albéric est libre de partir. Il est seulement prié de prendre conseil de celui qui demeure son directeur de conscience : l'abbé Huvelin.

« Je crois que c'est ma vocation de descendre, écrit-il alors. Toutes les portes me sont ouvertes pour cesser d'être religieux de chœur et descendre au rang de familier et de valet. »

Même dans la hiérarchie religieuse, il veut occuper la dernière place.

A la fin du mois, il reçoit la réponse de l'abbé Huvelin. Celui-ci de nouveau insiste pour que Frère Albéric n'institue pas des règlements et ne groupe personne,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

mais il l'autorise à vivre dans la pauvreté et l'obscurité qu'il veut, à la porte d'un couvent.

Dès février, Charles de Foucauld quitte Rome et repart pour l'Asie. Les Trappistes lui donnent l'argent du voyage.

C'est à Nazareth même qu'il va vivre la vie de Nazareth.





CHAPITRE XII

LE POLE DE NAZARETH

QUAND Charles de Foucauld débarque à Jaffa, le 24 février 1897, il a trente-huit ans. Il a quitté l'austère costume des Trappistes qui lui semblait trop beau pour lui. Tout comme il abandonna jadis l'uniforme de hussard et l'habit de soirée. Il porte un bonnet blanc qui essaie de ressembler à un turban, une longue blouse

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

à capuchon rayée de bleu et de blanc, un pantalon de cotonnade bleue et des sandales. Jadis, la passion exploratrice l'avait costumé en rabbin mendiant. Maintenant, pour l'unique amour du Christ, il a pris, non un déguisement, mais le costume de la pauvreté palestinienne qu'il veut faire sienne pour toujours. Il a tout du mendiant oriental. Le seul signe qui le distingue est ce gros chapelet pendu à sa ceinture.

Il n'est plus disciple de saint Bernard, ni de l'abbé de Rancé, chefs d'Ordre et fondateurs de monastères. Il ressemble bien plutôt à François d'Assise courant sur les routes à la rencontre de Dame Pauvreté et à saint Benoît Labre, vagabond en loques, accompagné par la seule escorte de la vermine, aux temps de Louis XV et des Philosophes.

Son nom change alors. Il n'est plus ni le vicomte de Foucauld, ni Frère Albéric ; il est simplement Frère Charles de Jésus. Ce n'est pas une vaine question d'étiquette religieuse. Cela signifie qu'il a renoncé à faire partie d'un grand Ordre. Son nom de baptême et son appartenance au Christ suffisent. Il ne prétend à rien de plus. En ce sens, il est seul. Mais il s'intitule Frère, parce qu'il demeure un religieux. En ce sens, il n'est jamais seul. Parce qu'il a voulu se faire le dernier des serviteurs du Christ, il est le frère de toute créature humaine, il s'est libéré de tout orgueil familial et patriotique ou même ecclésiastique pour se faire l'égal des miséreux.

Sitôt arrivé en Terre sainte, il part à pied sur la route, descend vers le sud pour un pèlerinage à Bethléem et à Jérusalem, puis remonte au nord vers Nazareth. En huit jours, il fait deux cents kilomètres à pied. Il parvient à Nazareth le soir du 5 mars. A jeun, harassé, les

vêtements fripés et souillés de poussière, le visage hirsute, les pieds en sang, il entre dans le village du Christ. La joie l'étreint comme un vent fou.

Il se présente aux Franciscains de la Casa Nuova comme un vagabond qui voudrait obtenir un peu de travail et vivre à la porte du couvent. Malgré ses efforts, il est reconnu par le Frère sacristain qui l'avait vu en tout autre équipage lors de son premier séjour à Nazareth, avant l'entrée à la Trappe. Les Franciscains lui répondent qu'ils n'ont pas de travail pour lui. Mais l'un d'eux, aumônier des Clarisses, lui conseille d'aller les voir. Elles auront, sans doute, un petit emploi tel qu'il le désire.

Le lendemain, 6 mars, c'est la fête de sainte Colette, qui réforma au ^{xv}^e siècle les Clarisses fondées au ^{xiii}^e par sainte Claire et saint François. En 1884, Mère Élisabeth du Calvaire, abbesse du couvent de Paray-le-Monial, est venue avec onze religieuses fonder un monastère de Clarisses-Colettines à Nazareth. Quatre ans après, elle a fondé un second couvent qui se trouve à Jérusalem, et laissé le précédent aux soins de Mère Saint-Michel.

Frère Charles se rend tout de suite au couvent des Clarisses, s'attarde en prières à la chapelle, sans trop remarquer que l'une des tourières le regarde d'un œil soupçonneux. Sa défroque de mendiant n'excite pas confiance. Une autre tourière, Sœur Marthe, l'introduit ensuite au parloir. Elle s'étonne, in petto, qu'un tel individu parle le français sans accent.

Il entre dans le parloir blanchi à la chaux, meublé seulement d'une table et de quelques chaises. Devant lui, une sorte de fenêtre aveugle. C'est la grille de fer du parloir, derrière laquelle s'étend un rideau noir qu'on ne tire jamais. Le visiteur attend, regarde les inscriptions qui tapissent le mur nu, autour d'un crucifix :

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

DIEU SEUL.

POUR DIEU, J'AI TOUT QUITTÉ, EN LUI J'AI TOUT TROUVÉ.

TOUT EST VANITÉ, HORMIS D'AIMER DIEU ET DE LE SERVIR.

Soudain, de l'autre côté de la grille, un bruit de pas. Une voix de femme s'élève, cachée : « Loué soit Jésus-Christ ! » C'est l'abbesse qui vient d'arriver, invisible, de l'autre côté de la clôture. Frère Charles ne fait pas de phrases. Il emploie le langage le plus fruste pour demander s'il y a du travail. Il se trahit seulement lorsqu'il déclare qu'il ne veut pas de salaire, mais seulement du pain et de l'eau. Il désire aussi un peu de temps libre pour prier. Rien n'empêche, d'ailleurs, de croire qu'il est seulement un brave homme, un peu simple d'esprit. L'abbesse répond qu'elle a besoin d'un homme pour servir de sacristain, faire quelques courses et travaux manuels. C'est bien ce que souhaite le candidat.

Il refuse le logement qu'on lui propose dans une maison de jardinier. Il préfère une cabane en planches, guère plus grande qu'une guérite, qui servait de débarras et se trouve au fond du jardin. Sitôt conclu le marché, on passe à l'exécution. La cabane est vidée de ce qui l'encombre. Une tourière apporte une petite table, un tabouret et une pailleasse. Encore l'hôte ne tardera-t-il pas à reléguer cette pailleasse dans un coin, pour dormir sur un banc. Les recoins ne cachent ni bourgogne ni foie gras. Un seul luxe : le nouvel homme de peine élève la cabane au rang d'ermitage et la dédie à Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Frère Charles se met au travail. Il se fait maçon pour restaurer le mur qui entoure le terrain où se trouve la

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

cabane. Il fait le menuisier et bêche le jardin. En quoi il se montre peu habile. Heureusement, sa principale occupation est la sacristie. Il balaie la chapelle, prépare les ornements, sert la messe de l'aumônier franciscain. C'est le seul moment où il fait montre d'un minimum d'élégance : il endosse une soutane noire.



« J'ai absolument ce que je rêvais depuis tant d'années, écrit-il à sa sœur, et on dirait que cette place m'attendait ; et, en effet, elle m'attendait, car rien n'arrive par hasard et tout ce qui se fait a été préparé par Dieu : je suis serviteur, domestique, valet d'une pauvre communauté religieuse. »

Dans cette cabane, il est à la lisière de Nazareth, entre le village et la campagne. Il est à la fois proche et lointain, solitaire et voisin d'une communauté religieuse.

Dès qu'il s'éveille, avant l'aube en général, il va au

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

couvent des Franciscains. Il y demeure en prière jusqu'à 6 heures du matin. Il revient ensuite chez les Clarisses pour balayer, préparer l'autel et les ornements. A 7 heures, il sert la messe de l'aumônier, puis remet tout en ordre dans la chapelle. Dans la matinée, il fait de menus travaux ; mais chaque fois qu'il est libre, il se remet en prière, à la chapelle ou dans sa cabane. Il lit les ouvrages de piété et de théologie que lui prêtent les Clarisses ou que lui envoie sa famille. L'après-midi et le soir, la même vie continue : travail et prière.

Homme de peine, le nouveau domestique est chargé d'aller chercher le courrier. Car, à Nazareth, il y a une poste, mais pas de facteur. Il faut aller voir si l'on n'a pas de courrier. Les gens du pays se contentent en général des commérages pour se tenir au courant des nouvelles. Ils n'usent guère de la correspondance. Mais les couvents écrivent beaucoup et Frère Charles va chaque jour à la poste pour les Clarisses. Lui-même reçoit souvent des lettres. La correspondance est un de ses grands luxes. Il écrit chaque semaine de longues lettres à sa sœur, à sa cousine Marie, à l'abbé Huvelin, à quelques autres intimes. Il n'y est guère question que de Dieu, des événements de la vie religieuse et de la vie de famille.

Frère Charles n'a jamais été si heureux. A part ces menus signes de l'encre sur le papier qui le relie aux affections d'autrefois, tout ce que fut Charles de Foucauld s'est englouti. Pas plus que Mère Saint-Michel cachée derrière la grille du parloir, les tourières ne lui parlent de son nom ni de son passé. D'abord, elles ne savent pas qui il fut, puis, lorsqu'elles le savent, elles l'admirent trop pour l'importuner. Tout le monde respecte son silence et sa passion d'oubli.

Cependant les religieuses sentent bien qu'il n'est pas un mendiant ordinaire. Mère Saint-Michel ne le voit pas, mais elle sait tout ce qui se passe, et son admiration ne cesse de grandir.

Le 6 août, la plupart des chrétiens qui habitent Nazareth et les environs partent pour le Mont Thabor situé à deux heures de marche du village. C'est la fête de la Transfiguration. Le pèlerinage est l'occasion de grandes réjouissances : les gens boivent et dansent sur la montagne.

Mère Saint-Michel veut éprouver Frère Charles. Elle envoie une tourière, Sœur Marthe, le prévenir qu'il faut absolument qu'il monte au Thabor pour cette fête. La chaleur est torride. Frère Charles ne s'en inquiète pas, mais il sait que les villageois vont se divertir, peut-être outre mesure, sur la montagne sainte et il ne désire pas du tout voir ce spectacle. Il n'oppose pourtant pas de refus à la demande de l'abbesse, mais tente de s'esquiver : « Je ne sais pas le chemin », dit-il. « On vous le montrera », répond la tourière.

Là-dessus, Frère Charles se plonge en prière dans la chapelle. Il ne souhaiterait que se faire oublier.

Un peu plus tard, Sœur Marthe reparait. De la part de l'abbesse, elle apporte une petite échelle en carton sur laquelle sont inscrites les vertus à pratiquer pour gravir la sainte montagne de Dieu.

« Voilà, mon Frère, dit-elle, une échelle pour monter au Thabor. »

Ce disant, elle ne peut s'empêcher de rire et Frère Charles se met à rire lui aussi.

Le régime de l'ermite est le même que celui, toujours maigre et frugal, des Clarisses. Du moins les jours de fête. Car les autres jours, il estime que ce serait trop

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pour lui. Aussi, les jours ordinaires, ne fait-il que ce qu'il nomme deux repas, c'est-à-dire qu'il mange deux fois par jour du pain sec. De temps à autre, les tourières lui apportent, sur l'ordre de l'abbesse, des amandes ou des figues pour agrémenter le menu. Elles s'aperçurent un peu plus tard qu'il dissimulait des desserts dans une boîte et les distribuait à des enfants ou à des mendiants quand il espérait n'être pas vu.

C'est l'année — 1897 — où André Gide écrit *Les Nourritures terrestres*.

Mais la pauvreté ne suffit pas à Frère Charles. Il veut l'abjection. Les hommes sont capables, quelquefois, de mépriser les richesses et les plaisirs pour s'enorgueillir de leur ascétisme. Frère Charles se méfie de ce genre d'alibi. Il veut aller jusqu'au bout du renoncement : il veut qu'on le méprise lui-même.

Lorsqu'il est entré pour la première fois au couvent des Clarisses, dépenaillé comme un vagabond, il a passé trois heures à genoux, en adoration devant le Saint Sacrement. Des chrétiennes arabes de Nazareth, des femmes du peuple, venues elles aussi prier à la chapelle, ne pouvaient s'empêcher de sourire en voyant quel pauvre hère leur tenait compagnie. Quant à la tourière, Sœur Marie-Fidèle, elle était inquiète et se demandait ce qui pouvait si longtemps retenir un vagabond dans la chapelle. Peut-être, se disait-elle, va-t-il disparaître tout d'un coup, en emportant l'ostensoir. Plus tard, lorsqu'elle fut tout à fait rassurée, elle avoua ce jugement téméraire à Frère Charles. Celui-ci en fut rempli de bonheur. Le Fils de Dieu n'a-t-il pas été traité de blasphémateur par le grand prêtre ?

Il n'y a qu'une seule ombre au bonheur de Frère Charles : les Clarisses commencent à trop bien le connaître et le



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

traitent avec trop d'égards pour son goût. Heureusement, pense-t-il, dans Nazareth, il n'en va pas de même.

Son accoutrement est si lamentable, même aux yeux blasés des Orientaux, que les gamins du village se moquent de Frère Charles. Un jour, ils le poursuivent à coups de pierres. Jour de bonheur. Le Fils de Dieu n'a-t-il pas été fouetté par des soldats romains ?

A Nazareth, Frère Charles ne fait pas venir de coiffeur à domicile pour lui tailler et pommader les cheveux, il se coupe les cheveux lui-même, sans miroir. On dirait qu'il se coiffe à coups de serpe. Un jour, il s'incline devant un Père carme, de passage au couvent, et lui demande sa bénédiction. Celui-ci ne peut se tenir de rire en voyant arriver cette tête hirsute et s'exclame :

« Mais, mon cher ami, qu'avez-vous donc fait ? Vous avez la teigne ? »

Frère Charles sourit et ne répond rien. Jour de bonheur. Jésus a été couronné d'épines.

Une autre fois, Frère Charles reçoit mission de faire la guerre à un chacal. Cet animal s'introduisait chaque soir dans le poulailler du couvent et emportait à chaque raid une victime. Pour en finir, les religieuses ont demandé à Karam, leur voisin, de prêter son fusil à Frère Charles pour qu'il puisse faire le guet. Le fils de Karam arrive avec l'arme. Il la remet à Frère Charles en ajoutant mille détails sur la manière de tirer un coup de fusil. L'ermite écoute sans rire. Il est d'autant plus joyeux d'être bafoué que l'autre le fait en toute innocence. La nuit venue, il se poste en embuscade derrière un olivier. Le chacal se fait attendre. Le guetteur étend le fusil sur ses genoux et récite son rosaire à longueur de nuit.

Le lendemain matin, Frère Charles apprend que le chacal a puisé son encombre, une fois de plus, dans le

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

poulailler. Tout Nazareth peut rire du valet des « bonnes sœurs ». Jour de bonheur. Le Verbe de Dieu n'a-t-il pas appris à raboter des planches? N'a-t-il pas entendu les exégètes d'Israël prétendre lui en remontrer sur les Écritures?

Une autre fois, Frère Charles trie des lentilles dans la cour des tourières. Passent deux pèlerins français, des religieux. Ils l'aperçoivent et remarquent son occupation de ménagère. Il rougit jusqu'aux oreilles. Il sera long à se consoler d'avoir rougi. Jésus ne rougissait pas d'aider sa Mère.

Le jour de Noël, un prédicateur déjeune seul dans un petit parloir, comme il est d'usage dans un couvent de religieuses. En l'honneur de la fête, le menu est particulièrement soigné. Frère Charles sert les plats. Le repas terminé, les restes sont encore abondants. Le prédicateur est plein de bonnes intentions; il se lève et offre sa place au domestique :

« Maintenant, lui dit-il, à votre tour; asseyez-vous là et mangez bien. »

Frère Charles remercie de bon cœur. Il n'a faim que d'une famine sacrée. Mais il festoie comme il n'a jamais fait chez les Clarisses. Où se cache à cette heure le distingué Parisien à valet de chambre, rue de Miromesnil? Où, l'ascète qu'admirent les Clarisses? Il domine tout, même son ascétisme. Jésus n'a-t-il pas accepté de se mettre à table avec n'importe qui et de passer pour glouton?

Les humiliations acceptées avec passion, c'est le plus court chemin vers la dernière place. Plus l'homme accepte d'être bafoué, plus il brise son *moi*, plus il ne fait qu'un avec Jésus, roi bafoué et méprisé. Dans la dérision, s'arrachent du fond de l'être les racines du

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« vieil homme » dont parle saint Paul. Là s'opère l'anéantissement central qui ouvre, au fond de l'âme, à deux battants, la porte royale, étroite, noire et fulgurante, pour la venue du Seigneur. Ce n'est pas par la grandeur que l'homme se fait semblable à Dieu, mais par l'abaissement.

A ce moment, Charles de Foucauld est à cent lieues de toute gloire, même monastique. Parce qu'il marche le plus étroitement qu'il peut sur les pas du Christ méprisé et injurié, il est tout près d'un autre serviteur de Jésus : saint Benoît Labre, le grand vagabond heureux d'exciter la répugnance des hommes et d'entendre courir sur son compte des bruits injurieux. Mais par quel mystère ignore-t-il qu'en ces mêmes années un autre vagabond court lui aussi vers le Christ en suivant les traces de Benoît Labre ? En 1891, sortant de Bicêtre, Germain Nouveau, le poète, l'ami de Rimbaud et de Verlaine, s'est fait mendiant, il a couché sous les ponts de Paris. Un peu plus tard, tandis que Frère Charles partait pour Nazareth, Germain Nouveau commençait ses grands pèlerinages, vers la Sainte-Baume, Rome, Saint-Jacques-de-Compostelle. En 1909, le poète Germain Nouveau mendiera sous le portail de la cathédrale d'Aix ; en 1910, il ira vivre en clochard à Pourrières, son village natal, jusqu'à ce qu'il meure seul et misérable, à soixante-huit ans, pendant la Pâque de 1920.

L'un et l'autre, Foucauld et Nouveau ont été dévorés du même désir : la passion de la dérision et de la pauvreté, l'espoir de faire partager leur passion, d'arracher quelques êtres au sordide luxe de la « belle époque » et de partir avec eux dans les solitudes.

L'énigme de Foucauld à Nazareth, nul n'aurait mieux su la comprendre que Germain Nouveau.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Mais le bonheur de se rencontrer, ils n'ont pu le connaître que de l'autre côté de cette vie, dans le royaume de Dieu. Leur partage ici-bas, ce fut seulement la solitude.

Quand Frère Charles est seul dans la cabane au bout du monastère des Clarisses, il mesure l'immensité du don qu'il reçoit. Il peut redire avec l'ami de saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry :

« Celui qui est avec Dieu n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul... »

« Lorsqu'on vague continuellement aux choses divines dans la cellule, le ciel devient très proche de la cellule, par la ressemblance du mystère sacré, par le sentiment de la piété et par la similitude de l'œuvre accomplie... »

« La cellule est un lieu saint, où le maître et le serviteur ont de fréquents colloques, comme un ami avec son ami. »

Elle est la chambre du roi dont parle le Cantique des Cantiques et dont saint Bernard frémissant d'ivresse ouvre un jour le secret :

« Là, pour peu de temps, c'est-à-dire environ une demi-heure, le silence s'étant fait dans le ciel, elle (l'âme) repose doucement dans les embrassements désirés ; sans doute, elle dort, mais son cœur veille, car elle scrute par lui, durant ce temps, les arcanes de la vérité, dont bientôt, lorsqu'elle sera revenue à elle-même, le souvenir la nourrira. Là, elle voit les choses invisibles, elle entend les choses ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer, car elles dépassent toute cette science que la nuit indique à la nuit. »

C'est là, en effet, le secret, mais qui demeure ultime et que le moine ne possède pas. On ne s'approprie pas la présence divine. Thérèse de Lisieux, recluse au Carmel, en ces mêmes années, n'a connu la profondeur de cette

joie qu'une seule fois, le 14 juin 1895. Charles de Foucauld l'a-t-il jamais éprouvée?

La cabane de Frère Charles, en marge du monastère, est une cellule d'ermite ; c'est toujours une chambre royale. Mais les yeux n'y voient rien de plus que dans la maison de Nazareth, il y a deux mille ans bientôt. Tant que la flamme de la résurrection ne resplendira pas visible sur le monde, la gloire du Roi demeure cachée. L'énigme de la cellule des mystiques est la même que celle de la maison de Nazareth.

Dans la vie du Christ, le Thabor n'est qu'un bref moment. L'heure n'est pas venue d'y dresser les tentes de l'humanité. Même les dons spirituels ne doivent pas être contemplés pour eux-mêmes. Il faut qu'ils demeurent à l'état de transparence absolue pour celui qui désire non pas les dons de Dieu, mais Dieu lui-même. Frère Charles, qui vit alors dans un incroyable ascétisme, demande le sens de la pénitence, il prie le Seigneur de lui en faire comprendre la beauté, mais presque aussitôt il se reprend et place dans la bouche du Christ cette protestation :

Voir sa beauté, tu n'en as pas besoin...

Il n'est peut-être pas de mots qui illuminent plus profondément, mais d'une lumière nocturne, l'âme de Foucauld. Comme son costume, comme ses habitations, son langage dédaigne la beauté. Il n'existe chez lui aucune de ces pages somptueuses de Thérèse d'Avila évoquant le Château de l'Âme, ou de Ruysbroeck peignant de splendeur l'immersion mystique dans l'abîme divin. On ne voit même pas chez lui cette sévère beauté du désert et de la nuit qui fait la grandeur poétique de

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Jean de la Croix. C'est seulement par éclairs, sous les haillons de misère, qu'on aperçoit quelquefois l'éclat d'un vêtement royal. Mais c'est par là même qu'il se montre disciple de Jean de la Croix.

En cette année 1897, il est trop tôt pour que Frère Charles connaisse ce cri de sainte Bernadette sur son lit de mort, dix-huit ans auparavant :

« Non, non, pas de consolations, mais la force et la patience! »

En cette même année 1897, sainte Thérèse est en train de mourir au Carmel de Lisieux. Frère Charles ne connaît même pas son existence. A dix-sept ans, quand elle est entrée au Carmel, Thérèse a dévoré les ouvrages de Jean de la Croix et ceux du Père Surin. Elle a lu et relu sous la plume du Jésuite de Loudun le commentaire de cette parole de l'Imitation :

« Embrassez les souffrances ; et, pour ce qui est des consolations, remettez-vous-en à la volonté de Dieu. »

L'abbé Huvelin ne parlait pas un autre langage quand il évoquait devant les chrétiens de Saint-Augustin le combat du Christ au Jardin des Oliviers :

« Enfin, un ange vint le fortifier : *angelus confortavit eum*. Le fortifier, non le consoler. »

Et Frère Charles, à Nazareth, écrit :

« Je ne demande pas de consolations à Jésus (d'abord je ne le mérite pas), car ce serait pour moi une joie si grande de l'entendre ou de le sentir au fond de mon cœur, que ce serait un paradis pour moi, et on ne peut pas faire son paradis en ce monde et en l'autre. »

Il n'attend pas les extases, mais le sacrifice du sang qui lui a été refusé en Syrie. Le 6 juin 1897, au jour de la Pentecôte, il écrit pour lui seul cette phrase qui demeure désormais suspendue sur chacun de ses jours :

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... et désire que ce soit aujourd'hui... »

A l'automne suivant, du 5 au 15 novembre, Frère



Charles entre en retraite. De la part d'un homme qui vit depuis plus de six mois dans un tel régime de réclusion, d'austérité et de prière permanente, on a peine à imaginer le surcroît qu'il peut s'imposer. Il ne quitte plus la chapelle et la cabane. Il demeure dans le silence absolu. Il ne cesse pas de prier et de méditer. S'il écrit, et il le fait longuement — de quoi imprimer soixante-seize pages — c'est uniquement pour résumer son plus secret dialogue avec Dieu :

« Il faut briser tout ce qui n'est pas Moi, fait-il dire au Seigneur, te faire ici un désert où tu sois aussi seul avec

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Moi que sainte Magdeleine était seule, au désert, avec Moi. C'est par le détachement que tu parviendrais à cela, c'est en chassant toutes ces petites pensées, tous ces infiniment petits qui ne sont pas mauvais en eux-mêmes, mais qui finissent par disperser du matin au soir ton esprit loin de Moi, au lieu que, du matin au soir, il devrait Me contempler... »

Le fond de la mystique, c'est de faire à chaque pas la volonté divine sur la terre comme au ciel. C'est par les Béatitudes annoncées dans le sermon sur la montagne que l'homme se transfigure réellement. On dirait qu'à cet instant Frère Charles songe surtout à la grande maxime : Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Le cœur pur, ce n'est pas seulement celui qui vit dans la chasteté, mais celui qui bannit de ses désirs le fourmillement de ces infiniment petits dont chacun n'est presque rien, mais dont la masse agitée suffit à obscurcir la rétine spirituelle.

Frère Charles a rêvé d'être à Nazareth. Il y est. Il y mène la vie qu'il souhaitait. Il semble comblé de tous les dénuements qu'il désirait. Pourtant il n'est pas satisfait. Il est impatient de se dépouiller davantage de soi-même.

Le 16 janvier 1898, il écrit une longue lettre à l'abbé Huvelin où débordent son bonheur et sa souffrance :

« Ma vie, commence-t-il, se poursuit dans un calme profond ; le jour, je travaille pendant qu'il fait clair ; le matin et le soir et une partie de la nuit, je lis et je prie... »

Mais ensuite il avoue ce qui lui pèse si lourd :

« Le fond de mes confessions est ceci : *tiédeur* (prières mal faites, office mal dit, messe misérablement mal entendue, présence de Dieu mal gardée pendant la

journée, etc.) ; *lâcheté* (paresse à me lever... je me recouche quelquefois au lieu de me lever au premier réveil) ; *gourmandise*, de la gloutonnerie (mangeant trop) ; *manque de charité* (ne priant pas assez et pas avec assez de ferveur pour mon prochain... N'ayant pas assez l'habitude de voir Notre-Seigneur, de voir l'Enfant-Dieu dans toute personne... pensées contraires à la charité, souvenirs accompagnés de jugements sévères sur telles personnes connues naguère) ; *orgueil*, pas d'assez bas sentiments de moi, pas assez de défiance de moi ; pensées, désirs naissants d'élévation ; *pas assez de repentir* de mes fautes passées et présentes. Pas assez de reconnaissance envers Dieu ni envers les hommes, voilà le principal, mais c'est surtout *tiédeur et lâcheté*...

« Une pensée d'*orgueil* me tourmente assez souvent : je me dis parfois que j'aurais pu faire du bien aux âmes en restant à la Trappe, que j'aurais été supérieur dans deux ans, que, la grâce de Dieu aidant, j'aurais pu faire du bien dans cette petite Trappe d'Akbès qui, par sa situation, est si bien faite pour la sanctification de ses propres religieux et des peuples qui l'entourent... Je vois bien que c'est une tentation : je n'ai rien de ce qu'il faut pour être supérieur : ni autorité, ni fermeté, ni sûreté de jugement, ni expérience, ni science, ni perspicacité, ni rien de rien...

« Mais cependant la tentation existe... Je n'y vois qu'une ruse du diable pour me tourmenter, ou du moins me distraire pendant quelques jours... Je réponds au diable : cette vie que je mène a suffi à Notre-Seigneur pendant trente ans et elle ne suffirait pas pour moi? »

Tant de peccadilles nous portent à sourire. Mais, dans le rayon de lumière divine qui pénètre la cabane du reclus, les moindres poussières qui voltigent apparaissent et

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

ternissent la pure transparence de l'air. Plus Frère Charles avance sur son rude chemin, plus il voit quel haut sommet lui reste à gravir, là où règne la limpidité absolue.

Si Frère Charles gémit sur lui-même, les Clarisses n'en jugent pas de même. Il cache autant qu'il peut ses jeûnes, ses veilles, sa passion de la dérision, mais les tourières voient et devinent beaucoup de choses. Mère Saint-Michel est avisée de tout ce qui se passe. Elle a beau être séparée de l'ermite par la clôture, elle apprend à le connaître intimement. Quelquefois, elle le fait appeler au parloir pour les besoins du couvent. Leurs voix échangent quelques mots. Jamais leurs visages ne se verront. Entre eux naît ce lien spirituel extraordinaire qui unissait saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, saint François d'Assise et sainte Claire. Encore ces grands mystiques se sont-ils rencontrés quelquefois : ils étaient fondateurs et ils voyageaient. Encore Jean et François étaient-ils les guides spirituels de leurs moniales. Frère Charles n'est que le domestique du couvent.

Il a demandé un peu de temps libre pour la prière. L'abbesse sait bien que c'est ce qu'il désire par-dessus tout et elle veille à lui donner peu de travail. Il ne mange pas plus que les Pères du désert et il voudrait travailler comme un ouvrier ! Il a présumé des forces humaines, mais les Clarisses le ménagent.

A Nazareth, on pourrait dire qu'il s'impose un second noviciat : celui de Petit Frère de Jésus, selon l'appellation qu'il choisissait pour les nouveaux religieux dont il forgeait déjà la Règle en 1896. En fait, il passe la plus grande part de son temps en prière, soit directement : messe, adoration du Saint Sacrement, bréviaire, chemin de croix, angélus et rosaire, soit en se recueillant quand

il peint des sortes d'icônes représentant les scènes de l'Évangile, ou lorsqu'il médite la Bible, saint Jean Chrysostome, les ouvrages de théologie et de spiritualité que sa sœur lui envoie. Bien que l'étude ne lui soit plus imposée, il y est revenu de lui-même. Quand le Christ demeure à Nazareth, il est le fils du charpentier, mais il demeure le Verbe. Au cœur d'une vie tout entière tissée d'adoration et de pauvreté, la Parole de Dieu prend tout son empire sur Frère Charles.

De même son goût de la solitude et de l'obscurité, si loin qu'il le pousse, ne l'empêche pas tout à fait d'être sensible à un autre appel : il fait venir deux traductions allemandes, l'une de la Bible, l'autre d'une Histoire de l'Église, pour les prêter à des Allemands protestants qui demeurent à Nazareth. Il commence même une traduction du Nouveau Testament en arabe. Si violemment qu'il veuille se cacher, il ne peut pas ne pas désirer que la Parole de Dieu rayonne.

Depuis plus d'un an, Frère Charles vit ainsi près du couvent. Une infranchissable clôture sépare les Clarisses et l'ermite. Deux mondes infimes vivent là, côte à côte et réciproquement clos, invisibles et inaccessibles l'un à l'autre, mais proches et fidèles, tous deux ouverts sur l'Infini, tous deux emportés sur la trajectoire du même voyage vers l'abîme divin.

Mère Saint-Michel ne songe pas à garder pour elle ce que lui confient les vigilantes tourières qui circulent de l'un de ces mondes à l'autre. Elle en parle dans ses lettres à Mère Élisabeth du Calvaire, son ancienne abbesse de Paray-le-Monial et de Nazareth, devenue abbesse des Clarisses de Jérusalem. Et Mère Élisabeth, à son tour, désire vivement faire connaissance — invinciblement — avec l'ermite de Nazareth.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Sous un prétexte quelconque : porter une lettre particulièrement importante, ou protéger une postulante qui doit se rendre de Nazareth à Jérusalem, Mère Saint-Michel expédie Frère Charles dans la Ville Sainte. C'est en juillet 1898.

Il y a cent dix kilomètres à faire. La chaleur est torride ; Frère Charles part à jeun, de grand matin, pour pouvoir communier en route. Il manque dans la matinée le prêtre catholique de Zebbadée auquel il pensait demander l'eucharistie. Il continue la route à jeun et arrive à Naplouse exténué, vers le soir. Là, il se présente à Mgr Razek, alors curé du pays, et lui demande la communion. L'heure tardive, l'accoutrement bizarre du voyageur et sa démarche vacillante de fatigue paraissent si étranges à Mgr Razek qu'il prend Frère Charles pour un fou. Seule l'intervention de la postulante sauve la situation.

Arrivé à Jérusalem, Frère Charles y passe quatre jours. Il refuse le logement qu'on lui offre chez l'aumônier et s'abrite dans une petite cabane à côté de celle du Noir qui garde le terrain des Clarisses. Au parloir, Mère Elisabeth lui adresse quelques questions. Il raconte brièvement son odyssée, puis rentre dans le silence. Mais il est séduit par le monastère d'où l'on voit tout le panorama de la Ville Sainte :

« Le couvent, écrit-il à sa cousine Marie, est à deux kilomètres de Jérusalem, sur la route de Béthanie, dans une position admirable, au bord du ravin du Cédron, en face du Mont des Oliviers. On voit de ses fenêtres tout Jérusalem, Gethsémani, tout le Mont des Oliviers, Béthanie et, dans le lointain, les monts de Moab et d'Édom, qui s'élèvent comme une sombre muraille de l'autre côté du Jourdain... On aperçoit le Cénacle, le

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

chemin que suivit Jésus avec ses Apôtres, pour aller après la Cène au Jardin de l'Agonie... la coupole de la basilique du Saint-Sépulcre, le lieu de l'Ascension, cette chère et bénie Béthanie, le seul lieu où Notre-Seigneur ait toujours été bien reçu, tout le chemin qui conduit



de Jérusalem à Béthanie et que Notre-Seigneur suivit si souvent, Bethfagé, le Temple où Jésus enseigna à plusieurs reprises, Siloë, avec la piscine où l'aveugle se lava les yeux. Tout cela est sous nos regards et crie, chante sans cesse : Jésus! »

Pendant ce temps, Mère Élisabeth disait à ses filles : « Nazareth ne s'est pas trompé : c'est vraiment un homme de Dieu, nous avons un saint dans la maison. »

Si Frère Charles pouvait l'entendre, il en rougirait jusqu'aux oreilles et s'enfuirait. Déjà il lui déplaît que les religieuses lui accordent trop d'attentions. Il se

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

méfierait plus encore s'il savait les desseins que nourrit Mère Élisabeth à son égard : tout de suite, elle désire qu'il devienne prêtre.

A peine est-il reparti pour Nazareth qu'elle cherche à le faire revenir. Elle apprend alors qu'un petit novice indigène d'Akbès a quitté la Trappe. Mais il a connu celui qui était alors Frère Albéric et conserve pour lui une grande admiration. Peut-être accepterait-il de rejoindre Frère Charles. En septembre, Mère Élisabeth avise ce dernier qui, ravi de voir se dessiner, peut-être, la réalisation de son projet, se met aussitôt en route dans l'espoir de trouver enfin un compagnon disposé à pratiquer le même idéal. Il s'en va à Jérusalem, fait en bateau le voyage de Jaffa à Alexandrette, et rencontre le jeune homme, mais revient bredouille. L'ancien novice ne pense plus à la vie religieuse et refuse de le suivre.

Au retour, Mère Élisabeth insiste pour que Frère Charles demeure quelque temps à Jérusalem. La vue qu'on a du couvent sur la cité de David est le plus beau et le plus vrai des chemins de croix et Frère Charles cède sans peine. Il reprend place dans sa nouvelle cabane. Sa vie d'alors ressemble tout à fait à celle de Nazareth, sauf qu'il y est encore plus solitaire.

« Je ne vois absolument personne, je ne sors de ma cellule que pour aller à la chapelle : silence, calme, solitude d'une douceur incomparable. »

Le seul incident fut qu'un jour, une troupe de mendiants s'étant mis à injurier et à menacer les tourières dans la cour du monastère, Frère Charles qui se laissait jeter des pierres par les gamins n'entendit plus du tout de la même oreille quand il ne s'agissait plus de lui. Attiré par le tumulte, il court droit aux mendiants et trouve la force, à lui seul, de les expulser *manu militari*.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

La chose faite, il se tourne, plein de tristesse, vers les tourières :

« Je vous ai peut-être mal édifiées! » s'exclame-t-il.

Cependant Mère Élisabeth ne perd pas de vue son projet : il faut que Frère Charles devienne prêtre. Elle le lui dit tout net au parloir, de l'autre côté de la grille et du rideau noir. L'ermite se récuse. Il se sent indigne du sacerdoce et ne désire que mener la vie la plus obscure. Mère Élisabeth insiste : on n'a pas le droit d'enterrer les dons que Dieu a donnés. Frère Charles objecte son indignité. Il ne pourrait accepter l'idée de devenir prêtre que s'il était sûr de pouvoir demeurer en même temps un humble et un pauvre. Il veut demeurer à la dernière place et il ne pense pas que la dignité du prêtre soit compatible avec sa vocation personnelle. L'abbesse ne cède pas. Ingénieuse, elle propose d'écrire elle-même à l'abbé Huvelin qui demeure le directeur de conscience de Frère Charles. Celui-ci s'incline. Mère Élisabeth n'a pas de peine à obtenir que l'abbé Huvelin insiste comme elle. Il y a des années que le vicaire de Saint-Augustin souhaite conduire Charles de Foucauld vers le sacerdoce.

Mais ce n'est pas en un jour qu'ils auront raison des résistances de Frère Charles.

Après quatre mois et demi à Jérusalem, l'ermite rentre à Nazareth où il va résider un peu plus d'un an.

C'est là qu'en 1899 il rédige une nouvelle règle pour la congrégation dont il rêve. L'idéal, bien sûr, est toujours le même : mener la vie de Nazareth en pays de mission. Mais la structure matérielle de son projet a beaucoup changé. Dans le grand monastère de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, il ne rêvait que de petites mesures pour se rapprocher davantage du dénuement et de la solitude. Maintenant qu'il possède dans sa cabane le

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

bonheur de la non-possession, mais auprès d'un couvent qui lui apporte une aide matérielle et spirituelle dont il est conscient et heureux, il trace cette fois le plan d'un grand monastère pouvant abriter une quarantaine de religieux.

L'idée principale qui l'anime alors, c'est le désir de pouvoir assurer l'adoration perpétuelle. Il faut assez de religieux pour qu'ils puissent constamment se relayer devant le Saint Sacrement, chaque jour, tout en assurant le reste de la vie matérielle et communautaire. Mais comme il sait que les grands édifices sont presque fatalement les adversaires de la pauvreté, il réglemente tout dans le plus petit détail afin de pourchasser sans trêve toute tentation de grandeur et de richesse.

Comme s'il avait compris, d'ailleurs, à quel point serait étouffante la claustration dans une minuscule demeure qu'il édictait dans son premier projet de règle, il prévoit toute une série de bâtiments rassemblés autour de cinq cours distinctes. Sur son plan, tout est minutieusement prévu, au centimètre près. Frère Charles a renoncé à tout. Mais l'explorateur qui mesurait jadis altitudes et longitudes au Maroc reparaît sous la défroque de l'ermite. Espère-t-il aussi repérer et forger l'assise des mondes spirituels dans la vie humaine, au moyen de telles mesures ? Ici, tout est d'avance décrit, mesuré, jaugé, comme Platon, d'avance, dressait le plan de son utopie politique. Comme si un grand rêve poussait son auteur à compenser le côté chimérique d'une entreprise par des excès géométriques. Il s'en faut de beaucoup que le projet de Frère Charles ne soit que chimère et géométrie. Mais il lui est infiniment difficile de se représenter quelle forme pourra prendre cette fondation lorsqu'elle sera collectivement réalisée.

Il y a, d'ailleurs, dans ces plans, une très haute poésie sacrée. Entre la porte d'entrée ouverte à tout hôte et le cloître inviolable, s'étage une série de zones de silence et de recueillement. On croirait voir ici matérialisée l'image du Château de l'Ame ou celle du Temple, avec la suite de leurs seuils et de leurs parvis. Le sens des enceintes successives autour d'un lieu saint, la hiérarchie intérieure et les degrés du sacré, toutes choses dont l'homme moderne a perdu la signification, Frère Charles les fait admirablement revivre dans cet instant de ses méditations. Peut-être en a-t-il puisé l'image le plus concrètement du monde dans sa vie extérieure auprès du monastère des Clarisses. Mais c'est aussi l'image vivante de ses propres étapes intérieures.

Sur ces entrefaites, les Franciscains de Nazareth, qui ont eu vent de ses désirs et des projets de Mère Élisabeth, lui indiquent que la montagne sur laquelle Jésus a prononcé le Sermon des Béatitudes — selon la tradition — doit être mise en vente. Acheter cette terre, la soustraire définitivement au négoce, y fonder un ermitage pour y vivre ces mêmes Béatitudes, quel beau rêve pour Frère Charles! Les Franciscains le mettent en rapport avec leur homme d'affaires. L'abbé Huvelin donne son accord. M. de Blic, le beau-frère de Foucauld, envoie douze mille francs (des francs-or) pour que ce rêve puisse se réaliser. Frère Charles signe le contrat, remet l'argent et s'en va rendre visite au patriarche latin de Jérusalem, Mgr Piavi, pour lui demander l'autorisation de bâtir un oratoire sur le mont des Béatitudes. Mgr Piavi n'a pas l'habitude de recevoir des moines habillés en vagabonds. Il ne prend pas Frère Charles au sérieux et le renvoie lestement.

Après quoi Frère Charles apprend que le prétendu

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

vendeur de terrain était un escroc. Tout s'est effondré.

« Je suis dans une paix profonde et une grande joie, écrit-il alors ; je n'ai qu'une chose à craindre : d'être infidèle à la grâce. »

De nouveau Mère Élisabeth et l'abbé Huvelin insistent pour que Frère Charles se prépare au sacerdoce. Il y consent, mais précisément parce que ce n'est pas lui qui le désire et parce que dans la voix de ceux qui le conseillent il pense reconnaître la voix de Dieu lui-même.

Il ne compte plus s'attarder, d'ailleurs, à Nazareth et à Jérusalem. Les Clarisses le connaissent trop bien. Il mène près de leur monastère ce qu'il appelle une vie de délices, de repos et de jouissance. Il faut partir. Puisqu'on l'appelle vers le sacerdoce, il demande une nouvelle fois l'appui de Notre-Dame-des-Neiges. Les Trappistes qui l'ont formé à la vie religieuse achèveront de le préparer à devenir prêtre. Il leur demande en cela le plus parfait désintéressement, car il ne compte nullement rentrer à la Trappe. Il y fera seulement retraite et sera ordonné par l'évêque de Viviers.

Sitôt les Trappistes avertis de son désir, ils acceptent volontiers. Alors, n'y tenant plus, Frère Charles prévient l'abbé Huvelin qu'il rentre en France, et, sans attendre la réponse, il prend le bateau pour Marseille.





CHAPITRE XIII

A QUARANTE-DEUX ANS

AOUT 1900. Foucauld débarque à Marseille: Après un rapide pèlerinage à la Sainte-Baume où il prie sainte Marie-Madeleine, il prend le train pour Paris.

1900. C'est ce qu'on appelle en France la belle époque. La paix règne aux frontières depuis près de trente ans et les finances sont prospères. C'est l'année de la grande

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Exposition Universelle. Sur les deux bords de la Seine, depuis le Grand Palais jusqu'au Champ de Mars, s'alignent d'innombrables palais forains en forme de gâteaux. Les halls regorgent de richesses. Jets d'eau, illuminations, concerts, bals, revues, feux d'artifice se succèdent sans interruption. Vingt millions de visiteurs.

Les prix ne sont pas chers. Les salaires encore moins. Pendant que les boulevards resplendissent de luxe, la misère règne dans les faubourgs et les syndicats organisent difficilement la résistance contre les assauts du capitalisme.

Partager la pauvreté ouvrière et coloniale, qui peut alors y songer, sinon cet étrange vagabond venu d'Orient et qui monte vers la capitale?

Arrivé à Paris, Frère Charles va tout droit chez le vicaire de Saint-Augustin. Celui-ci est stupéfait. N'a-t-il pas télégraphié quelques jours plus tôt : « Demeurez à Nazareth »? Mais Frère Charles était déjà en route. D'abord inquiet et mécontent, l'abbé Huvelin cesse bientôt de protester. Il comprend que ce n'est pas un coup de tête, mais un appel profond et irrésistible.

Apaisé par l'approbation de son directeur, Frère Charles reprend le train et se dirige vers Notre-Dame-des-Neiges.

Pour la troisième fois, il sonne à la porte du grand monastère. Il est las et couvert de poussière. Il se joint à quelques mendiants venus demander le gîte et la soupe aux moines. Il ne se fait pas reconnaître, mange avec les chemineaux et couche comme eux dans la grange.

Le lendemain matin, il se lève à la première heure pour entendre la messe et demande ensuite à voir Dom Martin, le Père abbé qui l'accueillit déjà en ce même monastère, dix ans auparavant.

Entre Frère Charles et Frère Albéric, Dom Martin

ne fait pas de différence. Il le reçoit à bras ouverts et s'occupe de tout pour l'ordination de son ancien novice.

En attendant, Foucauld fait un rapide voyage à Rome pour consulter sans doute quelques théologiens de l'Université Grégorienne à propos de son projet de Règle pour les Petits Frères, puis à Milan où il va prier sur les traces de saint Augustin. Au retour, il s'arrête quelques jours à Barbirey, en Bourgogne, auprès de sa sœur qu'il n'a pas vue depuis dix ans.

De retour à la Trappe, il entre en retraite. Dom Martin lui a donné une cellule merveilleusement singulière : il suffit d'en ouvrir la porte pour se trouver sur la tribune de l'église et prier en face de l'autel. Frère Charles peut venir et adorer autant qu'il le désire dans la Maison-Dieu sans déranger personne. Au cœur du monastère, il est tout à fait seul auprès du Seigneur.

Le Père abbé est si enthousiasmé de son hôte qu'il écrit :

« Je ne saurais vous exprimer notre bonheur de posséder pour quelque temps notre cher et saint ermite. Il est un peu fatigué en ce moment, et on ne sait comment s'y prendre pour le soigner... J'ai eu le bonheur de lui conférer les ordres mineurs, en la fête du saint Rosaire ; c'est peut-être le plus grand bonheur de ma vie. »

Frère Charles est préparé depuis si longtemps au sacerdoce, malgré ses refus, que pour lui tous les délais sont abrégés.

Sous-diacre en décembre, diacre en mars, il est ordonné prêtre le 9 juin 1901, à Viviers, par Mgr Montéty, en présence de Mgr Bonnet.

L'évêque impose les mains sur Charles de Foucauld. Frère Charles est devenu prêtre. Il a le pouvoir de remettre les péchés, d'annoncer la parole de Dieu et de changer



le pain et le vin en le corps et le sang du Christ, nourriture d'immortalité.

En cette année 1901, Frère Charles a déjà quarante-deux ans. Une nouvelle vie s'ouvre devant lui. Il est prêtre du diocèse de Viviers, mais libre de résider hors du diocèse. Où va-t-il repartir ?

Pendant les longs mois de retraite, dans la cellule de Notre-Dame-des-Neiges, c'est une des questions à laquelle il a le plus réfléchi. Il est sur une plaque tournante et le sent vivement. Tous les départs sont possibles. Bien sûr, il a toujours le même but : vivre la vie de Nazareth, en pays de mission. Mais où cela ? D'abord il songe à repartir en Terre sainte. Il aimerait se fixer à Béthanie, le village de Marthe, de Marie et de Lazare, où Jésus fut toujours reçu avec amour. Mais peut-être y connaîtrait-il trop de douceur ? Cela suffit pour qu'il écarte ce projet.

C'est alors que le Maroc réapparaît dans tout son éclat. Il l'a visité jadis par passion d'explorateur. Cette fois, il rêve d'y partir au nom d'une passion divine. Les musulmans du Maroc, sans le savoir, l'ont ramené à Dieu. Il ne désire plus que leur rendre cent pour un et se jeter, lui seul, à la poursuite de ses amis marocains pour les conduire vers le Dieu fait homme. Non par une grande prédication, mais en vivant au milieu d'eux, comme Jésus à Nazareth au milieu des Juifs. Il est prêt au martyre, si Dieu le veut, pour être le pont entre le Christ et les Marocains.

« Mes retraites du diaconat et du sacerdoce, dirait-il plus tard, m'ont montré que cette vie de Nazareth, qui me semblait être ma vocation, il fallait la mener non pas en Terre sainte tant aimée, mais parmi les âmes les plus malades, les brebis les plus délaissées. Ce divin banquet dont je



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

devenais le ministre, il fallait le présenter non pas aux parents, aux voisins riches, mais aux boiteux, aux aveugles, aux pauvres, c'est-à-dire aux âmes manquant de prêtres. Dans ma jeunesse, j'avais parcouru l'Algérie et le Maroc. Au Maroc, grand comme la France, avec dix millions d'habitants, pas un seul prêtre à l'intérieur ; au Sahara, sept ou huit fois grand comme la France et bien plus peuplé qu'on le croyait autrefois, une douzaine de missionnaires ! Aucun peuple ne me semblait plus abandonné que ceux-ci. »

Mais pas plus que Foucauld, explorateur géographe, n'a omis de préparer soigneusement son ancienne expédition, Frère Charles, explorateur mystique, n'oublie que son nouveau projet exige aussi une longue préparation.

Il y a dix-huit ans, alors, que Charles de Foucauld est parti pour l'Empire chérifien, en compagnie de Mardochée Abi Serour. Bien des événements se sont produits dans l'intervalle au Maroc et au Sahara.

En 1894, le jeune sultan Abd El Aziz a succédé à son père, Mouley Hassan. L'état du pays s'est encore aggravé : anarchie intérieure croissante et rivalité des grands États européens qui veulent y conquérir de l'influence et des marchés.

La frontière algéro-marocaine est brûlante. Sur la carte, elle est nettement tracée, à quelques kilomètres en deçà d'Oujda au nord, et de Figuig au sud, après quoi elle se perd dans les solitudes du grand désert. Même là où elle est théoriquement définie, elle n'est qu'une convention entre deux États. Pour les nomades du Rif et de l'Atlas, cette ligne idéale est le plus abstrait, le plus vain des fantômes. Eux qui décèlent la moindre variation dans les couleurs du sol, la plus fine trace

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

de gazelle, le plus secret signe d'eau, ne voient nulle part cette ligne chimérique qui prétend couper en deux l'empire illimité du désert et des razzias. Sauf aux points occupés par de fortes garnisons françaises, aucune oasis algérienne n'est sûre au voisinage du Maroc. Plus une palmeraie est prospère, plus elle attire les foudroyantes apparitions des guerriers surgis du bled es siba.

Au centre du Sahara, par contre, les Français ont beaucoup progressé depuis le voyage de Foucauld dans le Mزاب et jusqu'à El Goléa, il y a quinze ans déjà.

Deux ans plus tôt, pendant que Frère Charles est à Nazareth, en 1899, une petite troupe de méharistes Chaamba, de spahis et de goumiers, sous les ordres du capitaine Pein, escortant le géologue Flamand, descend d'El Goléa en droite ligne vers le sud et prend l'oasis d'In Salah, au prix de deux combats. Toute la région environnante, le Tidikelt, est occupée et militairement organisée. Mais on se garde d'entrer dans le Hoggar et dans tout le domaine central où les Touareg maintiennent intacte leur redoutable réputation. On n'a pas oublié le massacre de Flatters et celui de Morès.

Vers l'ouest du Sahara, la pénétration française se déploie de plus en plus. En 1900, une colonne occupe Igli qui marque l'entrée de la Saoura, un peu au nord de Beni-Abbès et du grand erg occidental, une autre colonne s'installe à Timimoun, dans le Gourara.

En février 1901, pendant que Frère Charles est à Notre-Dame-des-Neiges, de nouvelles troupes partant de Timimoun et d'In Salah occupent le Touat, font leur jonction à Adrar et achèvent d'occuper tout l'oued Saoura. Peu s'en faut, d'ailleurs, qu'une de ces colonnes ne soit surprise et anéantie par un rezzou marocain.

En tout cas, un épisode capital de la conquête du

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Sahara vient de se terminer : un grand nombre d'oasis abritant quelque soixante mille habitants entrent en communication régulière avec l'Algérie, sur une zone limitrophe du Maroc sud. Cette région est peuplée par une des plus curieuses populations sahariennes, d'origine arabe, noire et juive. Elle a bâti de véritables cités à la fin du Moyen Age, mais qui furent complètement rasées au ^{xv}^e siècle par un despote arabe.

Où mieux que dans ces régions à peine soumises, mais toutes proches du bled es siba, Frère Charles pourrait-il vivre la vie de Nazareth tout en préparant une nouvelle randonnée au Maroc ?

En même temps, son rêve d'une congrégation de Petits Frères est encore en train d'évoluer. Frère Charles discerne de plus en plus clairement les moyens de réaliser son idéal. Il ne désire la solitude que pour se rapprocher davantage de Dieu, mais nullement pour faire obstacle à la charité. Il espère toujours que des compagnons viendront se joindre à lui, peut-être même des Trappistes désireux de suivre la même voie.

« Nous voudrions, écrit-il, fonder sur la frontière marocaine non pas une Trappe, non pas un grand et riche monastère, non pas une exploitation agricole, mais une sorte d'humble petit ermitage où quelques pauvres moines pourraient vivre, de quelques fruits et d'un peu d'orge récoltés de leurs mains, dans une étroite clôture, la pénitence et l'adoration du Saint Sacrement, ne sortant pas de leur clos, ne prêchant pas, mais donnant l'hospitalité à tout venant, bon ou mauvais, ami ou ennemi, musulman ou chrétien... »

Un peu plus loin, il précise davantage :

« Vous avez parfaitement compris ce que je voudrais : établir une zaouïa de prière et d'hospitalité entre Aïn

Sefra et le Gourara, pour faire rayonner l'Évangile, la Vérité, la Charité, Jésus. »

Une *zaouïa*. Ce mot arabe qui apparaît déjà, avant même que Frère Charles soit reparti en Afrique du Nord, montre à quel point il est inspiré par le souvenir de son ancien voyage au Maroc. Une *zaouïa* est le siège d'une confrérie religieuse musulmane. C'est là que les « Frères » se réunissent pour prier ensemble. C'est là qu'ils accueillent les pèlerins et pratiquent l'hospitalité antique envers les voyageurs et les pauvres. Comment Frère Charles ne se souviendrait-il pas de la façon dont les musulmans lui ont accordé l'hospitalité au Maroc, parfois en risquant leur vie ? Comment ne songerait-il pas entre tous à Bou Rhim et à Sidi Edris ? La terre d'Afrique ne verra-t-elle venir les *Roumis* qu'en militaires et en marchands, ou même en prédicateurs ? Ne viendra-t-il pas des religieux chrétiens vivant comme le Christ à Nazareth et pratiquant en son nom la loi de l'hospitalité que l'Europe « chrétienne » a tragiquement oubliée !

Si ce mot de *zaouïa* suffit à souligner directement la profondeur de l'influence marocaine sur Foucauld, ce n'est pas pour l'écarter de la grande tradition monastique, mais au contraire pour l'y ramener. Il ne se peut pas que la contemplation soit l'adversaire de la charité, pas plus que du travail manuel.

Parlant des Pères du désert qui vivaient en Égypte au IV^e siècle, Cassien nous atteste qu'ils ne voulaient pas tirer leur nourriture de donations, mais de leur labeur, à la sueur de leurs fronts, et il ajoute :

« Bien plus, non contents de restaurer du fruit de leur travail visiteurs et étrangers, ils rassemblent quantité de vivres et les dirigent soit vers la Libye, pays de stérilité et de famine, soit vers les cités, pour les malheu-

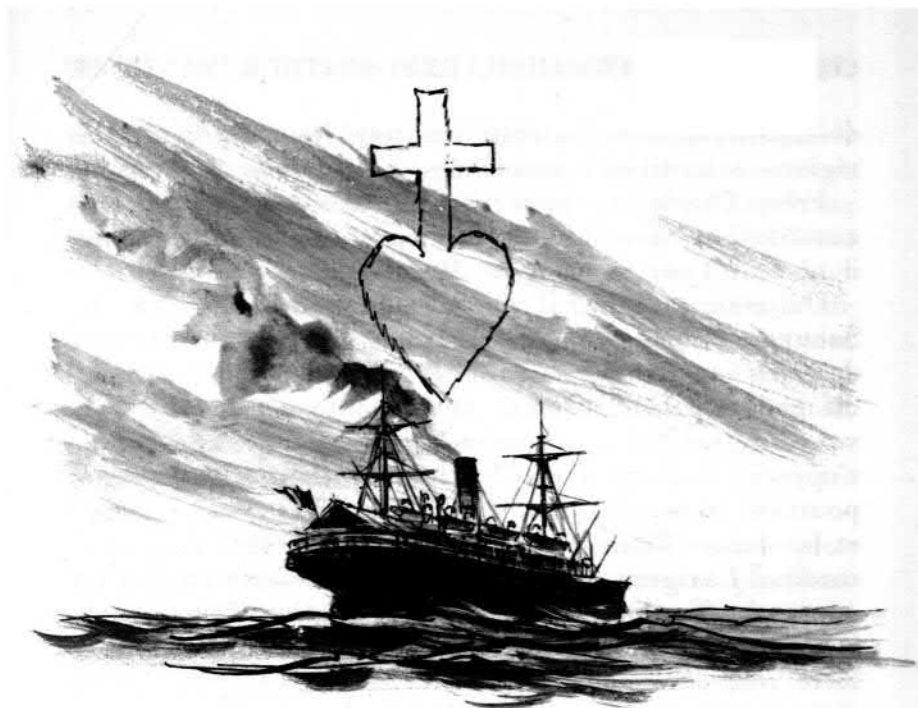
CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

reux qui languissent dans la misère des cachots. Ils ont cette confiance d'offrir, par là, au Seigneur un sacrifice spirituel et véritable du produit de leurs mains. »

A la veille de retourner en Afrique, Charles de Foucauld a retrouvé le grand secret des moines de l'Afrique ancienne.

Il n'a plus qu'une hâte, c'est de partir.





CHAPITRE XIV

LA FRATERNITÉ DE BENI-ABBÈS

SORTI de Notre-Dame-des-Neiges le 6 septembre 1901, Frère Charles repasse par la Sainte-Baume et prend le bateau pour Alger.

En débarquant sur le quai, il est accueilli par Dom Henri, devenu prieur de Staouëli, et par Mgr Guérin, Père Blanc, qui vient d'être nommé Préfet apostolique

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

de Ghardaïa, avec autorité sur tous les catholiques des régions sahariennes rattachées à l'Algérie.

Frère Charles ne peut s'établir dans la Saoura sans autorisation canonique et administrative. Tout de suite, il obtient l'autorisation de Mgr Guérin.

Du côté profane, il éprouve plus de difficulté. La Saoura est encore zone d'opérations militaires et l'arrivée de civils est difficilement tolérée. Au surplus, la politique du gouvernement général de l'Algérie est hostile à la venue de prêtres. La consigne, depuis longtemps, est de s'opposer à toute forme de pénétration religieuse qui pourrait indisposer les musulmans. Les Pères Blancs et les Sœurs Blanches, fondés trente ans plus tôt par le cardinal Lavigerie, doivent se cantonner dans l'apostolat auprès des Européens ou dans l'organisation d'orphelinats et de dispensaires. La métropole est d'ailleurs en pleine lutte religieuse et la loi contre les congrégations vient d'être votée le 2 juillet. Trappistes et Pères Blancs échapperont à la dispersion, mais rien n'est sûr. Qu'à cette heure Frère Charles se présente avec l'idée de fonder une nouvelle congrégation dans une zone fraîchement occupée, c'est une coïncidence qui paraît aussi défavorable que possible.

Heureusement, si l'on peut dire, Frère Charles est seul. Sa congrégation n'est qu'un songe mystique. Il n'a aucune visée de propagande. Il compte simplement vivre en ermite et, depuis qu'il est prêtre, distribuer les sacrements aux catholiques, c'est-à-dire, en fait, aux soldats et officiers qui se trouvent dans la Saoura. Il ne semble pas que ce projet de l'ermite venu de Nazareth soit de nature à ébranler les fondements de l'État. Cependant il est fort probable que Frère Charles eût échoué dans son désir de rejoindre les oasis de la Saoura s'il

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

n'eût alors retrouvé bon nombre d'anciens amis personnels demeurés dans l'armée et parvenus à de hauts postes en Afrique du Nord, surtout son vieux camarade Laperrine nommé commandant supérieur du Territoire des Oasis sahariennes, la même année, son cousin de Castries et surtout le commandant Lacroix, ancien camarade de Foucauld à Saint-Cyr et devenu chef du service des Affaires indigènes auprès du gouvernement de l'Algérie.

En fin de compte, Lacroix lève toutes les difficultés. Après un mois passé à Maison-Carrée, chez les Pères Blancs, puis à Staouëli, Frère Charles est libre de partir pour les oasis.

Celle qu'il choisit se nomme Beni-Abbès. C'est la plus grande palmeraie de la Saoura. Elle compte plusieurs villages indigènes, une garnison française éloignée de tout prêtre. C'est surtout le poste le plus proche du Maroc sud.

Quand Frère Charles part pour Beni-Abbès, en octobre 1901, il porte un costume un peu différent de celui de Nazareth. Puisqu'il est en Afrique, il s'habille à la mode des indigènes du pays. Non par goût du pittoresque, mais pour partager le vêtement de ceux dont il veut partager la misère et l'amitié. Il porte une gandoura blanche et un léger chèche de même couleur. Un grand rosaire pend à une ceinture de cuir. Mais ce qui le distingue crûment des indigènes c'est, sur sa gandoura, un grand cœur rouge planté d'une croix.

S'il veut être comme un indigène parmi les indigènes, il n'admet aucune équivoque : il arbore sur lui à toute heure l'emblème de sa foi au Christ. La croix aurait suffi, à elle seule, mais Frère Charles est animé d'une grande dévotion au Sacré-Cœur. C'est sa cousine Marie qui l'y a conduit dès le temps de sa conversion. Pour

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Frère Charles, comme pour Marie des Vallées, saint Jean Eudes et sainte Marguerite-Marie, l'emblème du Cœur manifeste par-dessus tout l'amour du Christ pour les hommes.

Frère Charles part en chemin de fer vers le sud. La voie ferrée s'avance déjà très loin : l'insolite panache de fumée des locomotives s'inscrit dans le ciel du désert jusqu'au terminus audacieusement situé à quelques kilomètres de Figuig, turbulente oasis théoriquement marocaine. La bourgade où est installée la dernière station a reçu le nom de Duveyrier en mémoire du vieil explorateur tragiquement disparu. Que de souvenirs étreignent le cœur de son ami, lorsqu'il y arrive.

Après, il faut partir sur la piste, en longeant l'invisible frontière, jusqu'à Beni-Abbès. L'ermite voudrait aller à pied comme le mendiant qu'il fut, entre Nazareth et Jérusalem. Impossible. Il n'est pas permis de voyager à sa guise dans cette zone d'opérations guerrières. On n'a pas le droit de circuler sans escorte sur cette piste souvent coupée de petites troupes de pillards marocains. Accompagné par le lieutenant Huot, qui rentre de permission, et par quelques soldats indigènes, Frère Charles doit partir à cheval avec eux, le long de l'oued Zousfana.

Il s'imaginait vivre plus obscur au Sahara qu'à Nazareth. Douce illusion. Dans ces oasis où vivent une poignée de Français, de petits détachements de soldats indigènes et la population du village local, nulle venue de voyageurs ne passe inaperçue. Encore moins celle, sans précédent, d'un prêtre. Les plus proches, des Pères Blancs, habitent à plusieurs centaines de kilomètres. Et qui ne remarquerait cet étrange ermite qui porte, visible de loin, sur son cœur, le Cœur rouge du Christ ?

Frère Charles ne songeait à rien moins qu'à se prévaloir

de son passé de hussard, de chasseur d'Afrique et d'explorateur. Mais ni Laperrine, ni les autres camarades qu'il a revus ne se sont abstenus d'en informer tout le monde ; et, dans la Saoura, il n'est pas d'officier qui ne soit fort curieux d'aller le voir et le saluer.

Dans chaque poste, il est reçu avec honneur et sympathie. Surtout à Taghit, où le lieutenant de Susbielle, chef de poste, vient à sa rencontre, trente kilomètres avant l'oasis, avec vingt cavaliers arabes. Le voyageur a beau se présenter sous le nom de Frère Charles de Jésus, pour les Français, il est d'emblée le Père de Foucauld, et pour les Arabes, le « marabout ».

Les musulmans comptent parmi eux nombre de marabouts, c'est-à-dire d'hommes qui consacrent leur vie à la piété. Les *Roumis* qui vivent « comme des chiens », sans adorer le Très-Haut, auraient-ils donc eux aussi des marabouts ?

Mais le marabout chrétien se soustrait autant qu'il peut aux manifestations spectaculaires. Il ne désire que gagner son futur ermitage tout proche maintenant, et reprendre la même vie qu'à Nazareth.

L'arrivée à Beni-Abbès est une fête. Tout d'un coup le cercle aride des collines du désert s'entrouvre : au-delà d'une longue plage désolée, brillent les eaux de l'oued Saoura, étincelante ligne large et courbe. Sur l'autre rive se dresse une compacte forêt de palmiers, sept ou huit mille palmiers, au-dessus desquels apparaît la crête d'une gigantesque falaise. Presque toute l'oasis est rassemblée entre l'oued et le roc.

Vers la gauche, la courbe de la Saoura se perd dans l'or des premières dunes du grand erg occidental.

Sur la plus haute colline, entre la falaise et le grand erg, les créneaux de la redoute dominant tout le paysage.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

La falaise n'est que le dernier rebord de la hamada, un immense plateau pierreux qui s'étend indéfiniment vers le Maroc et où rôdent les rezzous¹ marocains.

Chaleureusement accueilli par le capitaine Regnault, chef de la petite garnison, et par ses officiers, le Père



de Foucauld passe quelques jours dans les bureaux du bordj, en attendant de fixer son ermitage.

Le bordj est austère, mais aussi confortable que possible. Pour un Français, il est la plus sûre des résidences. La palmeraie est délicieuse. Elle abonde en eaux amenées par des canalisations souterraines, les foggaras, que les indigènes ont jadis creusées. Elle est pleine de jardins potagers et de vergers. Elle compte trois villages rustiques et prospères, habités par des Chleuhs et des

(1) Bandes de guerriers partant opérer des razzias.

Harratins. Il y a là environ douze ou quinze cents habitants, cultivateurs, d'origine noire ou berbère.

« La population est très douce, écrit le Père. Après avoir beaucoup redouté l'arrivée des Français, elle en paraît satisfaite et reconnaît que pour la première fois, depuis un temps immémorial, elle peut faire ses récoltes dont les Doui Mnia¹ se chargeaient auparavant. »

Mais le Père ne s'établira ni près de la redoute, ni dans la palmeraie. Pas plus qu'il ne s'enfuit loin de toute proximité humaine, dans l'absolue solitude, il ne cherche la douceur des jardins sous les palmes, l'immédiate protection et la vie porte à porte avec tout le monde. Ce qu'il cherche, c'est à vivre un peu à l'écart. Il n'a ni la vocation du prêtre séculier, chargé d'une paroisse, qui doit résider au milieu de son peuple, ni la vocation du pur contemplatif qui s'isole totalement. Ici, comme à Nazareth, sa place est à l'écart du village pour être vraiment dans le désert, en face de Dieu seul. Mais seulement un peu à l'écart, pour n'être pas trop loin des hommes qui ont besoin de lui. Cette idée, qui a paru si singulière, se place dans la ligne la plus profonde de la Tradition. A l'orée du désert, devant l'oasis, le Père choisit le lieu où il sera le plus exactement suspendu entre contemplation et charité. On peut dire que c'est une étrange nouveauté dans la vie monastique. Est-ce si sûr? Les grands monastères du Moyen Age n'ont pas vécu absolument à l'écart : ils ont largement participé à la vie de leur temps, en pratiquant l'hospitalité, en faisant rayonner autour d'eux l'influence de leur vie religieuse et de leur travail agricole. Même les Pères du désert n'étaient pas toujours enfermés dans des cavernes et savaient étendre au loin leurs secours.

(1) Tribu berbère célèbre par ses razzias.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

L'amour de Dieu n'est pas le contraire de l'amour du prochain.

Ce qui est vraiment neuf chez le Père de Foucauld, c'est qu'il réinvente à sa façon la manière de retrouver la plus antique tradition. Il doit la réinventer, non parce que la tradition change, mais parce que le monde a changé.

Le Père de Foucauld est l'homme des frontières. A Beni-Abbès, il est à la lisière de l'Algérie et du Maroc. Il est entre les Français et les Arabes, entre les chrétiens et les musulmans. Il vient vivre en ermite, en ermite qui demeure toujours le plus possible enfermé dans une clôture, mais qui tient toujours ouvert le seuil de son ermitage afin d'accueillir quiconque veut le voir et a besoin de lui.

Entre Dieu présent dans le mystère de la solitude et le Christ présent dans le mystère du prochain, quel qu'il soit, le Père n'imagine nulle opposition.

De même, ce qu'il choisit comme résidence, c'est une solitude, mais proche de l'oasis. A cinq cents mètres de Beni-Abbès, dans la hamada, l'aride et brûlant plateau de pierre, il y a une légère dépression du sol. C'est là qu'il établit sa demeure. Placée à mi-pente du ravin, elle sera seule en plein soleil, au milieu du silence et des pierres.

De là, il ne pourra voir ni les créneaux du bordj, ni les palmes de l'oasis, mais seulement le cap des dunes, la hamada à perte de vue, et la proche arête du plateau qui se découpe durement sur le ciel du côté de Beni-Abbès.

Dans le fond du ravin, par une piste abrupte, il peut voir quelques broussailles qui poussent autour des puits de la foggara.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« Ce qui convient, écrit saint Jean de la Croix, dans *La montée du Carmel*, c'est un lieu solitaire et même d'aspect sévère, afin que l'esprit monte sûrement et directement vers Dieu sans être empêché ni retenu par les choses visibles. »

Et le Père de Foucauld écrit à son ami trappiste le Père Jérôme :

« Il faut passer par le désert et y séjourner pour recevoir la grâce de Dieu : c'est là qu'on se vide, qu'on chasse de soi tout ce qui n'est pas Dieu et qu'on vide complètement cette maison de notre âme pour laisser toute la place à Dieu seul. Les Hébreux ont passé par le désert, Moïse y a vécu avant de recevoir sa mission, saint Paul, saint Jean Chrysostome se sont aussi préparés au désert... C'est un temps de grâce, c'est une période par laquelle toute âme qui veut porter des fruits doit nécessairement passer. Il lui faut ce silence, ce recueillement, cet oubli de tout le créé au milieu desquels Dieu établit son règne et forme en elle l'esprit intérieur... Montez plus haut : regardez saint Jean-Baptiste, regardez Notre-Seigneur. Notre-Seigneur n'en avait pas besoin, mais il a voulu nous donner l'exemple. »

Souvent le Père lisait les écrits de saint Jean de la Croix et il est clair qu'il s'en est inspiré pour situer son ermitage dans le désert. Mais le grand docteur carme ne faisait que continuer une tradition qui remonte à la Bible elle-même et qui inspire aussi directement Charles de Foucauld. Avant que le désert devienne la forteresse des moines, c'était le lieu où se formaient les grands prophètes d'Israël.

Le maigre terrain qui se trouve dans le ravin appartient au caïd de Beni-Abbès. Le Père l'achète pour un millier de francs que lui envoie sa cousine Marie. Reste à l'amé-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

nager. Il faut bâtir une maisonnette, dégager les puits, défricher un petit potager, planter quelques palmiers et oliviers dans le fond de la dépression. L'ermite commence à se mettre à l'œuvre, mais il est incapable de s'en tirer tout seul. Le capitaine Regnault envoie quelques soldats qui se chargeront du gros œuvre. Ce sera vite fait, car il s'agit simplement de confectionner quelques briques de terre glaise et de couvrir sommairement la mesure. La première construction est la maison du Seigneur :

« Intérieurement, écrit le Père à sa cousine, la chapelle est crépée en mortier gris foncé d'une jolie couleur naturelle (en gris perle très foncé, perle noire) ; elle a quatre mètres d'élévation¹ ; le plafond ou plutôt le toit est horizontal, en grosses poutres de palmiers : c'est très rustique, très pauvre, mais harmonieux et joli : pour soutenir les poutres, il y a au milieu quatre troncs de palmiers verticaux ; dans leur rusticité ils font très bon effet et encadrent bien l'autel ; à celui qui est près du coin de l'Évangile est pendue une lampe à pétrole qui m'éclaire la nuit et jette beaucoup de lumière sur l'autel. L'autel, démontable, en bois blanc, fait d'après mes indications à Notre-Dame-des-Neiges et apporté avec moi, est très simple, mais très propre et pieux ; c'est une table portée par quatre gros pieds carrés portant un tabernacle entouré d'une tablette à sa droite et à sa gauche... la croix est de cuivre sur ébène, elle est fort belle : c'est un cadeau de l'abbesse des Clarisses de Jérusalem... Au plafond est accroché un dais en forme de tente en grosse toile vert foncé absolument imperméable, pour garantir de la pluie l'autel et son marche-pied. (Le toit garantissant plutôt du soleil que de la

(1) Sur quatorze mètres de long et quatre de large.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pluie)... Le sol de l'église est couvert d'une couche de sable rose (il n'y en a que trop dans le pays) de dix centimètres d'épaisseur... »

Le Père y célèbre la messe pour la première fois le 1^{er} décembre 1901.

Vue du dehors, cette chapelle ne ressemble en rien même aux plus pauvres églises de campagne dans la métropole. Sauf la petite croix de bois qui la domine, elle est semblable à tous les gourbis algériens. Elle ne paraît guère se distinguer des petites chambres qu'on va construire juste à côté d'elle. Le Père en fait bâtir cinq : une pour être sa cellule, deux autres pour des hôtes possibles, deux encore pour les compagnons hypothétiques qu'il attend toujours. Il ferait encore construire d'autres cellules, si Mgr Guérin ne le priaît de ralentir.

En faisant édifier cet ermitage de Beni-Abbès, le Père s'inspire visiblement de son grand projet de 1899.

A Beni-Abbès, Charles de Foucauld est venu vivre une nouvelle fois la vie de Nazareth, mais si l'idéal demeure inébranlable, la réalité qui l'entoure a changé et la façon dont Frère Charles réalise son idéal change aussi. Le Sahara n'est pas la Palestine. Le voisinage d'une oasis où se trouvent un bordj français et des villages indigènes est autre chose que les dépendances d'un monastère de Clarisses. Comme l'itinéraire de Foucauld explorateur en compagnie de Mardochée a dû changer à cause des circonstances, l'itinéraire mystique change, sans que change le but.

Ce que devient la nouvelle existence de l'ermite, un rapport officiel du capitaine Regnault le résume en quelques mots :

« Désireux de reprendre la vie du cloître, le R. P. de Foucauld s'est tracé sur le terrain qui avoisine son

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

bâtiment des limites qu'il ne dépasse jamais. Aidé de quelques indigènes, dont il a rétribué le travail avec ses propres ressources, il a ensemencé d'orge le ravin sis à l'ouest de sa demeure. Il y a creusé quelques puits qui lui permettent d'arroser son grain. Il vit de dattes et de pain qu'il touche à l'administration. L'argent qu'il possède lui sert à acheter de la farine, de l'orge et des dattes qu'il distribue aux pauvres.

« Malgré les instances répétées de MM. les officiers de la garnison, il n'a jamais voulu varier sa nourriture ; les légumes qu'on lui envoie des popotes passent généralement entre les mains des pauvres ou des hôtes de passage qui trouvent un abri dans la chambre d'hôte.

« La sécurité est assurée par le voisinage de la redoute et des tentes de mokhaznis campés dans les ravins à proximité de sa demeure. Les indigènes de la Saoura entourent le R. P. de Foucauld d'une vénération profonde. Sa générosité, son abnégation font l'objet de leur étonnement et de leur admiration. »

Chaque matin, de très bonne heure, avant l'aube, il célèbre la messe dans le silence absolu du désert.

« Celui qui n'a pas assisté à cette messe-là, raconte un ancien soldat qui la servait, ne sait pas ce que c'est qu'une messe. Quand il prononçait le *Domine non sum dignus*, c'était avec un tel accent qu'on avait envie de pleurer avec lui. »

Autour de la mesure qu'il habite, le Père commence à édifier une clôture, comme si ce n'était pas assez de la clôture du désert, comme s'il voulait marquer, de la même façon que dans son plan de monastère, une suite sacrée de zones de solitude et de recueillement. Il veut renforcer le lien qui l'attache à son ermitage, doubler d'un mur la barrière de désert qu'il a établie entre sa

demeure et l'oasis. Il édifie une limite dont il s'impose de ne pas sortir, sauf nécessité absolue, et d'où nulle part il ne peut découvrir la forêt de palmes en contrebas de la falaise.

Pourtant cette clôture n'est rien, ou presque. On peut



l'enjamber sans peine, là où elle existe. Elle commence par un mur très bas ; en quelques mètres, elle s'achève par un semis de grosses pierres qui se perdent parmi toutes celles qui jonchent la hamada. A peine ébauchée, l'œuvre matérielle de la construction s'arrête ; elle ne sera jamais terminée. Qu'importe. La vraie clôture d'un moine est sa volonté. Le moindre repère sur le sol lui suffit pour marquer son orbe dans l'espace. Si les prisons et les banques ont besoin de hauts murs, un ermite peut se contenter d'une clôture aussi fragile que le trait de peinture qui suffit à captiver des joueurs de tennis. Pour

le Père, cette barrière sans barrière est infranchissable, sauf si une raison majeure d'obéissance ou de charité l'appelle au-dehors. Mais pour les autres hommes, elle reste toujours grande ouverte.

Ce bizarre groupe de maisonnettes indigènes, dans un creux du Sahara, est une habitation d'ermite où le Père vit comme un Père du désert. Mais ce n'est plus du tout la cabane solitaire de Nazareth ou de Jérusalem. En même temps qu'un ermitage, c'est une *fraternité*. Frère Charles ne parle plus de zaouïa, sans doute parce qu'il est seul et qu'une zaouïa est le lieu où se réunissent les membres d'une confrérie (musulmane). Mais il appelle sa demeure une khaoua, c'est-à-dire une fraternité. Au nom du Christ, l'ermite accueille en frère quiconque se présente. Comme il porte sur sa gandoura l'image du Sacré-Cœur de Jésus, il a baptisé son ermitage : la Fraternité du Sacré-Cœur.

Nul ne peut se tromper sur le message de foi que proclame le prêtre de Beni-Abbès.

Mais personne ne se trompe non plus sur son message de charité. Le Père est l'homme de Dieu. Dans la clôture qui le sépare du monde, toutes les barrières du monde sont abattues : officiers, soldats, Français, Arabes, Berbères, esclaves noirs, caïds et mendiants, chrétiens, incroyants, musulmans, et même les nomades marocains qui se trouvent pacifiquement de passage sont accueillis fraternellement dans la khaoua.

Entre le Père et le capitaine Regnault s'est nouée une amitié profonde. Mais elle ne prétend prévaloir contre aucune autre. L'ermite est « le frère universel ».

A Beni-Abbès, le Père s'est fixé un horaire pour vivre comme à Nazareth dans la prière et l'adoration. A Nazareth, il en respectait facilement les heures. A Beni-

Abbès, c'est plus difficile. Il est vrai que pendant la nuit il est libre de veiller autant qu'il veut, mais pendant le jour il est cent fois dérangé ; il ne proteste pas, il assure qu'on ne le dérange jamais. S'il quitte l'adoration immobile de Dieu, c'est pour servir le Seigneur caché sous la tunique du soldat ou le burnous de l'Arabe. Frère Charles ne s'inquiéterait pas de savoir si historiquement le Christ est apparu en personne à la place d'un lépreux devant saint François d'Assise. Si vraiment c'était le Christ, alors ce fut un miracle propre à réjouir le cœur. Mais si le lépreux rencontré par François était simplement un lépreux italien du XIII^e siècle, c'était quand même réellement le Christ que François savait reconnaître en lui, et c'était alors l'étonnant mystère de la présence du Christ caché en chaque créature, mystère propre à réjouir le cœur du cœur. C'est non pas ce miracle, mais ce mystère que Frère Charles est venu chercher à Beni-Abbès.

Continuellement des visiteurs affluent à la Fraternité. Des chrétiens viennent prier. Des musulmans s'entre-tiennent de Dieu avec le « marabout ». Des mendiants et des esclaves viennent demander secours et protection.

Il est facile de dire que Frère Charles reçoit les plus malheureux avec le plus d'amour. Il est moins aisé de le faire. Mais Frère Charles le fait. Et il recommence tous les jours. Il ne mange pas plus qu'à Nazareth. A cet égard, sa vie n'a pas changé, mais les pauvres abondent autour de lui et il distribue tout ce qu'il reçoit : orge, dattes, pièces d'étoffe. Rien qui ressemble à l'indifférence des bureaux d'Assistance, ni à la condescendance des « grandes dames » qui veulent bien se pencher sur les miséreux. Semblable aux pauvres, Frère Charles est leur ami. Souvent il en héberge dans les deux chambres d'hôte.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Il prend avec eux les repas de bouillie d'orge, leur donne des nattes et des sacs pour dormir ni plus ni moins confortablement que lui. La nuit, il les quitte pour aller veiller et prier dans la chapelle.

Certain jour, pendant qu'il fait retraite, il juge sévèrement l'insuffisance de son hospitalité et décide de mieux faire :

« Laver le linge des pauvres et nettoyer leur chambre, autant que possible *moi*. Faire autant que possible *moi* et non un autre, tous les plus bas emplois de la maison : maintenir en état de propreté les locaux occupés par les indigènes ; prendre sur moi tout ce qui est *service*, et ressembler à Jésus qui était parmi les Apôtres comme « celui qui sert »... Faire la cuisine des pauvres, quand j'en aurai le pouvoir, leur porter à boire, à manger, ne pas laisser ce service à d'autres... »

La subversion évangélique ne respecte aucun préjugé social, aucun déterminisme de classe, elle livre l'ancien maître aux serviteurs et aux esclaves, comme le Fils de Dieu s'est livré aux hommes.

Pendant cette première année de Beni-Abbès, Frère Charles a pris à demeure deux vieux infirmes et une vieille négresse, ancienne esclave, à peu près aveugle, dont personne ne veut plus.

Le même homme qui, reclus en son ermitage, veille la nuit et lit chaque jour saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila ou saint Jean Chrysostome, est aussi celui qui reçoit sans cesse des visites :

« Pour avoir une idée juste de ma vie, écrit-il à Mgr Guérin, il faut savoir qu'on frappe à ma porte *au moins* dix fois par heure, plutôt plus que moins, des pauvres, des malades, des passants... »

Aux malades, il donne des remèdes ; aux pauvres et

aux esclaves, il distribue une provision d'orge, de pain et de dattes tous les samedis ou même tous les jours si c'est nécessaire ; aux voyageurs ou à d'autres pauvres, il donne le repas de bouillie d'orge qu'il mange avec eux.

« J'ai rarement été en peine d'argent, écrit-il encore à Mgr Guérin, pour l'hospitalité et l'aumône ; jamais pour la chapelle. Ma cousine de Bondy pourvoit totalement à l'entretien de la chapelle, je n'ai qu'à demander, elle paie ; c'est elle aussi qui a payé le terrain de la Fraternité... Ma cousine de Flavigny m'envoie 50 francs par mois pour les pauvres, ma sœur, 20 francs par mois (j'ai refusé d'accepter de celle-ci davantage)... »

Chaque mois, les officiers et soldats de Beni-Abbès lui remettent aussi pour les pauvres une petite collecte qui varie entre 40 et 50 francs.

Voilà la base économique de sa vie.

Nombreux dans le Sahara sont les pauvres, mais les plus malheureux de tous sont les esclaves. Depuis des siècles, les tribus nomades font des razzias dans le désert et jusque dans les régions du Niger et du Tchad pour faire la traite des Noirs. Maintes fois, des caravanes d'esclaves ont fait le chemin de Tombouctou à Marrakech pour alimenter les « marchés humains ». Ce sont des descendants d'esclaves libérés, évadés ou abandonnés, qui ont donné souche aux cultivateurs noirs, les Harratins, qu'on rencontre un peu partout dans les oasis. Les efforts des explorateurs et des sociétés anti-esclavagistes, même l'arrivée des Français, n'ont pas encore supprimé l'esclavage à cette époque dans le Sahara. Sans doute ne voit-on plus de caravanes spectaculaires, dans la mesure où l'organisation des razzias est devenue impossible, mais le commerce des esclaves continue plus ou moins discrètement. Le Père de Foucauld s'aperçoit même qu'à

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Beni-Abbès il est peu d'esclaves qui soient fils d'esclaves : la plupart sont des enfants récemment volés, entre cinq et quinze ans, dans le Touat et le Soudan.

A cette époque où quelques littérateurs distingués s'amuse à faire l'éloge de l'esclavage, Frère Charles peut constater quelle est la condition réelle des esclaves sur cette rive du monde méditerranéen :

« Leurs maîtres, dit-il, après avoir exigé d'eux le travail dont ils ont besoin, ne les nourrissent, ni ne les vêtent, ni ne les abritent, mais les laissent rôder oisifs en leur disant de se procurer le nécessaire comme ils pourront. Les esclaves ne peuvent rien posséder, donc jamais se racheter ; leur misère matérielle est extrême, leur misère morale plus grande encore ; à peu près sans religion, ils vivent dans la haine et le désespoir. »

Dans les zaouïas comme chez les nomades, les esclaves abondent. Un de leurs principaux travaux est de tirer de l'eau des puits, avec des outres, pour arroser les palmiers. (Les puits n'ont pas souvent de margelles, et jamais de poulies.) C'est un labeur harassant. S'ils ralentissent leur effort, ils sont frappés à coups de bâton. S'ils s'évadent, on leur fait la chasse à coups de fusil ; et si on les reprend vivants, on leur coupe les tendons des pieds pour qu'ils ne puissent plus courir.

L'autorité française reste muette, alors. Elle n'ose pas contrarier les notables du pays, chefs de zaouïas ou de tribus qui sont les principaux propriétaires d'esclaves. Mais le « marabout » de la Fraternité du Sacré-Cœur est chrétien et n'asservit personne. Les esclaves de l'oasis sont les premiers à le savoir. Ils affluent à la Fraternité. Il en vient au moins une vingtaine par jour. Le Père leur donne toujours le pain, l'amitié ou même le gîte s'ils n'ont aucun abri. Il tente d'apaiser leurs cœurs.



Mais tous supplient d'être rachetés. Il ne sait comment faire, car lui-même ne vit que d'aumônes. Il y a longtemps qu'il a abandonné toute sa fortune. Avec les dons qu'il reçoit de sa famille, il rachète quelques enfants et jeunes gens. Très peu. Cinq ou six. L'un d'eux, un nomade razzié, repart dans sa tribu. Deux autres disparaissent il ne sait où. Deux autres, encore, dont le petit Abd Jesu, racheté à trois ans et demi, iront dans un orphelinat des Pères Blancs. Il y eut aussi une vieille négresse, Marie, qui mourut peu après à l'ermitage. Enfin le Père racheta Paul Embarek, encore tout enfant. Paul servit d'abord de factotum à l'ermitage. Plusieurs fois il se sépara du Père pour vivre sa vie, mais revint et finalement lui resta fidèle jusqu'au jour tragique du 1^{er} décembre 1916.

Avant de mourir, la vieille Marie demande le baptême.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Frère Charles la baptisa comme il baptisera le petit Abd Jesu qui n'a pas de famille. Ce sont à peu près les seuls baptêmes que fera Frère Charles. Il n'est pas curé de Beni-Abbès. Il n'est même pas venu en *missionnaire*. Il n'a pas été appelé pour suivre la trace du Christ prêchant aux foules. Il vient vivre la vie que le Christ a vécue, en silence, dans le village de Nazareth.

Même le pouvoir de faire des hommes libres ne lui appartient pas. Ou si peu. A peine a-t-il racheté quelques esclaves que le bruit s'en répand tout de suite dans l'oasis. D'autres esclaves arrivent à l'ermitage et le supplient de les racheter eux aussi. Leurs propriétaires s'inquiètent et protestent auprès des officiers de la garnison : va-t-on leur forcer la main ? Prétend-on les priver de leur main-d'œuvre ? Les officiers s'alarment à leur tour. Ils redoutent des incidents avec les notables locaux et le blâme du Gouvernement. Comment avouer qu'un religieux toléré dans la Saoura est cause de désordres ? Nous sommes alors au temps du ministère Combes.

Frère Charles n'est pas un Lavigerie ni un Las Cases. Depuis des années, il n'est qu'un ermite rêvant de s'effacer. Que pourrait-il faire ? L'administration militaire l'invite à n'agir qu'avec la plus grande circonspection. Il a d'ailleurs trop peu de ressources pour aller plus loin que le rachat de quelques esclaves isolés. Si cependant le Père tentait par quelque moyen d'agir plus efficacement, rien ne serait plus facile que d'expulser de la Saoura ce « congréganiste ».

Pourtant le Père n'est pas homme à se résigner si facilement au malheur des autres. Directement il ne peut presque plus rien, mais indirectement ? Il écrit à son cousin de Castries et à Mgr Guérin. Lui, l'ermite

obscur et soumis, il leur adresse une protestation indignée :

« On dit, écrit-il : les esclaves sont nécessaires dans ce pays... on en a besoin pour la culture... sans eux, les oasis périraient. C'est très inexact. Beaucoup d'oasis et les plus prospères n'ont aucun ou quasi aucun esclave.

« Il n'y a d'autre remède à cette honte et à cette injustice que l'affranchissement. Aucune raison économique ou politique ne peut permettre de laisser subsister une telle immoralité, une telle injustice. »

Sans cesse il revient à la charge dans sa correspondance. Il ne se tient pas quitte pour avertir une fois et recommence à insister.

Il faut absolument aboutir.

« L'esclavage continue ici d'une façon douloureuse ; et en le permettant, le soutenant même, nous nous faisons *mépriser* — fruit naturel de l'injustice. Les indigènes savent que nous le réprouvons, que nous ne l'admettons pas chez nous, que nous l'interdisons en Algérie : aussi, en voyant que nous nous y prêtons chez eux, ils disent : « Ils n'osent pas... ils ont peur de nous » et ils nous *méprisent* ; ils ont raison ; il est juste de mépriser ceux qui agissent sciemment injustement ; et qui par crainte humaine agissent contre leur conscience... Aucune puissance humaine n'a le droit de river les fers de ces malheureux que Dieu a créés aussi libres que nous ; en permettant à leurs prétendus maîtres de les garder de force, de leur faire la chasse quand ils s'évadent, en les leur rendant quand ils viennent se réfugier aux pieds des autorités françaises, espérant y trouver protection et justice, on leur vole le plus indéniable des biens... »

Jamais dans toute la vie de Foucauld sa voix n'a pris un tel accent :

« Nous n'avons pas le droit d'être des chiens muets

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

et des sentinelles muettes : il nous faut crier quand nous voyons le mal. »

Mgr Guérin se souvient du cardinal Lavigerie, apôtre de la lutte contre l'esclavage, mais que pourrait-il faire? M. Combes, président du Conseil, est lancé à fond dans la lutte contre les congrégations religieuses. La lutte contre l'esclavage est une affaire évidemment moins pressante!

Le capitaine de Castries promet d'intervenir. Il est bien placé aux Affaires indigènes ; il est intime en outre avec le député Cochin dont le père avait été un ardent propagandiste de la lutte contre l'esclavage.

Quelles luttes internes se sont alors produites dans les appareils internes de l'État? Combien de fois le Père en parla-t-il avec son ami le capitaine Regnault et quelles initiatives prirent les autorités locales avec ou sans l'agrément du gouvernement civil? C'est une autre histoire, et sans doute assez compliquée. L'essentiel est qu'en tout cas, trois ans après son arrivée à Beni-Abbès, le Père peut écrire à Castries :

« D'un commun accord, les chefs d'annexe des oasis ont pris des mesures pour la suppression de l'esclavage : non en un jour, ce ne serait pas sage, mais progressivement, de telle sorte qu'à brève échéance il n'y aura plus d'esclaves ; déjà, au sens ancien du mot, il n'en existe plus ; la vente des esclaves est absolument interdite ; tous les esclaves actuels ne peuvent plus changer de maîtres ; s'ils ne sont pas bien traités, les chefs d'annexe les affranchissent. C'est un grand pas. »

Cependant Frère Charles continue à forger bien d'autres projets. En attendant les Petits Frères qu'il espère toujours, il écrit une Règle pour les Petites Sœurs qui vivront elles aussi la vie de Nazareth, en terres de mission.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Lorsqu'il regarde devant lui les millions de pierres qui jonchent la hamada, en direction de l'ouest, il songe chaque fois au monde marocain qui se tient en face de lui, invisible au-delà des horizons. A Beni-Abbès, il a reçu des nouvelles de Ben Simhoun ; il a chargé deux nomades d'une lettre pour son ami Bou Rhim de Tisint. Souvent des Marocains du Sud passent à Beni-Abbès et viennent visiter le « marabout » de la khaoua. Frère Charles ne rêve que de leur rendre visite à son tour. Il voudrait faire quelques brèves randonnées dans leur pays pour y préparer la fondation d'une autre fraternité.

« Je pense tant au Maroc, depuis quelque temps, écrit-il, au Maroc où dix millions d'habitants n'ont ni un prêtre, ni un autel, où la nuit de Noël se passera sans messe et sans prières. »





CHAPITRE XV

COMBATS AUTOUR DE BENI-ABBÈS

LA vie change peu à peu dans l'oasis de Beni-Abbès. Depuis que les Doui Mnia, les Beraber et autres nomades guerriers ne se chargent plus de faire les récoltes, à la pointe du sabre, la palmeraie connaît une prospérité étonnante.

« Beni-Abbès augmente d'importance à vue d'œil :

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

c'est plaisir à la voir. Chaque jour les caravanes, les voyageurs du Maroc y arrivent plus nombreux, attirés par le bon accueil qu'ils reçoivent, la sécurité et les bénéfices. Les Beraber commencent à venir commercer ici, nous ravitaillent d'orge et de moutons. Leurs craintes étaient grandes au début ; de jour en jour, ils prennent confiance. »

Frère Charles se réjouit. Mais il connaît trop bien le bled es siba pour supposer que tout ira de mieux en mieux, sans à-coups, jusqu'à l'établissement de la paix et de la prospérité générales. C'est bien ce que pense, de son côté, le capitaine Regnault qui, en dehors de l'administration de Beni-Abbès et de son annexe, pousse des reconnaissances dans le désert. Il est à la pointe la plus avancée du Territoire des Oasis et il explore l'immense glacis que constitue la hamada, cette région aride et silencieuse où nulle part la frontière algéro-marocaine n'est délimitée.

Pendant le cours de 1902, Regnault s'aventure jusqu'à Tabelbala. C'est une grande palmeraie qui se trouve à mi-chemin entre la Saoura où se trouve Beni-Abbès et l'oued Draa que Foucauld était allé reconnaître en poussant l'extrême pointe sud de son exploration au Maroc.

Tabelbala est un merveilleux observatoire pour surveiller les rezzous marocains et protéger les oasis du Sahara central. Le capitaine songe à y poster une petite garnison. Foucauld l'y encourage. Comment oublierait-il ce que lui apprit son expérience marocaine ? Il est parfaitement possible, en effet, d'entrer à Tabelbala sans coup férir. Pour y installer la nouvelle garnison, il suffirait de louer aux indigènes sédentaires un de leurs vieux villages fortifiés et de le restaurer.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Tel est aussi l'avis du commandant Lacroix, chef des Affaires indigènes à Alger, et du commandant Laperrine, chef du Territoire des Oasis depuis un an. Mais le gouvernement général de l'Algérie s'y oppose. Il craint des complications diplomatiques. Ainsi les oasis de la Saoura demeurent en première ligne, face au désert.

Pendant l'année 1903, la situation se retourne brusquement. A deux reprises, des rezzous attaquent les indigènes aux environs de Beni-Abbès. Ils se contentent de piller et d'emmener des troupeaux, mais il est clair que l'insécurité est en train de renaître.

Frère Charles n'en persiste pas moins dans son projet de voyage au Maroc pour y fonder une petite colonie de moines pauvres et reclus. C'est pour cela qu'il est venu à Beni-Abbès et il compte toujours reprendre le chemin du bled es siba, non en conquérant, ni même en explorateur, mais en homme de Dieu. S'il se préoccupe de la sécurité de Beni-Abbès, c'est pour le bien commun de tous, non pour lui. Il est prêt à partir seul, désarmé, et à se laisser égorger sans défense. A Beni-Abbès, il répète la même décision qu'à Nazareth :

« A toute minute, écrit-il, *vivre aujourd'hui comme devant mourir ce soir martyr...* Se préparer sans cesse au martyre et le recevoir *sans ombre de défense*, comme l'Agneau divin... »

Prendre la même décision est ce qu'il réclame d'abord des compagnons qui voudraient le suivre. Comme il ne les voit pas venir, il s'efforce d'en appeler. Il demande si des Trappistes de Notre-Dame-des-Neiges ou de Staouëli ne voudraient pas prendre le même chemin que lui. Les abbés des deux Trappes ne lui opposent aucun esprit de clocher, mais ils redoutent pour ses hypothétiques compagnons sa soif insatiable d'austérité :

« La seule chose qui m'étonne, écrit l'un d'eux, à propos du Père, c'est qu'il ne fasse pas de miracles. Je n'ai jamais vu hors des livres une telle sainteté sur la terre. Mais je dois avouer que je doute un peu de sa prudence... Les austérités qu'il pratique sont telles que je me sens porté à croire que le néophyte y succomberait à bref délai. De plus la contention d'esprit qu'il s'impose et qu'il veut imposer à ses disciples me paraît tellement surhumaine, que je craindrais qu'il ne rendît fou son disciple par cette tension d'esprit excessive, avant de le faire mourir sous l'excès des austérités. »

La même année, au mois de mai, Mgr Guérin et le Père Villard, un autre Père Blanc, viennent en visite à Beni-Abbès. Le 31 mai, jour de la Pentecôte, Mgr Guérin célèbre la grand-messe avec le Père Villard et le Père de Foucauld dans la mesure qui sert d'église à l'ermitage. Il n'y a jamais eu une telle solennité dans cette oasis. Frère Charles s'est confessé à l'un de ses visiteurs : il y a deux ans qu'il n'avait pu le faire.

Sur son carnet intime, il note scrupuleusement chaque conseil de Mgr Guérin. Il s'y conformera avec autant de soin qu'il obéissait aux abbés de la Trappe. Mais, là encore, l'exigence infinie qui le dévore use du moindre signe pour dépasser ce qu'on lui demande et bousculer les habitudes. Ni le respect ni l'obéissance, auxquels il tient si fort, ne retiennent sa rude franchise. Le lendemain du départ de Mgr Guérin, deux autres visiteurs, deux pieux musulmans du Maroc, montent à leur tour vers la Fraternité. A peine Frère Charles les a-t-il vus repartir qu'il écrit à Mgr Guérin :

« Longue visite de deux hommes du Tafilalet, deux marabouts. Ils ont entendu parler de vous et m'ont demandé si vous étiez allé au Tafilalet. — Non, il ira

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

une autre fois! — Marhaba! Voyage-t-il à pied? — Non, à chameau... Cette question posée par des marabouts m'a fait beaucoup réfléchir... Ils marchent à pied, eux, conduisant leurs ânes... Nous sommes disciples de Jésus, nous voulons que Jésus vive en nous, *christianus alter Christus*¹, nous parlons sans cesse de pauvreté... eux sont disciples de Mahomet. Je me porte aux exemples de nos frères les Apôtres... Nous sommes en pays aussi infidèle que saint Pierre et saint Paul... Si nous voulons faire leurs œuvres, suivons leur exemple. »

Seuls le renoncement et la pauvreté peuvent ce que ne peuvent ni la force, ni la richesse, ni l'éloquence : ouvrir la voie à la vraie communication des cœurs. L'homme ne peut affirmer Dieu qu'en se niant. Toute la vie de Charles de Foucauld, depuis sa conversion, est mue par l'idée qu'il ne va jamais assez loin dans cette voie.

La même année, en mars et en juin, Frère Charles voit venir à Beni-Abbès son ancien camarade de campagne contre Bou Amama : Laperrine. Tous deux ont gardé une grande affection l'un pour l'autre. Maintenant leurs liens se resserrent et vont devenir tout à fait intimes.

Depuis que Laperrine est devenu commandant en chef du Territoire des Oasis, il a conçu de très vastes projets. Il veut pousser la pénétration française en direction de l'oued Draa jusqu'à l'Atlantique. Sur ce point, il est freiné, comme il arrivera plus tard à Lyautey, par le Gouvernement. Il veut pénétrer le Sahara de part en part : rejoindre In Salah à Tombouctou, en passant par le Hoggar, cœur du désert. Dans cette direction, ses espoirs sont en train de se réaliser et les événements ne vont pas tarder à se précipiter.

(1) Le chrétien est un autre Christ.

Sur les confins du Maroc, ils avaient déjà éclaté.

Le jour même où Mgr Guérin fêtait la Pentecôte à Beni-Abbès, le 31 mai 1903, les tribus de Figuig attaquaient l'escorte du gouverneur général Jonnart venu en tournée d'inspection, à proximité de la frontière. Elles furent repoussées, mais ce fut le signal d'une suite de combats qui éclatèrent d'abord au nord du grand erg, le long de l'oued Zousfana.

« Pendant que Figuig, Béchar, les annexes du Djenan-ed-Dar et Taghit sont en feu, la Saoura jouit d'une paix parfaite, écrit le Père, le 13 juillet. Ni harka, ni rezzou, ni djich. Le calme et la paix. Cela durera ce que Dieu voudra. On vient de renforcer le maghzen de Beni-Abbès et surtout de le mobiliser en mettant à la disposition du chef d'annexe un nombre important de mehara et de fantassins des compagnies sahariennes ; c'est très heureux, cela permet le cas échéant d'arrêter les rezzous au passage, et s'ils passent, de les poursuivre à outrance. Avec la hamada et l'erg où il y a si peu d'eau, avec les Beraber qui peuvent mettre sur pied de si forts rezzous, il est indispensable d'avoir toujours sur la Saoura des mehara et beaucoup de mehara.

« Les relations amicales qui commençaient à s'établir entre les Beraber et Beni-Abbès se sont arrêtées net par suite des deux razzias de mars et de mai au nord de Taghit. Nous restons pourtant en rapport avec le Tafilalet et avec les Doui Mnia insoumis qui viennent ici pacifiquement et nous approvisionnent d'orge. »

Trois jours plus tard, les escarmouches ont rejoint subitement la région de Beni-Abbès. Le 16, un rezzou de deux cents Beraber surprend un détachement de tirailleurs algériens d'Adrar et en tue vingt-deux sur cinquante. Dès que la nouvelle parvient à Beni-Abbès,

le capitaine Regnault organise la riposte. Avec quatre-vingts méharistes et cavaliers, il court en direction de Tabelbala : il sait bien quel chemin prennent les rezzous. A son tour, il surprend les Beraber en retraite. Une vingtaine de Marocains sont tués ou blessés. Les autres s'enfuient. Regnault est accueilli en triomphateur dans l'oasis. Cependant les nomades du bled es siba ne se tiennent pas pour battus. Jusqu'ici les attaques de caravanes qui se sont multipliées par suite des hésitations françaises devant Figuig ont été seulement l'œuvre de petits groupes d'assaillants. Ce qui se prépare alors est tout autre chose : un chérif de Métrara, Mouley Mustapha, prêche la guerre sainte. Il réunit une grande harka, comprenant quatre mille guerriers berbères du Tafilalet qui emmènent avec eux femmes et enfants, soit une foule de quelque neuf mille personnes, plus tout ce que cela suppose de chameaux, de troupeaux et de bagages. Tout un peuple est en marche dans le désert, comme au temps de Moïse, et marche vers les oasis comme vers Canaan.

La nouvelle se répand partout comme la foudre. Dans les oasis, l'angoisse est extrême. La plus populeuse et la mieux retranchée risque d'être complètement submergée dès le premier assaut.

La harka se dirige droit vers l'oasis de Taghit commandée par le capitaine de Susbielle. Déjà les gens des environs courent se réfugier dans l'oasis. Susbielle ne dispose que de deux canons de 80 et de quatre cent soixante-dix hommes, indigènes pour la plupart.

Les Beraber attaquent le 18 août. Au premier assaut, ils montent en masse et les deux canons les repoussent avec de lourdes pertes. Les assaillants se regroupent et, pendant trois jours consécutifs, répètent incessamment

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

de furieux assauts en ordre dispersé. Taghit tient toujours. Des renforts accourent des oasis voisines, ils sont infimes, mais leur venue suffit à démoraliser l'adversaire déjà ébranlé par la perte de mille deux cents hommes. La harka lève le siège le 21 et reflue en désordre vers le Maroc.



Le 2 septembre, nouvelle alerte. Deux cents guerriers s'étant détachés de la harka attaquent près d'El Mouggar une centaine de légionnaires escortant un convoi. La surprise est totale. A 9 heures du matin, dès les premiers coups de feu, les officiers, les sous-officiers et une grande partie de l'effectif sont abattus. Les survivants se défendent avec acharnement. Deux spahis s'échappent au grand galop et vont chercher renfort à Taghit. A 5 heures du soir, le capitaine de Susbielle accourt en toute hâte avec soixante cavaliers. Il arrive juste à temps pour sauver le dernier groupe de légionnaires qui tient encore. Il

ramène à Taghit une cinquantaine de survivants, presque tous blessés.

Trois jours plus tard, la nouvelle du combat bouleverse Beni-Abbès. Il n'est plus de clôture qui tienne à ce moment-là. Le Père n'a qu'une hâte : se rendre au chevet des blessés. Il demande et obtient aussitôt l'autorisation de partir pour Taghit. On lui prête un cheval, des éperons et un burnous. Voyant l'ermite devenu cavalier pour aller plus vite, et prêt à se lancer sur la piste, quelqu'un s'exclame que c'est de la folie. A quoi le capitaine du bureau arabe répond :

« Il passera ; il ne peut pas vous dire cela, mais lui, il peut traverser sans arme tout le pays soulevé ; personne ne portera la main sur lui : il est sacré. »

Il part, en effet, sans armes, avec un courrier indigène qui lui sert de guide. En route, il rencontre un autre cavalier que Susbielle envoyait le chercher pour venir près des blessés. La chevauchée dure tout le jour et toute la nuit pour franchir les cent vingt kilomètres qui séparent Taghit et Beni-Abbès.

Le Père est chaleureusement accueilli par son ami le capitaine, mais plus fraîchement par les légionnaires qui se montrent froids et indifférents. Le Père ne se laisse pas déconcerter.

« On ne peut se figurer, écrit Susbielle, l'influence morale et physique qu'il a exercée sur ces quarante-neuf vieux routiers de la Légion, peu habitués aux choses de la religion et à ses ministres. Je n'ai pas assisté à la prise de contact entre le Père et ses nouvelles ouailles ; mais, quand je lui ai demandé, le premier jour de son arrivée : « Eh bien ! mon Père, avez-vous été bien reçu par nos blessés ? — Peuh ! me répondit-il de sa voix douce et avec une pointe de malice dans ses yeux noirs,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

il faut le temps de faire connaissance ; cela viendra et je suis bien heureux d'être auprès d'eux. »

« En effet, il ne lui fallut pas longtemps pour les conquérir tous par sa douceur, son dévouement de tous les instants, son aménité. Quand il entra dans leurs chambres, ils se l'arrachaient, c'était à qui le premier l'aurait près de son lit (si on peut appeler lit les couchettes d'herbe qui en tenaient lieu) et le garderait le plus longtemps malgré les récriminations des autres. Le Père, infatigable, écrivait leurs lettres, les encourageait, causait longuement avec eux, à voix basse, et, petit à petit, leur parlait de Dieu et de la religion. Un d'entre eux, en particulier, d'origine allemande et dont le passé avait été plutôt agité, très grièvement blessé à la poitrine et à peu près condamné par le docteur du poste, accueillit le Père d'abord assez mal. Au bout de quelques jours, il ne pouvait plus se passer de lui, et comme tous ses camarades, le Père me l'a affirmé, il se confessa et communia. »

Frère Charles passa ainsi trois semaines à Taghit.

Ces alertes ont rudement secoué l'Algérie. Le gouvernement général réclame un général énergique et l'obtient : c'est Lyautey.

Lyautey est aussi un ancien camarade de Foucauld. Il a été hussard à Sézanne, et chasseur d'Afrique en 1880. Après deux ans de séjour en Algérie, il a fait campagne en Indochine et à Madagascar sous les ordres du général Gallieni. Il est déjà célèbre par deux études qui ont fait grand tapage : *Le rôle social de l'officier* et *Le rôle colonial de l'armée*.

C'est un esprit indépendant, aussi éloigné du caporalisme que de l'anti-militarisme. Rappelé d'Alençon où il commande le 4^e Hussards, il devient général de brigade

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

à Aïn Sefra, chargé de toutes les oasis de l'Ouest, face au Maroc.

Le 9 octobre, quatre jours après son arrivée, il fait le tour de Figuig la Marocaine, avec une petite escorte de spahis et de goumiers, tandis que les Figuigiens ébahis regardent du haut de leurs terrasses blanches.

Quelques jours plus tard, il rencontre Frère Charles.

« C'était en 1903, raconte Lyautey. Je venais de prendre le commandement du Sud oranais à Aïn Sefra. J'avais connu Foucauld vingt ans auparavant. Il était alors lieutenant de housards dans la province de Constantine, et moi à Alger... Et, mon Dieu, tous les deux, deux lieutenants de housards. Et il était un joyeux compagnon.

« J'avais eu ensuite, au loin, en Extrême-Orient, à Madagascar, de vagues échos du changement de sa vie. Mais en débarquant sur le sol d'Afrique, je venais de m'initier à ses admirables travaux, à son livre, et j'avais appris ce qu'il était devenu. Nous ne nous étions jamais revus. J'étais à peine depuis quelques jours à mon commandement quand le Père de Foucauld y passa, venant du Sud. Il resta trois jours à Aïn Sefra, voulant bien accepter d'être mon hôte, partageant notre table, dont les convives étaient ceux que vous avez presque tous connus : le commandant Henrys, le capitaine Berriau, le capitaine Poeymirau, les autres, tous gais compagnons, pleins d'entrain. Certes, nous ne nous lassions pas de faire appel à sa documentation sur le Maroc, sur les problèmes africains. Mais, trois jours durant, on ne peut pas ne parler que d'affaires sérieuses, et, dans la liberté des propos de table, on oubliait parfois que le Père de Foucauld n'était plus le lieutenant de Foucauld. Lui ne semblait nullement s'en formaliser. Il ne se refusait pas à sourire ni à tremper ses lèvres



dans la coupe de champagne placée devant lui. Je le revois même demandant à Poeymirau de lui rejouer tel air de piano. Et je me disais à part moi : « C'est un saint, bien entendu, mais il n'est pas fâché, tout de même, de se détendre un peu parmi les vieux camarades. » Oui, mais au moment où il partait, je recevais un télégramme m'annonçant d'Alger la venue d'une caravane de touristes qui arrivait dans une heure. Et je dis à mon ordonnance de se hâter pour tout remettre en ordre dans la chambre du Père de Foucauld. « Mais, mon général, il n'y a rien à faire. Il n'a touché à rien. Le lit n'est même pas défait. Pendant les trois nuits, il a couché par terre, sur la dalle, dans son burnous. » Je compris alors avec quelle discrétion et quelle réserve il avait tenu avant tout à ce que sa présence à notre table ne gênât personne, mais qu'il jugeait que cette infraction passagère et involontaire à sa règle de vie imposait à sa conscience ce redoublement d'austérité.

« Quelques semaines après, j'arrivais à Beni-Abbès. C'était une période plutôt critique. Nous n'avions pas encore franchi le Djebel Béchar ; le pays était sillonné de rezzous et de djiouch¹ et la route de la Zousfana était fort malsaine. Nous n'avions pu arriver qu'avec une escorte et à travers des coups de fusil. Le Père de Foucauld arrivait en même temps que moi, venant du Sud et comptant repartir le lendemain pour Alger : « Père, lui dis-je, il faudra retarder votre départ de trois jours pour remonter avec moi, car il m'est impossible de prélever une escorte pour vous. » Il me répondit que ses rendez-vous étaient pris et qu'il partirait le lendemain. Le commandant du poste intervint alors : « Mais mon général, vous ne savez pas encore que le Père de

(1) Petites et rapides équipes de guerriers faisant des coups de main.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Foucauld n'a jamais besoin d'escorte. Il peut passer à travers tous les rezzous sans crainte d'un coup de fusil, seul avec son cheval. Les gens qu'il rencontrera se prosterneront à terre, baiseron le pan de son burnous en lui demandant sa baraka¹. Laissez-le partir.» Et j'eus ainsi la révélation de l'empire que cet homme, considéré par les musulmans comme un véritable marabout, exerçait sur tout l'Islam saharien.»

Les extraordinaires succès de la politique de Lyautey en Afrique du Nord ne sont pas dus seulement à ses qualités militaires, mais autant, sinon davantage, à sa valeur humaine : indépendance d'esprit à l'égard des bureaucrates de la métropole et des caporalistes de l'armée, largeur de vues à l'égard des musulmans. Il ne lutte pas pour écraser les indigènes. Loin de professer un mépris racial pour eux, il est séduit par la fière beauté de leur civilisation. Cette lucide sincérité, plus puissante que la force et l'habileté, lui attirait en retour l'estime et la sympathie de ses adversaires. C'est elle qui lui inspirait, aussitôt après le combat, la réconciliation. Il traite le vaincu avec honneur. Le motif des succès non moins extraordinaires remportés par Laperrine au Hoggar n'est pas différent.

Si Lyautey conquiert, il est lui-même conquis. Quand il inspecte les oasis, il ressemble bien moins à un général de caserne passant ses troupes en revue à Pont-à-Mousson ou Châteauroux, qu'à un sultan. Il porte un grand burnous noir semé d'étoiles et déploie un faste exotique qu'il a lui-même décrit avec ravissement :

« Au premier rang, la ligne des neuf officiers qui m'accompagnent, si variés d'uniformes, tous la tête enveloppée du haïk blanc, mon fanion, la ligne des

(1) Bénédiction.

chefs et des caïds, symphonie de velours, de pourpre, de soie et d'or, puis les spahis, les cavaliers des goums et, enfin, fermant la marche et la dominant, les hautes silhouettes des méharistes... Nous arrivons. Devant nous, les tentes de commandement, que les caïds nous font dresser, diverses, chatoyantes, relevées en vérandas, laissant voir la profondeur des tapis et des coussins, coiffées des plumes d'autruches noires, empanachées de grands drapeaux qui clapotent. Les feux où se prépare la diffa piquent leur note rouge sous la douceur de la lune qui se lève... »

Le secret de Lyautey et de Laperrine, c'est qu'ils aiment, comprennent et honorent leurs adversaires. Ils ont gardé la tradition chevaleresque du combat.

Tel est le monde qui entoure le Père de Foucauld : un grand tournoi où se mêlent le meilleur et le pire : l'esclavage, les rezzous, les combats, les parades, l'Islam, l'Armée d'Afrique et la vie noble des nomades dans le désert.

Au milieu de toutes ces agitations, le Père garde intacte son âme d'ermite.

Lyautey, âme brûlante, tourmentée par l'énigme de la religion, ne s'est pas laissé convertir par l'abbé Huvelin et n'a pas vu sans une profonde nostalgie la ferveur des musulmans. Quand il pénètre dans l'ermitage de Beni-Abbès, refuge de tous les passants et de tous les miséreux, il découvre une pauvreté qui éclipse tous les fastes, une liturgie dont les rites immuables ont pourtant un autre accent que les messes de midi dans les paroisses bourgeoises :

« C'était un dimanche, dit-il, et je savais que nous ne pouvions lui faire de plus grande joie que d'assister à sa messe. Cette chapelle était une pauvre mesure aux murs de

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

toub, au sol de terre battue. Il y avait là quelques Arabes venus non pas pour se convertir — il s'abstenait rigoureusement de toute pression directe à cet égard — mais attirés par sa sainteté. Et, devant cet autel, qui n'était qu'une table en bois blanc, devant ces vêtements sacerdotaux d'étoffe grossière, ce crucifix et ces chandeliers en étain, devant toute cette misère, mais aussi devant ce prêtre en extase offrant le sacrifice avec une ferveur qui emplissait le lieu de lumière et de foi, nous éprouvâmes tous une émotion religieuse, un sentiment de grandeur que nous n'avions jamais ressentis au même degré dans les cathédrales les plus somptueuses, en face de la pompe des offices solennels. »

Passionné de faste, Lyautey sait reconnaître la grandeur cachée sous un vêtement de misère.

A Nazareth, Frère Charles a rougi, une fois, d'être vu trier des lentilles pour des tourières. A Beni-Abbès, il ravaude tant bien que mal ses frusques, lave le linge de ses amis les mendiants ; il ne songe pas plus à en rougir qu'à en faire montre.

Pendant que le feu des combats ponctue d'éclairs les oasis autour de Beni-Abbès, il compose une sorte de catéchisme pour les esclaves qui vivent à peu près sans religion. Combien d'entre eux accepteront de lui autre chose que de l'orge et des dattes ? Combien auront faim aussi de pain spirituel ? Un nombre infime. Qu'importe. Conduire une seule âme à l'amour du Seigneur Jésus vaut le sacrifice de toute une vie.

Ce manuscrit que le Père est en train d'écrire est bien un catéchisme, car il expose le plus sommairement possible les vérités essentielles du christianisme à des catéchumènes. Rien de plus simple que son titre : *L'Évangile présenté aux pauvres nègres du Sahara*. Voilà qui fait

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pauvre, en effet, et même « paternaliste ». Rien de moins « flamboyant ».

Jamais un auteur spirituel, peut-être, n'a fait preuve de moins de prétention. La façade de cet ouvrage est aussi pauvre que celle de son église-gourbi. Mais, comme elle, il déborde d'une beauté secrète.



Ce livre n'est pas une condescendante aumône de théologien à ignorant. Le Père s'y est mis tout entier, comme il s'est livré matériellement à la pauvreté indigène. Dans sa bouche, les mots de « pauvres nègres » ne contiennent pas le moindre dédain. Face à Dieu, il ne s'estime pas plus que le dernier des esclaves noirs. Face aux hommes, il en a fait ses amis et commensaux. Dans ce livre il en fait, sous le regard de Dieu, ses confidents.

Qu'on lise de plus près ce « catéchisme ». A travers les phrases qui répètent le plus simplement du monde

ce qu'on peut lire dans tout autre catéchisme, on voit se dessiner en filigrane le visage de Frère Charles. Un grand frémissement contenu se cache tout au long de ces pages. Le Père ne donne pas aux esclaves les miettes de la Parole de Vie, il leur offre cette Parole directement puisée dans les pages d'Évangile qu'il a choisies, classées, recopiées pour eux. Dans la manière dont il en parle, il leur livre le secret de sa propre expérience. Sous forme austère de traité, ces pages livrent son intime confiance : le secret de l'obéissance explosive et illimitée.

Entre ce que le Père note pour son propre usage sur ses carnets intimes et ce qu'il annonce à ces « pauvres nègres », il n'y a nul intervalle, nulle différence. C'est bien pourquoi il ne s'y trouve pas ombre de dédain. Dans le christianisme, il n'y a pas deux Vérités, l'une pour les simples, l'autre pour les savants. Obéir, c'est prêter l'oreille, et accomplir, c'est écouter l'unique Vérité et l'accomplir.

Pour lui-même, le Père n'a qu'un but : comprendre toujours mieux la volonté divine et trouver davantage de force pour fondre sa volonté dans la volonté céleste.

Quand il était à Ephrem, en Palestine, durant une retraite, il écrivait déjà :

« Veuillez tout ce que je veux¹, comme je le veux, dans la mesure où je le veux : « Mon Père, que votre volonté se fasse ! » Cette prière sera celle que vous ferez éternellement dans le ciel... Tout ce que désire Dieu et par conséquent tout ce que vous désirez, tout ce que veut Dieu et par conséquent tout ce que vous voulez se trouve compris dans ces mots : Père, que votre volonté soit faite... »

Obéir, s'effacer devant Dieu jusqu'à l'anéantissement,

(1) C'est Jésus qui parle.

est le constant leitmotiv de sa pensée. En 1903, il écrit à Mgr Guérin :

« Comme le remarque saint Jean de la Croix, c'est à l'heure de son anéantissement suprême, de sa mort, que Jésus a fait le plus de bien, qu'Il a sauvé le monde. Obtenez donc de Jésus que j'aime vraiment la croix parce qu'elle est indispensable pour faire du bien aux âmes... Et je la porte très peu, je suis lâche, on me prête des vertus que je n'ai pas... et je suis le plus heureux des hommes..., priez donc pour ma conversion, pour que j'aime Jésus et fasse à tout moment ce qui Lui plaît le plus. Amen. »

L'année suivante, encore à Beni-Abbès, pendant sa retraite de 1904, il note pour lui-même :

L'obéissance est la mesure de l'amour : soyez d'une obéissance parfaite pour avoir un amour parfait.

A maintes reprises revient chez le Père la citation de la parole du Christ : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. » Une telle parole n'est pas une expression occasionnelle, un simple mot de résignation devant la souffrance. C'est d'abord une parole d'amour et le leitmotiv de toute l'Écriture. Dieu appelle Abraham et Abraham répond tout de suite : « Me voici ! » L'ange parle à Marie, au jour de l'Annonciation, et la Vierge répond simplement : « Qu'il me soit fait selon votre parole ! » C'est le cœur de la prière que Jésus enseigne aux Apôtres : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Nul saint n'a jamais eu de plus haute maxime. Car la métamorphose de l'homme ne s'opère pas par l'ascétisme, l'extase, ni même, de soi, par les bonnes œuvres, mais par la fusion de la volonté humaine dans la volonté divine.

Obéir à Dieu, ce n'est pas simplement respecter un

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

code de morale, c'est vivre la Parole de Dieu, c'est entrer dans la vie divine.

Depuis des années, Charles de Foucauld s'est jeté à corps perdu dans cette obéissance. Sitôt converti, il a voulu devenir religieux. Dans la vie religieuse, il n'a pu nulle part se tenir en repos tant qu'il n'était pas sûr d'obéir davantage à ce que Dieu attendait de lui. Mais c'est aussi pourquoi il n'a jamais voulu se faire le seul juge de cette obéissance ; il a constamment soumis son inspiration intérieure au jugement de ceux qui représentèrent auprès de lui l'autorité de Dieu : l'abbé Huvelin, son directeur de conscience, les abbés de la Trappe, puis Mgr Guérin.

Ainsi quand Frère Charles enseigne la religion à deux ou trois miséreux qui partagent son repas, ce qu'il leur annonce, c'est la Parole de Dieu et l'obéissance. Dès le commencement du monde, dit-il, Dieu parle. Il s'adresse à Adam, mais Adam se détourne. Eve et lui n'écoutent pas ce que Dieu dit, mais ce qu'enseigne le Serpent. Dès l'instant de la désobéissance, le paradis est déjà perdu : l'homme et la femme découvrent la honte et la peur. Ils perdent l'Éden ; ancêtres de tous les fugitifs, ils partent au loin. Mais Dieu ne peut pas se résoudre à laisser les hommes seuls pour toujours. Il parle aux prophètes. Il les charge de conduire son peuple et d'annoncer la venue d'un Sauveur. Les prophètes écoutent et obéissent. A Bethléem, les prophéties s'accomplissent et le Sauveur naît au milieu des hommes. Il annonce la plénitude de la Vérité ; il est le Verbe et il donne l'exemple de l'obéissance absolue. Il charge ses Apôtres de garder sa Parole et de la transmettre intacte au monde entier, jusqu'au jour de son second avènement. Obéir à l'Église, c'est obéir au Christ lui-même.

Ce que Frère Charles enseigne ainsi, c'est le plus pur message de la foi. La façon dont il l'annonce montre à quel point la religion du Christ est autre chose qu'une philosophie : elle est révélation de la vie. Croire, ce n'est pas simplement admettre l'exactitude d'une conception de l'existence, c'est entrer avec amour dans cet immense réseau de confiance et d'amour qui se développe tout au long de l'Histoire.

Si loin que se trouvent dans le temps ceux auxquels Dieu a directement révélé sa Parole, cette Parole nous est transmise de bouche en bouche, indéfectiblement, par tous ceux qui sont chargés d'enseigner cette parole : le pape, les évêques, les prêtres.

C'est ici même que le Père annonce à ses catéchumènes la façon dont il recherche la perfection de l'obéissance : la soumission à un directeur spirituel.

« La religion catholique, bouche de Dieu sur la terre, écrit-il, enseigne aux hommes, de la part de Dieu, tout ce que Dieu veut qu'ils fassent, ce qu'Il commande absolument sous peine de l'enfer (c'est-à-dire les *devoirs*), et ce que, sans en faire une obligation stricte, Il conseille comme le plus parfait (c'est-à-dire les *conseils*) ; elle leur fait connaître non seulement ce que Dieu commande et conseille à tous en général, mais encore ce à quoi Il appelle en particulier chacun d'eux, c'est-à-dire la *vocation* de chacun en particulier. Elle fait connaître à chacun non seulement sa vocation à tel ou tel genre de vie, mais encore la série d'actes particuliers que Dieu lui demande au cours de son existence. Ainsi elle dirige tous les instants de la vie de tous les hommes, toutes leurs pensées, paroles et actions, indiquant à chacun et le genre de vie auquel Dieu l'appelle et tous les actes particuliers que Dieu veut qu'il fasse, cela s'appelle la

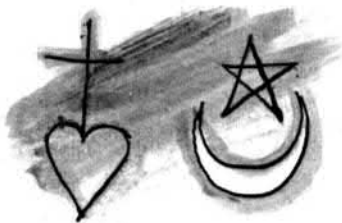
CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

direction. La *direction*, ou enseignement privé de la religion catholique, donné à chacun en particulier par un bon prêtre, est un moyen indispensable pour se sanctifier. Tous les hommes doivent donc être très fidèles à y recourir. »

Ces paroles sont dures et pleines d'exigence. Sans doute est-il singulièrement utopique de la part du Père de vouloir tant en demander à ses « pauvres nègres », et alors que le nombre de ses conversions est dérisoire.

Cependant, quand il leur tient ce langage, c'est son propre secret qu'il leur livre.

Et le comble est que ce projet de les entraîner sur la même voie, s'il est utopique, n'en est pas moins prophétique, précisément là où il ressemble le plus à une chimère : le plus grand paradoxe du Père est qu'à défaut de convertir, il fait de la direction de conscience. Non pas simplement auprès des catholiques, mais bien davantage auprès des non-chrétiens : ses amis musulmans. Il a déjà commencé à le faire, il va le faire de plus en plus.





CHAPITRE XVI

LES GUERRIERS VOILÉS

PENDANT que Frère Charles mène à Beni-Abbès la vie de Nazareth, l'Afrique s'agite avec violence.

Chargé de reprendre en main la situation après les combats d'El Moungar et de Taghit, Lyautey juge inapplicable l'imprudente prudence du Gouvernement. Figuig surtout le gêne, il le déborde. A l'oasis de Béchar,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

en plein glacis marocain, il installe un poste avancé, mais le baptise Colomb et se garde bien d'en révéler la place exacte au Gouvernement. Quelques années plus tard, il sera le pacificateur du Maroc.

Frère Charles aussi ne rêve que de l'Empire chérifien, mais seulement pour un but religieux et par des moyens purement pacifiques. Il n'y retournera jamais. Après deux ans de séjour, il va quitter Beni-Abbès, mais ce sera pour prendre la direction exactement opposée.

A mi-distance de l'Algérie et du Niger, du Rio de Oro et de l'Égypte, le Hoggar est le cœur du Sahara. Au-dessus des dunes de sable et des plateaux de pierre, ses montagnes volcaniques culminent entre 2.000 et 3.000 mètres. Ce chaos gigantesque de pierres sombres, rouges, noires et vertes est le domaine central des Touareg qui parsèment le désert depuis la Tripolitaine jusqu'au Niger et au Tchad. C'est de là que les fameux guerriers voilés de bleu fondent sur les caravanes et les pillent sans merci. C'est « le pays de la soif et de la peur ». Nul à cette époque n'a oublié le massacre de la mission Flatters en 1881.

Depuis 1899, cependant, les Français s'approchent. Ils ont progressé d'El Goléa à In Salah, la grande oasis du Tidikelt, aux abords immédiats du Hoggar. Elle est la pointe avancée de la pénétration française au sud, comme Beni-Abbès à l'ouest depuis 1901. Mais la situation n'y est pas plus sûre.

Avant l'arrivée des *Roumis*, In Salah était le grand marché où les Touareg venaient se ravitailler en orge, dattes et étoffes, quand ils consentaient à quitter le sentier de la guerre. Même animés d'intentions pacifiques, les gens du Hoggar semaient l'inquiétude ou même la terreur chez les cultivateurs noirs et les trafiquants

arabes. Mais depuis que les troupes françaises contrôlent l'oasis, ils ne se résignent plus à la fréquenter pacifiquement. Ils restent farouchement à l'écart et continuent à vivre de razzias aux dépens des indigènes de la région et des caravanes. De temps à autre, ils adressent aux officiers français des messages de défi rédigés en style homérique. Dans l'oasis, on fait bonne garde, mais on n'ose jamais poursuivre bien loin les guerriers touareg.

Le temps est lourd d'orage, mais nul ne sait quand il éclatera.

Attici Ag Amellal est alors aménokal, c'est-à-dire chef de confédération, pour le Hoggar. Commandant le Territoire des Oasis, Laperrine a sous ses ordres le capitaine Cauvet à In Salah, comme Regnault à Beni-Abbès ; il nourrit le rêve d'unifier le Sahara d'Alger à Tombouctou. Mais quand et comment ? Il ne le sait pas.

Tout d'un coup, en mars 1902, un certain Ben Messis accourt au bureau du capitaine Cauvet. Il est dans une colère épouvantable et réclame l'appui total des Français.

Ben Messis est un francophile notoire de la première heure dans le Tidikelt. Métis, fils d'un père arabe et d'une mère targuie, il est méprisé comme tel par les purs Touareg. Il leur rend œil pour œil, dent pour dent. En 96, il a pris ouvertement parti contre les meurtriers de Morès, les a dénoncés publiquement et a ramené en Tunisie la dépouille de l'explorateur.

Cette fois, pendant qu'il était en voyage, un puissant notable targui, Baba Ag Tamaklast, son grand-oncle par alliance, étant de rezzou, a fait publiquement fouetter la femme de Ben Messis. Dans tous les oasis du Tidikelt, le scandale est énorme. Car Ben Messis est un baroudeur connu et, bien qu'à moitié seulement targui, il ne badine pas avec l'honneur des « Dames ».

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Il ne faut pas moins que le sang pour laver un tel outrage. Mais l'insulté n'a pas de tribu à sa disposition, il est seul pour courir sus au rezzou de Baba. Une seule puissance peut l'aider, celle des Français. C'est là qu'on verra s'ils sont vraiment ses amis.

Le capitaine Cauvet est au pied du mur. Jusqu'ici il a laissé Arabes et Touareg régler eux-mêmes leurs comptes personnels, si la paix n'est pas directement troublée à In Salah. Mais cette fois, impossible de reculer, impossible d'attendre. Il n'est pas question de laisser sans riposte immédiate une telle provocation contre un des plus fidèles amis des Français.

Il n'est pourtant pas possible de lancer une colonne de soldats réguliers dans le désert. Le capitaine n'a qu'une poignée d'hommes à sa disposition et ne peut les risquer dans une vendetta.

Une seule solution : recourir à la « Compagnie saharienne du Tidikelt » que Laperrine est en train d'organiser. Comme Lyautey, le commandant des Oasis pense que les formations régulières sont beaucoup trop lourdes et coûteuses pour rivaliser dans le désert avec les grands nomades. Il faut de très petites troupes, légères et ultra-rapides, pour organiser des contre-rezzous. Le seul moyen est de faire appel aux indigènes eux-mêmes : on formera un corps de mercenaires qui n'apprendront par cœur aucun manuel du soldat, mais connaîtront parfaitement le chameau, le désert et le fusil. Seuls les officiers seront français, mais recrutés dans le corps des Affaires indigènes. C'est là une entreprise parfaitement illégale, bonne pour scandaliser aussi bien l'Intendance que le Gouvernement. Aussi ne commence-t-elle qu'avec la plus grande discrétion ; on peut même dire dans la clandestinité.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Quand éclate l'incident Ben Messis, c'est à peine si cette organisation commence à prendre vie dans l'annexe du Tidikelt. Mais le capitaine Cauvet n'hésite pas. Il faut agir. Et tout de suite. Il confie l'affaire à son bras droit, le lieutenant Cottenest. Le 22 mars, celui-ci se lance dans le désert avec Ben Messis et cent trente méharistes, tous indigènes, recrutés en hâte dans les tribus arabes ou berbères fraîchement soumises.

Alors commence une course effrénée à la poursuite de Baba. Pendant sept semaines, le contre-rezzou parcourt 1.700 km de pistes à travers le Tidikelt, le Mouydir et le Hoggar.

Soudain, le 7 mai, à Tit, dans le Hoggar (à 50 km de Tamanrasset), la petite troupe de Cottenest est attaquée par trois cents méharistes touareg commandés par Baba Ag Tamaklast et Sidi Mohammed Ag Othmane. Du côté français, la supériorité d'armement donne un terrible avantage, mais les Touareg sont presque trois fois plus nombreux et attaquent avec une magnifique bravoure. La fusillade dure plusieurs heures. Brusquement, Cottenest sent qu'il va être encerclé. Avec Ben Messis et tout le contre-rezzou, il fonce à l'arme blanche contre les Touareg.

Les guerriers voilés ont perdu près de cent cinquante hommes ; le reste s'enfuit en désordre. Les méharistes de Cottenest ont quatre morts et neuf blessés. Le lieutenant lui-même est blessé ; il n'a évité la mort que grâce à un Chaamba qui s'est jeté devant lui pour le protéger.

L'honneur de Ben Messis est vengé.

Du même coup, l'effet de la mort de Flatters et de Morès est effacé. La légende de l'invulnérabilité des Touareg est brisée. Pour les petites tribus du Hoggar, la perte de cent cinquante hommes est une catastrophe

sans précédent. D'autant plus démoralisante qu'elle s'est produite sur le sol quasi inviolé du Hoggar. Partout, en Afrique du Nord, tout le monde est dans la stupeur.

« Après la mort de Flatters, écrit E.-F. Gautier, dans *La Conquête du Sahara*, notre imagination a peuplé le Sahara d'irréalités qui nous font aujourd'hui sourire, mais devant lesquelles nous avons tremblé pendant vingt ans. Et quelles années! celles précisément qui nous ont vus nous jeter de cœur léger dans la fourmilière asiatique, une « quantité négligeable ». Le contraste est délicieux. Il dévoile d'un coup l'incohérence grandiose de la politique coloniale...

« Ce mirage qu'a été l'obstacle targui s'est naturellement dissipé de lui-même le jour où on s'en est approché ; la conquête du Sahara prend ainsi le caractère unique d'une entreprise estimée gigantesque et qui s'est réalisée inopinément, sans que personne, dans la métropole, en ait voulu, préparé ou même remarqué la réalisation.

« Les vainqueurs de Tit, ajoute-t-il — et c'est le plus beau de l'histoire — n'étaient pas le moins du monde un corps de troupes français : j'entends en saine doctrine administrative : c'étaient une bande de particuliers réglant à leur guise une querelle privée. Seulement on leur adjoignit un officier, le lieutenant Cottenest, placé en quelque sorte hors cadre, et qui ne pouvait en aucune façon être considéré comme leur chef militaire, puisque par définition il n'avait aucune autorité régulière sur des gens qui, n'étant pas des soldats, ne pouvaient donc pas être autre chose que des civils. »

Quelques jours après le combat de Tit, le lieutenant Cottenest est cité à l'ordre du jour de l'armée pour le fait d'armes accompli avec ses « civils ». Deux mois plus tard, il est limogé par ordre supérieur dans un

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

obscur bureau en Algérie. Ainsi furent respectivement récompensées sa victoire et l'illégalité de cette victoire.

Il restera trois ans à l'écart du Sahara.

Cependant, le 1^{er} août, l'Administration s'incline devant la preuve par le fait et consacre officiellement l'existence des Compagnies sahariennes.



Laperrine et ses officiers n'ont pas perdu un moment pour tirer les fruits de la bataille. Ils effectuent de vastes randonnées dans le Mouydir, l'Ahnet et le Hoggar. Pas un coup de feu n'est tiré de part et d'autre. Malgré leur courage, les seigneurs du désert sont atterrés. Jamais ils n'ont connu sur leur propre sol une pareille défaite. Jamais ils n'ont laissé des *Roumis* circuler librement en petite escorte dans leurs montagnes sans exterminer les imprudents. En 1883, ils ont même attaqué et pourchassé la puissante colonne Foureau-Lamy. Rien, jusqu'à 1902, n'avait pu les décourager. D'un seul coup le combat de Tit a bouleversé pour eux la face du monde.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Le Hoggar entre en pleine révolution. Un jeune guerrier, grand organisateur de rezzous, célèbre par son intelligence et son courage, Moussa Ag Amastane, prend le parti de la paix. Il renverse l'ancien aménokal, Attici Ag Amellal, et devient chef suprême du Hoggar. Il cherche à négocier avec les Français, s'il est possible d'obtenir des conditions honorables.

Les premiers contacts sont difficiles. Comme Lyautey dans les Territoires du Sud aux confins du Maroc, Laperrine, qui commande le Territoire des Oasis (Centre et Est sahariens), affirme la force et la volonté d'ordre, mais ne veut rien écraser. Il désire une coopération confiante et loyale de part et d'autre pour le bien commun. Moussa se méfie. Il se résigne à demander l'*aman*, c'est-à-dire la paix et la clémence. Mais jamais il n'acceptera des conditions humiliantes : les Touareg préféreraient se battre jusqu'au dernier ou émigrer tous ensemble dans les dernières régions inviolées du désert. Les bonnes intentions de Laperrine sont-elles un piège ? Les Français n'abuseront-ils pas de leur victoire ?

Toute l'année 1903 se passe en pourparlers, d'autant plus longs que Moussa est un nomade sans cesse en déplacement avec ses troupes.

Rien n'est encore certain.

Mais l'annonce de ces pourparlers fait déjà sensation dans tout le Sahara. Les mille souvenirs de Morès et de Duveyrier frémissent dans l'âme de Frère Charles.

Au mois de juin 1903, il reçoit une longue lettre de Laperrine qui lui parle des Touareg et dans laquelle il lit et relit surtout cette nouvelle :

« Lors du massacre de la mission Flatters, une femme targuie, de famille noble, a eu très belle attitude, s'opposant à ce qu'on achève les blessés, les recueillant

et les soignant chez elle, refusant l'entrée de sa maison à Attici qui, revenu blessé du combat d'Amguid contre Dianoux, voulait les achever lui-même, et, après guérison, les faisant rapatrier à Tripoli. Elle a maintenant quarante à quarante-trois ans, passe pour avoir beaucoup d'influence, et est renommée pour sa charité. »

Elle s'appelle Tarichat Oult Ibdakane, de la tribu des Touareg Taïtoq dans l'Ahnet. Frère Charles déborde de tant de joie qu'il veut écrire à cette musulmane ; il jette tout de suite un brouillon de lettre sur son journal, avant de demander à Mgr Guérin la permission de l'expédier :

« Le premier commandement de la religion, écrit-il, est d'aimer Dieu de tout son cœur. Le second est d'aimer tous les humains sans exception, comme soi-même. Admirant et rendant grâces à Dieu de vous voir si bien pratiquer la charité envers les hommes, nous vous écrivons cette lettre pour vous dire que chez les chrétiens... tous les religieux et religieuses qui entendront parler de vous béniront et loueront Dieu de vos vertus, et le prieront de vous combler de grâces en ce monde et de gloire dans le ciel... Nous vous écrivons aussi pour vous demander très instamment de prier pour nous, certain que Dieu, qui a mis dans votre cœur la volonté de l'aimer et de le servir, écoute les prières que vous lui adressez. »

Il y a dix-huit mois que Frère Charles réside à Beni-Abbès et rêve du Maroc sans avoir pu organiser un second départ vers le bled es siba. Et voilà que, soudain, la grande image des Touareg vient resplendir. Après Duveyrier, après Morès, la lettre de Laperrine frappe le coup décisif. A travers les lignes amicales tracées par une main d'homme, Frère Charles devine le désir de Dieu.

Une nuit, en Asie Mineure, l'apôtre Paul fut saisi par une vision : debout de l'autre côté de la mer, se dresse la figure d'un Macédonien qui crie vers lui : « Viens en Macédoine ! Viens à notre secours ! » Qu'est-ce qu'une vision nocturne ? Les sages en discuteront longtemps encore. L'apôtre ne discute pas : elle contient l'ordre de Dieu. Aussitôt, il obéit et franchit la mer.

Dans la vie du Père de Foucauld, nul prodige. Il a simplement devant les yeux le message d'un ami. Mais au-delà se dresse, invisible et silencieux, le visage de Tarichat. Autour d'elle, tout un peuple perdu au fond du désert ignore le nom du Christ. Frère Charles est le seul prêtre qui puisse obtenir l'autorisation de partir au Hoggar. Dans le grand silence de l'ermitage, nul mot n'est prononcé, mais une question muette le fait frémir et de toute son âme, il répond : oui. Il renonce au Maroc, il est prêt pour le Hoggar.

Déjà il trace son nouveau programme de vie :

« M'installer chez les Touareg, aussi au cœur du pays que possible : j'y prierai, j'y étudierai la langue et traduirai le saint Évangile ; je m'y mettrai en relation avec les Touareg ; j'y vivrai sans clôture. Tous les ans, je remonterai vers le nord pour me confesser. Chemin faisant, j'administrerai les sacrements dans tous les postes, et je causerai du Bon Dieu, sur mon passage, avec les indigènes. »

Étrange ermite. Non seulement il a quitté la Trappe pour Nazareth, puis Nazareth pour Beni-Abbès, à peine ébauché le mur de clôture autour de la « fraternité », mais il est prêt maintenant à tous les voyages ; le voilà même qui veut vivre sans clôture. Serait-il inconstant ? C'est tout le contraire. Il ne varie pas au gré de ses humeurs. Il renonce même à ses pieux désirs pour suivre

de plus près l'appel de Dieu. Sa clôture est une barrière contre le monde, non contre l'amour. Il la laisse franchir par tous ceux qui ont besoin de lui. Si peu qu'elle paraisse visiblement dans l'espace, il ne la franchit pas pour se promener dans les jardins de palmes, mais seulement pour voir un malade ou un blessé. Dès que le Hoggar l'appelle, il fait bon marché de sa clôture.

L'idée de partir le remplit d'angoisse :

« On m'invite, on m'attend. La nature y répugne à l'excès. Je frissonne — j'en ai honte — à la pensée de quitter Beni-Abbès, le calme au pied de l'autel, et de me jeter dans les voyages, pour lesquels j'ai maintenant une horreur excessive. »

Mais il ne se reconnaît pas le droit de refuser :

« Plus je voyagerai, plus je verrai d'indigènes, plus aussi je serai connu d'eux, et j'espère entrer en possession de leur amitié et de leur confiance. »

Il n'en demande pas moins l'autorisation de Mgr Guérin et de l'abbé Huvelin. En peu de jours il reçoit une double réponse favorable : le temps des longues épreuves canoniques est passé.

Laperrine, de son côté, accorde l'autorisation administrative. Mais en d'autres termes :

« Mon cher camarade, écrit-il au capitaine Regnault, le 19 août 1903, j'autorise de Foucauld à venir au Tidikelt¹. Je n'en ai pas le droit, mais j'espère bien m'en tirer comme d'habitude avec quelques lettres d'injures et de menaces de la subdivision, appuyées par tous les échelons supérieurs. C'est curieux, on prend l'habitude des coups de pied dans le... Cela ne me fait presque plus d'effet. Je leur consacre une chemise spéciale aux archives et voilà tout. »

(1) Le Hoggar dépend alors de l'annexe du Tidikelt.



CHAPITRE XVII

CINQ MILLE KILOMÈTRES EN UN AN

DÉCIDÉ en été 1903, le voyage du Hoggar est retardé par les combats d'El Moungar et de Taghit. Le Père ne peut quitter ses amis en un tel moment.

C'est seulement le 13 janvier 1904 qu'il part de Beni-Abbès, après deux ans de séjour. Il emmène avec lui Paul Embarek qui est vaguement catéchumène et lui

sert d'enfant de chœur. Une ânesse porte une chapelle de voyage, quelques provisions et deux paires d'espadrilles ; un ânon la suit qui ne porte rien. L'ermite et le jeune Noir sont escortés par une colonne de chasseurs d'Afrique qui rejoint le quartier général d'Adrar.

La piste descend droit vers le sud, entre de hautes collines noires et nues. Le sol est jonché de pierres grises. De temps à autre, on côtoie un arbre nain, couvert d'épines, et quand s'ouvre l'horizon de l'est, on voit resplendir les dunes d'or du grand erg. Un seul bruit : celui de la caravane en marche. Tout est immobile autour d'elle, sauf le vol incessant de milliers de mouches.

Quelquefois, très loin, une petite île végétale voyage très loin à fleur de ciel ; elle nage juste au-dessus de l'horizon et le frôle sans jamais le rejoindre. C'est un mirage.

D'autres fois, séparés par des heures, c'est un oiseau qui plane, une gazelle solitaire, un cavalier ; ailleurs un gamin solennel et dépenaillé conduit des chèvres, il est seul dans l'immensité. Plus loin un Noir mène un chameau chargé d'outres ; des femmes drapées de voiles bleus transportent, sur leurs têtes, des fagots de bois ramassés on ne sait où.

Chaque jour, le Père célèbre la messe avant l'aube. Il a refusé le cheval offert par le capitaine Regnault et fait à pied toutes les étapes. A chaque oasis habitée, il visite le village indigène, distribue aumônes et remèdes et fait connaissance avec tout le monde.

En approchant d'Adrar, il traverse une extraordinaire région de rochers roses, de menues pierres baroquement déchiquetées, diaprées de mille couleurs, belles comme des fleurs. C'est l'hiver, le temps est frais, le ciel incroyablement pur.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Le 2 février, la caravane entre au quartier général. Laperrine accueille cordialement son ancien camarade et lui conte les dernières nouvelles. Elles sont sensationnelles :

Répandus à travers le Sahara central, de la Tripolitaine à Tombouctou, les Touareg forment six principales confédérations :

Au centre, dans le Hoggar, les Kel Ahaggar ;

Au nord-ouest, dans l'Ahnnet, les Taïtoq ;

Au sud-ouest, dans l'Adrar des Iforas, les Iforas ;

Au sud-ouest, encore, mais au-delà des Iforas, les Iouliminden qui vivent près du Niger ;

Au sud-est, dans l'Aïr, les Kel Oui ;

Au nord-est, à cheval sur la frontière de Tripolitaine, les Kel Ajjer.

Les trois premières confédérations viennent de faire soumission. La plus récente est celle des Kel Ahaggar. Il y a moins d'un mois que leur aménokal, Moussa Ag Amastane, est venu à In Salah demander solennellement la paix et reconnaître la « suzeraineté » de la France.

Dans cinq ou six semaines, Laperrine va faire une immense tournée à travers l'Ahnnet, le Hoggar et l'Adrar des Iforas. Il compte même pousser jusqu'à Tombouctou. Il propose au Père de l'emmener avec lui. Frère Charles est prêt. En attendant que Laperrine achève ses préparatifs, Frère Charles part le 8 février pour Akabli. C'est une oasis du Tidikelt que fréquentent beaucoup de Touareg et où il pourra étudier leur langue.

Pendant que le Père chemine, le commandant confie ses impressions à Regnault :

« De Foucauld se porte très bien. Il travaille ferme le targui ; ici, il a épluché à fond mes archives et d'ailleurs a été fort sage : il a accepté de manger avec nous, a été

fort gai et a accepté également de coucher dans un lit ; bien plus, il est reparti à mehari¹ et en rehala², mais avec le bâton de pèlerin en guise de lance... Je lui ai promis de l'emmener en tournée et si je vois qu'il s'entend avec les Touareg, je le larguerai... Je rêve d'en faire le premier curé du Hoggar, chapelain de Moussa... Sa caboche travaille, mais il comprend très bien que tout rêve doit être précédé de la connaissance de la langue ; l'Arabe est l'ennemi héréditaire ; nous, nous sommes le gêneur, l'inconnu, mais ils nous détestent moins que les Chaamba. Qui vivra verra. Dans tous les cas, j'ai été fort heureux de revivre quelques jours avec lui. Mis face à face avec la vie aventureuse, le Foucauld du Maroc se retrouve, il regrette son sextant, copie des cartes, etc. »

Le 20 février, le Père arrive à Akabli.

De nombreuses caravanes circulent. Au milieu des groupes d'Arabes vêtus de blanc, le Père voit pour la première fois des hommes couverts de longs voiles bleu sombre qui leur masquent le visage et les drapent entièrement : les Touareg. Par l'ouverture de leur voile facial, on aperçoit leurs grands yeux noirs et une peau bronzée, bleutée par la mauvaise teinture de leurs étoffes. Grands et sveltes, ils ont l'allure merveilleusement noble et fière. Leurs femmes sont élégantes et gracieuses ; elles ont le visage découvert et une liberté d'allure inconnue des femmes arabes. Dès que les Touareg arrivent près de l'oasis, ils descendent de chameau, les lâchent dans le voisinage et dressent de longues tentes basses, en cuir rouge, dont les entrées nord et sud sont grandes ouvertes aux courants d'air.

(1) Chameau.

(2) Selle de chameau.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Frère Charles se met tout de suite au travail. Comme il abandonne sa clôture de Beni-Abbès pour être sans réserve le « frère universel », il délaisse son idéal du travail manuel. Il consacre des heures à apprendre la langue des Touareg.

Se doute-t-il que ce labeur va dévorer sa vie?

Il ne se contentera pas de baragouiner vaille que vaille la langue de ses futurs amis. Il veut la connaître à fond, comme personne encore ne l'a fait. Il va se faire linguiste comme il s'est vêtu en pauvre et logé dans son gourbi. Il n'est pas repris par l'ambition scientifique, sous la nouvelle forme de la philologie. Il ne va pas juxtaposer à sa vie de prière une vie de linguiste. En lui, les deux vies ne font qu'une. Pour que les cœurs puissent vraiment communiquer, il faut savoir les moindres nuances d'une langue. Le Père va devenir linguiste, au sens le plus scientifique du mot, mais en même temps un linguiste mystique. La science n'est que la condition ; le but, c'est l'amour. Le Père commence des versions et des thèmes, mais ce n'est pas pour la gloire du savoir abstrait, c'est pour être l'ami des Touareg et pour leur parler du Seigneur dans leur langage.

A son catéchisme pour les nègres du Sahara, qui leur montrait l'immense réseau des messagers de l'amour divin à travers l'Histoire, il ajoute une nouvelle page vivante : la transmission de ce message au Hoggar.

Retranchés au cœur du désert, les Touareg sont les plus purs des Berbères. Leur langue, qui s'appelle le tamacheq et qu'ils écrivent en caractères tifinars, est aussi la plus pure. C'est une langue spécifiquement africaine et qui n'a rien de commun avec l'arabe venu d'Asie. Les caractères tifinars sont eux-mêmes complètement différents.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Le tamacheq n'est pas ce qu'on appelle une pauvre petite langue de peuple arriéré. Il est riche et complexe. Il a une grammaire compliquée et un abondant vocabulaire. Les Touareg écrivent peu ; ils ne se servent guère des tifinars que pour des inscriptions rupestres et pour



des messages. Mais ils possèdent une importante littérature orale : proverbes, chants et poèmes.

Quand le Père aborde l'étude du tamacheq, il y a longtemps qu'on le connaît, mais de façon peu satisfaisante scientifiquement. Dès 1858, l'explorateur Barth a publié une petite étude sur le dialecte des Touareg du Niger, et, deux ans après, Hanoteau, un bref essai de grammaire. Trente ans plus tard ont paru, en 1896, une grammaire et un lexique touareg (dialecte taïtoq) par Masqueray, puis en 1900 les 1.400 pages du dictionnaire targui-français et français-targui par Cid Kaoui.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Cependant ces travaux ont été hâtivement conçus par des explorateurs de passage ou entrepris de seconde main avec le concours d'interprètes plus ou moins sûrs.

En arrivant à Akabli, le Père apporte dans son menu bagage une de ces grammaires touareg que jadis le commandant Lacroix lui a donnée à Alger. Il l'étudie et prend en même temps des leçons pratiques avec un indigène.

Après trois semaines de séjour dans l'oasis, Frère Charles voit arriver Laperrine et tous deux partent vers le sud avec une petite escorte. Ils espèrent bien aller jusqu'à Tombouctou. Laperrine veut marquer officiellement la liaison saharienne directe qui existe dès lors entre Algérie et Soudan. Le Père veut voir le plus de pays possible. Le désert tout entier est devenu sa clôture.

Les voyageurs traversent d'abord l'Ahnnet et rencontrent Aziouel qui va devenir aménokal des Taïtoq. Ils campent près du lit vide de l'oued In Ziz où le Père fête la Pâque aussi frugalement que les Hébreux sous Moïse, aux abords du Sinaï. Ils longent les contreforts du Hoggar et parviennent à Timissao. A combien d'oasis, en route, le Père ne rêve-t-il pas de fonder des fraternités ! Partout il prend des notes et recueille avidement ce que racontent Laperrine et les indigènes.

Les Touareg du Hoggar, note-t-il, sont divisés en trois castes : nobles, vassaux et plébéiens. Parmi les nobles, le clan des Kel Rela est le plus célèbre ; c'est dans son sein qu'on choisit l'aménokal. Les vassaux comprennent d'autres clans dont le plus fameux, celui des Dag Rali, a été particulièrement décimé par le combat de Tit. Les uns et les autres sont propriétaires de troupeaux (chèvres et chameaux), mais ce sont surtout des guerriers. Ils deviendront souvent des guides ou entreron dans les Compagnies

sahariennes. La troisième caste est la population plébéienne ; plus nombreuse et généralement plus riche, elle vit d'élevage et de négoce.

Au-dessous de ces trois castes spécifiquement touareg, il faut ajouter deux sortes d'habitants : les Harratins, cultivateurs d'ancienne race noire, et les esclaves, noirs eux aussi, mieux traités que chez les Arabes.

Les affaires publiques n'appartiennent qu'aux Touareg. Chaque clan a son chef particulier. L'aménokal est le chef suprême du Hoggar. Mais son autorité est loin d'être absolue. Il lui faut beaucoup de valeur personnelle, de courage, d'intelligence et de diplomatie pour faire triompher ses vues. Ses guerriers ne sont pas des valets ; ils ont des âmes de grands seigneurs.

En cours de route, Laperrine reçoit un grand nombre de visiteurs touareg. Ils respectent la consigne de paix et de ralliement donnée par Moussa, Aziouel et leurs autres chefs.

« Nous avons été reçus partout, non seulement pacifiquement et d'une manière respectueuse et soumise, écrit le Père, mais avec confiance et affection ; la réputation de Laperrine est faite et les indigènes savent qu'ils ont en lui un ami. »

Le Père fait entendre, d'autres fois, un son de cloche tout différent :

« Les indigènes nous reçoivent bien ; ce n'est pas sincère, ils cèdent à la nécessité. Combien de temps leur faudra-t-il pour avoir les sentiments qu'ils simulent ? Peut-être ne les auront-ils jamais. »

Selon les hommes et selon les moments, les sentiments les plus opposés se disputent l'âme des Touareg.

Au passage, la caravane aperçoit au loin le campement d'Abidine, un vieil adversaire de Laperrine. Il se borne à

envoyer un message qui frise l'insolence. Il ne tardera pas à prendre la dissidence.

Poursuivant son trajet vers Tombouctou, la petite troupe atteint Timiaouine le 16 avril. Là, elle rencontre une autre troupe qui lui interdit d'aller plus loin vers le sud et menace même d'employer la force. Ce sont des Français du Niger. Indignés que Laperrine ait empiété sur ce qu'ils considèrent comme leur portion de Sahara et qu'il ait reçu la soumission des Iforas qu'ils revendiquent, ils interdisent le chemin de Tombouctou. Deux poignées d'officiers français sont là, dressées l'une contre l'autre, en plein désert, devant leurs soldats indigènes, et prêts à se battre. Laperrine enrage comme jamais. Mais c'est lui qui se domine et qui trouve l'énergie de céder.

Le Père l'encourage. En racontant l'histoire à Regnault dans une lettre, il lui précise d'ailleurs que l'attitude des officiers du Niger n'a pas été moins odieuse à l'égard des Iforas qu'ils ont raziés sans la moindre provocation. Il part sans leur serrer la main et sans leur adresser un mot de reproche. En un tel cas, il estime que le silence est la seule protestation possible.

De retour dans l'Ahnet le 7 juin, la caravane campe près de la tente de Tarichat Oult Ibdakane. Le Père est dans une grande joie de la saluer et de lui dire sa reconnaissance. « Elle a de quarante à cinquante ans, écrit-il, distinguée, parlant peu, simple et modeste. »

Le 12 juin, Laperrine quitte le Père pour regagner In Salah et le laisse continuer ses pérégrinations en compagnie du lieutenant Roussel qui effectue une tournée pacifique dans le Hoggar. Pendant cinq mois, Frère Charles va errer dans les régions fréquentées par les nomades. Il s'installe près de leurs campements et noue sans cesse de nouvelles connaissances. Chaque jour, il célèbre la messe,

prie, médite, se perfectionne en tamacheq et cause avec les gens du pays. Il trouve quand même le temps de travailler si activement pendant ces pérégrinations qu'il achève en septembre une première traduction de l'Évangile en tamacheq qu'il se réserve de réviser à fond quand il le pourra.

Ces premiers parcours dans le pays l'ont déjà lié si fortement au monde targui qu'il voudrait y planter immédiatement sa tente. Mais Laperrine et ses officiers ne le lui permettent pas encore. Ils estiment l'insécurité encore excessive et n'ont pu rencontrer l'aménokal pour lui demander son consentement.

Frère Charles rentre à In Salah, très amaigri et fatigué. Il a quarante-six ans et semble porter dix ans de plus. Il ne s'arrête pourtant que deux jours, pour ne pas perdre de temps. Il repart avec un guide indigène, fait un grand crochet afin de visiter les oasis du Touat et du Gourara. Il arrive à Ghardaïa le 12 novembre.

En dix mois, il a fait cinq mille kilomètres.

A Ghardaïa, il se confesse, fait retraite et s'entretient longuement avec Mgr Guérin et les Pères Blancs. Il leur communique sa traduction de l'Évangile en tamacheq. Il reçoit aussi la visite de nombreux notables musulmans du Mزاب.

L'un d'eux, après l'avoir vu, répète à qui veut l'entendre :

« Lorsque je suis entré, il m'a dit : « Que le Seigneur soit avec toi ! » et cela m'a remué le cœur. »

C'est là encore qu'il reçoit une chaleureuse lettre de son ami Hadj Edris, le marabout de Boujad, transmise par le consul de Casablanca :

« Je désire énormément avoir quelques nouvelles de votre part, car il y a longtemps que je ne suis pas au cou-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

rant de vos bonnes nouvelles, chose qui m'intéresse beaucoup.

« Dernièrement, j'ai demandé sur vous à M. le consul de France d'ici. Il m'a dit que vous vous trouviez à Jérusalem dans la Terre sainte à l'honnête service de Dieu et que vous avez sacrifié votre temps à l'Éternel.

« Je vous félicite et je suis bien certain que le monde ne vous intéresse plus. Chose qui est l'essentielle à présent et à l'avenir...

« Votre serviteur dévoué pour toujours.

« Hadj Edris El Cherquaoui.

« Qui était avec vous dans le voyage de Kasba Tadla. »

Le cœur de Frère Charles est plein de joie et de peine. Il écrit à son ami, mais il ne le reverra jamais.

النجيل ربنا يسوع المسيح
للقد يسر مشق



CHAPITRE XVIII

L'AMI DE L'AMÉNOKAL

RENTRÉ à Beni-Abbès, en janvier 1905, après plus d'un an d'absence, le Père y reste à peine quatre mois. Dès avril, Laperrine l'invite à passer l'été au Hoggar. De nouveau, Frère Charles demande et obtient l'autorisation de Mgr Guérin et de l'abbé Huvelin.

Le 3 mai, il repart avec Paul Embarek, repasse par

Adrar et Akabli et rejoint dans le Touat, le 8 juin, le capitaine Dinaux, qui a remplacé Cauvet à In Salah. Le capitaine dirige une petite escorte chargée de convoyer dans le désert un journaliste, un géologue, un inspecteur des P.T.T. qui doit préparer l'établissement d'une ligne télégraphique Algérie-Soudan, et Gautier, l'historien de la conquête saharienne. Dinaux doit en outre accompagner le Père auprès de Moussa.

La colonne s'enfonce dans le Hoggar. Elle chemine surtout la nuit, car c'est l'été et, pendant le jour, la chaleur est torride.

« Après deux heures de marche matinale, tout le monde était en selle — sur les chameaux — mais le Père continuait jusqu'à épuisement à suivre à pied, en égrenant son chapelet ou en récitant des litanies : il forçait visiblement l'allure dans les terrains difficiles les plus divers ; dès cinq heures du matin, le soleil dardait implacablement ses rayons, la température à l'ombre variait entre 40 et 50 degrés ; nous absorbions chacun 8 à 10 litres d'eau par jour, et quelle eau ! souvent magnésienne, à moins qu'elle n'ait été puisée dans des mares où avaient pataugé les troupeaux. Et le Père suivait toujours à pas rapides jusqu'au moment où la tornade soufflait en tempête, ou que l'un de nous lui dise : « Mon Père, si vous ne montez pas, je descends à vos côtés. »

« Nos camps étaient toujours formés en carrés et l'on dormait à la saharienne sans tente, les carabines chargées, les indigènes enveloppés dans leurs burnous, à leur place de bataille. C'était l'époque où les rezzous, partis du Sud marocain au Rio de Oro, sillonnaient sans cesse le Sahara ; et il était bien aussi que les Touareg, si récemment soumis, prissent conscience de notre discipline et de notre vigilance. J'avais fixé la place du Père à un angle du carré

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

— raconte le capitaine Dinaux — et il pouvait ainsi s'isoler davantage et prier à l'écart. Quand l'heure du départ le permettait, il se faisait réveiller à temps par le gradé de quart, montait rapidement sa tente et disait sa messe.

« La célébration de cette messe à laquelle assistait toujours l'un de nous fut pour nous tous une surprise et une révélation : le Père y manifestait une ferveur extraordinaire et semblait vraiment en extase. »

Quelques jours plus tard, près du puits d'In Ouzel, on voit revenir un méhariste envoyé à la recherche de l'aménokal. Celui-ci est tout près, à Tin Zaouaten, et annonce son arrivée pour le lendemain. En fait, il sera retardé et n'arrivera que le surlendemain.

Le 25 juin 1905, tout le camp est debout. Officiers français et méharistes arabes guettent l'horizon à toute minute. Moussa jusqu'ici a entouré de quelques réticences ses protestations de paix. Qu'a-t-il décidé pour cette nouvelle rencontre?

Soudain, un grand frémissement : très loin, des méharistes apparaissent sur l'océan de pierres. L'attente est très longue.

Voici maintenant Moussa qui s'avance, escorté des principaux Kel Rela. Tous sont très grands, majestueux, drapés de bleu. Armés, voilés, ils avancent calmement.

L'aménokal s'approche le premier du capitaine français. Échange solennel de salutations. Les deux escortes participent à ce dialogue des honneurs.

Après le cérémonial, le climat devient plus familier. Les officiers, les Touareg et le Père prennent le thé ensemble. Moussa déclare qu'il fait amende honorable pour ses louvoiements des deux années précédentes et qu'il se rallie sans réserve à l'autorité de la France.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Durant plusieurs jours, les deux troupes font route ensemble. De part et d'autre, la glace est rompue. Les entretiens prennent un tour simple et confiant. Naguère impensable, la cohabitation devient presque naturelle.

Le capitaine présente le Père à Moussa, « comme un *marabout chrétien serviteur du Dieu unique*, passionné de solitude, désireux d'étudier la langue des Kel Ahaggar, susceptible de rendre de grands services aux populations, et de le conseiller lui-même fort utilement. Au cours de nombreux entretiens, raconte le capitaine, nous examinâmes le côté pratique de la question et le choix de la résidence du Père s'arrêta sur Tamanrasset. C'était le point d'attache de la tribu serve des Dag Rali, la plus nombreuse et la plus fidèle à Moussa ; il y avait un centre de cultures et une petite colonie de Harratins du Tidikelt, que visitaient souvent les caravanes ; enfin le climat était tempéré. »

Faire du Père de Foucauld le premier curé du Hoggar, comme disait Laperrine, l'an passé, était une curieuse métaphore. Un curé sans paroissiens. En faire le chapelain de Moussa, comme disait encore Laperrine, n'était-ce pas une idée folle ? Comment ce chef de guerriers tout récemment pacifiés, un pieux musulman, pourrait-il faire d'un prêtre chrétien son conseiller spirituel ? A Beni-Abbès, le Père a trouvé le moyen d'être à la fois l'ami des officiers et des indigènes. Mais la nouvelle situation qu'il va occuper ne risque-t-elle pas de devenir très vite intenable ? Il se pose lui-même la question. Les Touareg, se demandait-il, quelques mois plus tôt, « sauront-ils séparer entre les soldats et les prêtres, voir en nous des serviteurs de Dieu, ministres de paix et de charité, frères universels ? »

Placé, le visage découvert, entre officiers français et guerriers touareg, entre Laperrine et Moussa, le Père ne

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

risque-t-il pas d'être cent fois pris entre l'arbre et l'écorce ? Comment pourra-t-il demeurer indéfectiblement pour tous l'homme de Dieu et non celui d'un clan adverse ?

Frère Charles est prêt à subir l'épreuve. Le capitaine demande à Moussa s'il accepte que le Père établisse son ermitage au milieu des Touareg. L'aménokal a déjà regardé le prêtre et parlé avec lui. Il accepte. Il déclare qu'il en répondra sur sa tête. L'heure décisive a sonné. Pour le Père de Foucauld, c'est le dernier grand tournant de sa vie.

A l'heure où il se retire à l'écart pour écrire, il a encore devant les yeux le mystérieux visage de Moussa et il décrit ainsi l'aménokal :

« Il est très bien, très intelligent, très ouvert, très pieux musulman, voulant le bien en musulman libéral, mais en même temps ambitieux, aimant l'argent, plaisir, honneur... D'accord avec lui, mon installation au Hoggar est décidée. »

S'il pouvait y avoir le moindre doute sur le rôle du Père de Foucauld chez les Touareg, cette présentation publique suffirait à l'écarter d'emblée. Il est venu au Hoggar sans rien dissimuler de sa foi chrétienne et de son amitié avec les officiers français. Nulle ruse. S'il est devenu l'ami de Moussa et des Touareg comme de Laperrine, c'est en pleine connaissance de part et d'autre.

Après quinze jours de voyage en commun, la caravane se disloque. L'historien et le journaliste doivent partir pour Tombouctou. Ils attendent en vain un détachement soudanais qui devait venir les chercher. Moussa propose de les faire conduire par trois de ses Touareg. Le capitaine Dinaux hésite. Le Père n'a rien oublié de son expérience marocaine ; il insiste pour qu'on fasse parfaite confiance à la parole de Moussa. Son avis l'emporte ; et

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

tout finira fort bien. Peu après, Moussa repart de son côté, tandis que Dinaux conduit le Père à Tamanrasset.

Au sortir de gorges labyrinthiques, où l'on se perdrait le plus aisément du monde sans guides indigènes, la petite troupe débouche sur un immense plateau nu, couvert de pierrailles, situé à quinze cents mètres d'altitude. Au centre, l'oued Tamanrasset, c'est-à-dire un grand lit de sable, large de cent ou deux cents mètres, presque toujours à sec. Aucun ombrage, aucune fraîcheur. Sur la berge ouest, un petit groupe de puits, d'arbustes rabougris et de huttes de Harratins, à côté de maigres lambeaux de terre cultivable : c'est le hameau de Tamanrasset.

A l'est, de longues falaises à la crête presque horizontale dominant le plateau : ce sont les contreforts de la Koudia, les montagnes du Hoggar. Au-delà, très loin, à quarante kilomètres, se détache le pic de l'Ilaman qui culmine à 2.910 mètres, un des plus hauts sommets du Sahara.

Quand les Touareg sont de passage, on voit, dispersés sur le plateau, quelques petits groupes de tentes basses en cuir rouge. Les Harratins sédentaires se contentent de huttes en roseaux coupés sur les berges. Les plus misérables n'ont que des zéribas : simples palissades formant quadrilatère dont trois côtés seulement sont protégés et qui n'ont pas même de toit.

Çà et là, quelques misérables buissons et des brins d'herbe incroyablement clairsemés servent de pâture pour les chèvres et les chameaux. Le seul luxe du pays, c'est, le matin, après la rosée, la naissance de milliers de petites fleurs minuscules et merveilleuses, de toutes les couleurs. La clarté de l'espace est d'une limpidité absolue. Très haut dans le ciel planent quelques nuées transparentes.

Quand on dit que les Harratins sont cultivateurs, cela

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

ne veut pas dire qu'ils mènent une vie comparable à celle d'un paysan de France, même le plus misérable. Ils font simplement pousser un peu d'orge et quelques légumes sur d'infimes lopins de terre isolés au milieu de la pierraille.

Tamanrasset, alors, ne compte pas plus de vingt feux dispersés sur trois kilomètres le long de l'oued desséché.

C'est là que le Père élit domicile le 13 août 1905.

Si sévère que fût l'ermitage de Beni-Abbès, il était à moins d'un quart d'heure d'une oasis et d'une garnison. Ici, Frère Charles est à sept cents kilomètres d'In Salah, seul avec une poignée d'indigènes, au cœur d'un monde lunaire.

A cent mètres de l'oued, à quelques centaines de mètres d'une quinzaine de huttes harratins, le Père se procure un mince morceau de terre. A côté, se dressent rapidement une hutte de roseaux, puis une étrange maison, longue, étroite et très basse, construite en pierres noyées dans une sorte de boue séchée. Les murs, très épais, augmentent d'un bon mètre la longueur et la largeur de l'édifice. Le toit plat est fait de grosses branches d'éthel vaguement dégrossies, recouvertes de roseaux et de boue séchée. Il supporte le soleil ; mais une pluie violente suffirait à le faire fondre. Il n'y a pas de fenêtres, mais des soupiraux de 50 cm de côté. Pas de vitres, mais des cadres de bois qu'on peut fixer aux heures de canicule ou de grande tempête.

Si quelque chose ressemble mieux à une fenêtre, dans cette construction, c'est plutôt la porte ; en ce sens que, pour entrer, il faut enjamber un rebord massif qui peut avoir 0,70 m de haut et 0,50 m de large. C'est une barrière suffisante, paraît-il, contre les vipères à corne.

A l'intérieur, deux pièces. L'une est la chapelle, l'autre un cabinet de travail. Chacune a environ 1,75 m de large,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

2,75 m de long et 2 m de haut. C'est un boyau à deux compartiments, plutôt qu'une maison.

La hutte sera la cuisine, le domicile de Paul et le salon pour les visites.

« Je vois d'ici, pour moi, écrit le Père à sa cousine, la vie de Nazareth pour un temps indéterminé, avec Paul travaillant avec moi le jardin et fabriquant des plats en bois, en tâchant de faire peu à peu du bien aux âmes environnantes, et en priant l'unique Bien-Aimé...

« Le pays est très tranquille et il ne semble y avoir aucun danger. Les apparences de tranquillité sont parfaites : tant que la France n'aura pas une guerre européenne, il semble qu'il y a sécurité. »

Ces apaisements ne rassurent pas tout à fait Marie et le Père lui répond :

« Ne vous inquiétez pas, nous sommes, vous et moi, entre les mains du Bien-Aimé. Il vaut mieux pour nous L'avoir que tous les soldats du monde et votre enfant aurait le sort de notre arrière-grand-oncle Armand¹, n'en seriez-vous pas heureuse? »

Le 4 septembre, le capitaine Dinaux repart avec son détachement. Le Père reste seul avec Paul, son incertain catéchumène, et ses voisins harratins.

Le désert est le royaume de la solitude. C'est la vérité immédiatement visible d'un paysage où les rares habitants sont éparpillés à des kilomètres de distance dans une immensité nue dévorée de lumière. Et pourtant ! Un « homme seul » dans une capitale est infiniment plus solitaire que dans le désert ; il peut sans fin coudoyer des millions de créatures sans qu'aucune lui adresse la parole et fasse la moindre attention à lui. Cette monstrueuse inhumanité de la grande ville où les hommes réussissent à

(1) Martyr des massacres de septembre 1792.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

être à la fois solitaires et entassés est inconcevable pour un habitant du désert. Précisément parce que les distances infinies paraissent y nier l'homme, l'homme les nie : au désert, tout le monde voisine. La grande neutralité grise qui submerge les citadins dans l'anonymat est



impossible au désert ; c'est un démesuré village de quelques tentes, mais un village où tout le monde se connaît. Rien qu'au costume qu'on aperçoit au loin sur la piste on sait qui vient : ami ou ennemi. Si c'est un inconnu, on fait connaissance. Hormis la bagarre, on ne se rencontre pas sur une piste sans se saluer et bavarder. Tout est prétexte à prendre le thé ensemble ou à manger en commun. Sur le plateau de Tamanrasset, il n'est pas de Harratin du voisinage, pas de Targui de passage qui ne remarque l'ermitage du Père et ne vienne voir cet étrange marabout chrétien venu vivre seul au Hoggar.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

C'est bien ce que désire le Père. Sa porte est toujours ouverte. Tout visiteur est reçu en ami.

Il y a trois ans seulement, le Hoggar était un domaine presque inviolé. Après le combat de Tit, les Touareg ont dû consentir à faire la paix, mais non sans inquiétude et sans méfiance. Les traitant avec honneur et amitié, Laperrine les a séduits. Encore ne fait-il que passer. Il est armé et escorté d'hommes armés, comme Moussa. Mais le Père est venu, seul et désarmé, s'établir en permanence au milieu du Hoggar. Certes Laperrine veille jalousement sur son ami, mais à sept ou huit cents kilomètres de distance, au moins. Les Touareg voient quelle confiance sans précédent leur est faite. Ils ont un trop vif sentiment d'honneur pour n'y être pas profondément sensibles.

Cet homme qu'on leur a confié les intrigue. Il excite vivement leur curiosité. C'est un marabout, dit-on, mais il est chrétien et non pas musulman. Il donne des aumônes et ne fait pas de quêtes. Pourquoi a-t-il quitté les siens pour vivre au milieu des Touareg? Ceux-ci se posent mille questions. Mais l'ermitage est là, sa porte est toujours ouverte. Le « marabout » est toujours prêt à parler amicalement. On peut voir, entrer, causer. Pendant des années, le Père va vivre sous le regard des Touareg. Ils peuvent scruter sa vie autant qu'ils le désirent.

« Les nomades et les quelques sédentaires, écrit Frère Charles, dès le mois de septembre, ont déjà pris l'habitude de venir me demander des aiguilles, des remèdes, et les pauvres, de temps en temps, un peu de blé. »

Un mois plus tard, il ajoute :

« Je tâche d'appriivoiser les Touareg très méfiants et sauvages, parce qu'ils nous connaissent très mal et ont été bercés des fables invraisemblables que vous savez à

notre sujet, mais d'ailleurs plus près de nous que les Arabes par leur caractère curieux et ouvert et leurs mœurs. »

Au rebours de tout ce qui se passe chez les Arabes musulmans, chez les Touareg, c'est l'homme et non la femme qui se voile le visage. Le comportement n'est pas moins différent que le costume : les Touareg sont très gais et très spontanés ; leurs femmes, très libres. Les Arabes ont gardé la marque de l'Orient. Les Touareg ressemblent bien plus à des Peaux-Rouges, voire à des Gaulois.

Avec eux, Frère Charles est cordial. Il rit de leurs plaisanteries. Mais s'il n'est pas venu leur prêcher comme un curé à ses paroissiens, il ne leur laisse pas oublier qu'il est un homme de Dieu.

« Il me semble, écrit-il, pour commencer, que les deux choses les plus nécessaires présentement au Hoggar sont l'instruction et la reconstitution de la famille ; leur ignorance si profonde les rend incapables de distinguer le vrai du faux, et le relâchement de la vie de famille, suite des mœurs et des divorces multipliés, laisse les enfants grandir à l'aventure sans éducation. »

Encore que les Touareg soient en général peu dévôts et modérément orthodoxes au point de vue de l'Islam, ils sont musulmans ; le Père n'est à aucun titre leur curé, ni leur confesseur, mais il devient peu à peu leur conseiller privé et même, d'une certaine façon, leur directeur spirituel. C'est le plus grand paradoxe de sa vie. La foi au Christ les sépare, mais la foi en Dieu les unit. A tous ceux qui se confient en lui, malgré cette séparation, il rappelle toujours la loi primitive qui leur est commune ; celle du Sinaï : adorer Dieu et pratiquer ses commandements.

On suppose parfois que dans son logis un ermite ne fait

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

somme toute pas grand-chose. A part la prière, naturellement. En fait le programme de la vie quotidienne pour le Père est tout aussi lourd que celui d'un homme affairé dans une grande ville. Après la messe et les méditations quotidiennes, les travaux manuels, la correspondance, les visites suffiraient à ne pas lui laisser une seconde de repos. Mais il ne s'en tient pas là. Il sait assez de tamacheq pour bavarder, mais il juge indispensable de faire beaucoup plus : il veut savoir à fond la langue des Touareg, dépasser tous les travaux qu'on a faits avant lui. Il veut *penser targui*.

Rien ne peut le montrer plus différent de tous les habitants du Hoggar que cet emblème rouge du Sacré-Cœur affiché sur sa poitrine, mais c'est parce qu'il est le plus différent de tous par la foi qu'il veut être pour le reste le plus Targui des Touareg.

Il a fait sienne la vieille et immortelle parole de saint Paul :

« Je me suis fait Juif avec les Juifs pour gagner les Juifs. Je me suis fait étranger avec les étrangers pour gagner les étrangers. Je me suis fait tout à tous pour en sauver à tout prix quelques-uns. » Là encore, ce que fait le Père est dans la plus pure tradition. Mais chaque fois, il faut la réinventer.

Durant des heures, dans ce boyau encombré qu'il habite, le Père accumule des monceaux de notes linguistiques et ethnographiques. Pendant chaque conversation, il cherche à tout connaître et à tout comprendre, du même mouvement qu'il veut aimer tout ce que Dieu aime : l'homme et la vie.

A peine est-il arrivé à Tamanrasset qu'il travaille à forger, directement, sur place, un dictionnaire complet, targui-français et français-targui. Un tel labeur auquel

il travaille sans répit vaut une clôture à lui seul. Le Père ne sort presque pas de son ermitage.

Il n'est d'ailleurs pas indispensable qu'il circule beaucoup pour voir beaucoup de Touareg. Hormis les Harra-tins qui sont des sédentaires, les habitants du Hoggar sont toujours en mouvement. Les tentes des femmes, des enfants et des vieillards se déplacent sans cesse dans la montagne, à la poursuite des pâturages momentanés. Les hommes circulent beaucoup plus loin dans le Sahara, soit qu'ils conduisent leurs chameaux vers les beaux pâturages du Niger, soit qu'ils aillent négocier dans le Tidikelt ou dans le Soudan. « La vie d'un Targui, écrit le Père, ressemble à celle d'un marin ; rares sont les jours passés dans la famille. »

Tamanrasset est un des grands lieux de passage pour les Kel Ahaggar en déplacement. Le Père s'est posté au meilleur endroit pour recevoir de nombreuses visites sans avoir à bouger.

En octobre, Moussa, qui vit comme ses autres guerriers, reparaît à Tamanrasset. Il vient faire paître ses chameaux sur quelques pauvres touffes de verdure à quelques centaines de mètres de l'ermitage.

Le Père et l'aménokal échangent de fréquentes visites. Ils commencent à nouer amitié. La première impression de Frère Charles ne se dément pas : l'aménokal est un homme remarquable et profondément religieux.

« Seul, peut-être, dans tout le Hoggar, il est vraiment, sincèrement, fermement musulman ; c'est de ses rapports avec Beï, marabout Kounti, résidant à Attalia (ou Teleiet), qu'il a pris cette ferveur religieuse. On ne dit que du bien de ce Beï qui vit très retiré, très en dehors de toute politique, que pour prêcher la soumission et la paix, se faisant l'apôtre de la paix et de la modération... Ce

sont ses conseils qui ont fait de Moussa ce qu'il est. Dans sa jeunesse, Moussa, qui a quarante ans, s'est fait un grand nom comme chef de rezzou, il a fait une foule d'expéditions heureuses contre les Ioulliminden et les gens de l'Aïr ; au contact de Beï il est devenu homme de paix et de prière, renonçant aux rezzous, ne se servant plus de la force que pour la défense des opprimés. A notre arrivée, à l'arrivée des « payens » aux portes du Hoggar, sa première pensée fut de vendre ses biens et d'aller à Constantinople ou à la Mecque, que les Touareg se figurent des paradis terrestres et presque le ciel. Beï lui fit renoncer à ses projets, lui dit de travailler au salut de ses compatriotes et de tâcher de les sauver en faisant leur paix avec les Français. La ferveur de Moussa lui a fait faire de très bonnes choses, elle n'a qu'un inconvénient : Beï n'est pas là pour lui donner toujours le conseil juste ; dans sa ferveur et son ignorance, le bon Moussa s'adresse à n'importe quel marabout du Touat (lesquels sont d'ordinaire les pires des hommes — ayant tous les défauts et tous les vices — avec grande ignorance et grande hostilité contre nous) et ne se défie pas assez de leurs conseils ; jusqu'ici son intelligence, son bon sens l'ont toujours tiré d'affaire. Vis-à-vis des Français, il est très bien, très loyal : bien que, comme tout bon musulman, il méprise bien ces « payens ».

Lorsque le Père trace pour un de ses correspondants le portrait de Moussa, il n'en cache pas les ombres ; la sympathie et la charité n'excluent pas la lucidité, mais dans ce visage de pieux et grand seigneur du désert, on voit clairement que la lumière l'emporte sur les ombres :

« C'est un homme fort intelligent, animé de bonnes intentions, cherchant uniquement le bien des musulmans et le bien des Touareg ; esprit large, il consacre sa vie à

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

faire régner la paix parmi les Touareg, à y protéger les faibles contre les violences des forts, et à s'acquérir par là, ainsi que par sa libéralité, sa piété, son amabilité, son courage, une vénération universelle d'In Salah à Tombouctou; le bien qu'il a fait, ses efforts pour la paix et la justice ne



se restreignent pas au Hoggar, mais s'étendent aux tribus voisines, Ajjer, Kel Ouï, Taïtoq, Ioulliminden ; sa modération, son esprit de paix et sa constance à soutenir les pauvres et les opprimés contre les injustices sont remarquables... Mes relations avec lui sont excellentes... Les belles qualités qu'il a excluent-elles l'ambition, la sensualité, le mépris et la haine restant au fond du cœur pour les non-musulmans? Je ne crois pas, mais il semble cependant qu'il y ait chez lui assez de piété vraie, pour que la recherche du bien général passe dans sa conduite avant celle de l'intérêt particulier, assez d'intelligence

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pour qu'il puisse modifier en bien ce qu'il y a de faux et de mauvais dans ses idées et dans son cœur. »

Moussa est un homme d'élite. Le Père est un étranger, un chrétien, l'ami de Laperrine ; trois ans plus tôt, on l'eût massacré sans remords s'il se fût avisé de s'aventurer dans le pays interdit du Hoggar. Les *Roumis* sont des *payens*, et le Père est un *Roumi*, mais l'aménokal a eu le temps de le voir, et de lui parler : il reconnaît en lui un homme de Dieu. La plus folle des idées jamais conçue par Laperrine est en train de se réaliser : Beï est au loin, le Père est tout près, Moussa en fait son conseiller intime.

Que le Père ait pu obtenir une telle confiance est la plus belle preuve de sa loyauté, car le Père s'est présenté face à face et vit sous le regard des Touareg. Mais que l'aménokal du Hoggar accorde une telle confiance à l'ami de Laperrine est aussi l'honneur de Moussa.

Dès octobre 1905, deux mois après l'établissement du Père au Hoggar, l'aménokal vient déjà lui demander conseil. Le Père ne lui répond pas sans avoir longuement prié et réfléchi. Entre le Targui et le prêtre, il n'y a nulle équivoque extérieure puisque chacun d'eux sait parfaitement qui est l'autre. Il aurait pu y avoir, cependant, une équivoque intérieure, si le Père était de ceux qui séparent en eux la vie intérieure et la vie extérieure, leur vie de foi et leur façon de conduire les questions d'intérêt. Mais Frère Charles n'est absolument pas de ceux-là. Quand il parle à Moussa, c'est exactement comme quand il méditait d'enseigner aux « pauvres nègres » la seule et unique règle qui domine toutes les autres : chercher la volonté de Dieu et l'accomplir.

« Moussa, écrit-il dans ses notes, me demande conseil sur ce qu'il doit dire au colonel, de son voyage d'Adrar. Jésus, inspirez ma réponse, dirigez-la ! « Plus on est par-

fait, plus on fait passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier. » (St Augustin. Règle.)

« Moussa doit donc ne pas considérer son intérêt particulier, mais uniquement chercher l'intérêt général. L'intérêt de qui? Des Kel Ahaggar d'abord, des autres Imouhar (les autres Touareg) en deuxième lieu. Le bien, c'est le ciel. Ce qui donne le ciel, c'est *connaître* la volonté de Dieu et l'*accomplir*. »

Dans le catéchisme tel que le Père l'avait conçu à l'usage des « pauvres nègres », on pouvait relire tout le contenu de la Révélation chrétienne. Passe encore de prétendre l'annoncer, dirait un esprit positif, mais proposer à des catéchumènes *sauvages* de se soumettre à un directeur de conscience, n'était-ce pas une folie et la plus stupéfiante qu'on puisse rêver? N'était-ce pas quelque chose comme une déformation professionnelle, si l'on peut dire, poussée jusqu'à la démence? Mais ce qui est folie pour les yeux des hommes raisonnables peut être sagesse divine. Dans tous les projets du Père, c'est celui qu'il a le mieux réalisé contre toute vraisemblance.

L'aménokal n'est pas chrétien, il est musulman. Mais comme les chrétiens, il adore le Dieu du Sinaï. La volonté du Très-Haut, il sait ce que cela signifie. Entre lui et le Père, c'est le trait commun qu'ils ne cessent pas d'approfondir ensemble. C'est là-dessus que le Père insiste auprès de Moussa, chaque fois qu'il est possible : adorer la volonté divine, et chercher à la connaître le plus que nous pouvons :

« Car plus on la connaît, plus on aime ; plus on aime, plus fidèlement on accomplit. »

A partir de là, découlent toutes les règles de vie. Il faut prier, beaucoup prier, pratiquer le jeûne et l'aumône, pratiquer les vertus, réprimer le mal, honorer le travail,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

rétablir le sens de la famille, instruire les enfants. Le Père n'oublie rien des intérêts matériels ; Dieu a donné l'univers à l'homme pour qu'il vive. Au Hoggar sévissent souvent de terribles famines et c'est la raison majeure des rezzous. Le Père propose de chercher ensemble tous les moyens possibles pour développer l'agriculture et l'élevage dans le pays. Les Touareg ne souffrent pas sans impatience l'intervention des Français dans leurs affaires. Le Père le comprend parfaitement. Il conseille à Moussa d'être constamment ouvert et loyal. Mieux l'aménokal maintiendra la paix et la prospérité, moins les Français auront l'occasion d'intervenir. Souvent les interprètes jouent de mauvais tours aux Touareg ; le Père insiste pour que les Touareg apprennent le français pour se passer d'intermédiaires, pour discuter directement et comprendre tout ce qui se passe. Il souhaite même que les Touareg voyagent, qu'ils aillent à la Mecque ou en France, afin de connaître le monde qui les entoure. Frère Charles n'est pas plus un professeur d'asservissement que de révolte. Précisément parce qu'il veut d'abord la volonté de Dieu, il désire enseigner autre chose que les courtes vues du combat primitif. Le Père n'a rien d'un philosophe, il ne désire que vivre à fond le christianisme. Cela suffit pour qu'il ait compris ce que le philosophe Hegel n'a pas compris : l'homme ne fait pas reconnaître sa valeur humaine par l'asservissement et la révolte aveugles, mais par le combat chevaleresque et par le renoncement. La meilleure preuve, c'est que Moussa le comprend.

Pour Frère Charles, l'aménokal n'est pas un adversaire avec lequel il faut jouer serré. C'est un ami. Entre amis, tout doit être réciproque : dès ce mois d'octobre 1905, le Père désire que Moussa puisse, à son tour, connaître la France.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« Si le colonel le souhaite et si *mon cheikh*¹ me le conseille et si Moussa veut aller en France avec un seul compagnon et en simple particulier, je m'offre de l'y conduire et de lui faire passer un ou deux mois chez ma sœur et mes amis, mais sans que j'aie aucun rapport avec les gens du Gou-



vernement : le marabout est *mort* au monde et ne vit que pour *Dieu et Sa volonté*. »

C'est la seule clef de la vie de Frère Charles. Il est prêt à repartir en France, quelques semaines, non pour son plaisir ou son intérêt personnel, mais pour servir le Christ en servant Moussa. Il est prêt à ouvrir toutes les portes de sa famille au guerrier targui. Son amitié est sans réticences.

Frère Charles a beau voyager, devenir conseiller d'un

(1) Titre qui correspond pour les musulmans à celui de supérieur et directeur de conscience dans un ordre religieux.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

chef de tribus, voir son rôle grandir sans qu'il le cherche, il demeure l'homme de Nazareth. Malgré tous les changements, c'est la règle indéfectible de sa vie, celle qu'il s'assigne à lui-même comme aux Petits Frères qui viendront, il ne sait quand :

« Jésus t'a établi pour toujours dans la vie de Nazareth, écrit-il dans son *Diaire*, le 22 juillet 1905 : les vies de mission et de solitude ne sont pour toi comme pour Lui que des exceptions : pratique-les chaque fois que Sa volonté l'indique clairement ; dès que cela n'est plus indiqué, rentre dans la vie de Nazareth.

« ... Prends — soit étant seul, soit étant avec quelques frères — pour objectif la vie de Nazareth, en tout et pour tout, dans sa simplicité et sa largeur... ; pas de costume — comme Jésus à Nazareth ; pas de clôture — comme Jésus à Nazareth ; pas d'habitation loin de tout lieu habité, mais près d'un village — comme Jésus à Nazareth ; pas moins de huit heures de travail par jour (manuel ou autre, autant que possible manuel) — comme Jésus à Nazareth ; ni grandes terres, ni grandes habitations, ni grandes dépenses, ni même larges aumônes, mais extrême pauvreté en tout — comme Jésus à Nazareth. En un mot, en tout : Jésus à Nazareth.

« Ne cherche pas à organiser ; prépare l'établissement des Petits Frères du Sacré-Cœur de Jésus ; seul, vis comme si tu devais toujours rester seul ; si vous êtes deux, trois, quelques-uns, vis comme si vous ne deviez jamais être nombreux. Prie comme Jésus, autant que Jésus, faisant comme lui toujours place très grande à la prière ; comme lui aussi, fais grande place au travail manuel, lequel n'est pas un temps ôté à la prière, mais donné à la prière. Dis fidèlement chaque jour le bréviaire et le rosaire. Aime Jésus de tout ton cœur... et ton prochain comme toi-

même pour l'amour de Lui. La vie de Nazareth peut se mener partout : même là, au lieu le plus utile pour le prochain. »

Après les plans compliqués et minutieux des projets de Règle antérieurs pour les Petits Frères, cette page est d'une extrême simplicité. C'est que le Père a cessé de projeter, il est en train de réaliser. Il n'a rien amenuisé de son idéal, il l'a purifié, ce qui est tout le contraire. De loin, dans l'ardeur et l'irréalisme du désir, le Père s'encombrait de mille préoccupations ; maintenant qu'il accomplit, la simplicité de ce qu'il découvre n'est que la simplicité même de la vie de Jésus à Nazareth : pas de costume spécial, pas de clôture, pas de règlements compliqués, pas de grands programmes, mais une vie aussi *banale* que celle du Divin Charpentier.

Après le départ de Moussa commence une période assez sombre. Le Père n'est pas satisfait de Paul Embarek dont la vie ne ressemble guère à celle d'un ermite. Mais il ne peut s'en séparer, car sans cet unique « enfant de chœur », il n'aurait pas le droit, canoniquement, de célébrer la messe. Le sacrifice divin est une liturgie communautaire. D'autre part Noël approche et le Père s'attriste de le passer une fois de plus loin de sa famille et de tout chrétien. Enfin, c'est l'hiver, il commence à faire froid ; les Touareg, frileux et mal vêtus, circulent peu et ne viennent guère le voir. Le Père sent bien, d'ailleurs, qu'il reste encore, à leurs yeux, un étranger.

Il use de tous les loisirs qu'on lui laisse pour se plonger à fond dans son travail de dictionnaire. Il ne sort pas, ne s'éloigne pas à plus de cent mètres de son palais. La chapelle et le cabinet d'étude absorbent toutes ses heures.

Au printemps, éclate pour le Père un très grave événement : las de vivre à l'ermitage, avide de mener une autre

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

existence, Paul s'en va le 17 mai. Le Père ne peut plus célébrer la messe, ni passer des heures en adoration devant le Saint Sacrement. C'est pour lui la plus dure des privations.

Aussi est-ce avec une joie extrême qu'il voit arriver le 3 juin son vieil ami le lieutenant Motylinski, dont il attendait depuis longtemps la visite. De nouveau le Père peut célébrer la messe et prier devant le Saint Sacrement exposé sur le minuscule autel. Ensuite, il travaille avec Motylinski. Celui-ci, qui est déjà spécialiste de l'arabe, est venu à Tamanrasset étudier le tamacheq. Sous la direction du Père, il commence un essai de grammaire targuie et un lexique.

Le 12 septembre, le lieutenant quitte Tamanrasset, il emmène le Père jusqu'à El Goléa. Là, ils se séparent. Frère Charles se dirige vers Adrar où il rend visite à Laperrine, puis vers Beni-Abbès qu'il a hâte de revoir.





CHAPITRE XIX

CE QUE VIT FRÈRE MICHEL

AUX approches de Beni-Abbès, le Père se sent revenu en pays de vieilles connaissances.

« J'ai reçu des indigènes, écrit-il, un accueil qui m'a consolé et m'a montré que, malgré ma longue absence, on se souvient de moi et on est en confiance avec moi ; moi, je n'existe pas mais c'est le *marabout*, comme on m'ap-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pelle, c'est-à-dire le religieux chrétien. De là aux conversions, il y a loin et bien loin... »

Il avait rêvé de partager exactement son temps entre Beni-Abbès et Tamanrasset, mais il se rend compte que c'est impossible : ses liens avec les Touareg sont trop neufs et trop insolites pour qu'il puisse longtemps les quitter. Aussi ne reste-t-il que trois semaines dans son premier ermitage et se hâte-t-il de faire son voyage habituel à Maison-Carrée pour se confesser et reprendre contact avec Mgr Guérin.

A ce moment-là, coup de théâtre. Depuis des années, Frère Charles forge des Règles pour des Petits Frères, lance des appels dans le vide et ne reçoit pas de réponses. Les rares candidats qui ont envisagé le projet se sont récusés avant même de partir. Mais cette fois, à Maison-Carrée, un jeune Breton, ancien zouave, Frère Michel, coadjuteur chez les Pères Blancs, demande de le suivre au Hoggar. Mgr Guérin approuve le projet. Il pense que le Père saura ménager son néophyte.

Débordant de joie, Frère Charles et Frère Michel partent d'Alger le 10 décembre. Ils vont en chemin de fer jusqu'à Colomb-Béchar devenu le nouveau terminus. A partir de là il faut prendre la piste de Beni-Abbès. Le Père achète deux chameaux. Frère Michel s'étonne qu'il n'en prenne pas davantage.

« Comme il voyageait à peu près six mois de l'année, je lui conseillai d'acheter un troisième chameau qui lui servirait de monture au lieu d'aller à pied. « Non, me dit-il énergiquement, je vis aux frais de ma famille ; de plus, je dois secourir les pauvres, je n'ai pas le droit de faire cette dépense. J'ai deux chameaux, nécessaires pour porter nos provisions de bouche et nos bagages, un troisième serait superflu. »

Charles de Foucauld n'a plus ni fortune, ni solde. Il a tout abandonné. Ses seuls « fonds secrets », ce sont les aumônes de sa sœur et de sa cousine, quelquefois des dons en nature offerts par ses amis officiers. Il vit de presque rien et partage le reste avec les miséreux du Sahara. C'est cette pauvreté qui lui vaut la confiance des indigènes ; il a beau être un *Roumi*, un chrétien, elle leur garantit qu'il est un homme de Dieu. Il y tient comme à la prune de ses yeux.

L'arrivée de Frère Michel commence à bousculer vivement un budget infime que le Père s'entendait jusque-là à ménager au plus juste. Il ne se décide pas à acheter un chameau supplémentaire, mais loue pour Frère Michel un cheval ou un mulet.

« Le lendemain matin — en quittant Colomb-Béchar — continue son nouveau compagnon, nous faisons notre entrée dans le désert, escortés de cinq ou six gnomes commandés par un sergent. Les soldats nous précédaient toujours de quelques pas, et fouillaient avec soin tous les buissons, tous les plis de terrain, pour voir s'ils ne cachaient pas des pillards de caravane. Après trois jours de marche, sans aucune fâcheuse rencontre, nous arrivons enfin à Beni-Abbès, où le Père avait établi ce qu'il appelait son premier ermitage, et où nous devions nous reposer pendant quelques jours. C'était un bien modeste couvent, construit en terre et en bois comme toutes les cabanes du pays. Les cellules, au nombre de sept ou huit, destinées aux futurs religieux, étaient si basses qu'un homme de taille ordinaire atteignait le plafond en élevant un peu la main au-dessus de la tête, si étroites qu'en étendant les bras en forme de croix on pouvait toucher la muraille à droite et à gauche. Point de lit, point de siège, point de table, point de prie-Dieu pour s'agenouiller. On devait

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

coucher tout habillé sur une natte de palmier étendue par terre.

« La sacristie, assez grande, servait au Père de bibliothèque et de magasin, de chambre à coucher et de cabinet de travail. La chapelle était un édifice bâti comme tout le reste en bois et en terre, et surmonté d'un campanile : l'intérieur ne contenait d'autre meuble qu'un autel bien simple et deux prie-Dieu. On devait donc, pendant les longs offices et les exercices de piété de la journée et de la nuit, se tenir debout ou à genoux, ou assis sur des nattes...

« Nous passâmes les fêtes de Noël dans cet ermitage. A la messe de minuit, il y eut une centaine d'assistants, tous officiers, sous-officiers ou soldats, qui remplissaient non seulement l'église, mais encore la sacristie. Je remarquai une seule femme dans cette nombreuse assemblée. C'était une vieille mulâtresse, très pauvre, complètement aveugle, une belle âme enchâssée dans un vilain corps, que le Père avait baptisée depuis trois ou quatre ans, et qu'il faisait vivre de ses aumônes. Elle consacrait toutes ses journées à la prière, et ne manquait pas de communier toutes les fois que le saint sacrifice de la messe était offert à Beni-Abbès. Au départ de son bienfaiteur, elle pleurait à chaudes larmes et poussait des cris de douleur.

« Voici le règlement que nous suivions pendant les dix journées que nous avons passées dans cet ermitage. Comme nous n'avions pas de lampes pour nous éclairer, et qu'il nous fallait économiser la cire et les bougies nécessaires aux longues et fréquentes cérémonies liturgiques, notre lever et notre coucher étaient réglés sur le soleil. Le Père, qui aimait l'exactitude, remplissait lui-même la pénible fonction de réglementaire, exercée d'ordinaire dans les communautés par le plus jeune et le moins digne. Il

venait me réveiller le matin, à la pointe du jour. Comme nous couchions tout habillés, notre toilette était vite terminée, et, quelques minutes après le lever, ayant dit dans ma cellule l'angélus au son de la clochette, j'allais à l'église. Mon supérieur récitait alors une longue prière, moitié en



latin, moitié en français, à laquelle je répondais ; il exposait le Saint Sacrement au chant du *Tantum ergo*, puis célébrait la sainte messe que je servais, et pendant laquelle je communiais. Nous restions en silence et en adoration pendant plus de deux heures¹. L'action de grâces et l'oraison terminées, le Père récitait son bréviaire à voix basse, pendant que, de mon côté, je récitais des *Pater* et des *Ave*. Avant de sortir de la chapelle, le Père donnait la bénédiction du Saint Sacrement et renfermait dans le

(1) A 7 heures, le Père envoyait cependant Frère Michel prendre une tasse de café et un morceau de galette.

tabernacle le saint ciboire. Vers 9 heures, nous allions chacun à notre besogne : mon supérieur s'enfermait dans la sacristie où se trouvaient ses livres et ses manuscrits et il faisait sa correspondance, ou travaillait à son dictionnaire de langue targuie, écrivant toujours, à défaut de table, sur une simple caisse. Pour moi, je me retirais dans ma cellule, la seule qui eût une cheminée, et qui servait à la fois d'atelier, de cuisine et de réfectoire. Là, je faisais une lecture de piété, puis je m'occupais soit à moudre du blé entre deux pierres, comme les gens du pays, soit à écraser, avec un pilon, des dattes dans un mortier, soit à cuire des galettes sous la cendre, soit à préparer la cuisine.

« A 11 heures avait lieu le repas, précédé d'une lecture d'un chapitre du Nouveau Testament et de l'examen particulier. Après avoir dit le *Benedicite*, le Père lisait, debout, à haute voix, deux ou trois passages d'un chapitre de l'*Imitation* ; alors nous nous asseyions sur nos nattes, autour de la casserole, posée à terre, sortant du feu, le Père, notre domestique nègre et moi, et nous mangions dans le plus grand silence, pêchant au même plat à l'aide d'une cuillère, buvant de l'eau au même pichet. Le menu était peu varié : il se composait tantôt d'un plat de riz apprêté avec de l'eau et par extraordinaire avec du lait condensé, mélangé parfois de carottes et de navets qui poussent dans les sables du désert, tantôt d'une sorte de marmelade d'un goût assez agréable, faite avec de la farine de blé, des dattes écrasées et de l'eau. Point de serviettes, point de nappe, ni assiettes, ni couteaux, ni fourchettes pour prendre cette légère collation. Nous nous levions au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, et, les prières de l'action de grâces récitées, nous allions tous les deux à la chapelle en psalmodiant le *Miserere*, pour faire une visite au Très Saint Sacrement et la lecture spiri-

tuelle en commun. Vers 2 heures, nous retournions chacun de notre côté à nos occupations habituelles, le Père à ses études, moi à un travail manuel. A 6 heures du soir avait lieu le souper, à un seul service, comme le repas, pris de la même façon et expédié avec la même rapidité. Vers 6 heures et demie, nous allions à l'église faire oraison devant le Très Saint Sacrement exposé, puis une longue prière du soir suivie de la bénédiction du Saint Sacrement. Nous terminions la journée par le chant du *Veni, Creator*. Le coucher était fixé régulièrement au crépuscule mais il faisait toujours nuit quand nous allions prendre notre repos. »

Après une semaine de ce régime, le Père donne de nouveau le signal du départ. Il a hâte de revoir les Touareg et de reprendre avec eux ses travaux linguistiques. Les deux Frères prennent le chemin d'Adrar. Les officiers de Beni-Abbès les accompagnent pendant la première journée d'étape.

« Dans l'après-midi, continue Frère Michel, un troupeau de gazelles passa devant notre caravane, à une assez grande distance, et s'arrêta pour nous regarder. Un de nos méharistes, aussitôt, ajusta l'une d'elles et l'abattit d'un coup de fusil. On la dépeça et on la fit rôtir. Le souper fut un vrai régal, auquel tous prirent part, même mon vénéré supérieur.

« Le lendemain matin, les officiers nous quittèrent, après un échange de bons souhaits et de chaleureuses poignées de main, nous laissant deux soldats indigènes pour nous protéger. Le Père, au moment de la séparation, remit la clef de son ermitage de Beni-Abbès au capitaine, en lui disant : « Gardez bien la maison du Bon Dieu, je vous la confie. »

« Pendant toute cette traversée du désert, qui eut lieu

en hiver, la température du jour était de quinze à vingt degrés de chaleur, celle de la nuit, de deux à trois degrés de froid. Le matin nous trouvions quelquefois l'eau gelée dans la burette et la terre couverte d'une couche légère de glace. De temps en temps soufflait un vent impétueux, qui formait des nuages épais de poussière et nous envoyait du sable dans les yeux et de petits cailloux qui nous frappaient au visage. Quand nous arrivions le soir dans un village, on nous offrait toujours l'hospitalité et nous passions la nuit dans une maison. Le plus souvent, nous couchions à la belle étoile, sans feu, dans un trou assez grand pour loger le corps d'un homme, que nous creusions nous-mêmes dans le sable avec nos mains, et qui nous servait de lit. Transis de froid, roulés dans la couverture de campement, nous nous tournions et retournions sur notre natte pendant des nuits entières, pour nous réchauffer et appeler le sommeil, sans pouvoir y réussir. Vers midi, nous faisons une halte d'une bonne heure, qui nous permettait d'allumer le feu, de faire la cuisine et le dîner ; le soir, un peu avant le coucher du soleil, à l'endroit où nous devons camper, avait lieu le souper ; le menu de ces deux repas était celui de l'ermitage, auquel on ajoutait une tasse de café. Un jour, le Père invita quelques officiers à sa table en plaisantant ; ceux-ci acceptèrent la gageure ; mais pendant tout le repas, ils parurent fort gênés, mangèrent avec une extrême répugnance, et furent vite rassasiés ; ils n'eurent pas envie, je le présume, de recevoir une seconde invitation à pareil festin. »

Même l'ancien esclave noir que le Père avait engagé comme domestique quelques jours avant, à Colomb-Béchar, avait trouvé que le menu laissait vraiment à désirer et s'était empressé de chercher un autre employeur.

Après une courte visite à Laperrine, au passage d'Adrar,



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

les deux voyageurs prennent le chemin déjà bien connu de Frère Charles : les oasis du Touat et du Tidikelt. Ils arrivent en février à In Salah. Frère Michel est assez fatigué par le voyage. Il n'avait qu'une santé médiocre, Frère Charles l'a ménagé comme il a pu, mais le jeune homme a dû faire à pied une partie des étapes et se sent déprimé. Frère Charles le laisse prendre du repos dans l'oasis. Lui-même retrouve à In Salah le célèbre Ben Messis qui délaisse la vendetta pour se faire professeur de tamacheq. Le Père travaille d'arrache-pied avec lui.

Cependant les questions financières inquiètent assez fort le Père, car il s'est décidé à acheter un chameau pour Frère Michel et un gourbi pour ses haltes à In Salah. Une fois de plus il se confie à sa cousine Marie :

« De toute façon, la nécessité de pouvoir faire monter Michel pendant une bonne partie de l'étape oblige à l'achat d'un nouveau chameau, ce qui, avec l'achat de la maison, mettra ma caisse un peu bas ; j'ai assez, mais il vaut mieux qu'il y ait toujours un certain avoir entre les mains du chef d'annexe pour les frais de transport et envois qu'il me fait du Hoggar¹. Aussi, si vous pouviez lui envoyer encore 200 francs pour moi, vous me rendriez bien grand service... La santé de Michel est bonne. »

Mais peu de jours après, il écrit de nouveau :

« Avec des excuses sans nombre, je viens vous demander, après vous avoir priée, il y a si peu de temps, d'envoyer 200 francs au chef d'annexe d'In Salah, de lui en envoyer encore 200 autres.

« Le prix d'achat et d'aménagement de la maison (environ 200 francs), d'achat d'un second chameau

(1) Il n'y a aucune poste civile à cette époque dans le Sahara ; ce sont les bureaux de l'annexe qui transmettent correspondance et mandats.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

(250 francs), de provisions pour les six mois à passer au Hoggar, 100 francs donnés à Ben Messis pour son travail targui qu'il va continuer avec moi pendant encore quarante jours, les frais assez considérables que nécessite le peu de santé de Michel, l'entretien de chameaux ici pendant un bon mois, la nécessité de conserver quelque argent avec moi au Hoggar pour les imprévus, tout cela met ma pauvre bourse à sec et me fait recourir encore une fois à votre charité. »

Pendant toutes les précautions prises pour Frère Michel sont inutiles. Il est obligé de s'aliter. Le médecin militaire de l'oasis vient le voir, diagnostique la dysenterie et déconseille formellement de l'emmener au Hoggar. Le jeune homme est vivement déçu ; le Père, plus encore. Une seule fois il a pu emmener un compagnon dans le désert et c'est en vain.

Finalement il est décidé que Frère Michel va rentrer à El Goléa, le poste le plus proche des Pères Blancs.

« Le bon Père, reprend Frère Michel, me donna une bonne somme d'argent et des vivres en abondance, et me remit entre les mains de deux hommes de confiance... »

Frère Michel avait passé trois mois, du 2 décembre 1906 au 10 mars 1907, dans l'intimité du Père. Il en garda toujours une extrême admiration. Le seul défaut qu'il déclare avoir remarqué chez Frère Charles, c'était « de temps en temps, quand les choses n'allaient pas à son gré, un mouvement d'impatience qui, du reste, était promptement réprimé ».

Le même témoin atteste qu'en dehors de ces moments le Père faisait preuve d'une patience imperturbable et qu'en outre ses mortifications étaient effrayantes.

Nul mieux que ce disciple manqué n'a su peindre la prière du Père, son humilité et son rayonnement spirituel,

avec des traits qui sont dignes des Pères du désert :

« La prière faisait ses délices : elle était vraiment sa vie et la respiration de son âme. Il passait la plus grande partie de ses journées et de ses nuits agenouillé devant le Très Saint Sacrement, adorant, suppliant, remerciant, réparant. Comme la nuit de Noël il n'avait pas quitté un seul instant notre église, j'osai lui demander, le lendemain, comment il pouvait rester si longtemps éveillé au milieu des plus épaisses ténèbres : « On n'a pas besoin de voir clair, me dit-il, pour parler à Celui qui est le soleil de justice et la lumière du monde... »

« Il désirait et demandait à Dieu, avec instance, le martyre, comme le plus grand de tous les bienfaits...

« Cet ancien saint-cyrien était le plus humble des hommes. Je ne l'ai jamais entendu parler de lui d'une manière avantageuse. Il fallait l'interroger pour savoir quelque chose de sa famille, de son passé, de ses succès... Il aime, il cherche les avanies, les dérisions, les outrages par un extérieur qu'il s'efforce de rendre extravagant. Il marche toujours les pieds nus et crevassés par le froid, dans de grossières sandales. Il porte une robe de toile écrue, toujours trop courte, souvent maculée et déchirée. Il se coupe lui-même la barbe et les cheveux, sans se servir de miroir. Que lui importe ce qu'on peut penser et dire à son sujet ? Pourvu qu'il plaise à Dieu, il ne se met pas en peine du jugement des hommes...

« Quand nous entrions dans un village, ce qui arrivait presque tous les jours, et même, de temps en temps, deux fois dans la même journée, les habitants, en grand nombre, le caïd à leur tête, attirés par la réputation de sainteté du grand moine, venaient à sa rencontre et se pressaient auprès de lui pour le voir et l'entendre. Ils saluaient le Père avec vénération, lui baisaient la main en

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

lui donnant le titre de Sidi Marabout. Dans cette foule se glissait parfois un Européen qui, avec un appareil de photographie, essayait de prendre le portrait de cet homme extraordinaire. Une multitude de mendiants surtout accouraient et assiégeaient celui qu'ils appelaient leur bienfaiteur, pour avoir l'aumône. Le Père distribuait alors une somme de quinze à vingt francs, en menue monnaie, à ceux qui lui paraissaient les moins misérables ; à ceux qui étaient déguenillés et presque nus, il donnait des morceaux d'étoffe en leur recommandant d'en faire une robe pour se vêtir...

« Le Père Charles entendait manger son pain à la sueur de son front ; il n'y avait aucun vide dans ses journées. Dans le désert, aux heures de halte, au lieu de faire la sieste ou de se reposer, même quand il était exténué par une longue marche au soleil, il travaillait à son dictionnaire qu' « il avait à cœur de terminer avant sa mort pour faciliter la tâche des futurs missionnaires »... Pendant notre séjour à l'ermitage, quand il n'était pas à la chapelle à prier, j'étais sûr de le trouver à la sacristie, une plume ou un livre à la main. Je ne l'ai jamais vu faire une promenade autour de la clôture, ou dans notre jardin. Il ne prenait jamais de récréation. Pour se reposer, après la prière et l'étude, il faisait de petites croix en bois qui faisaient toute la décoration des pauvres cellules, il peignait des images du Sacré-Cœur ou de la Très Sainte Vierge, et dessinait toutes sortes d'emblèmes religieux dont il ornait notre modeste chapelle et la sacristie ; il écrivait en belle ronde ou en gothique, sur des pancartes, les sentences les plus édifiantes des anciens Pères de la Thébaïde, les maximes des saints docteurs ou des saints martyrs les plus propres à inspirer l'esprit de sacrifice, et les plaçait sur toutes les murailles. »

Frère Michel n'est resté que trois mois avec le Père de Foucauld, mais lui seul a pu décrire ce qui se passait chaque jour dans l'intimité de l'ermitage.

A peine Frère Michel vient-il de partir que le Père apprend la mort de son ami le lieutenant Motylinski, avec lequel il avait travaillé le tamacheq, quelques mois plus tôt, à Tamanrasset, et qui vient d'être emporté par le typhus. C'est un compagnon de travail linguistique qui lui fait maintenant défaut.

Le 18 mars, après avoir achevé de rédiger un petit lexique targui, le Père quitte In Salah en compagnie de la mission Arnaud-Cortier qui part en direction de Tombouctou. Le détachement de méharistes est commandé par le capitaine Dinaux (qui accompagnait déjà le Père lors du premier voyage au Hoggar) et le lieutenant Sigonney. Ben Messis est lui aussi de l'expédition.

Le guide de la caravane est Chernach, un Noir envoyé par Moussa. Les officiers le trouvent épais et borné, mais le Père vante à tout le monde sa merveilleuse mémoire pour les poésies touareg. Il est vrai que le Père lui donne un sou par vers et la mémoire de Chernach est prodigieusement excitée. A longueur de route, sur la piste, il déclame en targui, et le Père n'arrête pas de noter les poèmes.

Frère Michel n'est plus là pour observer, mais le lieutenant Cortier constate l'incroyable activité du Père. Même un soir d'orage, blotti sous une tente, Frère Charles continue de travailler. En cours de route on a rencontré un Targui des Iforas et c'est avec lui que le Père et le lieutenant piochent le tamacheq, pendant que l'orage se déchaîne :

« Jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous travaillons tous les trois, écrit Cortier, à la lueur d'une bougie, clos

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

hermétiquement sous notre abri de toile, tandis qu'au-dehors le vent fait rage et que les gouttes de pluie crépitent sur l'étoffe tendue qui bruit. »

Entre temps, le Père vient de récupérer Paul Embarek, ce qui permet à Cortier de noter quelques détails sur la façon dont le cuisinier conçoit la propreté des marmites et casseroles :

« Son nettoyage est d'ailleurs curieux, et quel que soit l'objet, s'achève en trois temps réguliers :

« 1^o coup de sa chemise donné dans l'objet ;

« 2^o coup de doigt pour détacher le sable encore adhérent ;

« 3^o souffle violent pour expulser les dernières poussières. »

Après une brève halte à Tit où l'on revoit Moussa, la caravane passe un mois chez les Taïtoq, rencontre au passage une courtoise colonne d'officiers du Soudan et ramène le Père à Tamanrasset. Après dix mois de voyage, il s'y retrouve seul, le 6 juillet 1907.





CHAPITRE XX

LA POÉSIE PENDANT LA FAMINE

RENTRÉ à Tamanrasset, le Père est accueilli beaucoup plus cordialement qu'il n'osait espérer. Son retour montre aux Touareg qu'il est vraiment en train de devenir un des leurs.

Il voit Moussa qui organise une grande assemblée des tribus du Hoggar. Sidi Ag Othmane, l'ancien adversaire

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

de Ben Messis et du lieutenant Cottenest à Tit, vient de se rallier. C'est lui-même qui va diriger contre les derniers dissidents un violent combat qui les refoulera en Tripolitaine.

Pendant ce temps, le Père reprend ponctuellement sa vie sédentaire. Sa grande privation est de ne pouvoir dire la messe ni adorer le Saint Sacrement, car de nouveau Paul a disparu. Par contre les travaux de linguistique reprennent de plus belle. Faute de Ben Messis parti aux côtés de Sidi Ag Othmane, le Père a obtenu le concours de Ba Hammou, le secrétaire de Moussa. Ce Ba Hammou a beaucoup fait parler, et le Père ne lui accorde pas une confiance illimitée. Fils du caïd de Rat en Tripolitaine, Ba Hammou a quarante-cinq ans, il est depuis vingt-deux ans au Hoggar où il a été successivement secrétaire et conseiller intime de l'ancien aménokal, puis de Moussa.

« Malgré des extérieurs de bon musulman, écrit Frère Charles, je crois Ba Hammou, c'est son nom, peu fervent, peu scrupuleux, peu franc, très rusé, et ayant pas mal d'autres vices et de défauts ; mais avec cela très intelligent, il a une mémoire merveilleuse, connaît toutes les affaires et les gens du Hoggar, mieux que personne, mieux que Moussa, sait par Ahitarel, avec lequel il a si familièrement vécu, toutes les vieilles histoires : c'est un personnage très utile, très instructif, très intéressant. »

En tout cas Frère Charles s'emploie à le faire travailler. Pendant soixante jours, du 1^{er} octobre 1907 au 1^{er} janvier 1908, pour un prix de 100 francs par mois, il le fait venir à l'ermitage tous les jours, sauf le dimanche, de 5 heures du matin à midi et de 3 heures à 7 heures du soir. Le Père a repris en main les manuscrits de Motylinski sur la grammaire et le lexique touareg. Il travaille sans arrêt à les corriger et à les compléter. Il a grande hâte de se

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

remettre au dictionnaire et à la traduction des livres saints.

Pendant qu'il se plonge dans ce travail d'érudition au cœur du désert, la situation devient de plus en plus inquiétante à mesure qu'approche l'hiver :

« L'année est dure pour le pays : dix-sept mois qu'il n'a pas plu ; c'est la pleine famine pour un pays qui vit surtout de lait et où les pauvres vivent presque exclusivement de lait. Les chèvres sont aussi sèches que la terre, et les gens autant que les chèvres. »

Laperrine ajoutera plus tard ce que tait Foucauld :

« Il faut aussi que je parle d'une de ses inventions charitables les plus touchantes, les dînettes qu'il avait organisées au cours de la grande famine de l'hiver 1907-1908. Une fois par jour, tous les gosses de la région se réunissaient chez lui et mangeaient à leur faim.

« Mais j'y pense, j'ai commis une lourde bévue plus haut en mettant sur le compte de son ascétisme les privations exagérées qui faillirent causer sa mort à la fin de ce fameux hiver ; c'est sa charité qui doit être la principale coupable. En voyant toutes ces petites mâchoires si joyeusement mastiquer, il n'avait pas le courage de réserver sa part. »

Pendant cette période, le Père s'est exténué de travail et de privations. Il a fallu qu'il en soit au dernier point de faiblesse pour écrire à Laperrine en lui demandant un peu de lait concentré et de remontant. Il est vrai qu'il écrivait en même temps à sa cousine :

« Sans tousser, sans souffrir en rien de la poitrine, le moindre mouvement me rendait haletant au point d'être prêt de m'évanouir. Un ou deux jours, j'ai cru que c'était la fin. »

Bien qu'il ne fût pas averti de cette confidence, Laper-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

rine commençait à s'inquiéter de ce que devenait son ami par ce temps de famine. Ce furent les Touareg qui l'alertèrent :

« Nous n'apprîmes sa maladie de 1908, écrit-il, que par des lettres de Moussa Ag Amastane, qui était fort effrayé de ses longs et fréquents évanouissements. »

D'In Salah, le colonel Laperrine lui fait envoyer « une montagne de provisions », quatre fois plus qu'il n'a demandé.

De France, Frère Charles reçoit de pressantes lettres de sa famille le suppliant de venir se reposer. A quoi il réplique que de tels voyages sont radicalement contraires à la vie monastique.

Après ces mois dramatiques, il reçoit du Saint-Siège la permission de célébrer la messe sans aucun assistant. Il le doit à une chaleureuse démarche de Mgr Guérin. C'était la plus grande joie qu'il pût désirer. Car ce n'était pas seulement le pain de la terre qui lui avait manqué, c'était aussi le pain de l'eucharistie.

En juin, Laperrine est de passage à Tamanrasset. Il s'occupe de fonder à 50 km plus loin, en direction de l'est, près du puits de Tarhaouaout, un bordj qui portera le nom de Fort-Motyliniski, en souvenir du savant officier. Il plante sa tente à côté de l'ermitage qu'il voit pour la première fois. Il en éprouve autant d'amusement que d'admiration et le surnomme *la frégate*.

« J'y ai vu un après-midi, raconte-t-il, un officier installé avec sa table de campement, dans la chapelle où il mettait au net son levé d'itinéraire ; le colonel¹ écrivait à la table de la fameuse chambre-cabinet de travail, le dos de sa chaise touchant le lit du Père ; quant à celui-ci, il s'était installé sur un tabouret entre la cloison de la chapelle et

(1) Laperrine lui-même.

le pied de son lit dont il se servait comme d'une table pour écrire ; un troisième officier, assis sur un sac de blé dans l'antichambre-magasin, avait placé la table sur laquelle il travaillait contre le seuil de la porte, la partie mobile de celle-ci restant ouverte pour lui permettre d'y voir clair.

« Bien entendu, chacun avait dû gagner successivement son poste de travail et s'il prenait fantaisie à l'occupant de la chapelle d'aller prendre l'air, les autres habitants de la maison étaient obligés de sortir pour lui permettre de passer. »

D'autant que tous les coins libres sont occupés par des caisses pleines de livres de piété, de linguistique et d'ethnographie sur le Sahara.

Les travaux des uns et des autres étaient d'ailleurs coupés de fréquentes visites.

« Moussa venait me voir tous les jours, déclare encore Laperrine, et chaque fois, en s'en allant, il insistait pour que j'allasse visiter son campement qui se trouvait à 4 km environ. Un jour, je me décidai à lui faire la surprise de lui montrer la confiance complète que j'avais en lui... Nous partîmes pour le campement de Moussa, non seulement sans un homme d'escorte, mais sans une arme quelconque, ni carabine, ni sabre, ni revolver. Nous étions quatre : le Père de Foucauld, le lieutenant de Saint-Léger, le lieutenant Sigonney et moi... Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais la figure radieuse de Moussa. Lorsqu'il nous vit arriver en cet équipage, il débordait de joie. Je n'eus pas besoin d'insister ; il avait compris du premier coup la marque d'estime et de confiance que je tenais à lui donner. »

Lors du même voyage, Laperrine avait rencontré Elou, un jeune Taïtoq, qui dans un poème de « chansonnier »

s'était moqué des moustaches que portaient alors les officiers français, des moustaches « longues comme celles des chiens », avait-il dit.

« Sans lui dire que je connaissais la fameuse poésie, déclare Laperrine, je lui laissai entendre qu'il passait pour avoir fait la forte tête contre nous. Il me répondit franchement que c'était vrai, mais que, depuis, il avait reconnu que nous avions agi avec générosité avec les Touareg et qu'il ne demandait qu'à suivre notre direction. Je lui dis, en lui prenant la main, que j'étais content de ses paroles et qu'à partir de ce moment nous étions camarades, *amidi* (textuellement : compagnons de rezzou, d'expédition), mais j'ajoutai : « Seulement, je te demande, lorsque tu feras des poésies sur moi, d'avoir pitié de mes moustaches et de ne pas les comparer à celles d'un chien. » Le jeune Elou ne savait où se mettre et bredouilla quelques excuses. La galerie riait de bon cœur. »

Une autre fois, Laperrine rencontra Sidi Ag Othmane, dit Baba, aux environs de Tit ; ce que fut leur entretien, l'historien Gautier nous le raconte de la sorte :

« A Tit où a sombré l'indépendance du Sahara, sur le champ de bataille encore bossué par les tombes fraîches, le colonel Laperrine s'est promené en compagnie de Baba qui avait commandé la troupe targuie, le jour fatal. La conversation a pris l'allure d'une critique militaire après manœuvres. Les deux interlocuteurs ont apprécié en professionnels sur le terrain les dispositions prévues et les fautes commises ; Baba reconnaissait qu'il avait trop tôt découvert sa colonne d'attaque, mais il rejetait le blâme sur une sentinelle avancée, qui n'avait pas fait son devoir ; le colonel plaidait les circonstances atténuantes. »

Tel était alors le climat du Hoggar. Malgré tous ses efforts et la droiture de ses intentions, le Père n'aurait pu

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

ni tenir la place qu'il occupait, ni exercer l'extraordinaire influence qui fut la sienne, si officiers français et guerriers indigènes n'avaient manifesté tant de franchise et d'esprit chevaleresque.

A cette époque, dans l'immense région saharienne qui



englobe le Gourara, le Touat, le Tidikelt, la Saoura, les groupes d'Igli et Beni-Goumi, ainsi que le Hoggar, bref tout le Territoire des Oasis, il y a alors cent mille habitants environ, déclare Gautier. Ni rezzou, ni soulèvement : c'est la paix. Ce sont pourtant des régions tout récemment pacifiées et Laperrine ne dispose que de 22 officiers et de 84 sous-officiers français, avec un millier de soldats indigènes venus d'Algérie ou des Oasis elles-mêmes. Il est clair que ce n'est pas la force seule qui a pacifié le pays. Il a fallu beaucoup d'estime et de confiance réciproques. Au Hoggar, ce fut l'œuvre commune de Laperrine et de

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Moussa, mais aussi de beaucoup d'autres. Sans cette conjonction difficile et rare, la position du Père de Foucauld eût été presque intenable.

Au Hoggar, où les femmes exercent une grande influence, elles ne furent pas les dernières à cette tâche de concorde. On a déjà vu le rôle de Tarichat Oult Ibdakane, chez les Taïtoq ; Dassine, cousine et amie de Moussa, la plus célèbre poétesse et noble dame de beauté chez les Kel Ahaggar, aura aussi chez ces derniers un rôle capital. Ni elle, ni aucune autre femme n'avaient accès au logis du Père, mais souvent il leur rendait visite.

« C'est une bonne aubaine pour le Père de Foucauld, nous confie encore Laperrine, lorsqu'il peut mettre la main sur quelques vieilles dames de la haute noblesse targuie, car ce sont elles qui sont le plus ferrées sur les traditions, légendes, généalogies, poésies.

« Rien n'est plus amusant que de le voir trôner, le crayon à la main, au milieu d'un aréopage de vieilles douairières assises par terre, et causant, tout en sirotant leur thé et fumant leurs pipes. »

Jamais le Père n'avait repris l'usage du tabac depuis son entrée dans la vie religieuse, mais la « politique de la tasse de thé », il la pratiqua aussi largement que Laperrine. Cette politique qui peut sembler dérisoire est la négation de la politique, au sens orgueilleux et inhumain du mot. Dans le désert sec et altérant, le thé vert est la grande boisson des habitants. Dès qu'une caravane s'arrête pour l'étape, on allume un feu de bois pour le thé. Sitôt qu'un voyageur arrive, on lui offre le thé. C'est une cérémonie familière et solennelle quoiqu'elle revienne plusieurs fois par jour. Celui qui préside aux rites de cette *cuisine courtoise* fourre dans la théière de l'eau bouillante, du thé vert, si possible quelques feuilles de menthe, et de gros mor-

ceaux de sucre irréguliers, cassés d'un pain de sucre. Puis il verse le thé à la ronde dans d'étroits verres épais qui curieusement n'éclatent jamais. Il se garde de remplir entièrement chaque verre par un seul versement de thé, car la partie la plus sucrée du breuvage est au fond de la théière et les premiers servis manqueraient de sucre, tandis que les derniers en auraient trop. Aussi ne verse-t-il chaque fois qu'une petite lampée de thé dans chaque verre et doit faire cinq ou six fois le tour des verres pour les remplir équitablement. Pendant qu'on bavarde, les assistants prennent un verre, le boivent à petites gorgées, puis le rendent. On les sert une nouvelle fois, sans que personne se soucie d'attribuer à quelqu'un un verre personnel. Et l'on recommence une troisième fois.

Ainsi font les Arabes dans leurs oasis, Moussa et les Touareg dans leur pays ; ainsi font avec eux le Père et les officiers français. Il faudrait être fort mal élevé pour se permettre une infraction à ce vieil usage qui n'a pas seulement pour but de désaltérer, mais aussi de cimenter les liens sociaux. Pendant qu'on boit ensemble, on discute ensemble, assis familièrement côte à côte, de tout ce qui inquiète, passionne, ou amuse : la chasse, les récoltes, les chameaux, les querelles de famille, les affaires politiques, les mariages, les naissances, les morts, les rezzous, et les questions religieuses.

La tasse de thé n'est pas une panacée, mais elle a de solides *vertus*. Boire — ou manger — ensemble, les uns chez les autres, est cette base fondamentale du dialogue humain que refusent les plus détestables préjugés de classe et de race.

Voilà de longs mois que le Père vit auprès des Touareg et qu'il parle leur langue. Ils ont si bien pris l'habitude de le voir, de boire et manger avec lui, si bien senti son

affection qu'en venant lui rendre visite ils entament avec lui d'interminables conversations. Ils ne lui parlent pas seulement de leurs affaires, ils sont vivement curieux de le connaître plus intimement ; ils lui posent mille questions en regardant ses livres d'images pieuses. Ils l'écoutent leur traduire des pages de l'Évangile, surtout les paraboles, que le Père leur explique. Une lumière inconnue, pour la première fois, rayonne dans le Hoggar.

Le Père a trop partagé avec eux, non seulement la tasse de thé, mais aussi la famine, pour que les Touareg ne soient pas émus par la vue de son ascétisme. Sa vie religieuse leur pose une troublante question.

« Une femme noble du Hoggar, qui a voué une profonde reconnaissance au Père de Foucauld, depuis qu'il a sauvé ses cinq petits enfants de la famine de 1907, me disait un jour, raconte Laperrine : « Combien c'est terrible de songer qu'un homme si bon ira en enfer à sa mort parce qu'il n'est pas musulman. » Et elle m'avoua qu'elle et beaucoup de ses compagnes priaient Allah chaque jour pour que le marabout devienne musulman. »

C'est après cette famine que le Père se résigna pour la première fois à prier son ami le lieutenant Sigonney de lui accorder, si possible, pour lui et pour le méhariste qui portait le courrier, deux rations de subsistance à longueur d'année : blé, sucre, café, beurre, sel, poivre, dattes et riz.

« Si cela vous gêne, concluait-il, je retire ma demande, et vous supplie de me le dire simplement. »

A ce moment, il s'est jeté de nouveau en plein travail. En dehors de son dictionnaire qui est sa grande entreprise permanente, il passe la plus grande partie de son temps consacré au travail intellectuel à rédiger et à traduire les poésies touareg qu'il a recueillies pendant ses der-

nières pérégrinations ; en novembre, il aura traduit six mille vers.

Pendant cette même période, sur la demande de Laperine, Moussa organise un énorme convoi qui doit transporter cinq mille kilos de marchandise jusqu'à Temassinine où a été édifié le Fort Flatters, face à la frontière de Tripolitaine. Pareil convoi exige la plus grande partie des chameaux du Hoggar et la « mobilisation » de tous les hommes valides, soit une caravane de quatre cents personnes environ. Préparer cette expédition d'une ampleur inusitée demande au moins trois mois, d'août à novembre, car il faut prévoir non seulement le recrutement des hommes et des chameaux, mais aussi les moyens de subsistance.

A cette occasion, le Père doit plusieurs fois intervenir entre l'aménokal et le lieutenant Sigonney. Chaque fois, il s'emploie à arrondir les angles. Au nom de Moussa, il insiste pour que les méharistes soient payés d'avance afin qu'ils puissent faire des achats à Temassinine. Il demande aussi que, pendant l'absence de Moussa, le lieutenant veille avec le plus grand soin sur le Hoggar où il ne restera plus que les femmes, les vieillards et les enfants. Il interviendra encore à plusieurs reprises pour faire rectifier des comptes en faveur des méharistes touareg.

Pendant que Moussa est au loin, l'aménokal est officiellement remplacé par un de ses lieutenants, Akmed Ag Echecherif, mais officieusement par Dassine, sa cousine.

« La vraie personne chargée de prendre les décisions, c'est Dassine, écrit le Père... Elle commande sans paraître ; Akmed est le pouvoir exécutif. Elle est très intelligente et au courant de tout ; lui est actif et plein de bonne volonté ; tous deux sont dévoués ; ça marche très bien. »

Dassine avait alors une trentaine d'années : elle était

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

toujours une des plus belles et des plus distinguées des femmes du Hoggar. Poétesse remarquablement fine et spirituelle, elle était universellement admirée par les Touareg. Quel guerrier n'avait rêvé d'obtenir sa main? Moussa avait été un de ses principaux soupirants et lui avait dédié un grand poème d'amour :

*Dassine est la lune ;
Son cou l'emporte sur celui d'un poulain ;
Attaché dans un champ d'orge ou de blé en avril.
Dieu l'a faite harmonieuse et pleine de convenance ;
Comme elle est unanimement admirée, elle est unanimement aimée.
Impossible à une femme de faire même le plus pauvre mariage.
Tant que Dassine est dans la vie libre...
Quant à elle, elle est libre et gracieuse. Elle joue du violon.
Et elle chante agréablement.
Je donnerais en aumône les gens et les troupeaux qui montent vers la montagne,
Et tout ce qu'il y a de pâturages engraisant chameaux et chèvres,
De Gougoueran jusqu'ici et jusqu'au Bornou,
Et de l'Arar à Afestou,
Pour que tu sois dans mon cœur, ô Dassine, comme le soleil parmi les étoiles...
Quant à elle, elle ne tourne même plus la tête vers moi ;
Elle ne me porte aucune attention.*

Ainsi chantait jadis Moussa, douloureusement. Bien d'autres chantèrent aussi leur amour pour Dassine. Moussa eut beau récolter la gloire dans les rezzous, il en fut pour

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

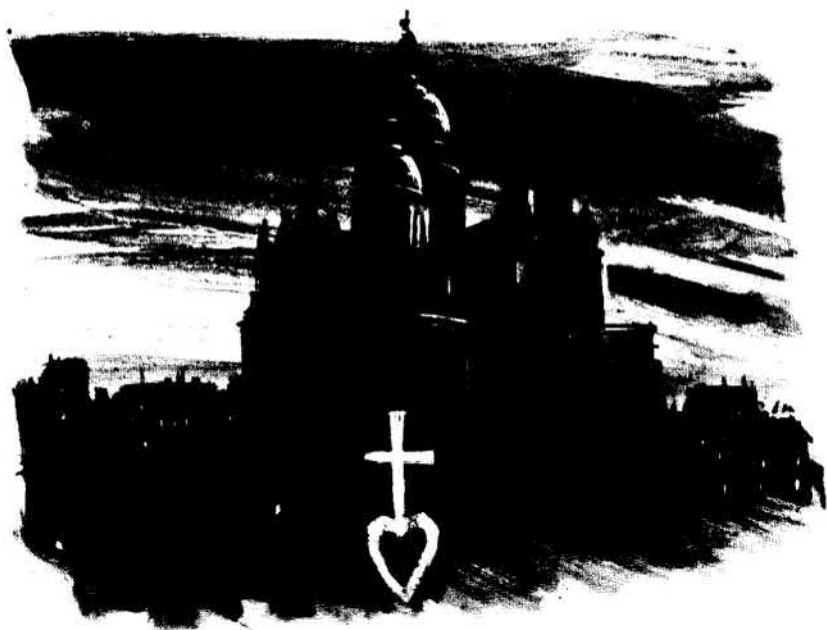
lui comme pour Duveyrier, il n'épousa pas l'élue de son cœur. Entre cent guerriers, elle choisit Aflan.

Moussa et Dassine restèrent quand même bons amis, puisqu'il lui confiait la garde du Hoggar en son absence. Elle fut aussi une des meilleures collaboratrices du Père, car elle savait tout et comprenait tout.

Au cours de cette même année 1908, parut l'Essai de grammaire targuie, mais seulement sous le nom de Motylinski. Malgré le désir de Mgr Guérin, le Père avait absolument refusé qu'on mît son nom sur la couverture. Il ne voulait que travailler pour Dieu et pour les Touareg, il n'en voulait tirer aucune gloire.

« Ce qui m'a décidé à faire ces travaux, répondit-il à Mgr Guérin, à y mettre la dernière main, à les livrer à l'impression, c'est précisément que ce grand bien de leur publication peut se faire sans que je paraisse, ni sois nommé en rien. »





CHAPITRE XXI

UN PEU D'AIR PARISIEN

B IEN qu'au printemps de 1908 le Père ait absolument refusé d'aller se reposer en France, il en prend le chemin en fin décembre. Mais ce n'est pas pour s'accorder des vacances.

Depuis des années, il attend des compagnons de route. En vain. La tentative avec Frère Michel s'est terminée

par une amère déception. Il y a des centaines d'oasis au Sahara et il est le seul prêtre. Célébrer la messe à Beni-Abbès, c'est en priver Tamanrasset. Ou réciproquement. Secourir les pauvres du Hoggar, c'est abandonner ceux de la Saoura. Dans l'immense désert, il est un seul ermitage où un religieux veille et prie le Seigneur au nom du Christ. Et pour combien de temps? Le Père n'a que cinquante ans, mais cette année il a failli mourir. La mort? Il est prêt à l'appeler « ma sœur la mort », comme François d'Assise. La venue de la mort, c'est la venue du Seigneur. Mais ce qui l'effraie, c'est que personne n'est prêt à reprendre sa place.

Puisque chaque fois l'appel d'un compagnon se heurte à des obstacles insurmontables et puisqu'un répit lui est accordé, le Père imagine un autre projet. A défaut de trouver directement un Petit Frère, ou une Petite Sœur, il veut préparer le terrain en fondant une sorte de tiers ordre animé du même esprit. Ce sera l'Union des Frères et Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus. Il lui confiera son héritage spirituel et peut-être un jour lui suscitera-t-elle des compagnons ou des remplaçants.

C'est pour fonder cette Union que le Père remonte en France. Il rejoint d'abord Ghardaïa où il va se confesser et soumettre son sujet à Mgr Guérin qui l'approuve.

Il se dirige ensuite sur Paris où il va résider trois jours, avenue Percier, chez sa cousine de Bondy, consulte l'abbé Huvelin, parle longuement de son projet avec M. Louis Massignon et passe avec lui une nuit d'adoration au Sacré-Cœur de Montmartre, entre le 21 et le 22 février. De là, il redescend à Toulon pour revoir sa sœur Marie : il y a huit ans qu'il ne l'avait revue depuis son ordination. Il se rend enfin à Viviers pour demander l'approbation de son projet à son évêque, Mgr Bonnet.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« Ce n'est pas seulement par des dons matériels, explique-t-il, qu'on doit travailler à la conversion des infidèles, c'est plus encore en provoquant l'établissement chez eux, à titre de cultivateurs, de propriétaires fonciers, etc., d'excellents chrétiens de toutes conditions, destinés à être de précieux appuis pour les missionnaires, à attirer, par l'exemple, la bonté, le contact, les indigènes à la foi et à être les noyaux auxquels peuvent s'agréger un à un les infidèles à mesure qu'ils se convertissent. »

L'évêque approuve. Le Père ne trouvera jamais ces pionniers idéals qui n'auraient point du tout « l'esprit colon », mais celui d'Aquila et de Priscille, la famille chrétienne amie de saint Paul. Très lentement, cependant, il recevra quelques adhésions de personnes acceptant de participer à l'association de prières fondée par la nouvelle confrérie.

De Viviers, Frère Charles repart pour l'Afrique et, après le détour habituel vers Beni-Abbès, il rentre à Tamanrasset le 11 juin 1909.

Le troisième séjour au Hoggar s'annonce calme. Il a plu. Les pâturages sont aussi beaux qu'il est possible dans le désert. Dès que Frère Charles arrive, il voit affluer les visites.

De nouveau, la messe, les méditations, les conversations avec les Touareg et la préparation du dictionnaire absorbent toutes ses journées.

Fort-Motyliniski est en voie d'achèvement. Un maçon français est tombé gravement malade pendant les travaux et le Père va souvent lui rendre visite.

L'année 1910 commence de façon plus agitée. Les Touareg Kel Ajjer, vieux rivaux des Kel Ahaggar et qui nomadisent sur les confins de la Tripolitaine, ont razzié des troupeaux à l'est du Hoggar. Le capitaine Niéger et

les méharistes Kel Ahaggar partent aussitôt en contre-rezzou.

Avec l'été revient le calme, mais aussi la grande sécheresse. Les Touareg de Moussa remontent comme chaque année dans la Koudia, au cœur de leurs montagnes, pour chercher la fraîcheur et les pâturages d'été. A Tamanrasset, on ne voit plus guère que les Harratins. Frère Charles brûle d'un nouveau désir : suivre les nomades jusqu'au cœur des montagnes. C'est pourquoi il projette de se faire construire un nouvel ermitage qui sera juché sur le plateau abrupt de l'Asekrem. Le lieutenant Sigonney l'autorise à confier ce travail aux maçons français qui achèvent le Fort Motylinski. L'abbé Huvelin envoie deux cents francs pour payer les ouvriers. Les travaux commencent dès le mois de mai. Ils ne feraient que réjouir le Père s'il ne s'inquiétait de voir la dépense dépasser toutes les prévisions, tant l'Asekrem est d'accès difficile. Il faut hisser les matériaux à dos d'homme en haut d'une falaise qui a plus de cent mètres de hauteur. Mais le Père veut à tout prix rejoindre ses nomades.

« Ils sont tous dans la montagne, autour de l'endroit où je me fais construire un ermitage et où je passerai à l'avenir la moitié du temps que je consacre aux Touareg. La construction de l'ermitage a commencé il y a un mois, écrit-il en juin, elle doit être finie à l'heure qu'il est, ou bien près de l'être ; il est à 50 ou 60 km d'ici, en plein cœur du Hoggar, au point le plus central du massif montagneux qui est la citadelle du pays, et d'où les tentes (c'est-à-dire les femmes, les enfants, les vieillards) ne sortent jamais. L'ermitage est sur une montagne en forme de plateau appelé l'Asekrem, à plus de 2.600 m d'altitude ; il se compose de deux pièces, une chambre et la chapelle : la chambre est assez grande pour qu'on puisse l'habiter à

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

deux ; vous savez combien je désire un compagnon. »

Le même mois se réalise le projet que le Père avait formé dès le premier mois de son séjour au Hoggar : l'aménokal part faire un voyage en France. Sur la proposition de Laperrine, Moussa a été officiellement invité pour les fêtes du 14 juillet 1910.

Désireux d'éblouir autant que d'honorer le chef indigène du Hoggar, le Gouvernement ne négligea rien : visites au Creusot et au Moulin Rouge, remise solennelle de la Légion d'honneur au cours de la parade militaire de Longchamp. Moussa fut davantage ébloui par la multitude des bœufs et des moutons qu'il aperçut par la fenêtre de son wagon en traversant la campagne française.

Frère Charles n'avait pu accompagner Moussa, mais il le fit inviter à Barbirey, dans la propriété de sa sœur et de son beau-frère. Cette belle maison, Moussa l'admira beaucoup, mais ses réflexions prirent un tour que l'ermite n'avait pas prévu. Moussa lui en fit part dans une lettre avant de rentrer :

« Louange à Dieu — et la bénédiction de Dieu sur Mahomet.

« D'Alger, pour le Hoggar, le 20^e jour de septembre 1910.

« A l'honoré, l'excellent, notre ami et cher entre tous, M. le marabout Abed Aïssa¹, le sultan Moussa ben Mastane te salue et te souhaite la grâce de Dieu très-haut et sa bénédiction. Comment vas-tu ? Si tu désires de nos nouvelles, comme nous demandons des tiennes, nous allons bien, grâce à Dieu, et nous n'avons que de bonnes nouvelles à te donner. Voici que nous arrivons de Paris après un heureux voyage. Les autorités de Paris ont été contentes de nous. J'ai vu ta sœur, et je suis resté deux jours chez elle ; j'ai vu de même ton beau-frère ; j'ai

(1) Serviteur de Jésus.

visité leurs jardins et leurs maisons. Et toi, tu es à Tamanrasset comme le pauvre ! A mon arrivée, je te donnerai toutes les nouvelles en détail.

« Ouani ben Lemniz et Soughi ben Chitach te saluent.

« Salut ! »

Le Père dut en rougir jusqu'aux oreilles.

Pendant qu'il continuait à accumuler des centaines de pages pour son dictionnaire, avec le concours de Ba Hammou, l'année 1910 apportait de grands bouleversements autour de lui. A quelques mois d'intervalle meurent l'abbé Huvelin et Mgr Guérin. Laperrine, muté en France, est remplacé par le commandant Payn, comme chef du Territoire des Oasis. Le capitaine Charlet vient prendre le commandement de l'annexe du Tidikelt ; le lieutenant Sigonney reste, mais on lui adjoint le lieutenant Duclos.

Même Tamanrasset est en train de changer. L'ermitage est si encombré de livres et si exigü que le Père se décide à le faire allonger.

« C'est de plus en plus la *frégate*, déclare-t-il : seize mètres de long sur un mètre soixante-quinze à deux mètres de large. C'est un peu étrange, mais c'est très commode. »

Il n'est pas seul à bâtir. Autour de son logis, les huttes disparaissent et sont remplacées par des gourbis : on en compte déjà plus d'une quinzaine. L'agriculture progresse elle aussi :

« Les cultures se multiplient. Tout Targui un peu à l'aise a des champs. Malheureusement, ils ne cultivent pas eux-mêmes, ils font cultiver par des Harratins du Tidikelt ou des nègres. Surveiller les travaux, moissonner, les Touareg le font, mais mettre la main à la houe, ils le dédaignent. L'installation, dans le pays, de religieux cultivant de leurs propres mains serait un grand bienfait. »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

En janvier 1911, le Père repart. Il va faire sa visite ordinaire à Beni-Abbès, puis à Maison-Carrée, où il a pris le Père Voillard comme directeur depuis la mort de l'abbé Huvelin. A Paris, il rend une brève visite à sa famille. A Lyon, il s'entretient longuement avec l'abbé Crozier, sur lequel il compte beaucoup pour sa confrérie. Enfin, après avoir revu Mgr Bonnet, il rentre à Tamanrasset le 3 mai 1911.





CHAPITRE XXII

SUR LA MONTAGNE DE L'ASEKREM

POUR monter de Tamanrasset à l'Asekrem, il faut trois ou quatre jours de voyage à pied ou à chameau. Nulle route, bien entendu. La piste n'est indiquée que de loin en loin par quelques traces de pas ou des épaves de campements. Elle chemine au fond d'un dédale de gorges rocailleuses, entre des falaises abruptes, de gigantesques

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

éboulis de rochers, et de hauts sommets de montagnes. Presque pas de terre, ni même de sable, sauf dans les oueds. Partout règne la pierre, noire, bleue, verte, rouge, mais toujours sombre. De loin en loin quelques arbustes, des brins d'herbe disséminés et, de temps à autre, des nuées de minuscules fleurs de toutes les couleurs, claires et fraîches, au ras du sol.

C'est la Koudia, la forteresse naturelle des Touareg.

Au bout du chemin, pour accéder directement à l'Asekrem, il faut gravir, à partir du col, une énorme falaise qui a plus de cent mètres de haut et qu'on escalade par un sentier de chèvres.

Tout le pourtour de l'Asekrem est pareillement abrupt. Le sommet, presque plat, est nu, jonché seulement de magnifiques pierres vertes. Sur cette table géante qui peut avoir trois cents mètres de diamètre, rien ne pousse, à part d'infimes plantes de rochers dans les anfractuosités. Elle culmine à 2.700 mètres et le vent y souffle presque toujours très vif.

Autour, la vue est immense : tous les sommets du Hoggar dressent vers le ciel un chaos fantastique. A côté de l'Asekrem, Tamanrasset est presque banal.

Rentré de France, le Père passe à peine deux mois à son ermitage habituel et part pour l'Asekrem le 1^{er} juillet.

« Je suis absolument seul, écrit-il, en haut d'un mont qui domine presque tous les autres et est le nœud orographique du pays : la vue est merveilleuse, le regard embrasse le massif de l'Ahaggar qui va descendant vers le nord et vers le sud jusqu'aux immenses plaines désertes. Dans les plans rapprochés, c'est l'enchevêtrement le plus étrange de pics, d'aiguilles rocheuses, de rochers à formes fantastiques amoncelées.

« C'est une belle solitude que j'aime extrêmement ; aux

environs, il y a un grand nombre de ravins qui, dès qu'il pleut, se couvrent d'herbe parfumée, et aussitôt les Touareg y plantent leurs tentes pour boire le bon lait des montagnes! »

Le Père est là pour plusieurs mois avec Ba Hammou, le secrétaire de Moussa. Il le soupçonne de commettre pas mal de malversations et d'être un agent secret de la propagande senoussiste, mais il apprécie vivement son intelligence et sa culture. Ba Hammou est un excellent collaborateur au point de vue ethnographique et linguistique. Aussi Frère Charles se réjouit de l'avoir sous la main pour plusieurs mois, grâce à la complaisance de l'aménokal, et bien que cette collaboration coûte cher à son budget. Il est vrai que Ba Hammou ne chôme pas avec un travailleur aussi acharné que le Père. Pendant que, dans les ravins des environs, les nomades errent de pâturage en pâturage avec leurs troupeaux, sur l'Asekrem on travaille ferme au dictionnaire.

Sur ce haut plateau, la vie est calme, mais l'agitation incessante et souvent tempétueuse du vent est fatigante. La plus grande complication est la nécessité de descendre et de remonter la falaise chaque fois qu'il faut faire la corvée d'eau et de bois.

Les visites sont rares, sauf celles des Dag Rali qui fréquentent en permanence les environs. Frère Charles a une affection toute particulière pour cette tribu « vassale » dont il vante maintes fois la franchise et le caractère laborieux. Pendant qu'ils conversent familièrement avec le « marabout », il est question de tout : aussi bien des maladies, de l'état des pâturages, des histoires de famille que de la loi divine. Le Père est souvent sollicité d'être l'intercesseur dans les querelles des Touareg entre eux et dans leurs différends avec l'autorité militaire française.



Durant ce séjour, ils se plaignent qu'un brigadier français ait fait périr deux chameaux en désorganisant le rationnement de l'eau et qu'il ait violenté une jeune fille proche parente de l'aménokal. Pour Frère Charles de tels actes sont une douloureuse atteinte à cette paix et à cette mutuelle confiance qu'il voudrait voir partout dans le Hoggar. Chaque fois, il intervient auprès des officiers et demande justice pour les Touareg. A maintes reprises, il réclame que le commandement des Oasis se montre d'un extrême scrupule dans le choix de ses représentants.

Parmi les visiteurs, le plus assidu est un jeune Dag Rali de vingt-deux ans, nommé Ouksem Ag Chikkat. Celui-ci, chaque fois qu'il monte à l'Asekrem, en profite pour apporter de l'eau ou du bois à Frère Charles et multiplie pour lui les attentions les plus délicates.

En décembre, malgré l'arri-

vée de l'hiver, le Père est toujours à cet ermitage montagnard. Il voudrait encore y demeurer pour avancer le plus possible ses travaux de dictionnaire. Il a attrapé un refroidissement et se sent fiévreux. Seul, il s'acharnerait. Mais Ba Hammou en a par-dessus la tête de cette résidence ; il ne cesse de gémir : les nuits sont glaciales ; les vents, déchaînés ; le ravitaillement, précaire. Farine, café, sucre et dattes sont toute la nourriture ou presque. Rien de frais : ni lait, ni œufs, ni légumes. A la mi-décembre, le Père finit par céder aux instances de Ba Hammou et rentre à Tamanrasset.

Il y retrouve une température plus clémente, voire même délicieuse pendant la journée. Mais la situation alimentaire n'est pas brillante. Depuis vingt mois, la sécheresse est absolue, les réserves s'épuisent et les prix sont exorbitants.

A ce moment, d'après les conventions en vigueur,



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Moussa devrait fournir du beurre et du blé pour ravitailler sur place les méharistes du Tidikelt. Il n'arrive pas à faire les livraisons prévues. Il demande au « marabout » d'intervenir en sa faveur. Le Père écrit tout de suite au capitaine Charlet pour obtenir des arrangements. Certes Moussa n'a guère surveillé la récolte ; il a payé d'avance le blé aux Harratins, comme il est d'usage, mais ne s'est pas occupé des livraisons : il se contentait de faire la sieste et de boire du lait dans l'Adrar. Mais la récolte est réellement très médiocre, les troupeaux sont affamés et la production en beurre est nulle. Si Moussa a pu prendre l'engagement de prélever pour les méharistes une redevance en nature sur la production du Hoggar, cela ne veut pas dire qu'on puisse lui imposer de faire des importations de blé et de beurre à prix d'or, quand l'année est déplorable. L'intervention du Père obtient pour les Touareg les délais nécessaires jusqu'au retour d'une meilleure fortune.

Il réclame et obtient aussi pour l'aménokal une subvention annuelle de 750 francs pour rembourser les frais de guides et de courriers que Moussa doit assumer à cause des autorités françaises et qui pèsent lourd sur son budget. L'aménokal s'est beaucoup appauvri depuis plusieurs années, et, malgré le dédain de grand seigneur qu'il affecte à l'égard de l'argent, il est indispensable de prendre les devants pour lui accorder la juste indemnité qui lui est due.

Le Père sait fort bien, d'ailleurs, que Moussa, par amour de la magnificence, est très porté à la prodigalité. L'aménokal s'entoure de parasites, offre sans cesse l'hospitalité à tort et à travers, quitte à faire des dettes qu'il ne rembourse pas et à imposer lourdement les Touareg. Là aussi, quand Moussa vient lui demander

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

conseil, le Père l'engage à vivre d'une façon plus sage et plus digne d'un croyant.

Car c'est toujours à l'âme religieuse que s'adresse le Père, alors même qu'il n'est apparemment question que de détails matériels. Homme de Dieu, le Père n'a d'autre but final que de ramener les cœurs à la loi essentielle : l'amour de Dieu et du prochain.

« Le premier devoir, répète-t-il à Moussa, est d'aimer Dieu de tout son cœur et par-dessus tout ; le second, d'aimer tous les hommes comme soi-même. De cet amour du prochain comme soi-même suit la triple loi de la *fraternité*, de l'*égalité* (imrad), de la *liberté* (esclaves) (quand Adam bêchait et qu'Eve filait, où était le noble, où était l'amrid, où était l'esclave?). »

On le voit par cette note qu'il rédige en vue de ses entretiens avec Moussa et pour être sûr de ne rien omettre : s'il proclame la loi de l'amour divin, ce n'est pas pour la laisser dormir dans les pieux nuages des bons souhaits. C'est précisément pourquoi il accepte de s'occuper de tant de choses : parce que rien de ce qui importe aux Touareg ne peut lui être indifférent. De même il ramène Moussa aux réalités proches et actuelles : les nobles dédaignent les imrad (singulier : amrid) ou vassaux, mais nobles et vassaux se retrouvent pour mépriser les esclaves et les asservir. Ces derniers sont démoralisés par leur situation. Le Père n'a pas le pouvoir d'abolir l'esclavage, mais, chaque fois qu'il en a l'occasion, il travaille à saper l'institution et pousse l'aménokal à réduire le nombre des esclaves.

Moussa écoute le Père respectueusement. Mais c'est un homme trop fier et trop libre pour ne pas répliquer : la liberté, l'égalité pour tous, soit ! Mais les Touareg seront-ils toujours les vassaux des Français ? Moussa

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pose la question en face et le Père répond de même :

« Faire apprendre le français, pour être non nos sujets, mais nos égaux, être partout sur le même pied que nous, ne pouvoir nulle part être ennuyé par personne — cela viendra tôt ou tard : grâce à cela probablement dans un laps de temps très court, tous les militaires et employés du Hoggar seront de la race du pays...

« La question d'apprendre le français est très grave : 1^o pour les relations sans intermédiaire avec les autorités ; 2^o pour que les autorités connaissant les Kel Ahaggar directement les aiment et ne croient pas sur eux des mensonges ; 3^o pour que les Kel Ahaggar lésés puissent réclamer sans passer par l'intermédiaire d'interprètes peu fidèles ; 4^o pour que les Kel Ahaggar puissent, au bout d'un certain temps, jouir des mêmes droits que les Français, avoir les mêmes privilèges qu'eux, être représentés comme eux à la Chambre des députés, et être gouvernés en tout comme eux... »

C'est dans le même esprit que cet homme qui vit en ermite et se dépouille le plus qu'il peut de tous les avantages du progrès désire le voir pénétrer le plus possible dans le Sahara, que ce soit le Transsaharien, la T.S.F. ou les développements de la culture et de l'élevage.

Lui-même quand il fait un cadeau à un Targui n'offre rien qui ressemble à de la pacotille, il cherche ce qu'il y a de mieux. Voulant offrir un fusil à Ouksem, il demande qu'on l'achète en France parmi les meilleures marques.

Autour du Père, le monde continue à changer, mais lui ne change pas. Il continue à vivre l'idéal de Nazareth.

« Vous me demandez, écrit-il le 11 mai 1911 à un Trappiste, quelle est ma vie : c'est une voie de moine-missionnaire fondée sur ces trois principes : *imitation*

de la vie cachée de Jésus à Nazareth, adoration du Très Saint Sacrement exposé, établissement parmi les peuples infidèles les plus délaissés, en faisant tout ce qu'on peut pour leur conversion...

« En comparant cette vie à celle de la Trappe, vous trouverez une vie d'austérité égale, mais beaucoup plus dure par sa pauvreté plus grande ; plus dure aussi parce que le climat est dur et fatigant, et que l'alimentation est toute différente de celle d'Europe : il ne faut pas penser à introduire ici l'alimentation européenne qui serait un luxe coûteux, mais vivre de ce dont on vit dans le pays : blé, dattes, laitage. Comme vêtement, comme habitation, vous ne trouverez que ce qu'il y a de plus pauvre et de plus rustique, rien qui ressemble aux vêtements soignés et aux maisons de France ; mais cela ressemble beaucoup à ce que pouvaient être les vêtements et la pauvre maison de Jésus de Nazareth. Vous aurez une vie différente de celle de la Trappe, en ce que, bien que tout s'y fasse à son heure, et selon une stricte obéissance, il n'y a aucune de ces petites prescriptions extérieures, minutieuses de la Trappe, mais une vie de famille toute simple. Vous aurez une vie différente de celle de la Trappe, en ce qu'il n'y a aucun office chanté, ni messe chantée, ni de prière vocale autre que le bréviaire, mais beaucoup d'adoration, d'oraison, de prière ou lecture silencieuse au pied du Saint Sacrement. »

Le Père Antonin, Trappiste, ne vint pas rejoindre Frère Charles au Hoggar, mais il garda soigneusement cette lettre qui nous exprime ce qu'était le cœur même de la vie à l'ermitage de Tamanrasset.

Pendant ces années l'expansion française en Afrique du Nord s'étendait de plus en plus.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Après un premier débarquement à Casablanca, en mai 1907, les troupes françaises appuient le sultan Moulay Hafid, en 1912, contre le Sud révolté. Sous le commandement de Lyautey et de Gouraud, elles se déploient jusqu'au-delà de Fez et Marrakech. Cependant le bled es siba, dans les hautes régions de l'Atlas et sur le cours de l'oued Draa, demeure indépendant. Le temps des rezzous n'est pas fini.

Au Sahara, après l'entrée au Hoggar, Laperrine avait progressivement occupé, de 1907 à 1908, la plus grande partie du territoire des Touareg Ajjer et bâti le Fort Polignac, face à l'est. Il n'était pas allé plus loin, pour ne pas soulever d'incidents avec les Turcs installés en Tripolitaine.

Fin 1911, devant les prodromes de la guerre italo-turque en Tripolitaine, ordre est donné au commandant Payn, le successeur de Laperrine, d'occuper et de retrancher l'oasis de Djanet, chez les Touareg Ajjer. C'est le poste le plus avancé en face de Rhat, en Tripolitaine.

Sur cette frontière, la situation restera toujours très agitée à cette époque à cause des contrecoups de la guerre entre Italiens et Turcs. De nombreux Touareg dissidents (quelques-uns venant du Hoggar, la plupart de l'Ajjer) s'efforcent de semer le trouble, tantôt par des rezzous, tantôt en essayant de recruter de nouveaux partisans. L'effervescence est d'ailleurs entretenue par la grande confrérie des Senoussistes qui a son principal centre dans la célèbre oasis de Koufra, au fond du désert de Cyrénaïque.

Le capitaine Charlet qui commande l'annexe du Tidikelt est débordé. Il doit à la fois entretenir ses relations pacifiques avec les Touareg ralliés, surveiller les rezzous, s'occuper de la défense de la frontière. Son

territoire est immense puisque l'Ajjer et le Hoggar ont été purement et simplement rattachés au Tidikelt.

Chaque fois que Moussa ou un officier passe à l'ermitage, il reparle de cette situation avec le Père. Celui-ci en est inquiet, car elle nuit au bien commun de tous dans le Hoggar. Il voit ce qu'il faut faire et qui est l'évidence même : il faudrait organiser deux annexes nouvelles, l'une pour l'Ajjer, l'autre pour le Hoggar. Aussi rédige-t-il pour le commandant un plan de réorganisation. Son but est simple : il souhaite que les officiers français soient en nombre suffisant pour bien connaître les Touareg et bien administrer le pays. Il veut aussi qu'ils s'en montrent parfaitement dignes.

« Le progrès des indigènes dans la civilisation dépend surtout de l'estime et de la confiance qu'ils conçoivent pour les Français avec qui ils sont en contact. Il dépend aussi de la sagesse des mesures prises par ceux qui les commandent et de l'heureuse impulsion qu'ils savent donner. Il faut donc que les officiers choisis pour administrer soient bien connus ; qu'on les sache d'un caractère digne d'estime et de confiance ; qu'on sache que le mobile de leurs actes sera le bien public et non l'intérêt personnel. »

Le Père voit beaucoup plus loin, d'ailleurs, que les tâches immédiates :

« L'Empire nord-ouest-africain de la France, auquel la prise de possession du Maroc et la réunion de l'Algérie au Soudan par l'occupation du Sahara ont mis le sceau, sera pour la France une cause de force ou de faiblesse selon qu'il sera bien ou mal administré. Il a trente millions d'habitants ; il en aura, grâce à la paix, le double dans cinquante ans. Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer, peuplé d'habitants rompus au maniement de nos armes, habitués à notre

discipline, dont l'élite aura reçu l'instruction dans nos écoles. Si nous n'avons pas su nous attacher ces peuples, ceux-ci nous en chasseront. Non seulement nous perdrons cet empire en entier, mais l'unité que nous lui avons donnée, et qu'il a pour la première fois que le monde existe, se tournera contre nous ; il sera pour nous un voisin hostile, redoutable et barbare. »

Frère Charles n'est pas de ceux qui croient que la colonisation peut être simplement l'exploitation illimitée, dans les formes et dans le temps, des populations indigènes. A cette époque où la pénétration de l'Afrique est en plein essor, le Père prévoit déjà, à brève échéance, le renversement dialectique du mouvement si la colonisation n'a pas tout de suite et continuellement une signification de progrès général. Il ne suffit pas d'apporter la paix, l'abolition des famines et de l'esclavage. Si l'on apporte en même temps de nouvelles injustices, fussent-elles beaucoup moins graves, si l'on inflige des humiliations, si l'on remplace les formes patriarcales d'asservissement par n'importe quelle forme de prolétarianisation, tout se passe à la fin comme si l'on n'avait jamais rien fait de bon et d'utile.

Il y a parfois un ton « paternaliste » dans la manière dont Frère Charles parle des colonies et des indigènes. Il n'a cependant rien de commun avec ce qu'on appelle ordinairement de ce nom. Car si le Père a tué l'ambition pour lui, il demande toujours plus pour les autres. Son « paternalisme » compte plus de devoirs que de droits : il n'hésite pas à se renverser dialectiquement en son contraire pour être conséquent avec lui-même, car il ne peut exprimer qu'un moment de transition. C'est bien ce qu'écrit le Père lui-même lorsqu'il rédige dans son *Directoire* les principes de la confrérie qu'il a fondée,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

pour travailler non pas seulement aux conversions et à la charité, mais aussi aux œuvres de justice :

« Un peuple, écrit-il, a envers ses colonies les devoirs des parents envers leurs enfants : les rendre, par l'éducation et l'instruction, égaux ou supérieurs à ce qu'ils sont eux-mêmes. »

Durant ces longs mois où le Père travaille et prie sans relâche dans son ermitage, le Hoggar est calme.

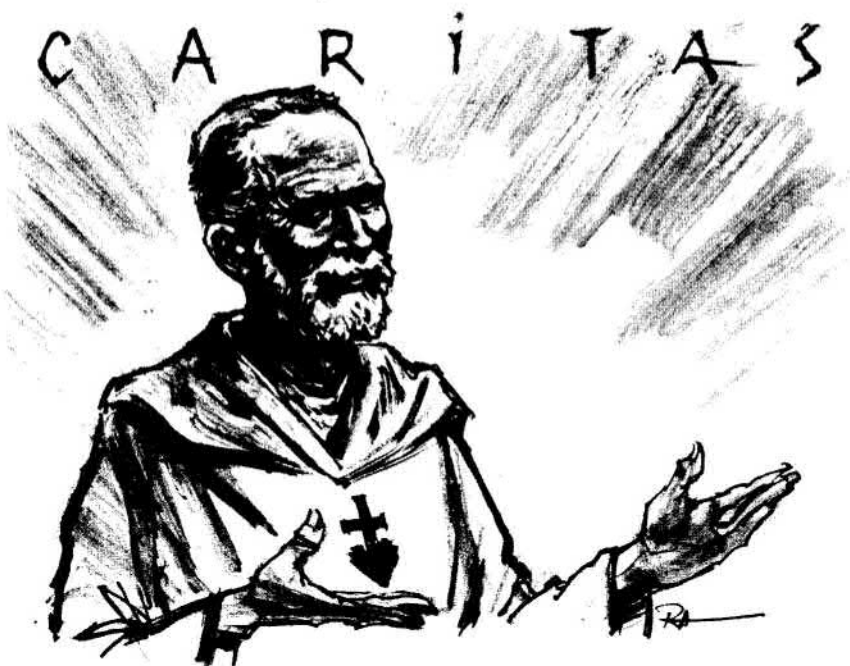
Mais à l'ouest, les rezzous du bled es siba continuent à rayonner jusque dans le Touat et l'Adrar des Iforas.

A l'est, du côté de la Tripolitaine, le commandement a fait bâtir trois fortins : Motylinski, Flatters, Polignac, mais rien n'est sûr.

Le 8 avril 1913, le lieutenant Gardel, à la tête de quarante spahis et six goumiers, est attaqué à Esseyen, près de Djanet, par trois cent cinquante Touareg Ajjer. La fusillade est intense, car les assaillants disposent de fusils à tir rapide. De temps à autre, ils s'interrompent pour tenter de débaucher la troupe de Gardel qui ne compte à peu près que des Arabes et des Kel Ahaggar. En vain. Un Targui leur crie :

« Les Français sont nos frères, nous n'avons eu que du bien de leur part, nous ne les abandonnerons pas jusqu'à la mort. »

Le combat se poursuit intermittent pendant la nuit. A l'aube Gardel et toute sa troupe chargent à la baïonnette et remportent la victoire.



CHAPITRE XXIII

LA PORTE BATTANTE

PPLUS elle va, plus la vie de Frère Charles est dévorée. Il serait si simple de n'être qu'un ermite. Mais c'est précisément ce à quoi il a renoncé depuis Nazareth. L'extraordinaire aventure de Frère Charles, c'est qu'il a voulu maintenir pour lui une vie d'ermite, mais ouvrir sans cesse sa porte à tous les vents du dehors. Il veut

la contemplation, toute la contemplation, mais sans jamais exclure la charité.

Il serait si facile, si doux pour lui de veiller et de prier dans l'une de ses deux masures du Hoggar, sans entendre ce qui se passe au-dehors. Mais il ne pourrait l'admettre. Mener la vie de Nazareth, ce n'est pas seulement vivre dans sa maison comme Jésus, Marie et Joseph, c'est accepter comme eux de participer à la vie de leur village. Nous voyons sans cesse le Père occupé de mille choses qui ne sont pas du tout l'affaire d'un ermite. Mais c'est qu'il a beau habiter une demeure qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle d'un ermite, il a beau en avoir le costume et le genre de pauvreté, il est par-dessus tout le frère universel. Il est le voisin de tous les Touareg qui passent. Que ce qui les préoccupe soit une petite ou une grande affaire, une question morale ou matérielle, peu importe, ce sont leurs affaires. Ils aiment lui en parler, et cela suffit pour qu'il aime les écouter.

Les Touareg ne sont pas des villageois, ce sont des nomades qui errent dans un immense domaine. Mais les distances ne changent rien à ce point de vue : le Nazareth du Père, c'est tout le Hoggar. Qu'il y soit aussi célèbre qu'il était ignoré en Palestine, peu lui importe. Il n'a jamais qu'un seul but : accomplir la volonté divine telle qu'elle lui est signifiée au jour le jour par le devoir de la vie quotidienne.

C'est à cause des Touareg qu'il s'est jeté à corps perdu dans le travail linguistique, qu'il reçoit d'innombrables visites, qu'il est allé en France pour la fondation de sa confrérie. Il y retourne encore, en mars 1913, cette fois pour emmener un de ses jeunes amis touareg, Ouksem Ag Chikkat, de la tribu Dag Rali, le jeune homme qui montait si souvent le voir à l'Asekrem.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Tous deux passent quelques jours à Marseille où ils prennent leurs repas chez Fitz-James, l'ancien camarade de Foucauld à Pont-à-Mousson.

« Le saint, déclare Fitz-James, nous charma. Il était très gai et si intéressant... S'il me parla des anciens camarades, il n'eut pas un mot du passé joyeux, et moi de même, comme de raison.

« Il fut bon convive tout en mettant beaucoup d'eau dans son vin.

« Ouksem se tenait fort bien dans son costume national. Il dédaignait les légumes et appréciait le gigot rôti, apprenant vite l'usage de la fourchette... »

Les deux voyageurs firent une grande tournée à Marseille où ils visitèrent le jardin zoologique, les Petites Sœurs des Pauvres et Notre-Dame-de-la-Garde. A Toulon, ils déjeunèrent chez Charles de Blic, le neveu et filleul du Père, qui leur fit visiter les unités de la flotte. Ils passèrent plusieurs jours ensemble chez Marie de Blic, à Barbirey, puis chez Marie de Bondy, avenue Percier, à Paris. Dans la capitale, ils déjeunèrent chez le général Gouraud et montèrent au Sacré-Cœur de Montmartre. A Lyon, ils furent les hôtes de Laperrine. En province, ils furent reçus chez plusieurs parents de Foucauld. Ils allèrent jusqu'en Suisse, le Père voulant montrer à Ouksem ces étranges montagnes couvertes de neige.

Frère Charles voulait tout montrer à Ouksem. Il aimait les Touareg d'une amitié sans réserve. Il était prêt à faire n'importe quoi pour leur communiquer sa foi au Christ. Mais jamais il ne prétendit la leur imposer, même par des pressions morales. Il entendait seulement ne rien leur cacher. Il voulait leur faire connaître le monde d'où il venait pour qu'ils puissent tout comprendre peu à peu et juger en connaissance de cause.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

A Paris, Frère Charles célébra la messe à Saint-Augustin, en souvenir de sa conversion, et à la crypte des Carmes, en mémoire de son arrière-grand-oncle, Armand de Foucauld, le martyr de 1792. Il voulut demander l'appui du cardinal Amette pour sa confrérie, mais ne garda



pas une impression enthousiaste de l'audience. Il fit aussi une démarche à l'Académie des Sciences Coloniales pour réclamer un hôpital et une école destinés aux Touareg, mais sa demande n'éveilla guère d'échos. Seul son évêque, Mgr Bonnet, à Viviers, lui accorda une nouvelle fois un accueil chaleureux et l'encouragea.

En cours de route, Frère Charles remit à M. Basset, doyen de la Faculté des Lettres d'Alger, le manuscrit du Dictionnaire abrégé targui-français, achevé juste avant son départ. M. Basset comptait s'occuper immédiatement de la publication. Les événements qui s'appro-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

chaient la retardèrent jusqu'en 1918-1920. Seule, la mort de Frère Charles, survenue entre temps, permit de mettre son nom en tête de l'ouvrage.

Ouksem et le Père rentrèrent à Tamanrasset en novembre 1913.

A son retour, le Père est cordialement accueilli par les Touareg et les Harratins. Mais la situation générale n'est pas brillante : la sécheresse a été terrible et les habitants ne peuvent subsister que grâce à une extrême parcimonie. Du côté de la Tripolitaine, la frontière demeure trouble.

Le Père reprend exactement la même vie quotidienne. Sur le front du travail linguistique, il a déjà liquidé la question de la grammaire et du dictionnaire abrégé qu'il avait travaillé avec Motylinski. Ce ne sont que des hors-d'œuvre. Il lui reste à mettre au point la plus grande tâche :

Dictionnaire targui-français développé.

Dictionnaire des noms propres touareg-français.

Recueil de poésies et proverbes touareg (texte targui et traduction française).

Recueil de textes touareg en prose.

Grammaire targuie développée.

Pour tous ces ouvrages, il a déjà accumulé une énorme quantité de matériaux avec Dassine, Ben Messis, Ba Hammou, et bien d'autres. Il reste à faire tout le labeur de recopiage au propre, de collationnement et de mise au point scientifique. Ce sont en perspective d'innombrables heures de travail.

Le Père s'y consacre avec d'autant plus d'acharnement qu'il sent la mort approcher. Il n'a que cinquante-cinq ans, mais il a déjà failli mourir d'épuisement, lors de la famine de 1908, et, surtout, il éprouve de plus en plus

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

le sentiment qu'une mort tragique le guette. Il y a des années qu'il a fait le sacrifice de sa vie. Que s'accomplisse la volonté de Dieu est son souverain désir, mais il voudrait à tout prix achever la tâche qu'il a entreprise pour ouvrir toutes grandes à d'autres les portes de l'âme targuie.

Arrivera-t-il jamais à finir ces travaux? Autour de lui le Hoggar ne cesse de réclamer ses interventions.

Kel Ahaggar et Taïtoq sont de nouveau en conflit, comme il leur est arrivé maintes fois. Les seconds sont très pauvres et volent les chameaux des premiers. Il n'y a pas de combats à cause de la présence des officiers français, mais la situation est très tendue. Le Père est alerté et s'efforce d'apaiser le conflit au mieux des intérêts de tous.

En janvier 1914, le commandant Meynier, devenu chef du Territoire des Oasis en remplacement du commandant Payn, vient faire une tournée officielle au Hoggar. C'est l'occasion de grandes réceptions. Le commandant prend le thé avec Dassine, en compagnie d'un certain nombre de dames et de guerriers de l'aristocratie targuie. Le Père sert d'interprète.

Au mois de juin, le major Vermale, chargé d'une mission sanitaire, passe trois semaines à Tamanrasset. Il couche à l'ermitage et rédige ses notes auprès du Père.

« Comme tout est en longueur, raconte-t-il, nous travaillons loin l'un de l'autre. J'ai une table faite de planches de caisse, et comme siège un trépied invraisemblable qui me meurtrit les chairs. Mais qu'importe! Ici on respire la paix, la sérénité et le travail. Le Père travaille tout le jour à son dictionnaire ; il ne sort presque jamais. Mon ordonnance fait la popote. A midi, nous

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

mangeons dedans, pas en vis-à-vis, car il n'y a pas moyen, mais côte à côte. Le soir, quand le soleil est couché, nous dînons devant la maison et la conversation se prolonge tard. J'éprouve un vrai plaisir de ce séjour auprès du bon Père de Foucauld et je le quitterai le cœur gros. »

En juillet, visite du capitaine de Saint-Léger (remplaçant du capitaine Charlet), de Ben Messis et de méharistes touareg. Ils vont fêter le 14 juillet à Fort-Motyliniski où ils rejoindront Moussa et le commandant Meynier. Frère Charles, seul, demeure à Tamanrasset. Il passe toute la journée à prier et à poursuivre son grand dictionnaire.

« Le lendemain, raconte le commandant Meynier, nous avons fait une solennelle entrée dans la plaine de Tamanrasset, où se trouvent réunies des délégations de quelques tribus Imrad (vassales), que l'aménokal a convoquées en mon honneur. Les réjouissances seront nombreuses et variées. Ce sera, le matin, une revue des méharistes en grande tenue : gandoura de toile blanche impeccable que traverse le baudrier de filali rouge, garni de cartouches à la mode cosaque. Turban blanc enroulé autour de la chéchia écarlate... Après eux, revêtus de leurs plus beaux atours — lourdes tuniques teintées de bleu indigo, par-dessus des gandouras blanches, écharpes croisées blanches également, voiles de têtes, dressés droit comme des heaumes — poussant leur cri de guerre, les Touareg passent au galop de leurs fines montures. Ils se livrent ensuite à des figures de quadrilles très compliquées que les femmes, accourues, saluent de leurs you-you !

« Un banquet réunit à midi les Européens et les sous-officiers indigènes. Moussa est en bonne place, à ma gauche, tandis que le Père de Foucauld est à ma droite. Du menu, rien à dire, ce sont les plats habituels : cous-

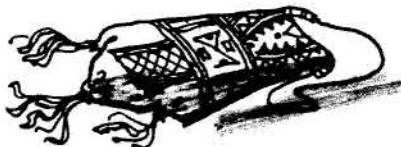
CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

cous au beurre, méchoui de chèvre, pâtisseries au miel, champagne. En fin de repas, échange de toasts cordiaux. L'aménokal a consenti à prendre lui-même la parole : après son speech très bien tourné dans lequel il rappelle le souvenir du « colonel¹ », nous lui demandons de nous réciter une de ses poésies, ce qu'il fait en parfait homme du monde. Nul de nous ne comprend, à l'exception du Père de Foucauld, mais cette langue est tellement belle avec ses sonorités métalliques, ses dentales accentuées que tous nous l'écoutons charmés comme par une musique originale. La traduction que nous en donne ensuite l'interprète du poste, le sergent Bel Aïd, est parfaite. Il s'agit d'un lointain rezzou, d'un des exploits fameux de Moussa et du retour, après le combat, auprès de la Dame de ses pensées (que chacun au Hoggar connaît bien). »

Ces journées de fête dans le désert ne font que ponctuer de très loin en très loin la monotonie de la vie quotidienne. Les soucis reviennent plus souvent. Il est plus fréquent qu'on vienne trouver le Père pour soigner un malade ou pour apaiser un conflit entre voisins, ou tout simplement pour le voir. Chaque fois, on lui prend peu de temps, mais, à la longue, les journées débordent.

Pourtant le grand dictionnaire avance rapidement. Le 31 août 1914, le Père en est à la page 550.

(1) Laperrine.





CHAPITRE XXIV

LA GUERRE

LE 3 septembre 1914, avec un mois de retard, le Hoggar apprend la déclaration de guerre.

Frère Charles est violemment ému. Il songe à Strasbourg, à Nancy, aux millions d'hommes jetés dans la bataille. Il rêve de partir au front, car il est bouleversé d'être une nouvelle fois « à l'abri » pendant que tous ses

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

anciens camarades sont au feu et sacrifient leur vie, mais il a passé l'âge d'être mobilisé et les lois de l'Église ne permettent pas à un prêtre de s'engager. Laperrine qui est sur le front de France lui demande d'ailleurs de rester en Afrique.

Le Hoggar demeure calme. Pourtant, la situation alimentaire y est devenue terrible. La sécheresse est telle que la moitié des troupeaux a péri. La plupart des nomades ont dû partir avec leurs animaux dans l'Adrar où il y a encore de beaux pâturages.

Soudain arrivent d'inquiétantes nouvelles : un rezzou marocain a failli capturer Moussa dans l'Adrar. Échappé de justesse, l'aménokal a rassemblé soixante guerriers et poursuit l'ennemi. Il n'est appuyé que par une poignée de méharistes.

En Tripolitaine, les Italiens ont progressé de Rhadamès à Rhat, mais trop vite, et ne tarderont pas à être obligés de se replier. La propagande senoussiste est intense dans cette région et le commandement des Oasis a massé hâtivement ses faibles disponibilités face à la frontière.

Dans son ermitage de Tamanrasset, Frère Charles se surmène. Très mal nourri, il souffre de scorbut, il est fiévreux et respire difficilement.

Au début de 1915, sa santé est meilleure, mais la situation générale a empiré. Les Italiens ont évacué presque toute la région frontière et se retirent sur la côte. Les Senoussistes sont à Rhat et à Rhadamès. Bon nombre de Touareg Kel Ajjer les ont rejoints. Dans l'Adrar, les rezzous marocains se multiplient. Leurs raids deviennent de plus en plus fréquents et hardis. L'aménokal ne dispose que de quatre-vingts guerriers auprès de lui et chaque rezzou compte en général une centaine

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

d'hommes. Les méharistes du Tidikelt patrouillent dans la région pour prêter main-forte à Moussa en cas de besoin, mais ils ne sont pas nombreux. Il est d'ailleurs inquiétant de savoir que l'intendance ne paye leur solde qu'avec beaucoup de retard et leur livre des cartouches en mauvais état.

Les Taftoq recommencent à voler des chameaux aux Kel Ahaggar et ceux-ci ripostent par des rezzous. Des marabouts senoussistes cherchent à entraîner Moussa de leur côté. Ils n'y réussissent pas. D'autant moins qu'à cause des rezzous marocains l'aménokal a besoin des Français. Cependant la situation est trouble. Certains Touareg de Moussa rêvent de venger le combat de Tit.

De tous côtés, le Père multiplie les recommandations pour sauver, s'il est possible, le bien commun. Il n'est pas sûr de se faire comprendre.

En attendant, il ne quitte pas son ermitage et travaille si ardemment son dictionnaire qu'en juillet 1915 il en arrive à la page 2028 et dernière. Il a bouclé son plus gros travail. Sans désespérer, il s'occupe de mettre au point les autres projets : le dictionnaire des noms propres, les textes en prose, les poésies et proverbes. Il a grand-hâte d'en terminer.

Dans l'intervalle, il préside au développement des plus modestes occupations ménagères dans le pays.

« Le tricot et le crochet, écrit-il à Marie de Bondy, marchent à merveille, tout le monde s'y met, les femmes aux deux, pas mal de jeunes au crochet pour se faire des gilets, mais nous n'avons plus ni crochet, ni laine, ni coton. Si vous pouviez m'en envoyer, et aussi, par Vilmorin, un peu de graine de cotonnier, ce serait un grand service rendu à ce pays. Toutes ces choses sont utiles spirituellement, car tout se tient. »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Les rezzous continuent de plus belle. Les Marocains du Sud raflent des centaines de chameaux aux Iforas et aux Kel Ahaggar, dans l'Adrar. Mais les quatre cinquièmes des troupeaux sont morts de faim au Hoggar et il est impossible d'emmener le reste hors de l'Adrar, le seul endroit où il y ait encore des pâturages.



Il y a bien aussi l'Ajjer, mais les Kel Ahaggar qui s'y trouvent sont harcelés par la propagande senoussiste. Le Père l'apprend avec inquiétude ; il sait que Moussa en est alarmé lui aussi et cherche à faire rentrer le plus possible de guerriers dans le Hoggar et l'Adrar. Dans la lettre au capitaine Duclos où il donne toutes ces nouvelles du pays, Frère Charles intervient encore pour demander qu'on évite avec soin tout abus dans les réquisitions de chameaux et pour qu'on règle rapidement et honnêtement les indemnités. Comme chaque fois, il

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

entre dans tous les détails. Sans quitter son ermitage, il est au courant de tout. Quiconque passe à Tamanrasset vient le voir et lui raconte les nouvelles. Il prévoit toutes les difficultés et, comme au temps du Maroc, il sait dire avec méthode ce qu'il faut faire pour les pallier.

C'est encore là que Frère Charles se montre non pas un ermite, mais le frère universel. Comme il a écouté Moussa chanter un poème et Dassine jouer de l'imzad, comme il a partagé la famine avec les Touareg, comme il leur a enseigné le tricot pour se protéger de l'hiver saharien, la guerre venue, rien du drame du Hoggar ne peut lui être étranger. Il n'est venu ni combattre, ni s'abriter, mais il parle avec tous de ce qui menace la paix du Hoggar et il multiplie les conseils pour le bien commun.

A ce moment, le tapage de la guerre autour du Hoggar, l'abondance des nouvelles tragiques semblent complètement recouvrir la vie de l'ermitage. Pourtant la vie de Frère Charles n'a en rien changé. Il continue immuablement son existence de prière et de travail.

Il est vrai que pendant les dernières années de sa vie, depuis qu'il est à Tamanrasset, le Père ne laisse presque plus d'écrits spirituels, alors qu'il en écrivait tant à Nazareth. C'est qu'il a dépassé le temps de l'apprentissage. Il vit de tout son être, à tout instant, ce qu'il cherchait à vivre : la continuelle obéissance, la continuelle volonté de présence devant Dieu.

Durant des heures, il demeure dans l'ermitage, en adoration devant le Saint Sacrement. Il médite comme à Nazareth le mystère de la paix divine, même au milieu de la guerre.

Jésus, dans le discours après la Cène, alors que sa Passion est toute proche, adresse cette parole aux Apôtres :

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« Je vous laisse ma paix... Que votre cœur ne se trouble pas et ne craigne pas. »

Frère Charles a lu et relu cette parole. Il en fait sa vie.

« Qu'est-ce donc que cette paix différente de celle que donne le monde? Cette paix, c'est celle que donne votre amour... la paix supérieure aux souffrances, non la paix sans la guerre, mais la paix malgré la guerre, au-dessus de la guerre, la paix de l'âme ayant, par l'amour, sa vie tout entière dans le ciel, et jouissant ainsi de la paix du ciel malgré tout ce qui peut se passer sur la terre autour d'elle et contre elle. »

Avec 1916, la situation s'améliore : les récoltes sont meilleures ; les pistes automobiles avancent rapidement, elles vont bientôt relier Alger à In Salah, on espère qu'avant la fin de l'année elles atteindront Tamanrasset. La T.S.F. fonctionne déjà à Ouargla et à Fort-Flatters.

Par contre un incroyable incident vient d'éclater dans l'Adrar. Moussa ayant été attaqué par un nouveau rezzou marocain, les Kel Ahaggar bien qu'en très petit nombre ont riposté énergiquement, mais le poste français installé dans le voisinage n'a pas bougé car l'officier qui le commande est de mauvaise humeur à l'égard de l'aménokal. Le Père est indigné.

La même année, l'orage crève en Tripolitaine. Le 6 mars, Fort-Charlet, à Djanet, est soudain attaqué par un millier de Senoussistes armés de fusils, de mitrailleuses et même d'un canon. Le chef de poste n'a que cinquante méharistes indigènes. La petite garnison résiste farouchement jusqu'au 24 mars, mais décimée, privée d'eau, elle est finalement écrasée.

Le trouble alors grandit. Les Touareg Ioulliminden dans l'Aïr se joignent aux Senoussistes et multiplient leurs appels à Moussa qui les rejette. Cependant l'inten-

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

dance continue à lui fournir de mauvaises cartouches, abuse des réquisitions de chameaux et les rembourse tardivement. Le Père doit encore protester.

Sur ces entrefaites, le commandant Meynier, à la tête de huit cents méharistes, marche sur Djanet pour reprendre le fortin. De son côté, Moussa, sollicité d'envoyer quarante guerriers pour renforcer les méharistes contre les Ioulliminden, dépasse tout ce qu'on lui demande ; il en envoie le double. Il promet une parfaite et perpétuelle fidélité. Il insiste seulement pour qu'on ne retire aucun des guerriers restés dans la Koudia, ce sont surtout des Dag Rali : ils doivent protéger les tentes, c'est-à-dire femmes, vieillards et enfants.

Le Père est certain qu'une partie des Kel Ahaggar ne rêve que de rejoindre les Ajjer et les Ioulliminden aux côtés des Senoussistes.

« Mais Moussa *qui a vu la France*, écrit-il à Duclos, est persuadé que nous aurons le dernier mot ; en outre, il a une bonne situation avec nous et comprend que si Ahmoud et ses partisans l'emportaient, il en serait diminué. Les chefs de tribus intelligents, comme Ouksem¹, chef des Dag Rali, raisonnent d'une manière analogue ; ils croient que nous aurons le dernier mot et tiennent, à cause de cela, à rester bien avec nous ; ce qu'ils veulent avant tout, c'est la paix et la sécurité. Nous les leur donnons et le régime que nous leur faisons, sans être parfait, est acceptable, et ils préfèrent ne pas en changer ; d'ailleurs, ils ne se dissimulent pas qu'une invasion d'Ahmoud en Ahaggar serait la razzia et la ruine de leur pays ; aussi, eux, comme Moussa, préfèrent nous rester fidèles. Enfin, il est certain que Moussa et les chefs des principales tribus se rendent compte qu'en

(1) Ne pas confondre avec Ouksem Ag Chikkat.

restand fidèles au milieu des révoltes de l'Est et du Sud ils se font des titres à notre reconnaissance, à notre estime, à notre affection et que nous les récompenserons d'une façon ou de l'autre de leur éclatante fidélité. Les Kel Ahaggar ne nous adorent pas, nous sommes des étrangers ; les Senoussistes sont aussi des étrangers ; les Kel Ahaggar n'aiment ni nous, ni eux, mais ils nous connaissent et ils savent notre régime supportable... »

Un peu après, fin mai 1916, les nouvelles générales sont meilleures. Les Kel Ahaggar appuyés par deux détachements du Tidikelt et de l'A.O.F. ont écrasé la révolte des Iouliminden et remporté un gros butin. Le capitaine Duclos a repris Djanet et le commandant Meynier refoule Ajjer et Senoussistes jusqu'à la frontière.

Cependant les officiers du Tidikelt se sont inquiétés de voir le Père isolé à Tamanrasset, loin de tout poste français et même de tout campement de Kel Ahaggar. Le lieutenant Constant qui commande Fort-Motylinski a voulu lui offrir l'hospitalité. Peine perdue. A Tamanrasset, le Père est près des Harratins et là où les Touareg savent le trouver quand ils ont besoin de lui ; il ne quittera pas son village.

Il accepte par contre l'idée de construire à Tamanrasset un bordj, c'est-à-dire un petit fortin où il pourra s'abriter avec les Harratins, en cas de rezzou senoussiste.

L'emplacement choisi se trouve à plusieurs centaines de mètres des principaux gourbis et à un kilomètre de la *frégate*, de l'autre côté de l'oued, sur la rive droite. Le Père s'est mis lui-même au travail de construction avec Paul Embarek et cinq ou six Harratins, pendant les six premiers mois de 1916.



CHAPITRE XXV

AU BORDJ-ERMITAGE DE TAMANRASSET

EN juin 1916, le bordj de Tamanrasset est à peu près terminé.

C'est une lourde construction carrée en toub, c'est-à-dire en briques de terre crue et rouge. Elle a environ quinze mètres de côté ; ses murailles épaisses de deux mètres à la base dressent à huit mètres de haut la tour

de guet et les créneaux. Le pourtour est protégé par un fossé quadrangulaire creusé au pied des murailles. Un seul accès : un petit pont en chicane qui conduit à une porte basse protégée par un parapet. Cette porte donne sur un couloir surbaissé, barré par une sorte de parapet intérieur qu'il faut enjamber, non sans être obligé de se plier en deux à cause d'une poutre supérieure. Cette entrée, qui ressemble plus à un grand soupirail qu'à un couloir, est munie de deux portillons de bois successifs qu'on peut solidement verrouiller.

Au centre, une cour, la margelle d'un puits central, un four à pain et les ouvertures des pièces intérieures pareilles à des gourbis indigènes.

Du haut des murailles, on peut voir tout l'horizon du plateau de Tamanrasset : les mesures des Harratins à plusieurs centaines de mètres, l'oued à sec, la *frégate* vers le sud-ouest, et de l'autre côté, vers le nord et l'est, les longues arêtes horizontales de la Koudia.

A part quelques broussailles, tout est ras autour du bordj. L'autorité militaire y dépose une douzaine de fusils, des munitions et quelques provisions. Avec cela, les Harratins peuvent se défendre, sauf en cas de surprise.

Aidé par Paul Embarek et quelques Harratins, le Père déménage, il emporte tout ce qui se trouve à la *frégate* : l'autel de planches, les reliques de l'autel, le calice, le ciboire, l'ostensoir, tous les objets sacrés, les vêtements sacerdotaux, les livres, les manuscrits, quelques provisions et de menus bagages.

Plusieurs fois, la petite équipe fait le va-et-vient entre la *frégate* et le bordj-ermitage.

« Le coin du Sahara d'où je t'écris, dira-t-il peu après à un de ses amis, est toujours calme. Pourtant on se tient sur le qui-vive, à cause de l'agitation croissante

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

des Senoussistes en Tripolitaine ; nos Touareg d'ici sont fidèles, mais nous pourrions être attaqués par les Tripolitains. J'ai transformé mon ermitage en fortin ; il n'y a rien de nouveau sous le soleil : je pense, en voyant mes créneaux, aux couvents fortifiés et aux églises fortifiées du dixième siècle. Comme les choses anciennes reviennent, et comme ce qu'on croyait à jamais disparu reparait ! On m'a confié six caisses de cartouches et trente carabines Gras qui me rappellent notre jeunesse... »

Le même homme qui vivait, il y a quelques jours, dans un ermitage à la porte battante s'enferme dans un fortin. Le même homme qui est venu, désarmé, il y a onze ans, chez les Touareg, veille maintenant auprès d'un dépôt d'armes.

Descendant de seigneurs féodaux partis pour la Croisade, petit-fils d'officiers, ancien officier, ami des officiers sahariens, faut-il croire qu'à cette heure chez le Père de Foucauld l'esprit militaire l'a emporté sur l'âme évangélique ? A-t-il oublié cet idéal de Nazareth auquel il a voulu vouer toute sa vie, qu'il a si longuement et si difficilement cherché et auquel il a tout sacrifié ? N'est-il plus le frère universel ?

Comment aurait-il oublié ? Si vif que soit son patriotisme, il n'est pas de ceux qui font de la patrie une idole, lui qui ne connaît qu'un seul Maître, le Christ, lui qui a fait du Hoggar sa seconde patrie. Il ne s'est pas engagé sur le front de France, il ne deviendra pas davantage un combattant d'Afrique.

A Akbès, pendant qu'il était à la Trappe et que dehors faisait rage le massacre des chrétiens, il a ressenti avec honte l'humiliation d'être protégé par les soldats turcs, frères des persécuteurs. Il ne désirait que d'être victime et cette vision ne l'a jamais quitté.

Deux ans après, dans sa cabane, près du couvent des Clarisses, le 6 juin 1897, il a écrit cette maxime :

« Pense que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué... et désire que ce soit aujourd'hui... »

A Beni-Abbès, en 1903, il écrit de même :

« A toute minute, vivre aujourd'hui comme devant mourir ce soir martyr... Se préparer sans cesse au martyre et le recevoir sans ombre de défense, comme l'Agneau divin. »

A Tamanrasset il n'a jamais changé de maxime. Toujours il a désiré donner sa vie. Il a placé en secret ce signe de sang au cœur de ses pensées pendant des années. La menace qui monte de Tripolitaine n'éveille pour lui-même que l'appel au sacrifice de la vie. Si tout le christianisme est fondé sur le sang du Christ, quelle chrétienté s'est fondée sans la participation du sang des martyrs ? Le Père est prêt à donner son sang à la terre du Hoggar pour que fleurisse un jour la gloire du Christ sur le désert.

Il est venu dans le fort et il veille sur les armes. Mais ce n'est pas pour lui. Il lui était facile, même sans quitter le Sahara, de s'abriter auprès du poste français de Motylinski ou de regagner son vieil ermitage de Beni-Abbès auprès d'une garnison. A Tamanrasset, il y a maintenant des murailles et des fusils, mais aucune garnison. Personne n'est là pour protéger le Père sauf, peut-être, les Harratins, mais qui ne sont pas plus des guerriers que des soldats.

C'est pour eux que se dresse le bordj et qu'un mince faisceau d'armes est rassemblé. Car si le Père rêve du martyre pour lui-même, il n'est pas de ceux qui acceptent

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

avec insouciance que leurs amis soient des victimes ou des martyrs. A la Trappe d'Akbès, il s'indignait que l'Europe n'eût pas opposé une vive protestation au moment où éclatèrent les massacres. Si les Harratins sont menacés, il faut qu'ils puissent se défendre, protéger leurs vies et celles de leurs familles contre les assaillants.

Pourtant, à cette heure où le Père franchit la porte étroite de son bordj, il n'est pas possible que son cœur ne se serre.

Il n'est pas possible qu'il ne voie pas l'extraordinaire façon dont la longue courbe de sa vie est en train de se refermer. Sa première « conversion », l'appel du sacrifice aux côtés des compagnons d'armes l'a arraché à la vie de plaisir et jeté dans le combat contre Bou Amama. C'est de là qu'il est parti ensuite vers le Maroc. Il en revient enveloppé de gloire, mais sa conversion le jette dans une nouvelle et interminable aventure. Il voyage d'une Trappe à l'autre, de Notre-Dame-des-Neiges à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, cherchant la plus grande pauvreté. Même là, il n'est pas satisfait. Une mesure ouvrière a lui devant ses yeux comme un trait de feu et il n'eut de cesse qu'il eût rejoint la cabane inconnue de Nazareth. Là était le pôle qui depuis des années l'appelait irrésistiblement et dont il ne désirait point sortir.

C'est à Nazareth qu'il accède dans le silence et la nuit jusque dans la plus secrète pointe de son âme. A Nazareth, il a connu le plus extraordinaire bonheur de sa vie : il avait trouvé ce qu'il cherchait : il vivait la vie de Jésus dans le village de Jésus.

« Toute sa vie cachée, écrivait-il à Nazareth¹, tu l'as... Il te l'a faite de sa main, de toutes pièces, si parfaitement

(1) Il met ces paroles dans la bouche de St Jean-Baptiste.

que tu n'y peux rien changer sans diminuer cette divine conformité, si parfaite que, quoi que tu fasses, tu ne peux pas augmenter cette bienheureuse ressemblance ; il te suffit de maintenir les choses en leur état...

« Tombe à genoux, remercie, adore, bénis, fonds en larmes de reconnaissance, pleure d'émotion et de reconnaissance, noie-toi dans une gratitude émerveillée, répète mille et mille fois : *Misericordias Domini in æternum cantabo*, abîme-toi dans la confusion, l'action de grâces, une bénédiction infinie... et garde-toi de défaire ce que Dieu a fait... de séparer ce que Dieu a uni. « Celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » Persévère ! Persévère ! Jésus a persévéré trente ans dans cette vie, j'ai persévéré trente ans au désert... Persévère !

« Je ne te dis pas que cette vie, Jésus t'y laissera toujours ; c'est son secret ; mais toi, vis-y toujours sans en désirer une autre, sans penser à une autre, sans te préparer à une autre (à moins que Dieu ne t'en donne l'ordre par son représentant), jusqu'à ce que Dieu ou bien te rappelle à Lui, de Nazareth, comme Il le fera pour ton père saint Joseph présent entre nous, ou bien t'appelle au désert comme Il le fera pour ton frère Jésus, ou bien t'appelle à la vie publique, comme Il le fera aussi pour ton frère Jésus et pour moi.

« Dans le fond de ton âme ne sois attaché à aucune de ces trois vies plus qu'aux deux autres, puisque toutes trois sont également parfaites. Sois également prêt à embrasser au moindre mot de Dieu celle des trois qu'Il voudra... »

La vie de Nazareth marquera toujours Charles de Foucauld d'un signe indélébile, c'est l'unique trésor qu'il emportera partout dans ses maigres bagages, mais

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

il est vrai qu'il n'est pas demeuré immobile dans le petit village de Palestine. Il l'a quitté par obéissance, sur les appels multipliés du Seigneur, pour devenir prêtre, et c'est à partir de là que l'odyssée de sa vie paraît alors se dérouler en sens exactement inverse. Certes, il gardera toujours la même vie de prière et de pauvreté, mais le silence, la solitude, la clôture, le labeur manuel recevront sans cesse de nouvelles brèches. Il ne songe point du tout à se faire une vie moins rigoureuse, mais il obéit incessamment aux nouveaux appels de Dieu qui ouvre toujours plus large sa vocation de frère universel.

Au Sahara, quand il retrouve une foule d'anciens camarades de l'armée et découvre tout un peuple de visiteurs arabes et touareg, il lui est impossible de demeurer tout à fait obscur, silencieux, séparé du monde.

De même, à Beni-Abbès, à Tamanrasset et même à l'Asekrem, il doit reprendre sans l'avoir prémédité ce travail intellectuel qu'il fuyait à la Trappe.

A mesure que les années passent, il retrouve au Hoggar une gloire saharienne qui évoque étrangement sa gloire marocaine.

Et voici maintenant qu'il trouve devant lui, en travers de son chemin, non plus Bou Amama et les Ouled Sidi Cheikh, mais Sultan Ahmoud et les Senoussistes.

En trente-cinq ans, il a décrit autour de la Méditerranée toute la trajectoire de sa vie : du Sud oranais au pôle de Nazareth et de Nazareth au Hoggar.

Pourtant, si le décor des paysages de la fin est singulièrement semblable à celui du début, si l'agitation des nomades et de l'Armée d'Afrique autour de Charles de Foucauld est à peu près la même en 1916 qu'en 1881, de même que le théâtre d'opérations est devenu infini-



CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

ment plus grand, l'homme qu'est Charles de Foucauld est aussi infiniment différent. En 1881, il avait retrouvé le sens du devoir, maintenant il a, depuis des années, retrouvé le sens de Dieu et il lui a tout donné. Il n'est plus un officier prêt à verser le sang, mais un mystique prêt à donner son sang.

Nazareth est l'idéal de Charles de Foucauld. C'est le plus haut idéal que l'homme puisse se proposer à soi-même, parce qu'il est à l'image de la vie du Fils de Dieu sur la terre. C'est aussi le plus pur, parce qu'il n'est pas possible de se proposer par orgueil cette vie qui représente le Christ non dans ses heures de gloire, mais dans la parfaite obscurité d'une existence villageoise.

Mais au-delà de tout idéal que l'homme se propose, fût-il un saint, il y a l'idéal que Dieu veut de lui. La parole suprême que Charles de Foucauld a vécue est celle que sa mère prononçait sur son lit de mort :

« Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

C'est le sommet de la prière enseignée par le Christ : le *Pater*. C'est aussi la prière ultime du Christ au Jardin des Oliviers. Rien ne peut dépasser cette prière, parce qu'elle fait de la terre elle-même un monde semblable au ciel divin. Elle travaille directement à transmuier la boue humaine en or céleste. Car c'est en échangeant sa volonté limitée contre la volonté divine que l'homme brise toutes ses limites pour devenir réellement semblable à Dieu. Ce n'est pas la désobéissance qui est la vraie révolte, mais l'obéissance.

Ce que Charles de Foucauld avait rejeté par amour du dépouillement : le savoir et la gloire, Dieu le lui rend, mais précisément parce que le cœur de Frère Charles de Jésus ne tient plus à aucune de ces grandeurs terrestres,

parce qu'il n'a plus soif que de rendre à Dieu tout ce que Dieu lui donne, à l'instant même où il le reçoit.

Ce serait folie de prétendre que la grandeur spirituelle du Père de Foucauld eût été plus pure et plus parfaite s'il fût demeuré à Nazareth. Car c'eût été pour accomplir son désir et non le désir de Dieu. Il n'a quitté Nazareth pour devenir prêtre, il n'est allé à Beni-Abbès et ensuite au Hoggar que par obéissance.

« Ici, disait-il, en parlant de Nazareth, c'est une vie de délices. C'est le repos, c'est la jouissance ; cela ne peut durer ; je ne dois pas m'endormir dans les délices, mais souffrir avec Jésus. Je crois de tout mon cœur que Dieu même m'a conduit ici, je n'en puis douter. Il m'avait ménagé ce doux nid, mais je crois aussi que l'heure approche où il veut que je m'en détache. »

Ainsi parlait-il, la veille de son ordination, au moment où il renonçait à Nazareth et se préparait à retourner en Afrique. Et, maintenant, à cette heure où il quitte cette *frégate* où il a passé tant d'années à veiller, à prier, à travailler, pour entrer dans le bordj-ermitage, qui peut croire qu'il ne se répète pas au fond de son cœur de semblables paroles ?

Le Père de Foucauld n'eût pas été un vrai disciple de saint Jean de la Croix s'il eût fait même de Nazareth un absolu. Il a bâti sa vie sur le mystère de la vie cachée de Jésus à Nazareth, mais si Nazareth est le fondement de sa règle, au-dessus de sa règle, au-dessus de Nazareth, plane, incommensurable, l'image de Jésus.

Il a tout abandonné pour suivre le Christ jusqu'à Nazareth. Mais il suffit d'un mot de Jésus pour que Charles de Foucauld renonce à tout ce qu'il a appris à aimer pour trouver Jésus : la clôture, la solitude, le renoncement au savoir. Il y a renoncé, comme Jésus

a renoncé à Nazareth. Et pourtant, c'est toujours l'esprit de Nazareth qui anime le Père à travers sa vie saharienne, comme la vie publique de Jésus est restée aussi simple que celle de Nazareth. Le Père a vécu auprès des officiers et des Touareg, comme Jésus a vécu auprès des centurions, des publicains, des Samaritaines et même des pécheresses repenties.

A cette heure où le Père regarde du haut du bordj le petit ermitage au loin où il a cessé d'habiter, qui peut croire qu'il n'ait frémi de douleur? Non parce qu'il abandonne quelque chose qu'il possède, mais parce que ce changement de vie signifie le bouleversement du Hoggar dépossédé de la paix. Le Père ne désire qu'une seule chose sur la terre, le bonheur de Nazareth, mais c'est ce que les hommes refusent pour se battre. Ermite, le Père a renoncé au monde. Mystique, il renonce à tout, sauf à la volonté divine. Mais le monde ne renonce à rien. Il ne laisse pas rayonner le message des ermites et des mystiques. Il ne veut pas que la vie terrestre soit semblable à la vie céleste, commandée par la volonté du Père. Il n'est au pouvoir d'aucun mystique, pas plus que du Christ lui-même, d'anéantir cette volonté de refus. Pas plus que Jésus, les serviteurs de Dieu ne peuvent se soustraire à cette tragédie du monde. Leur seul pouvoir est de faire de toute leur force la volonté divine, telle que Dieu la leur signifie. Qui de nous prétendrait la sonder? Elle est cet insondable mystère qui rayonne dans les vies de saint Pierre et saint Paul, martyrs, de saint Louis et sainte Jeanne d'Arc, combattants, de saint Martin et de saint Jean-Baptiste Vianney, déserteurs. Il n'est pas de commune mesure humaine au destin de ceux qui accomplissent sa volonté divine. Seuls les saints pourraient comprendre les saints.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Le grand paradoxe de la vie du Père de Foucauld dans le Hoggar, c'est qu'il a été, lui français, le conseiller intime d'un chef targui, lui prêtre du Christ, le « chapelain » d'un chef musulman.

Le grand paradoxe de sa mort est qu'elle va le trouver, veillant à côté de fusils, sans qu'aucun fusil veille sur lui. Les armes ne sont plus faites pour le défendre, mais pour le frapper.

Toute sa vie, depuis sa conversion, Charles de Foucauld n'a voulu qu'une seule chose : livrer sa vie au Seigneur.

Au bordj, le Père vit exactement comme dans sa *frégate*. Chaque matin, il célèbre la messe avec son enfant de chœur, Paul, l'éternel catéchumène, qui vient chaque jour de la zériba qu'il habite dans le village avec sa femme et ses enfants.

Toute la journée du Père est occupée comme avant par les prières, les visites, les travaux linguistiques. Il pousse activement le recueil de poésies touareg.

L'atmosphère générale est trouble. Dans une de ses lettres il écrit à Duclos, en septembre, qu'il l'approuve d'envisager de sévères sanctions contre toute désertion et même l'expulsion de tout élément d'agitation. Sultan Ahmoud ne vient-il pas d'expédier une lettre à Moussa en le pressant vivement de faire cause commune avec lui ? L'aménokal a dédaigneusement rejeté cette offre. Un Targui déserteur a écrit à Litni, un des principaux lieutenants de Moussa, pour demander qu'on lui envoie ses méhara. Là encore, les Kel Ahaggar ont opposé un refus catégorique. Mais, par mille moyens, les relations continuent à titre privé entre Touareg fidèles et Touareg dissidents. Chaque occasion est bonne pour infiltrer la propagande senoussiste.

D'autre part, malgré leurs récents succès, le colonel

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Meynier et le capitaine Duclos doivent de nouveau évacuer Djanet et même Fort-Polignac. En octobre, la frontière du Hoggar est complètement dégarnie du côté de la Tripolitaine.

En septembre, le Père avait appris que des Harratins



d'Amjel avaient projeté de l'assassiner. Il n'en a dit mot à personne. On ne le découvrira qu'après sa mort.

Le 1^{er} décembre, le Père est seul dans le bordj. Il écrit longuement.

A Laperrine : « Ici, grand calme, excellente attitude de la population... Vous ai-je dit que j'ai achevé la copie pour l'impression des poésies et proverbes ? C'est complètement fini et bon à imprimer. Il reste la revue des textes en prose de Motylinski et enfin la grammaire, qui m'effraie d'avance, mais qu'il faudra pourtant tâcher de mettre tant bien que mal sur pied. »

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

A sa sœur Marie : « Que le Bon Dieu vous conserve tous en bonne santé jusqu'à mon retour en France, après la victoire! J'espère pouvoir y passer alors plusieurs mois et vivre de bons jours, de bonnes semaines auprès de vous. »

A sa cousine Marie : « Notre anéantissement est le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes. »

Le Père a cinquante-huit ans. Il est seul. Il n'a pu recruter aucun compagnon. Il n'a rien pu fonder des Congrégations dont il rêvait : aucun Petit Frère, aucun prêtre n'est prêt à le relayer s'il disparaît. Mais il est prêt à l'anéantissement. Pas seulement au danger, à l'épreuve et au dévouement, mais au sacrifice total jusqu'à l'anéantissement du corps et de tous les projets qui lui tiennent au plus profond du cœur. En cela, il est bien le disciple de saint Jean de la Croix. Et tous deux sont bien les disciples de Jésus. C'est parce que Jésus accepte la honte du supplice et la terreur de la mort qu'il peut manifester ensuite le triomphe de la résurrection. Il y a beaucoup d'hommes qui acceptent la souffrance, le dévouement, le sacrifice pour toutes sortes de causes humaines justes ou injustes. Seul un chrétien peut accepter l'anéantissement comme semence de salut, parce que Dieu seul peut tirer de l'anéantissement la résurrection, de l'échec total le triomphe.

Le soir de ce 1^{er} décembre 1916, le Père de Foucauld est seul dans le bordj. Paul Embarek est reparti au village. Dans Tamanrasset, deux méharistes arabes sont de passage ; ils vont venir tout à l'heure prendre le courrier du Père pour le porter à Fort-Motylinski.

Soudain, vers 7 heures du soir, le Père entend frapper à la porte du bordj. Il écoute. Il entend une voix

qu'il reconnaît. C'est celle d'un Harratin d'Amjel, El Madani, originaire de Djanet. Plusieurs fois le Père a soigné et secouru cet homme.

« Voilà le courrier ! » annonce la voix d'El Madani.

Le Père ouvre la porte. Il tend la main.

A cet instant, des mains puissantes le saisissent. On le garrotte. On le jette, agenouillé, les mains liées aux chevilles derrière le dos, sur le talus qui borde la muraille du bordj.

Il y a là une trentaine de Touareg qui appartiennent pour la plupart aux Kel Ajjer et aux Kel Djanet. Quelques-uns appartiennent à la tribu Kel Ahaggar des Ait Lohaïn, voisins des Ajjer, ainsi que quelques Harratins venus avec eux. Mais on ne voit aucun habitant de Tamanrasset, aucun des Touareg amis du « marabout » chrétien.

Tous sont des Senoussistes, des partisans de Sultan Ahmoud. Ils sont venus secrètement, en grand silence, à travers la Koudia.

Quelques instants plus tard, certains d'entre eux amènent Paul Embarek qu'ils ont été surprendre dans sa zériba et qu'ils conduisent captif, mais non garrotté. Ils le forcent à s'accroupir non loin du Père, tout à côté de la porte.

Pendant trente minutes longues comme des heures, le Père voit aller et venir les Senoussistes. Ils sortent du bordj tout ce qu'ils peuvent prendre et, dans le silence de la nuit, on les entend briser ce qu'ils ne peuvent emporter. Le Père ne dit rien. Il est sous la garde d'un Kel Ajjer de quinze ans, Sermi Ag Tohra. Il est en face de l'heure qu'il a méditée toute sa vie. Il n'attend que la mort et le Christ.

Soudain, alerte. Bou Aïcha et Boudjema ben Brahim,

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

les deux méharistes qui ont passé l'après-midi dans le village, n'ont rien entendu et viennent innocemment chercher le courrier. Dès qu'ils paraissent, les Senoussistes se précipitent en désordre et tirent de tous côtés contre les deux Arabes.

Resté seul auprès du Père, Sermi Ag Tohra s'affole. Croit-il que son prisonnier va lui échapper? Il tire un coup de fusil à bout portant. La balle entre par l'oreille droite et sort par l'œil gauche.

D'un seul coup, le Père est foudroyé. Son corps ligoté s'affaisse lentement.

La balle est restée dans la muraille de la tour qui borde à gauche l'entrée du fortin.

Bou Aïcha et Boudjema ben Brahim ont été tués presque en même temps que le Père.

Au bruit de la fusillade, les Harratins du village accourent. Ils arrivent trop tard, impuissants et désespérés.

Paul Embarek n'aura lui-même la vie sauve que grâce à un certain Mohamed ben Barka qui plaide en sa faveur et se porte garant de lui.

Pendant la nuit, les Senoussistes festoient avec la viande du chameau de Bou Aïcha et couchent dans le fortin.

Au matin, nouvelle alerte. C'est un autre méhariste arabe, Kouider ben Lakhal, qui apporte le courrier de Fort-Motyliniski. Lui aussi est surpris et tué sur place.

Alors, enfin, les assaillants abandonnent Tamanrasset et se hâtent à travers la Koudia pour regagner la Tripolitaine.

Malgré leur défense, les Harratins et Paul Embarek enterrent le Père dans le fossé du bordj, sans même défaire ses liens. Ils placent à côté de lui les trois méharistes.

Le même jour, Paul et un Harratin courent à Fort-Motyliniski prévenir le capitaine de La Roche.

Celui-ci se jette à la poursuite du rezzou, l'accroche le 17 décembre dans la Koudia, abat plusieurs hommes, mais ne peut rejoindre le reste de la troupe. Il rentre à Tamanrasset le 21 décembre, plante une croix sur la terre qui couvre le corps du Père et fait rendre les honneurs militaires aux quatre victimes. Il entre dans le bordj et le trouve dans le plus grand désordre : tout est bouleversé. Des livres et des papiers déchirés jonchent le sol, pêle-mêle avec une croix de bois, le chemin de croix dessiné à la plume par le Père sur de menues planchettes ainsi que d'autres objets oubliés ou dédaignés par les pillards.

Tout d'un coup, dans le sable, le capitaine découvre le petit ostensor du Père et voit qu'il contient encore une hostie. Elle avait été frappée et jetée à terre comme le prêtre qui l'avait consacrée.

Le capitaine essuie l'ostensor, l'enveloppe d'un linge et l'emporte à Fort-Motyliniski.

Ne pouvant se résoudre ni à se communier lui-même, ni à transmettre l'hostie aux Pères Blancs, comme le Père lui en avait laissé le conseil, en cas de malheur, le capitaine se met d'accord avec un de ses sous-officiers : loin de tout prêtre, devant la majesté du désert, le capitaine prend l'ostensor avec des gants blancs et immaculés ; il l'ouvre ; et le sous-officier agenouillé prend l'hostie et communie.

Quand la tragique nouvelle parvient à Moussa, il éclate de douleur et d'indignation. Le 26 décembre, il fait porter à Fort-Motyliniski une lettre pour Mme de Blic :

« Louange à Dieu unique!

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

« A la seigneurie de notre amie Marie, la sœur de Charles notre marabout, que les traîtres et les trompeurs, les gens d'Ajjer, ont assassiné.

« De la part du Tebeul Moussa Ag Amastane, aménokal du Hoggar.

« Que le salut soit beaucoup sur notre amie Marie la dénommée!

« Dès que j'ai appris la mort de notre ami, votre frère Charles, mes yeux se sont fermés ; tout est sombre pour moi ; j'ai pleuré et j'ai versé beaucoup de larmes, et je suis en grand deuil. Sa mort m'a fait beaucoup de peine.

« Moi, je suis loin de l'endroit où les traîtres voleurs et trompeurs l'ont tué, c'est-à-dire, ils l'ont tué en Ahaggar, et moi je suis en Adrar, mais s'il plaît à Dieu, les gens qui ont tué le marabout, nous les tuerons jusqu'à ce que nous ayons accompli notre vengeance.

« Donnez le bonjour de ma part à vos filles, votre mari et tous vos amis, et dites-leur : Charles le marabout n'est pas mort que pour vous autres seuls, il est mort aussi pour nous tous. Que Dieu lui donne la miséricorde, et que nous nous rencontrions avec lui au paradis! »

De cette lettre, le Père n'eût réprouvé que l'esprit de vengeance. Mais la plus profonde vérité qu'on puisse dire sur le sacrifice du Père, c'est Moussa qui l'a dit tout de suite et le premier : il était l'ami de tous et c'est nous tous qui l'avons perdu. Seule la volonté divine peut nous permettre de nous retrouver.

C'est le sceau du Hoggar sur le témoignage du sang.



PREMIER ÉPILOGUE

POUR Moussa, le meurtre du Père est un coup terrible. Il perd son ami et conseiller intime frappé en plein Hoggar par un rezzou venu de Tripolitaine.

Au même moment la situation s'aggrave de tous côtés. L'aménokal est menacé à la fois par les incursions des Senoussistes et par le trouble des Kel Ahaggar eux-mêmes. Quelques jours avant la mort du Père, il lançait au colonel Meynier un appel angoissé. Mais le colonel ne pouvait lui prêter main-forte : il alignait toutes ses forces en face de la Tripolitaine et s'occupait de dégager en hâte Fort-Polignac.

Pendant ce temps, une partie des Kel Ahaggar, notamment les Dag Rali, et même Ouksem Ag Chikkat, se joignaient aux révoltés dans l'espoir de prendre leur revanche du combat de Tit. Les autres Kel Ahaggar pressaient vivement Moussa de rejoindre lui aussi les révoltés dans l'Aïr, mais Moussa louvoyait dans le désert pour gagner du temps.

C'est juste à ce moment que le colonel Meynier peut enfin le rejoindre, lui rendre confiance et l'entraîner avec les Touareg fidèles contre les Senoussistes qui assiègent Agadès.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Dès janvier 1917, Lyautey, alors ministre de la guerre, rappelle Laperrine du front de France et le charge du commandement général des troupes sahariennes. Aussitôt Laperrine reprend toutes les opérations en main, renoue sa vieille amitié avec Moussa. Ils mèneront ensemble la guérilla contre les Senoussistes, pendant deux ans, jusqu'à complète victoire.

Laperrine et Moussa sont, tous deux, morts en 1920, quatre ans après la mort de leur ami le « marabout » de Tamanrasset.

La sœur du Père de Foucauld, Marie de Blic, est morte un peu plus tard, en 1922, et sa cousine Marie de Bondy, en 1934.

Dès 1927, un procès informatif a été ouvert en vue de la béatification du Père de Foucauld. Il est actuellement en cours d'examen à Rome, en l'attente d'une décision pontificale.

C'est à cause de ce procès canonique que le corps du Père a été transporté dans une tombe à El Goléa. On peut espérer qu'il sera ensuite ramené à Tamanrasset, comme le Père l'avait demandé dans son testament.

*
* *

SECOND ÉPILOGUE

PENDANT des années, le Père de Foucauld a désiré trouver des compagnons pour l'aider dans une tâche infinie. De son vivant, il n'a jamais pu en avoir. Frère Michel qui voulut devenir son disciple ne parvint même pas jusqu'à Tamanrasset.

A la fin de sa vie, il était hanté par le désir qu'un prêtre vînt le rejoindre au Hoggar pour pouvoir continuer

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

son œuvre, quand il viendrait à disparaître. Personne n'est venu.

Sa mort semblait mettre fin à tout espoir.

Mais l'anéantissement que le Père avait accepté n'était pas celui du nihilisme, c'était celui du grain de blé qui meurt dans la terre afin de rendre cent pour un.

Au Sahara, le Père de Foucauld est mort seul, sans compagnon, sans avoir jamais pu faire naître auprès de lui, dans le désert, cette petite congrégation dont il rêvait.

Et pourtant, il n'est pas si absolument seul qu'il le paraît à des yeux de chair. Les trois voyages qu'il a faits en France, en 1909, 1911 et 1913, n'ont pas été accomplis en vain. Pendant ces trois voyages, il a travaillé à faire naître du moins l'Union des Frères et Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus. Bien sûr, ce n'est pas la congrégation qu'il voulait d'abord, ce n'est qu'une confrérie, une sorte de tiers ordre. Mais c'est déjà un bloc de pierres d'attente, un foyer de pierres vivantes qui reçoit en dépôt la flamme de son idéal. Ce n'est pas une communauté, mais une simple association de prêtres et de laïcs dispersés à travers la France et cependant ils partagent déjà son idéal et s'efforcent de s'y unir autant qu'il leur est possible au loin. Ils sont déjà au nombre de 49, quand le Père est frappé à mort.

A ce moment, la situation de l'Association est des plus précaires : elle n'a pas encore reçu l'approbation religieuse officielle et ses membres sont plus que jamais dispersés par la guerre.

Va-t-elle disparaître avec son fondateur?

Non, car elle est la passerelle entre le passé et l'avenir, entre la vie du Père de Foucauld et son rayonnement posthume. En pleine guerre, elle continue à vivre et à

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

se développer. En 1919, elle devient l'« Association Foucauld », se réorganise et obtient l'approbation officielle de l'Archevêché de Paris. M. Louis Massignon, professeur au Collège de France et profond connaisseur du monde musulman, avait reçu depuis des années les plus intimes confidences du Père au sujet de cette confrérie ; il est l'un des plus actifs artisans de cette nouvelle étape. C'est lui aussi qui éditera en 1928, avec l'imprimatur du président de l'Association, le *Directoire* du Père de Foucauld, c'est-à-dire le règlement spirituel et matériel de l'Association.

Moins de dix ans après la mort du Père de Foucauld, entre les années 1920 et 1930, son rayonnement spirituel, dont l'Association a transmis la flamme, est devenu si ardent et si large qu'on voit déjà poindre toute une pléiade d'initiatives, projets d'ermitages et de petites congrégations qui veulent reprendre directement l'idéal pour lequel le Père était mort seul dans le Hoggar.

Il nous faut citer au moins brièvement les trois principales fondations qui sont issues de ce printemps que le Père avait tant désiré :

En 1933, ont été fondés les Petits Frères de Jésus. Ils n'étaient qu'une poignée au début. Aujourd'hui, ils ont à El Abiodh-Sidi-Cheikh, dans le Sud oranais, un noviciat en plein essor.

Leur but est de suivre l'idéal de Nazareth, tel que le Père de Foucauld l'a conçu et pratiqué. Ils vivent par groupes de trois, quatre ou cinq, dans de petites fraternités. Dans les milieux prolétariens ou nomades, ils vivent comme les plus pauvres, dans les mêmes maisons ou sous les mêmes tentes ; ils pratiquent les mêmes métiers manuels. Mais, dans chaque fraternité, ils vivent en même temps une vie de recueillement et d'adoration.

CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

Ni missionnaires, ni prêtres-ouvriers, ils sont des religieux qui portent des vêtements laïques et vivent la pauvreté moderne, comme les moines d'autrefois ont vécu la pauvreté d'autrefois.

En 1919, ont été fondées les Petites Sœurs de Jésus. Elles ont leur noviciat au Tübet, à côté d'Aix-en-Provence. Leur mode de vie est exactement le même que celui des Petits Frères.

Il existe aussi, depuis 1933, une autre congrégation féminine, celle des Petites Sœurs du Sacré-Cœur, qui se rattachent, elles aussi, à l'idéal du Père de Foucauld. Elles mettent un peu plus que les deux autres congrégations l'accent sur la contemplation. Leur noviciat est aux Mazes, à côté de Montpellier.

La mission de ces congrégations, comme de toute congrégation religieuse, c'est d'abord la prière et l'adoration.

Leur originalité est d'exercer cette mission au milieu d'une vie de travail et de pauvreté semblable à celle des masses prolétariennes et coloniales d'aujourd'hui, par amour de la pauvreté et par amour de tous ceux qui peinent et souffrent pour gagner leur pain quotidien.

Elles ne font pas de propagande, mais elles ont une véritable mission d'apostolat en proclamant par leur vie la charité et la vérité évangéliques, comme l'a désiré le Père de Foucauld.



RÉFÉRENCES

OUVRAGES CITÉS

CHARLES DE FOUCAULD : *Reconnaissance au Maroc* (Challamel).

Publications posthumes :

— *Écrits spirituels* (Plon).

— *Nouveaux Écrits spirituels* (Plon).

— *L'Évangile présenté aux pauvres nègres du Sahara* (Arthaud).

— *Lettres à Henry de Castries* (Grasset).

— *Directoire* (Paris, 1928).

R. Bauchard : *Le Père de Foucauld et le Marquis de Morès à l'École de Cavalerie de Saumur* (Imprimerie Girouard, à Saumur).

René Bazin : *Charles de Foucauld* (Plon).

Mgr Blanchet, etc. *Message et spiritualité du Père de Foucauld* (de Gigord).

R. P. Gorée : *Charles de Foucauld intime* (Colombe).

— *Sur les traces de Charles de Foucauld* (Arthaud).

— *Les amitiés sahariennes du Père de Foucauld* (Arthaud) 2 tomes.

Johannès Joergensen : *Charles de Foucauld* (Beauchesne).

Paul Lesourd : *La vraie figure du P. de Foucauld* (Flammarion).

René Pottier : *La vocation saharienne du P. de Foucauld* (Plon).

R. P. Voillaume : *Au cœur des Masses* (Éd. du Cerf).

Cahiers Charles de Foucauld (Arthaud).

Jésus-Caritas (Bulletin de la Fraternité Charles-de-Foucauld).

Michel Carrouges : *Franz Kafka* (Laberge).

Cassien : *Institutions cénobitiques* (Librairie Thomas-d'Aquin).

Gilson : *Théologie mystique de saint Bernard* (Vrin).

Guillaume de Saint-Thierry : *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*
Trad. Davy (Vrin).

Hegel : *Phénoménologie de l'esprit* (Aubier).

Patrick Heidsieck : *Lyautey* (Gallimard).

St Jean de la Croix : *Montée du Carmel*.

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
PRÉFACE DU R. P. VOILLAUME.....	8
I. - Les délices de la chambre 82	11
II. - Bou Amama prêche la guerre sainte ...	25
III. - Le Maroc inconnu	35
IV. - Les cités interdites	50
V. - A travers le pays insoumis	74
VI. - La divine révolte	98
VII. - Les rues de Nazareth.....	114
VIII. - Le monastère de granit blanc	126
IX. - Une ferme à la Jules Verne	133
X. - La maison de l'ouvrier	146
XI. - Trois mondes en six mois	160
XII. - Le pôle de Nazareth	165
XIII. - A quarante-deux ans	193
XIV. - La Fraternité de Beni-Abbès	203
XV. - Combats autour de Beni-Abbès	226
XVI. - Les guerriers voilés	249
XVII. - Cinq mille kilomètres en un an	260
XVIII. - L'ami de l'aménokal	271
XIX. - Ce que vit Frère Michel.....	293
XX. - La poésie pendant la famine	309
XXI. - Un peu d'air parisien.....	322
XXII. - Sur la montagne de l'Asekrem	329
XXIII. - La porte battante	342
XXIV. - La guerre	350
XXV. - Au bordj-ermitage de Tamanrasset	358
ÉPILOGUES.....	377

Ce livre
CHARLES DE FOUCAULD
EXPLORATEUR MYSTIQUE
de Michel CARROUGES
illustré par Raoul AUGER
est le trente-quatrième
de la
COLLECTION
SUPER

★

Il a été achevé d'imprimer
en Mars 1959 pour les
Éditions G. P. à Paris
sur les presses de
l'Imprimerie Moderne
à Nantes



